



2320



~~1117~~

111-916

R. 2155

REMARQUES

NOUVELLES

SVR

LA LANGVE

FRANÇOISE.

440(04)

Des hiemmes

REMARQUES
NOUVELLES
SUR
LA LANGUE
FRANCOISE.

Deshenne



A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, rue S. Jacques,
aux Cicognes.

M. D C. LXXVI.
Avec Privilege du Roy.

LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN

1952

ANN ARBOR

LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN

ANN ARBOR

LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN

ANN ARBOR

LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN

ANN ARBOR

LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN

ANN ARBOR



A MONSIEUR
PATRV
DE L'ACADEMIE
FRANÇOISE.

MONSIEUR,

*Je n'ose donner mes Re-
marques au public, ny esperer
qu'elles en soient bien recûës,
sans les faire paroître sous
vostre nom. Tous les Livres
qui regardent la Langue*

ã ij

EPITRE.

*Françoise vous doivent
hommage en quelque façon ;
& il ne faut pas un moindre
credit que le vostre , pour
les autoriser dans le mon-
de.*

*Il y a long-temps qu'on
vous consulte sur le langage,
& M. de Vaugelas, qui estoit
luy-même un si grand Maî-
tre, avoïc franchement qu'il
vous doit ses principales lu-
mieres. Il vous nomme un des
plus grands ornemēs du Bar-
reau aussi bien que de l'Aca-
demie ; & quoy-que la jeu-
nesse ne soit pas trop un âge
à oracle, il vous compte entre
les oracles de la Langue, lors*

EPITRE.

que vous n'estiez encore que
dans la fleur de vos années.

Après cela je ne m'étonne
pas, MONSIEUR, que les Au-
teurs les plus polis de nostre
sielec jugent leurs ouvrages
indignes du jour, jusqu'à ce
que vous les ayez veûs. Je ne
m'étonne pas même que ces
Esprits rares qui se font ad-
mirer de toute la France
estiment peu l'approbation
publique, s'ils n'ont la vôtre
auparavant. Car enfin on
peut dire sans vous flatter,
que vous avez le sens le plus
droit, & le goût le plus seur
qui fut jamais. Quand on est
assez heureux pour vous

ã iiij

EPITRE.

plaire, on peut n'être pas mal-
content de soy, & on est pres-
que assuré de contenter tou-
tes les personnes raisonnables.

Mais, MONSIEUR, ce que
j'admire d'avantage en vous,
ce n'est pas le bon Grammai-
rien, & l'excellent connois-
seur; c'est le bon amy, &
l'honneste homme. Ce cœur si
bien-fait & si genereux; cet-
te humeur si agreable & si
égale jusques dans la mau-
vaise fortune; ces principes
de probité & d'honneur que
vous avez receûs du Ciel en
naissant, me charment en-
core plus, que vôtresçavoir
& vostre eloquence.

EPITRE.

Ce sont toutes ces belles qualitez qui vous attirerent autrefois l'amitié du grand Pomponne de Bellièvre; & ce sont elles aussi qui vous ont gagné les bonnes graces de son illustre successeur.

Au reste, je ne prétens pas, MONSIEUR, relever votre mérite par les choses que je dis de vous, & que je sens beaucoup mieux que je ne les dis. Toutes les personnes qui ont de la raison, & qui entendent nostre Langue, sçavent ce que vous valez. Vos ouvrages sont vos veritables éloges. Mais après nous avoir donné des modeles que nous

à v

EPITRE.

avons de la peine à imiter, il est juste que vous nous donniez des regles que nous puissions suivre. C'est ce que nous attendons avec impatiëce; & mes lumieres ne sont, à l'égard des vôtres, que ce qu'est à l'égard du jour, cette clarté foible qui le precede, & qui l'annonce; car je ne publie ces Remarques que pour avertir le monde de celles que vous preparez; ou si j'ay quelque autre veüe, c'est de vous témoigner publiquement qu'on ne peut pas vous estimer, ni vous aimer plus que je fais. Je suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble, & tres-obeissant serviteur B. L.



AVERTISSEMENT.



E n'entreprens pas de faire une Preface dans les formes. Quand je voudrois en prendre la peine, mon travail seroit assez inutile après la belle Préface de M. de Vaugelas. Comme elle donne les véritables idées que nous devons avoir de nostre Langue, & qu'elle n'obmet rien de ce qui se peut dire sur l'usage, elle peut servir pour ces nouvelles Remarques, en ce qui regarde les principes generaux. C'est donc assez que je rende compte au public de mon dessein & de ma methode; ou, pour parler plus clairement, de la maniere que j'ay suivie dans l'exécution de mon dessein.

Je ne pensois pas à faire un Livre, quand je commençay à faire des Remarques sur la Langue. Comme

AVERTISSEMENT.

il vient plusieurs scrupules en lisant & en composant, pour peu qu'on sçache douter; & qu'il est bon de marquer ses doutes pour s'en éclaircir: Je me suis accoûtumé depuis quelques années à écrire les difficultés que j'ay eües, sans autre dessein, que de m'instruire moy-même. Quelques personnes intelligentes me représenterent que ce que je faisois pour moy, pourroit estre utile aux autres, si je voulois m'appliquer un peu à démêler, & à résoudre tout ce qui me faisoit de la peine. Ils m'exhorterent même à faire des Remarques sur la Langue, & ils me disoient pour leurs raisons, que M. de Vaugelas n'avoit pas tout dit dans les siennes; que la Langue Françoise estoit un país vaste, où il y avoit toujours quelque chose de nouveau à découvrir, & une mine riche, qu'on ne pouvoit trop creuser; qu'il s'abolissoit & s'introduisoit tous les jours des façons de parler, dont il estoit à propos que le public fut informé.

Je me laissay presque persuader, & délor~~s~~ je me mis à marquer mes dif-

AVERTISSEMENT.

ficultez avec plus de soin que je n'avois encore fait : Pour en avoir l'éclaircissement, je ne me contentay pas de lire les Livres, & de consulter les Maîtres ; j'observay le plus exactement que je pûs, comment parloient les personnes qui parlent bien. Ces premières difficultez en ayant attiré d'autres, je me servis des mêmes voyes pour les résoudre ; & j'en ay toujours usé de la même sorte dans la suite. En voulant quelquefois démêler moy-même ce qui m'embarassoit davantage, j'ay eû plusieurs veües, & j'ay fait diverses réflexions, qui m'ont aidé à prendre le parti que je jugeois le meilleur. Tout cela a produit insensiblement ces nouvelles Remarques sur la Langue. Comme elles sont faites particulièrement pour régler le stile, elles regardent moins le peuple, que les personnes qui se meslent un peu d'écrire. Ce n'est pas que je pretende m'ériger en maître ; je ne suis pas assez vain, pour me croire capable d'enseigner les autres ; & je sçais fort bien que quand les particuliers auroient droit de

AVERTISSEMENT.

donner des regles pour le langage , cela n'appartiendroit pas à un homme comme moy , qui n'a nul caractère, ni nulle autorité dans le monde. Si je semble quelquefois décider, ce n'est pas de mon chef que je decide, ce n'est qu'après avoir observé l'usage, & avoir consulté les personnes les plus habiles dans la Langue ; ce n'est que sur le témoignage des bons Auteurs que je prononce. Mais comme je puis n'avoir pas bien observé l'usage, ou avoir mal entendu les réponses des Oracles, & les passages des Auteurs, je ne me fie pas trop moy-même à mes décisions ; & on ne sçauroit me faire plus de plaisir que de me redresser, quand je m'égare. Je ne manqueray pas de me retracter dès que je sçauray en quoy je me suis mépris.

On jugera aisément par toutes mes citations que je ne suis pas d'humeur à vouloir estre crû sur ma parole, dans une matiere où la bonne foy seule ne donne pas de creance. Pour autoriser un mot, j'ay rapporté quelquefois des periodes tou-

AVERTISSEMENT.

tes entieres , afin qu'on vît mieux l'usage du mot ; car cela ne se voit point clairement , à moins qu'on ne sçache ce qui suit & ce qui précède , & comment le mot est enchassé dans le discours. Au reste , je ne pretens pas qu'il n'y ait de bons Auteurs que ceux qui sont citez dans ces Remarques ; il y en a d'autres sans doute , & d'un grand merite ; mais ou je ne les ay pas leûs ; car on ne peut pas tout lire ; ou si je les ay leûs , je n'y ay pas trouvé des exemples propres à mon dessein. Les ouvrages même ausquels je me suis le plus attaché , ne m'ont pas toujourns fourny les exemples dont j'avois besoin , & c'est ce qui m'a obligé quelquefois d'en faire.

Je ne loüe point expressement les Ecrivains , ou les autres personnes que je cite ; car outre qu'ils sont fort au dessus de mes loüanges , leur nom seul est un éloge ; & il seroit aussi inutile de les loüer en les citant , que d'avertir lors qu'on cite Ciceron ou Virgile , que ce sont de bons Auteurs , & de beaux Esprits. S'il

AVERTISSEMENT.

m'échape quelques traits de loüange à l'égard de quelques-uns, ce n'est qu'en passant, & parce que je ne puis me défendre de dire un mot en leur faveur, soit que mon sujet m'y conduise directement, soit que la reconnaissance, ou quelque autre raison particulière m'y engage. Mais si je suis contraint quelquefois de ne pas approuver ce que disent des Auteurs celebres, ce n'est pas précisément pour les reprendre, ni par un esprit de critique que je le fais; ce n'est que pour rendre service au public, & sur tout aux Provinciaux, qui se persuadent faussement qu'il ne peut y avoir rien de mauvais dans un bon Livre. Car les plus excellens ouvrages ne sont pas exempts de fautes: Et comme on peut estre Saint sans estre confirmé en grace: On peut estre bon Auteur, quoy qu'on peche quelquefois, ou contre la Grammaire, ou contre l'usage.

Pour peu qu'on se donne la peine de lire ces nouvelles Remarques, on s'appercevra bien que je me suis attaché particulièrement à faire con-

AVERTISSEMENT.

noître les significations différentes d'un même mot, ou à distinguer certains mots qui paroissent synonymes, & qui se confondent d'ordinaire; mais aussi pour peu qu'on ait d'ouverture & de capacité en ces sortes de choses, on pourra bien s'appercevoir que je n'ay pas quelquefois tout dit. Il est malaisé de tout voir en même temps dans une matiere si étendueë, & qui n'a presque point de bornes. Quelque soin qu'on prenne, & quelque recherche qu'on fasse, on laisse toujours quelque chose; même quand on ne veut rien omettre; & ce n'est qu'après des réflexions infinies qu'on peut parvenir à épuiser une Remarque. Cela fait que deux Ecrivains peuvent quelquefois traiter la même Remarque, sans se rencontrer. Il arrive néanmoins souvent qu'ils se rencontrent, sans s'estre communiqué leurs pensées, comme il paroît par quelques-unes des nouvelles Observations de M. Menage, & de ces nouvelles Remarques, qui ont assez de rapport ensemble. Si la seconde

AVERTISSEMENT.

édition du livre de M. Ménage eût veû le jour avant le mien, j'aurois retranché ce que nous avons de semblable sur les mots de nombre, sur les noms de Ville, de Province, & de Royaume ; sur les verbes *suplier* & *commander*, &c. Mais comme l'impression de ces Remarques estoit déjà fort avancée, quand la seconde édition des Observations a paru ; je n'ay pas jugé à propos de perdre ce qui estoit imprimé : Joint que nous n'allons pas toujours par la même route, quoy-que nous battions le même país. M. Ménage fait bien d'autres découvertes que moy ; & puis, si nous nous rencontrons en deux ou trois choses, nous nous écartons assez dans le reste.

Je n'ay observé aucun ordre en ces Remarques, à l'exemple de M. de Vaugelas ; estant persuadé comme luy qu'il y a une certaine confusion qui a ses charmes aussi-bien que l'ordre ; si néanmoins on doit appeler confusion, un agreable mélange de diverses choses, dont chacune subsiste separement. Cependant je

AVERTISSEMENT.

dois avertir qu'il y a des Remarques dont l'une suppose l'autre, & que pour entendre de certains endroits, il faut lire necessairement le livre de suite. Je ne dis rien des avantages qu'on peut tirer de ces Remarques. Ceux qui les liront avec soin, y apprendront peut-estre des secrets pour l'exactitude du stile, à quoy ils n'avoient pas encore pensé.

Quoy-que cét avertissement ne soit déjà que trop long, je ne puis me dispenser de répondre icy en peu de mots à quelques personnes qui n'approuvent pas une si grande exactitude dans le langage, & qui font dire là-dessus à M. de Malleville, *que l'éloquence n'est point vetillense.* A quoy bon, disent-ils, tous ces soins si scrupuleux pour l'arrangement des paroles? A quoy bon cette délicatesse, qui s'allarme d'un mot nouveau, & qui ne peut souffrir la rencontre de deux voyelles, ou la consonance de deux syllabes? C'est la marque d'un petit esprit, ajoutent-ils, que de se tourmenter tant pour des bagatelles; c'est se reduire à ne plus

AVERTISSEMENT.

parler, ou à ne parler qu'avec contrainte: Il faut quelque chose d'aisé, de libre, & même de negligé dans l'éloquence. Enfin, disent-ils, c'est cette justesse extrême, qui affoiblit les pensées, qui amortit le feu de l'imagination, & qui desseche le discours.

Je répons en premier lieu, que ceux qui condamnent l'exactitude, s'en forment un fantosme, qui ne ressemble point à l'exactitude dont nous parlons dans ces Remarques, & qui consiste précisément en ce que le discours n'ait rien qui choque. L'exactitude bien entendue est dans les ouvrages d'esprit, comme dans les bastimens & dans les tableaux, je ne sçay quoy de propre & de regulier, qui s'accorde bien avec quelque chose de grand & d'auguste. Car je dis en second lieu que l'exactitude n'est point la marque de la petitesse du génie. A la verité on voit des grands hommes, qui ne sont point exacts, mais ce n'est pas par cet endroit-là qu'ils sont grands. Les plus sublimes esprits de l'an-

AVERTISSEMENT.

cienne Rome estoient exacts jusqu'aux minucies. Ils se tourmentoient quelquefois étrangement pour un mot, & nous en avons un exemple remarquable dans Aulugelle. Pompée devant consacrer un Temple à la Victoire, & voulant y mettre son nom & ses qualitez, fut fort en peine s'il mettroit *Consul tertio*, ou *tertium*. Il consulta tous les sçavans de la ville, & ceux qui entendoient le mieux la Langue. Les uns estoient pour *tertio*, & les autres pour *tertium*. Cicéron, qui fut consulté le dernier, & que Pompée pria de décider là dessus, prit un temperament admirable, pour ne choquer personne, & pour ne hazarder rien. Il fut d'avis qu'on ne mit ni *tertio*, ni *tertium* tout au long, mais seulement *tert.* & l'inscription fut faite de la sorte, CONSUL TERT. Si Pompée & Cicéron n'eussent aimé l'exactitude, ils n'y auroient pas regardé de si prés; mais ces grands hommes sçavoient bien qu'en matiere de langage, on ne sçauroit estre trop religieux, & qu'il n'y a que le

AVERTISSEMENT.

petit peuple qui se permette tous sans scrupule.

Au reste, c'est une erreur de croire qu'on veuille obliger ceux qui écrivent, à examiner tous les mots, & à compter toutes les syllabes en écrivant: On juge au contraire, qu'il ne faut presque point songer d'abord aux paroles, qu'il ne faut songer qu'aux choses sans lesquelles le discours est creux & vuide de sens. Ainsi quand on commence à composer, il faut jeter sur le papier tout ce qui vient en l'esprit; il ne faut refuser rien de ce que l'imagination presente; il faut s'abandonner à son feu, comme s'il n'y avoit ni Grammaire, ni exactitude au monde. Il ne faut pas même dans la suite de la composition, s'attacher trop au langage; c'est assez que nous exprimions nos pensées, sans nous mettre en peine si toutes nos expressions sont justes. Mais après que nous avons achevé nostre ouvrage, il faut le revoir, & le retoucher; & c'est dans cette seconde composition qu'il faut songer aux paroles, & à

AVERTISSEMENT.

cette justesse de stile qui est tant recommandée dans ces Remarques. Mais, pour donner à un ouvrage le tour & la forme qu'ont les ouvrages les plus justes, il faut avoir dans la teste l'idée de la perfection, & les regles qui y conduisent. Il faut néanmoins prendre garde d'oster rien de la substance, & de l'agrément du discours, à force de le limer, & de le polir. Car j'avoüe qu'il y a une exactitude outrée, qui rend les ouvrages secs, & si peu naturels, qu'ils ne sont point agréables avec tout ce qu'ils ont de correct & d'élegant; semblables en cela à ces personnes propres & fort arrangées, qui ne plaisent point, parce qu'elles sont toujours droites & contraintes. L'exactitude que je demande n'a rien de forcé; & comme elle ne tend qu'à embellir le discours, elle s'accorde bien avec une certaine negligence, qui est peut-être un des plus grands ornemens du stile.

EXTRAIT DV PRIVILEGE.

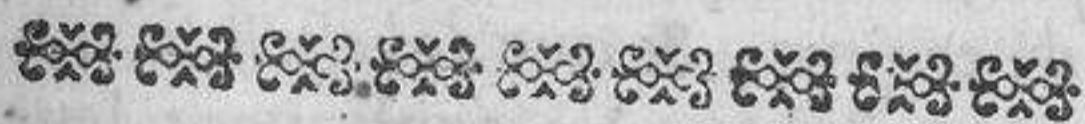
PAR Lettres Patentes du Roy données à Saint Germain en Laye le premier jour de Mars 1675. signées DESVIEUX, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à Sebastien Mabre Cramoisy, Imprimeur du Roy; & Directeur de l'Imprimerie Royale du Louvre, d'imprimer en tels volumes, marges, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, un Livre composé par le Pere Bouhours de la Compagnie de JESUS, & intitulé, *Remarques nouvelles sur la Langue Françoise*; & ce pendant le temps de vingt années entieres & consecutives, à compter du jour que chaque volume sera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Avec deffenses à toutes personnes d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, ni d'en faire des extraits, ou des abregez, sous les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, l'onzième Mars mil six cens soixante-quinze.

Signé, D. THIERRY, Syndic.



REMARQUES
NOUVVELLES
SUR
LA LANGVE
FRANÇOISE.



IL A EXTREMEMENT
de l'esprit.

IL A EXTREMEMENT
d'esprit.



A pluspart du monde
dit, *il a extrêmement de
l'esprit* ; & il semble
que ce soit l'usage. Ce-

pendant, plusieurs personnes tres-
polies disent, *il a extrêmement d'es-*

A

2 Remarques Nouvelles

prit; & c'est ce qui rend l'usage douteux. On demande lequel il faut dire; ou si on peut dire l'un & l'autre. Ceux qui sont pour *extrêmement d'esprit*, prétendent qu'*extrêmement* a un régime, comme *peu & beaucoup*; & que de même qu'on dit, *il a peu d'esprit, il a beaucoup d'esprit*; on doit dire; *il a extrêmement d'esprit*. Ils confirment leur opinion par ces exemples: *Il y a cette année extrêmement de bled, extrêmement de vin*. Ceux qui sont pour *il a extrêmement d'esprit*, disent qu'*extrêmement* n'a point de régime, & que *de l'esprit* se rapporte à *il a*. Ils confirment leur sentiment par cet exemple, *il a bien de l'esprit*; & ils prétendent que l'adverbe mis entre le verbe & le substantif, n'empêche pas que le substantif ne soit régi du verbe.

Je trouve de si grands suffrages des deux costez, que je n'oserois condamner ni l'une ni l'autre de ces façons de parler. Le plus seur seroit de dire, *il a de l'esprit extrêmement*; mais il ne s'agit pas de cela, & c'est fuir la difficulté, que de prendre ce

détour. Pour répondre donc à la question, je pense après tout que l'un & l'autre est bien dit, *il a extrêmement de l'esprit*, *il a extrêmement d'esprit*. Il est certain qu'on doit dire, *extrêmement d'esprit*, quand on met une négation devant *extrêmement*; elle n'a pas *extrêmement d'esprit*; mais ce n'est pas à cause d'*extrêmement*, c'est à cause de la négation; car on dit sans *extrêmement*, elle n'a pas d'esprit. M. de Voiture dit dans une lettre à Mademoiselle Paulet, *c'est un jeune Gentilhomme fort blond & fort blanc, & qui a extrêmement de l'esprit*. Mais l'autorité de M. de Voiture ne décide pas tout à-fait; quelque admirable qu'il soit en ce qui regarde la naïveté, l'enjouement, la délicatesse, l'air du monde; il n'est pas infallible en matière de construction, & de pureté grammaticale. Ceux qui disent, *il a extrêmement d'esprit*, disent par la même raison, *il a extrêmement de cœur*; *il a extrêmement de mérite*; *elle a extrêmement de voix*, en parlant d'une personne qui chante; *il y avoit ex-*

4 *Remarques Nouvelles*
trênement de monde, &c. Il faut rai-
sonner d'infiniment à proportion,
comme d'extremement: Il a infini-
ment de l'esprit; il a infinement d'es-
prit.

PERSONNE.

Selon M. de Vaugelas *personne* est
toujours féminin, quand il signi-
fie l'homme & la femme tout en-
semble; mais après qu'on l'a fait
féminin, on ne laisse pas de luy
donner quelquefois le genre mas-
culin, & mesme plus élégamment
que le féminin. Il apporte pour
preuve cét exemple de Malherbe:
J'ay eû cette consolation en mes en-
nuis, qu'une infinité de personnes qua-
lifiées ont pris la peine de témoigner
le déplaisir qu'ils en ont eû; & il
ajoute qu'ils est plus élégant que ne
seroit elles, parce que l'on a égard à
la chose signifiée. Ce principe est
beau, mais il me semble que M. de
Vaugelas ne l'a pas assez éclaircy.
Car si la chose signifiée doit servir
de regle pour changer de genre après
personne, il y a des rencontres, où *ils*
seroit un solécisme. Par exemple, si

je parle des Dames de la Cour, après avoir dit que ce sont des personnes très-spirituelles, je ne diray pas, *ils jugent bien des ouvrages d'esprit*; il faut nécessairement dire *elles*, par rapport aux Dames de la Cour, qui sont la chose signifiées. Au contraire, si je parle des Docteurs de Sorbonne, après avoir dit qu'il y a en Sorbonne des personnes très-sçavantes, je diray, *ils ont une parfaite connoissance de la Theologie*, & non pas *elles*, parce que les Docteurs sont la chose signifiées.

Si je parle des hommes & des femmes qui sont dans une compagnie, après avoir dit qu'il y avoit dans cette compagnie diverses personnes de la Cour & de la Ville, je diray, *ils parlerent des affaires de la guerre*, & non pas *elles*; car les hommes & les femmes sont la chose signifiée: Et quand les deux genres se rencontrent, il faut que le plus noble l'emporte.

Je ne voy donc pas pourquoy M. de Vaugelas dit absolument qu'*ils*, est plus élégant qu'*elles*; puisque

6 Remarques Nouvelles

quand on met *ils* après *personnes*, on ne peut pas mettre *elles*, comme il paroît dans le dernier exemple, & dans celuy des Docteurs de Sorbonne; & que quand on met *elles*, on ne peut pas mettre *ils*, comme on voit dans l'exemple des Dames de la Cour. Il falloit dire plutôt qu'après *personne*, on met le genre masculin ou féminin, selon que la chose signifiée le demande.

Il y a encore une reflexion à faire sur ce que je viens de dire; c'est que quoy-que la chose signifiée soit un homme, on met le féminin après *personne*, quand le mot qui s'y rapporte, y est joint en quelque façon. Par exemple, on dit: *Il y a en Sorbonne des personnes tres sçavantes, & tres discrettes, auxquelles on peut se fier pour la conduite de ses mœurs.* Ce seroit mal dit *ausquels*, parce que le relatif *ausquels* tient à *personnes*; il n'en va pas de même d'*ils*, qui en est comme détaché.

Personne, signifie quelquefois le corps ou la figure extérieure, & est différent de *personne*, qui signifie

sur la Langue Françoise. 7
l'homme ou la femme. On dit en ce sens : *Sa personne plaît extrêmement ; elle a mille agrémens en sa personne ; & il y a mille charmes répandus en toute sa personne.* L'Italien se sert de *persona* en la même signification, comme ont remarqué les Académiciens de la Crusca dans leur Dictionnaire.

ENCHANTE.

CE mot est depuis quelque temps fort en usage dans le discours familier. On dit presque de tout ce qui plaît, *cela est enchanté ; c'est une chose enchantée.* Un beau portrait est *un portrait enchanté ;* un habillement qui sied bien, est *un habillement enchanté ;* une personne qui a bon air, & qui fait tout de bonne grace, a *des manieres enchantées.* Le passif en toutes ces phrases tient la place de l'actif ; car, *ces choses & ces manieres enchantées,* signifient proprement *des choses & des manieres qui enchantent ;* si ce n'est qu'on ne parle de la sorte, par rapport à ces palais enchantez, qui charment les yeux &

8 Remarques Nouvelles

l'esprit. Ce sont de ces expressions qui ont leur temps, comme les modes; & qui ne plaisent que par la grace de la nouveauté: Elles sont sujettes à durer peu; & il seroit ridicule de s'en servir, quand elles sont passées. Il faut même prendre garde à ne s'en point trop servir, quand elles sont le plus en vogue; de peur de tomber dans l'affectation, & de parler un langage précieux, qui n'étant point naturel, est insupportable à nostre langue.

GRAND AIR, AIR GRAND.

CE sont deux choses bien différentes, *avoir le grand air*, & *avoir l'air grand*. On dit d'un homme qui vit en grand Seigneur & à la maniere du grand monde, qu'il *a le grand air*. On dit d'un homme, dont la physionomie est noble, & la mine haute, qu'il *a l'air grand*.

Ce n'est pas la seule phrase, où la diverse situation de l'adjectif fait une signification différente. *Galant homme*, & *homme galant* sont de cet-

sur la Langue Françoise. 9

te espece, comme remarque le Gentilhomme Bas-Breton dans les doutes proposez à Messieurs de l'Academie Françoise. A quoy on peut ajoûter *sage femme & femme sage*. Car qui diroit, en parlant d'une femme prude & réguliere, *c'est une sage femme*, ne diroit pas ce qu'il voudroit dire, à moins d'ajoûter devant *sage* quelque chose qui oste l'équivoque, comme *tres, fort, plus; c'est une tres sage femme; c'est une fort sage femme; c'est la plus sage femme que ie connoisse*.

Aussi M. de la Chambre dit dans le Discours de l'amitié & de la haine qui se trouvent entre les animaux, en parlant de la femelle du Butor: *Il n'y a qu'elle qui ait soin de sa famille & de son menage; & l'on pourroit dire que c'est la plus sage femme du plus heureux mary qui soit entre les animaux*.

ALLER A LA CHINE,
au Japon.

Cette construction est contre la regle cōmune, qui veut qu'aux verbes de mouvement on mette en

devant les noms de Province, ou de Royaume, qui sont le terme du mouvement; & qu'on mette à devant les noms des Villes, ou de petit lieu, comme parlent les Grammairiens. On dit, selon la regle, *aller en France, en Angleterre, à Paris, à Londres.* On dit cependant, *aller à la Chine, au Japon, & non pas en Chine, en Japon.*

Quoy. que l'usage soit le maistre; & qu'en matiere de Langue il n'y ait point de meilleure raison pourquoy on dit une chose, que l'usage: Il n'y a point de mal quelquefois de voir si l'usage n'est point fondé sur une raison; car ce souverain maistre des Langues n'est pas toujours si déraisonnable que l'on pense. En recherchant la raison de l'usage dont il s'agit dans cette Remarque, j'ay trouvé que quand les noms de pais gardent constamment l'article au genitif & l'ablatif, en sorte qu'ils ne puissent s'en passer, la particule *en* ne se met jamais devant. Les exemples le feront entendre. Nous disons toujours *le Royaume de la Chine,*

sur la Langue Françoise. II
du Japon ; je reviens de la Chine, du
Japon ; & nous ne disons jamais, le
Royaume de Chine, de Japon ; je re-
viens de Chine, de Japon ; comme
nous disons, le Royaume de France,
d'Angleterre ; je reviens de France,
d'Angleterre. De la, & du qui vaut
autant que de le, sont attachez inse-
parablement à Chine & Japon ; &
c'est pour cela que nous disons, aller
à la Chine, au Japon.

Ondira peut-estre que j'explique
une difficulté par une autre, & on
demandera enfin pourquoy *Chine*
& *Japon* conservent toujourns leurs
articles contre la regle commune,
qui oste quelquefois l'article aux
noms de Province & de Royaume
dans les cas obliques. Je répons que
cette irregularité a principalement
lieu pour tout ce qu'on appelle le
nouveau monde ; que *Chine* & *Ja-*
pon ont le même regime que les au-
tres pais nouvellement découverts ;
& que nous disons, *aller à la Chi-*
ne au Japon ; comme aller aux
Indes, au Mogol, aux Philippi-
nes, aux Moluques, au Tunquin,

12 *Remarques Nouvelles*
au Perou, au Méxique, au Brasil, au
Paraguay, à la Floride, à la Guade-
loupe, à la Domingue, à la Virginie,
à la Martinique, à la Cayenne, au
Biledulgerid, à la Guynée, au Congo,
au Mozambique, &c. Car pour les
païs que nous connoissons depuis
long temps, je n'en sçache gueres
qui ne suivent la regle generale, ex-
cepté le Peloponese, le Maine, le
Perche; aller au Peloponése, au Mai-
ne, au Perche.

Il faut excepter le *Canada* des
païs; nous disons, *aller en Canada;*
& apparemment nous traitons ce
païs là comme les Provinces de la
France, parce qu'il porte le nom de
France, & que nous ne le regardons
pas tout à fait comme le reste du
nouveau monde. Après tout, il seroit
difficile de donner une bonne rai-
son de tout cela: Aussi faut-il avoüer
que le caprice de l'usage y a plus de
part que la raison; & il semble que
cét usage bizarre prenne quelque-
fois plaisir à renverser toutes nos
idées, & tous nos raisonnemens.
Outre ce que je viens de dire, je

Sur la Langue Françoise. 13
pourrois en apporter une preuve qui
revient à la Remarque dont il s'a-
git, & c'est que nous disons, *le Kai-
re, la Méque, le Mans*, quoy-que,
selon la regle, les noms propres de
ville n'ayēt point d'article. En quoy
la bizarrerie de l'usage me paroît
assez plaisante, d'avoir esté choisir
entre toutes les villes du Royaume,
la capitale du Maine, pour la mettre
en parallele avec les deux plus fa-
meuses villes de l'Egypte & de l'A-
rabie. Car pour les villes qui ont
des noms appellatifs, comme *la
Flèche, la Charité, la Capelle*, &c. il
ne faut pas s'étonner qu'elles ayent
retenu l'article des substantifs d'où
elles tirent leur nom. On voit par
là, selon le principe que j'ay étably
d'abord, pourquoy nous disons,
aller au Kaire, à la Charité, &c.

DESIREUX.

CE mot n'est point du bel usage;
& il seroit difficile de traduire
élegamment en François, le titre
d'un Livre Italien intitulé, *il desi-*

14 *Remarques Nouvelles*
deroso. Ceux qui parlent bien ne di-
sent pas *une personne desireuse de la*
gloire, desireuse de son salut. On dit
encore moins, *desireux de se sauver,*
desireux d'apprendre, &c. Quoy que
M. de Balzac dise : *Ce qu'il fait*
n'est pas estre desireux d'instruire, &
avoir envie de detromper les gens. M.
de Balzac est asseurement un grand
maistre, & nostre Langue luy doit
beaucoup ; mais il ne laisse pas de
s'égarer quelquefois comme un au-
tre ; & on peut aussi quelquefois
se dispenser de le suivre.

REPETITIONS NECESSAIRES.

*Il Torro
e'l Dirit-
to del non
si puo.*

LEs Italiens prennent des liber-
tez dans leur Langue, que nous
ne prenons pas dans la nostre. Ils
ne réperent pas toujourns les articles
devant chaque nom, quand il y en a
plusieurs qui se suivent : Ils disent
quelquefois, par exemple, *le torri, e*
case, e palazzi, e chiese ; & nous di-
sons toujourns, *les tours, les cabanes,*
les Palais, & les Eglises. Ce seroit
parler barbarement, que de dire, à

l'Italianne, les tours, les cabanes, & Palais, & Eglises. Chaque mot demande essentiellement son article, quand on a mis un article au premier mot. Car si ce premier mot estoit sans article, les autres noms n'en auroient que faire; & l'on diroit bien, *le vent renversa tours, cabanes, Palais, Eglises.* Ainsi nous disons, *prieres, remontrances, commandemens, tout est inutile. Gloire, richesses, noblesse, puissance, ce ne sont que des noms imaginaires.*

Mais il ne faut pas seulement répéter les articles, il faut aussi répéter toujours les verbes en de certaines rencontres. Un Auteur qui a eû beaucoup de vogue en son temps, dit dans un de ses ouvrages; *l'ay été nu, & vous m'avez habillé; malade, & vous m'avez visité, prisonnier, & vous estes venu pour me consoler.* Il falloit dire; *l'ay esté malade, & vous m'avez visité; j'ay esté prisonnier, & vous estes venu pour me consoler.* La répétition de *j'ay esté*, bien loin d'estre viciuse, est élégante, & même nécessaire pour soutenir le discours.

Aussi l'Auteur de la Vie de D. Barthelemy des Martyrs n'a pas manqué de dire : *Vous serez sa bouche, & il parlera pour vous; vous serez son œil, & il conduira par vous; vous serez son bras, & il agira par vous.* Un Ecrivain moins exact auroit dit : *Vous serez sa bouche, & il parlera par vous; son œil, & il conduira par vous; son bras, & il agira par vous.* Il y a néanmoins des endroits où la repetition seroit inutile; & c'est quand le verbe qui est à la teste de la periode, ne rencontre point en son chemin d'autre verbe qui l'empesche de se répandre sur chaque partie du discours. Par exemple, M. Godeau dit au commencement de la Vie de S. Paul : *Dans cét ouvrage on verra d'un costé paroistre la puissance & la sagesse de Dieu, en l'établissement de la doctrine Evangelique; & de l'autre, toutes les vertus d'un parfait Ministre de l'Evangile.* Après quoy il ajoute : *La Synagogue y est démolie, l'Idolatrie renversée, la Philosophie confondue, & la Croix triomphante. Y est sert à*

sur la Langue Françoise. 17
renversée, à confonduë, à triomphante,
comme à démolie : Et rien ne ren-
droit le discours plus languissant,
que de mettre y est par tout ; en di-
sant, par exemple, La Synagogue y
est démolie, l'Idolatrie y est renversée,
la Philosophie y est confonduë, & la
Croix y est triomphante.

Il y a des répétitions d'une autre nature, & qui sont plus délicates, mais qui ne me semblent pas moins nécessaires. M. d'Ablancourt dit dans le songe de Lucien, en faisant parler l'Eloquence après la Sculpture : *Quitteras-tu tant d'honneur, de richesses, & de credit, pour suivre une pauvre inconnuë, qui est contrainte de travailler de ses mains, & de songer plutôt à polir un marbre que soy-même ?* Il falloit repeter *polir*, en y ajoûtant *se*, & dire, *qui est contrainte de travailler de ses mains, & de songer plutôt à polir un marbre qu'à se polir soy-même : Car quoy qu'on dise, polir un marbre, on ne dit pas polir soy-même, mais se polir soy-même.*

Il faut repeter *en* à chaque participe, quand il y a plusieurs partici-

*Oraison
funebre
de la Rey-
ne d'An-
gleterre.*

pes de suite sans la conjonctive & ;
& qu'on a mis *en* au premier. Par
exemple : *Leur subtil conducteur, qui
en combattant en dogmatifant, en mé-
lant mille personnages divers, en fai-
sant le Docteur & le Prophete, aussi-
bien que le soldat & le Capitaine, vit
qu'il avoit tellement enchanté le mon-
de, &c. Qui diroit, en combattant,
dogmatifant, mélant mille persona-
ges, faisant le Docteur & le Prophete,
n'écriroit pas juste. L'ay dit qu'il faut
répeter en, quand on l'a mis au pre-
mier participe, & que les participes
ne sont point liez par la conjoncti-
ve &. Car si le premier participe
estoit sans la preposition *en*, il ne
faudroit point la mettre aux autres :
Il alloit sautant, chantant, riant, &c.
Ou si le premier participe avoit *en*,
& qu'il fut joint au second par &, il ne seroit pas necessaire de répeter
en : *Il l'aborda en jurant & blasphé-
mant le nom de Dieu.**

Il y a bien d'autres repetitions
necessaires, qui ne se presentent pas
maintenant ; mais celles que j'ay
marquées, pourront servir à les con-
noître.

On peut ajoûter à ces sortes de répétitions, celles qui se font en faveur de la netteté. Par exemple : *Il n'y a peut-estre point de Conseil dans l'Europe où le secret se garde mieux que dans le Conseil de la Republique de Venise.* Quand Conseil ne seroit pas repeté, & qu'il y auroit, où le secret se garde mieux que dans celuy de la Republique de Venise, le sens feroit peut-estre assez voir que celuy se rapporte à Conseil, & non pas à secret ; mais ce n'est pas au sens à faire entendre les paroles, c'est aux paroles à faire entendre le sens ; & celuy proche de secret donne lieu à une de ces équivoques, que nostre Langue n'aime point. La répétition de Conseil oste l'équivoque, & rend clair le discours qui estoit un peu obscur. Voicy un autre exemple, qui fera encore mieux comprendre combien la repetition sert à la netteté. Le Traducteur de Longin dit au sujet d'Hypéride : *Il a imité Demosthene en tout ce que Demosthene a de beau, excepté pourtant dans la composition, & l'arrangement*

20 *Remarques Nouvelles*
des paroles. Il auroit pû dire, *il a imi-*
té Démosthene en tout ce qu'il a de
beau, & personne n'auroit crû que
le dernier il se rapportât à Hypéri-
de; mais l'amour de la netteté luy a
fait repeter *Démosthene,* pour oster
jusqu'au moindre doute qui pour-
roit venir là dessus.

GENTIL. GENTILLESSE.

Gentil estoit autrefois un mot
élegant, & nos anciens Au-
teurs s'en servent beaucoup. Tout
est gentil parmi eux: *Le gentil rossig-*
nol, le gentil printemps, un gentil exer-
cice, une gentille entreprise. Mais
maintenant on n'en use point dans
les Livres: On ne le dit que dans la
conversation; encore ne le dit-on
pas trop serieusement. Une femme
dira, en parlant d'elle, *je ne suis ni*
jeune, ny gentille. On dit à demi en
riant, *c'est un gentil esprit, c'est un*
gentil cavalier; vous estes gentil, pour
dire, vous estes plaisant.

Gentillesse peut trouver sa place
dans un discours. Un Ecrivain fort

estimé, dit, en parlant du Connétable de Bourbon: *La gentillesse de ses mœurs luy avoit acquis l'amitié des François.*

Vous ne demandez pas, dit l'Auteur du jeu de l'hombre, des instructions nuës & seches, sans gentillesse, & sans ornement. Il y en a qui disent des gentilleses d'esprit M. de Voiture écrit à M. de Balsac: Toutes ces gentilleses que j'admire en vôtre lettre, me sont des preuves de vostre bon esprit, plutôt que de vostre bonne volonté. M. d'Abiancourt dit, en parlant de son Lucien: Comme la pluspart des choses qui sont icy ne sont que des gentilleses & des railleries, qui sont diverses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de traduction reguliere. Et M. le Chevalier de Méré dit dans ses Conversations: Cette Reine d'Egypte rioit des bons mots & des gentilleses d'Annoine.

On dit gentilleses dans le propre, pour de petites choses jolies: Il a acheté mille gentilleses à la Foire. Cela revient à ce que M. Patru appelle des bagatelles de Nevers, dans

le Plaidoyer pour Madame de Guenegaud : Il y a deux gueridons de bois de noyer , & peut être pour cinquante francs de bagatelles de Nevers , ou de fausses pourcelaines.

O V B L I E R , S' O V B L I E R .

PLusieurs disent , je me suis oublié de faire cela ; je me suis oublié que j'estois engagé , je me suis oublié de ce que je vous avois promis ; je ne m'oublieray pas de vous : C'est tres-mal parler, il faut dire, j'ay oublié de faire cela ; j'ay oublié que j'estois engagé ; j'ay oublié ce que je vous avois promis ; je ne vous oublieray pas : Ceux qui sçavent bien la Langue parlent de la sorte.

Les Atheniens , dit M. Charpentier en la vie de Socrate , n'oublioient jamais dans leurs qualitez de mettre le nom de leur peuple.

En qualité de bon François , dit M. Costar dans une Lettre qu'il écrit à M. le Comte de Servien , je n'oublie jamais de prier le Ciel pour vous ; mais en qualité de Philosophe , qui ne sçait pas estimer le bien ce qu'il vaut , j'oublie souvent de vous prier pour moy.

M. Pellisson dit dans le Discours sur les Oeuvres de M. Sarasin, en parlant des Sçavans chagrins & misanthropes : Ils oublient que Socrate, leur fondateur & leur pere, rioit & dansoit comme un autre homme, & n'est moit rien indigne de luy que le vice.

Celuy qui sçait tout, & qui se souvient de tout, oublie, estant en colere, le legitime vsage des metaphores, dit M. de Balzac, en parlant des emportemens de Scaliger.

M. Patru a écrit dans son Plaidoyer pour Madame de Guene-gaud : Il faut enfin lever le voile, & faire voir à toute la France, à toute l'Eglise, l'emportement malheureux de quinze ou vingt Religieuses, qui ont ce semble, oublié tout ce qu'elles doivent & à leur sexe & à leur profession.

Le fidele Traducteur de Rodriguez; car il y en a un qu'on peut appeller le Traducteur infidelle, pour ne rien dire de pis; celui, dis-je, qui a intitulé son ouvrage, la Pratique de la Perfection Chrétienne, dit aussi :

24 *Remarques nouvelles.*

Les emplois qui regardent la conversion des ames , ne doivent pas nous faire oublier ce que nous devons à nôtre propre salut.

Les Livres sont pleins de pareils exemples ; & je n'ay trouvé que deux bons Auteurs qui parlent d'une autre maniere.

Le Seigneur a juré , & il ne peut s'oublier du serment qu'il a fait à nôtre pere Abraham , de donner ce puissant mediateur de nostre salut.

Quiconque s'oubliera du respect qu'il doit à ceux dont il a receu la vie, jusqu'à les maltraiter de paroles , sera puny de Dieu.

Mais rien ne confirme davantage la Remarque, que le témoignage de M. le Cardinal de Richelieu, qui dit un jour à M. de Vaugelas , dont il avoit rétabli la pension de deux mille livres : *Et bien, Monsieur, vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de pension.* Comme M. de Vaugelas parloit toujours bien, & que d'ailleurs il estoit heureux en reparties ; *Non Monsieur,* répondit-il , *& moins encore celui de reconnoissance.*

*Histoire
de l'Academie
Françoi-
se.*

noissance. L'un & l'autre n'avoit garde de dire, *vous ne vous oublierez pas du mot de pension; je m'oublieray encore moins de celuy de reconnoissance.*

Oublier se dit toujours de cette sorte, non seulement en prose, mais aussi en vers; & nos bons Poëtes n'y manquent jamais.

Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr

N'alleguez point des droits que je veux oublier.

L'oubliay ma colere, & ne sceus que pleurer.

A la verité nous disons, *se souvenir d'une personne, d'une chose; & apparemment c'est ce qui fait dire à quelques-uns s'oublier, avec le même regime; mais en matiere de Langue, l'usage doit l'emporter sur l'analogie.*

S'oublier se dit tout seul, & a une autre signification qu'oublier. On dit d'une personne qui a manqué à son devoir, elle s'est oubliée en cette rencontre; on dit à une personne qui perd le respect, & qui s'emporte, vous vous oubliez; on dit d'un hom-

B

me de basse naissance élevé à une haute fortune, qui devient fier & orgueilleux, *il s'oublie*. Selon le Traducteur des Homelies de S. Chrysofome au peuple d'Antioche, *le méchant s'oublie dans la prospérité, & les disgraces les rendent encore plus méchant*. On dit encore d'un Auteur qui ne se souvient pas par tout également, *il s'oublie quelquefois*. Et M. Despréaux parle ainsi de Xenophon & de Platon dans la Traduction de Longin : *Ces Heros de l'Antiquité sortis de l'Ecole de Socrate, s'oublent quelquefois eux-mêmes, jusqu'à laisser échaper dans leurs écrits des choses basses & pueriles*.

ALIENER.

ON dit *aliener & aliéné*. *Celui qui alieneroit les esprits de la Province*, dit M. d'Ablancourt dans les Commentaires de César. On peut dire, *les soldats furent alienez du service par des discours seditieux*. Mais *aliene* ne se dit point ; & ceux qui disent, *je n'en suis pas aliene*, pour dire, *je ne suis pas éloigné de*

cet avis, je ne m'oppose pas à cela, parlent mal. *Aliene* n'a aucun bon sens en nôtre Langue. Les bons Ecrivains, je ne dis pas du dernier Regne, mais du Regne de Valois, n'ont point dit *aliene*. Et si Joachim du Bellay l'a employé dans *l'Illustration de la Langue Françoise*, en disant que la vertu de l'Eloquence gistés mots propres, usitez, non *alienes* du commun usage de parler; Charles Fontaine n'a pas manqué de l'en reprendre dans son *Quintil*, qui est la Critique de *l'Illustration*: Tu dis *alienes* pour *étranges*, écorchant là, & par tout ce pauvre Latin sans aucune pitié, dit le Censeur. *Etranges* en cet endroit ne vaut gueres mieux maintenant, qu'*alienes*; mais il valoit mieux alors. *Aliéne* n'a jamais rien valu nulle part; & c'est parler Latin en François, que de dire, *ie n'en suis pas aliene*. Aussi pour l'ordinaire ceux qui le disent sçavent plus de Latin que de François.

AFFECTIONNER.

IL faut prendre garde comment on se sert de ce mot. On dit fort

bien, affectionner une affaire, c'est une affaire que j'affectionne, pour dire, à laquelle je m'interesse; c'est une chose que je n'affectionne pas grandement. Mais ce seroit mal parler, que de dire, affectionner une personne, sur tout quand elle est égale, ou qu'elle est au dessus de nous; & le Surintendant Bullion ne parla pas juste, quand ayant fait bastir une Chapelle aux Cordeliers, il répondit aux Peres qui vinrent luy demander à quel Saint il vouloit qu'elle fût dediée: *Helas, mes Peres, ils me sont tous indifferens; je n'en affectionne aucun en particulier.* On pourroit dire peut-estre affectionner, d'un Prince à l'égard de son Sujet, & d'une personne de la premiere qualité à l'égard d'une personne de basse condition; le Roy affectionne un tel.

Des personnes tres-polies disent, affectionner, en un autre sens; elles disent, par exemple, *les faiseurs de Comedies & de nouvelles Historiques doivent affectionner les spectateurs & les Lecteurs à leurs principaux Personnages. Je n'ay jamais veû une nou-*

velle Historique plus languissante & plus froide ; en la lisant , on ne prend parti pour personne ; l' Auteur n' affectionne à rien,

On dit, s' affectionner à une chose ; il s' affectionne à l' Estude ; il faut s' affectionner à son mestier , pour y reüssir.

Cét homme selon le cœur de Dieu, ne s' affectionne de la sorte , qu' à ce qu' il reconnoissoit , par des lumieres particulieres du Ciel , estre fort à la gloire & à l' avantage de son Eglise.

L' Auteur des Réflexions sur l' éloquence se sert d' affectionner en un endroit où ce mot exprime bien. C'est en parlant des petits genies, Leur défaut, dit-il, est un soin trop scrupuleux , & une diligence trop affectée à s' attacher plus qu' il ne faut à finir en particulier certains endroits de leurs discours ausquels ils s' affectionnent.

Quoy qu' on ne dise pas affectionner d' égal à égal , ni encore moins d' un inferieur à l' égard de son supérieur, on ne laisse pas de dire affectionné en ces rencontres dans une signification passive. Les Ecossois sont affectionnez à la France. Je n' ay jamais

veu de serviteur plus affectionné à son maistre. Mais dans les lettres, *affectionné serviteur* ne se dit qu'à l'égard des gens qui sont au dessous de la personne qui écrit; & nous sçavons qu'un grand Ministre d'Espagne ayant receu une lettre d'un Prince de France, qui luy donnoit du *tres-affectionné*, ne peut s'empescher avec tout son phlegme de déchirer la lettre devant tout le monde, & de se plaindre hautement de l'incivilité du Prince. Le favori Espagnol fit voir par là qu'il entendoit le terme François.

T O U T.

Tout se prend quelquefois élégamment pour les personnes. Un de nos plus illustres Ecrivains dit dans ses Memoires, en parlant des exiliez qui furent rappellez après la mort du Cardinal de Richelieu: *Presque tout ce qui avoit esté banni revient.* M. Pelisson dit au sujet de ce grand Ministere, dans l'Histoire de l'Academie Françoisé: *Comme il étoit au lit, & que tout dormoit chez luy.*

Une autre personne, qui écrit si poliment, & qui a fait une si belle peinture de la fortune du Cardinal Mazarin, use de la même façon de parler dans la Conversation des souhaits. *Depuis les plus miserables esclaves jusques aux plus grands Rois du monde, tout se plaint, tout murmure contre la fortune.*

L'Auteur de la Relation des Campagnes de Rocroy & de Fribourg, se sert de ce terme, lors qu'il parle des Espagnols, qui ne pouvant plus soutenir l'effort des François, se réfugièrent au tour du Prince à la bataille du Rocroy : *Tout ce qui peut échapper de la fureur du Soldat, acourt en foule, pour luy demander la vie, & le regarde avec admiration.* Enfin l'Auteur de l'Arianisme dit aussi, en décrivant une Bataille : *Tout combat, tout se méla, tout fut confondu, sans qu'il y eût plus aucun ordre, ni distinction de corps.*

DETAIL, DETAILS.

D*etail*, pour l'ordinaire n'a point de pluriel. On dit, *le détail*

B iiij

d'une affaire ; c'est un grand détail ; je n'entre point dans ce détail. Il y a une occasion où détail se peut dire absolument ; & c'est quand il s'agit de plusieurs affaires. Quelqu'un me dit, par exemple, avant que de vous dire le détail de l'affaire que je vous ay recommandée, il faut que je vous dise le détail d'une autre affaire. Je luy réponds, je n'ay que faire de tous ces détails. Selon ce principe, on diroit bien peut-estre, pour avoir une connoissance parfaite des Finances, il faut descendre dans mille détails. Le plus seur est de dire ; dans le détail de mille choses.

ATTACHEMENT, ATTACHE.

CEs deux mots ne doivent pas estre toujours confondus. On dit d'un Gentil-homme qui est au service d'un Prince, son attachement est auprès d'un tel Prince ; l'attachement qu'il a auprès du Prince, est une véritable servitude. On dit d'un homme amoureux, il a de l'attachement pour une telle personne ; il a un grand attachement pour elle, ou sans

regime, il a un attachement; il a un grand attachement. De sorte qu'attachement avec auprès ne marque qu'un simple engagement au service de quelqu'un. *Attachement avec pour*, marque une grande passion, ou un grand zele. Car on pourroit dire d'un courtisan fort affectionné à son Prince, l'attachement qu'il a pour son Prince, luy fait negligier ses propres interests. Et M. Fléchier dit dans l'Oraison funebre de M. la Duchesse de Montausier: Il n'y eût jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eût pour ce Prince; c'est de M. le Dauphin dont il parle. *Attache* ne vient pas trop bien en tous les endroits; & ce seroit assez mal dit, ce me semble, son attache est auprès d'un tel Prince; il a de l'attache pour une telle personne, &c. On dit bien, jouer avec attache; c'est un homme qui joue avec attache, pour dire, qui a de l'ardeur au jeu, & qui s'y applique beaucoup. *Attachement* ne seroit pas si propre en ce lieu-là.

Il y a des endroits où *attachement* & *attache* se disent presque indiffe-

34 Remarques Nouvelles

remment ; & nous en avons des exemples dans nos bons Auteurs.

*Oraison
fun. de la
Reine
d'Angle-
terre.*

Que diray-je de son attachement immuable à la Religion de ses ancestres ?

*Homelies
de S. Chri-
stome
sur Saint
Matthieu.*

Supposons qu'un homme vive Chrétienement avec sa femme & ses enfans ; qu'il soit riche ; qu'il ait beaucoup d'amis & beaucoup de charges ; qu'il soit élevé en honneur ; & que néanmoins il ait sans comparaison plus d'attache à Dieu & à sa Loy Sainte, qu'à tous ces avantages extérieurs.

*Vie de S.
Borgia.*

Une Dame de la première qualité, qui estoit celle de la Cour qui paroissoit avoir le plus d'attachement au monde.

*Homelies
de S. Chry-
stome
sur Saint
Matthieu*

C'est l'attache à ces vanitez, qui vous rend aujourd'huy si froides à faire l'aumône. Cette étrange attache qu'il avoit à ses richesses.

*Oraison
funebre
de M. la
Duchesse
de Mon-
causier.*

Cette émotion dont je parle n'estoit pas une foiblesse d'esprit ; c'estoit un zele de penitence : Ce n'estoit pas une marque d'attachement à la vie ; c'estoit le regret d'avoir eû sujet de s'y attacher.

*Vie du
B. Sta.*

Comme il n'avoit point d'attache à

la vie, il ne craignoit point de mourir.

Dans cét attachement à l'étude, & dans cette assiduité au cabinet, qui sont si nécessaires pour se remplir l'esprit des connoissances propres à l'Eloquence, il est bon de puiser dans les sources.

nistas
Kostka.
Reflexiões
sur l'Elo-
quence.

Le Traducteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST, & l'Auteur des Essais de Morale disent, attache à son sentiment, à son sens. Mais cette phrase ne plaist pas trop à un de nos Maistres.

On dit au pluriel, les attachemens de la terre, les attachemens du monde.

La Providence, dit M. de Condom, en parlant de la Reine d'Angleterre, a voulu qu'elle survêquit à ses grandeurs, afin qu'elle peut survivre aux attachemens de la terre, &c. Et M. Regnier dit dans la Pratique de la perfection Chrétienne: Tout cecy doit servir à nous donner une si haute idée des choses Spirituelles, qu'oubliant, & méprisant tous les attachemens & les vanitez du monde, nous disions avec le Prince des Apostres, &c.

M. Corneille avoit dit auparavant dans son Policuete.

Honteux attachemens de la chair & du monde.

Attaches se peut dire à peu près dans le même sens, & de la même manière. Et le nouveau Traducteur de Rodriguez, que je viens de citer, dit au même Chapitre où il se sert d'*attachemens* : *Quand on a une fois goûté ce que c'est que Dieu & les choses spirituelles, tout ce qui se ressent des attaches & de la contagion de la chair & du sang paroît insipide.*

L'Auteur de l'Education d'un Prince dit aussi : *Toutes les amitez humaines seront aneanties par la mort, & nous entrerons tous dans une solitude éternelle, où toutes nos attaches seront rompuës.*

Il faut remarquer enfin que quand *attachement* se dit des choses, il regit d'ordinaire le datif, comme *attache; attachement à la vie; attachemens aux richesses.* Au contraire, quand il se dit des personnes, il regit d'ordinaire l'accusatif avec une preposition; comme j'ay dit au commencement de cette Remarque; *Son attachement auprès du Prince; l'attachement qu'il a pour elle.*

On ne laisse pas quelquefois, quand il s'agit de la chose, de mettre l'accusatif avec *pour* après *attachement* & *attache*, comme s'il s'agissoit de la personne. Mais cela ne se fait gueres que quand on joint *attachement* & *attache* avec un mot qui demande ce regime. En voicy des exemples. *L'attachement & l'indifference pour la vie*, sont de goûts de l'amour propre, dit M. de la Rochefoucault dans ses Reflexions morales. *Considerez quelle est l'ardeur & l'attache qu'un Marchand a pour le gain*, dit M. Regnier dans la Pratique de la Perfection Chrétienne. *Indifferen- ce & ardeur*, qui veulent après eux l'accusatif avec *pour*, entraînent *attachement* & *attache* dans le même regime, pour rendre la construction réguliere.

Neanmoins un bon Auteur a écrit: *Quiconque est ennemy de l'éclat n'a pas un fort grand attachement pour les richesses. Mais peut être qu'attachement aux richesses seroit plus exact, peut-estre aussi, qu'attachement pour les richesses* dit quelque autre

38 *Remarques Nouvelles*

chose qu'*attachement aux richesses*. L'un ne signifie-t-il point la passion qu'on a d'*acquérir des richesses*, & l'autre la passion avec laquelle on aime des richesses déjà acquises? Je laisse à juger aux personnes intelligentes, si cette distinction n'est point trop subtile.

ECLAIRCIR, ECLAIRCISSEMENT.

Eclaircir, se dit dans le propre & dans le figuré. *Le Soleil a éclaircy le broüillard; l'air est éclaircy; une eau qui éclairecit la veüe; éclaircir vne question: Je n'ay pû encore éclaircir cela, m'éclaircir de cela.* Mais éclaircissement ne se dit que dans le figuré; *cét un homme à éclaircissements*, en parlant d'un homme d'épée qui est querelleux; *je veux avoir un éclaircissement avec vous*, c'est à dire, *m'expliquer avec vous; j'ay une difficulté dont il faut que je demande de l'éclaircissement: Et qui diroit, l'éclaircissement de l'air; l'éclaircissement des broüillards, ou des nuages*, comme le dit un de nos plus célèbres Ecrivains, ne parleroit pas

François. Il n'y a rien à quoy il faille plus prendre garde, quand on veut bien parler, & bien écrire, qu'à distinguer ce qui se dit dans le figuré & dans le propre; & la pluspart des fautes qui se font en parlant, ou en écrivant, viennent de ce qu'on ne démêle pas assez ces deux choses.

FINESSE.

ON a dit dans les entretiens d'Ariste & d'Eugene, qu'il sembloit que ce mot au pluriel n'eût que son entière signification; *de méchantes finesse; toutes ces finesse ont esté découvertes.* Mais on a remarqué depuis qu'il se dit au pluriel dans sa signification nouvelle; *les finesse de l'art; il sçait toutes les finesse de la Langue.* L'Auteur du discours sur les œuvres de M. Sarasin, dit de M. de Voiture: *Il se souvenoit de la liberté de nostre ancienne Poësie; il avoit devant les yeux celle de quelques Italiens, & les finesse des plus polis auteurs de Rome & de Grece.*

Le Traducteur de Longin dit de

Longin même dans sa Préface : *En traittant des beautez de l'élocution, il a employé toutes les finesſes de l'élocution.* Et en cela nous reſſemblons aux Eſpagnols, qui ont leurs *finezas*, pour exprimer ce qu'il y a de plus parfait & de plus excellent dans une choſe. *Prodigio y finezas del amor de Dios* ; c'eſt le titre d'un des ouvrages d'Euſebe Nieremberg, ſi renommé dans l'Eſpagne pour ſa piété & pour ſa doctrine.

GROSSIERETE'.

CE mot ſe dit depuis quelque temps dans le figuré, & eſt oppoſé à politeſſe ; la groſſiereté du langage, de l'eſprit, des mœurs ; la groſſiereté d'un peuple. Il ne ſe dit point dans le propre, non plus que politeſſe ; & comme ce ſeroit mal parler, que de dire, la politeſſe du marbre, la politeſſe des perles, quoy-qu'on diſe, un marbre poli, des perles polies ; ce ne ſeroit pas bien parler, que de dire, la groſſiereté de l'air, la groſſiereté d'une étoffe,

quoy qu'on dise, *un air grossier, une étoffe grossiere.* Au reste, bien que *grossiereté* se dise, il ne se dit pas aussi communement que *politesse*; mais il plaît à des personnes si habiles, qu'on peut juger qu'il plaira bientôt à tout le monde. Le sçavant homme qui a remply la place de M. de Gomberville dans l'Academie, usa de ce mot dans le Discours qu'il y fit, lors qu'il y fut receu: *I'ay droit maintenant, dit-il, à cette loüange qui vous est si legitimement due, de vous estre assujety l'usage, cét injuste tyran des langues; d'avoir purgé la nostre de la grossiereté & de la rudesse des siècles passez.*

Un de nos bons Ecrivains s'en estoit servy avant luy dans la Vie de S. François de Borgia: *Il proportionoit ses instructions à la capacité de ses Auditeurs; & ne se rebutant jamais de la grossiereté des uns, ni de la legereté des autres, il ne se lassoit point de leur repeter les veritez éternelles.*

L'auteur des Réflexions morales avoit dit encore auparavant, en par-

lant de l'amour propre, & des tenebres qui le cachent à luy-même: *De là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossieretez, & ses niaiseries sur son sujet.*

DEMANDER EXCVSE.

C'Est grand pitié que cette forte phrase ait tant de cours dans le petit peuple, & qu'elle se soit communiquée par contagion à quelques femmes du monde, qui d'ailleurs ont de la politesse & du sens. Les honnestes gens de la Cour, & toutes les personnes scavantes en la Langue ne la peuvent du tout souffrir. *Demander excuse* est un vray galimatias, qui choque également & l'usage & la raison. Nous ne demandons à un autre, dans les regles de la Grammaire, que ce qu'il peut nous accorder. On dit, *je vous demande pardon*; parce que celuy à qui je parle peut me répondre, *je vous accorde le pardon que vous me demandez*. Selon ce principe, on ne peut pas dire, *je vous demande excuse*; parce que celuy à qui je parle ne peut pas me répondre, *je*

sur la Langue Françoise. 43
vous l'accorde ; accorder une excuse
estant Barbare , & ne signifiant rien
en nostre Langue. On dit bien, *faire
excuse , recevoir des excuses* : Ainsi
quand j'ay commis une faute envers
quelqu'un , ou contre la civilité , ou
contre la discretion, je luy fais excu-
se de mon procedé peu honneste , &
peu discret ; & quand il est content
de ma satisfaction , il reçoit mon ex-
cuse ; mais il ne m'accorde point ex-
cuse. Il faut donc dire toujourns , *je
vous demande pardon , ou je vous prie
de m'excuser* ; & toutes les person-
nes raisonnables parlent de la sorte.

Il n'y a qu'une occasion, où je
craindrois que cette méchante phra-
se ne fut employée ; c'est dans les
accommodemens, où l'on cherche
des termes foibles pour sauver un peu
l'honneur de celuy qui fait satisfa-
ction ; & ce qui rend ma crainte
juste , c'est que la chose est déjà arri-
vée dans un sujet remarquable.

Il y a trois ou quatre ans que le
Prince Lokovvis eût à Vienne avec
M. le Chevalier de Grémonville un

44 *Remarques Nouvelles*
démêlé qui éclata fort : On travail-
la à leur accommodement ; & con-
me le Prince avoit tort, il fut con-
damné à faire satisfaction au Cheva-
lier. Il y consentit, mais il ne pût
se résoudre à luy demander pardon.
Le temperament que l'on trouva, fut
qu'il luy *demanderoit excuse* ; & en
effet il luy *demanda excuse*. Je par-
donne à un Alleman, *demander ex-
cuse*, & je le pardonnerois de bon
cœur à tous les Estrangers ; mais je
ne puis le pardonner aux François,
& sur tout aux Parisiens, qui de-
vroient mieux parler que les autres.
Si cependant on veut se servir de
cette ridicule phrase dans les ac-
commodemens, par une delicateffe
& une fierté encore plus ridicule ;
qu'on s'en serve, à la bonne heure ;
mais qu'on ne l'employe jamais
dans un discours ordinaire, où, *je
vous demande pardon*, est sans conse-
quence.

Car enfin il n'y a que les Bour-
geois & la Populace, qui disent *je
vous demande excuse* ; & celuy qui
s'est mêlé de donner de regles de la

Civilité comme elle se pratique en France parmy les honnestes gens, ne sçait pas trop ce qu'il dit dans le chapitre de l'Audience d'un Grand, en disant que si la nécessité nous obligoit de le contredire, il ne le faut faire qu'après luy en avoir demandé excuse. La belle civilité Françoise, de ne contredire qu'après avoir demandé excuse ! C'est parmy les honnestes gens de la rue Saint Denys que cette civilité se pratique ; & c'est-là sans doute que ce maistre des bien-séances a appris un si beau precepte ; car s'il avoit consulté les honnestes gens qui sçavent vivre, & qui parlent poliment ; s'il sçavoit vivre, ou s'il parloit poliment luy-même, il ne se seroit jamais avisé d'instruire de la sorte ceux qui approchent les personnes de qualité. Ce seul article du livre de la *Civilité* me rend suspect tout le reste. Neanmoins il faut avoüer que ce livre n'est pas mauvais pour tous les peuples du Nort ; il leur apprendra du moins à connoître les bons morceaux, & à manger proprement : mais il est tout

46 *Remarques Nouvelles*
propre à gaster les Provinciaux & les
campagnards. Ils n'ont qu'à étudier
le chapitre des complimens, pour
estre des Provinciaux & des campag-
nards achevez. Car ce nouveau maî-
tre enseigne la methode de faire des
complimens en toutes rencontres; &
il ne luy reste plus qu'à donner des
regles pour rire à propos.

Au reste, la conversation du jeu-
ne Cavalier & de la Demoiselle qui
peint dans son cabinet, est une chose
admirable, & l'Auteur a raison de
la proposer pour modele. Je crains
seulement que ce modele ne soit au-
dessus de l'imitation, comme ces ori-
ginaux dont on ne peut faire que des
copies imparfaites. *Ce respect qu'on
doit au Temple des Muses; ce Temple
qu'on a peur de profaner; ces Muses
qui estoient neuf, quoy que la Demoi-
selle soit toute seule; cette Demoiselle,
qui, toute seule, les vaut toutes neuf,
qui en sçait plus que toutes ces neuf
sçavantes ensemble, & cent autres
choses de cette force m'ont fait croi-
re d'abord que c'estoit un extrait du
Secretaire de la Cour, ou des Com-*

plimens de la Langue Françoise. Mais on m'a assureé que ne n'estoit ni le même tour, ni les mêmes termes; & qu'il n'y avoit que les pensées qui fussent semblables. Après tout, je ne croy pas que l'Auteur de la *Civilité* ait volé Nerveze, ou la Serre. Il arrive tous les jours que deux Ecrivains se rencontrent; & quand on a le même caractère d'esprit, on pense d'ordinaire les mêmes choses.

DESAGRÈMENT.

CE mot est nouveau, & commence à s'établir; elle a un grand *desagrément* en toute sa personne. *Desagreable* & *desagrèer* servent à l'adoucir. On dit aussi, *ce fut un grand desagrément pour moy*, en parlant de quelque chose qui a choqué; mais cette façon de parler semble à quelques-uns un peu pretieuse, & je croy que pour s'en servir communément, il faut attendre qu'elle soit plus autorisée.

L'Auteur de l'Education d'un Prince écrit néanmoins à peu près

48 *Remarques Nouvelles*
dans le même sens : Il a raison , hu-
mainement parlant d'estre fort offensé
de ce procedé ; humainement parlant on
ne scauroit trouver à redire à son ressen-
timent ; humainement parlant c'est un
grand desagrément que cela.

COVRTOIS , COVRTOISIE.

CEs mots commencent à vieillir,
& ne sont plus de bel usage.
Nous disons , civil , honneste ; civili-
té , honnesteté.

M. de Balzac se sert de courtois
& de courtoisie. L'un est le plus cour-
tois & le plus civil de tous les hommes.
Aprés cela , mélon la courtoisie avec
la guerre. Ne scachant plus que faire,
il s'adresse aux Graces , qui sont les
Déeses des courtoisies.

M. Costar aime courtoisie sur tout,
& l'employe souvent. La courtoisie,
quand elle est extrême comme la vôtre,
releve le prix de tous les devoirs qu'on
luy rend. Je me suis souvenu de ce qu'il
vous plût de me dire il y a quelques an-
nées, que lors que vous seriez en dignité,
vous redoubleriez vostre courtoisie , &c.

Si

Si l'un & l'autre écrivoient presentement, ils ne diroient ni *courtois*, ni *courtoisie* ; & je m'étonne qu'un excellent Historien ait dit depuis peu, que le Connétable de Bourbon estoit *courtois* , & que François Premier fut charmé de la *courtoisie* du Pape. Je ne pense pas aussi qu'il faille l'imiter ; il seroit plus aisé de le faire en cela, que dans le reste, où il est presque inimitable.

AIMER MIEUX,
aimer plus.

Ces deux locutions se confondent quelquefois. Il y en a qui disent, *c'est l'homme du monde que j'ayme le mieux*, au lieu de dire, *pour qui j'ay le plus d'amitié, que j'ayme le plus*. A mon avis, c'est ainsi qu'il faut parler ; *aimer mieux* se dit en un autre sens. C'est le *malo* des Latins. *J'ayme mieux me taire que de parler mal à propos ; j'ayme mieux une fortune basse & tranquille, qu'une fortune élevée & tumultueuse*. *Aimer mieux* se joint ou avec un verbe, ou avec une chose que l'on préfere à une autre ;

C

mais non pas avec une personne, quand il s'agit d'amitié. Le dis quand il s'agit d'amitié ; car s'il s'agit d'une préférence, dont l'amitié n'est point la cause, on le joint bien avec une personne. Par exemple, j'aime mieux un valet malfait & sage, qu'un valet bien-fait & fripon ; de ces deux Livres, lequel aimez vous le mieux ? de tous nos Ecrivains, c'est celuy que j'aime le mieux. Car ce n'est pas à dire, j'ay plus d'amitié pour l'un que pour l'autre, mais je prefere l'un à l'autre ; l'un m'accommode mieux que l'autre ; c'est celuy qui me plaît d'avantage.

De la pré-
cellence
du langa-
ge Fran-
çois.

Les Italiens disent *io amo meglio* dans le même sens. Aussi ont ils pris de nous cette phrase, selon la remarque de Henry Estienne ; & le Cardinal Bembo, qui la met au nombre des locutions dérivées du François, l'explique par *io voglio più tosto* : Ce qui marque de la préférence, & non pas de l'amitié.

On dit à la verité, je l'aime bien ; mais bien en cét endroit signifie beaucoup : Et quand bien signifie

beaucoup; plus est le comparatif qui y répond, & non pas mieux.

Cependant M. de la Chambre écrit dans le discours de l'amitié des animaux: *Tout le monde sçait l'amour que le singe a pour ses petits; car elle a passé en proverbe, pour marquer ceux qui perdent leurs enfans à force de les caresser. Il est vray que de deux qu'elle fait à chaque fois, il y en a toujours un qu'elle aime le mieux parce que son amour est trop violente, pour estre également partagée à tous les deux.*

L'Auteur d'un des plus polis Ouvrages de nostre Langue dit aussi: *La surprise de trouver l'homme du monde qu'il aimoit le mieux, le mit hors d'estat de pouvoir parler.*

Il falloit dire, ce me semble, *il y en a toujours un qu'elle aime le plus; l'homme du monde qu'il aimoit le plus.* Et pour marque que *mieux* n'est pas en sa place, c'est qu'on ne diroit pas, *c'est l'homme du monde qu'il a le mieux aimé; c'est l'homme du monde qui en est le mieux aimé.* Il faut dire assurement, *c'est l'hom-*

52 *Remarques Nouvelles*
me du monde qu'il a le plus aimé ; c'est
l'homme du monde qui est le plus aimé,

FIER.

LE mot de *fier* est tout François
en sa signification fine ; & les
mots qui luy sont semblables dans
les autres Langues n'expriment point
ce que nous entendons par *une mi-*
ne fiere , une beauté fiere. Ferus & fe-
rox ne répondent point à *fier*. Il y
a bien de la difference entre *fier* &
sauvage , farouche , feroce , barbare ,
cruel. Il y en a même entre *fier* , &
genereux ou *hardy* , que *ferox* signi-
fie quelquefois , selon ces vers des
deux meilleurs Poëtes du siecle
d'Auguste.

Non vivida bello
Dextra viris , animusque ferox ,
Patriensque pericli.

Nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.

Le *fiero* des Italiens & le *feroz*
des Espagnols ont diverses signifi-
cations. Outre qu'ils signifient l'un
& l'autre le *ferus* des Latins , le le-

cond signifie , arrogant , hautain ; mais ils n'ont point la signification du fier des François. Car enfin fier dans le sens que luy donnent les gens polis , n'a rien de choquant , & est plutôt une louange qu'une injure. Il signifie quelque chose de délicat & de vertueux : S'il y entre de l'orgueil , de l'audace , de l'air galant ; c'est un noble orgueil, c'est une audace mêlée de pudeur , c'est un air galant , & honnête. La fierté dont nous parlons est toujours accompagnée de la belle gloire , & n'est opposée ni à la douceur , ni à la modestie. Une même personne peut estre douce & fiere tout ensemble , & avoir dans la physionomie je ne sçay quoy de fier & de modeste. En un mot , ce que nous entendons finement par fierté , est bien éloigné de ce que les Latins entendent par feritas , les Italiens par fierezza , les Espagnols par ferocidad ; & de ce que nous entendons nous-mêmes par ferocité , quand nous disons que la ferocité naturelle fait moins de cruels que l'amour propre.

Reflexions
morales.

54 *Remarques Nouvelles*

Fierté, quand il se dit d'une femme, signifie tout seul le *grata protervitas* d'Horace, avec cette difference, qu'il emporte toujours vertu. Il signifie aussi ces manieres dédaigneuses, mais nobles & engageantes, que le Tasse donne à la sage Sophronie.

Con ischive maniere e generose ;
Il signifie encore cet orgueil qui plaist, & cette severité charmante que le même Poëte fait entrer dans le portrait de la genereuse Clorinde :

Armò d'orgoglio il volto, e si compiacque

Rigido farlo, e pur rigido piacque.

Car les Italiens ont besoin de plusieurs mots, pour exprimer ce que nous disons en un seul.

Quand *fiercé* se dit d'un homme, il signifie particulièrement, hauteur d'ame, passion pour la gloire, délicatesse d'honneur, je ne sçay quoy de grand & de vif dans les sentimens & dans l'air, qu'on ne sçauroit bien exprimer que par le mot mesme de *fiercé*.

On y ajoute quelquefois une épithete, pour marquer davantage ce

qu'on veut dire, & rendre le mot plus fort. Ainsi M. de la Chambre dit dans les Caractères de la Hardiesse, que toutes les autres passions corrompent cette beauté mâle que l'homme doit naturellement avoir; que la seule hardiesse luy donne cet air majestueux, cette agreable fierté, & ce bel orgueil, qui conviennent à sa nature & à son sexe.

L'Auteur de l'Ode à Achante, dit, en parlant du Roy, à Achante même, qui écrit l'Histoire de ce grand Prince,

*Mais comment pourrez-vous jamais,
Avec d'assez fidelles traits
Peindre sa sagesse admirable.
Sa valeur, sa noble fierté?*

Et l'Auteur de l'Arianisme dit, en parlant du Roy de Huns: *Mettant l'épée à la main, & la montrant à son armée d'un certain air de fierté meslé d'allegresse; puis regardant les ennemis avec un sourire méprisant, qui faisoit comprendre qu'il se tenoit fort assuré de la victoire, il fit sonner la charge. Voila un petit portrait d'un homme fier pour le regard*

56 *Remarques Nouvelles*
de la guerre. Car il est des *fiertez*,
comme de Heros, de plus d'une espe-
ce, & de plus d'une maniere.

Au reste, quelque beau sens qu'ait
fiercé tout seul, ou avec une belle
épithete; il en a un mauvais, dès
qu'on y ajoûte une épithete maligne,
elle a une forte *fiercé*; c'est une
fiercé ridicule.

*Oraison
funebre
de Mad-
me la Du-
chesse de
Montau-
fier.*

Il se prend même en mauvaise
part dans sa signification commune,
aussi-bien que *fier*, & signifie pro-
prement orgueil. Cette gloire, qui
donne ordinairement de l'orgueil & de
la *fiercé*, ne luy donna que des senti-
mens modestes.

On dit, il n'y a rien de plus opposé
à l'humilité de l'Evangile, que la *fiercé*
de la Philosophie; un homme *fier* de sa
noblesse, de sa faveur; les vertus Pa-
yennes estoient des vertus *fieres*. Mais
il ne signifie que cela au lieu que
fiero ou *fero* Italien signifie, *cruel*, *fa-
rouche*, *Barbare*. Il se dit même des
scelerats & des impies, comme il
paroît dans le caractère d'Argant, un
des Heros Sarasins de la Jerusalem
delivrée.

Impatiente, inessorabil, fero

D'ogni dio sprezzator, e che ripone

Ne la spada, sua legge e sua ragione.

Fierté se dit élegamment dans le figuré à l'égard de l'éloquence & du stile. Nous devons, autant qu'il nous est possible nourrir nostre esprit au grand, & le tenir toujourns plein, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & genereuse.

Traité du sublime.

Fier & fierté sont aussi des mots de peinture. Des couleurs fieres, des figures fieres.

Art de la Peinture.

M. Pelisson dit de Iules Romain, toutes ses figures estoient fieres & hardies. Et M. Felibien, qui est si entendu dans la Peinture, dit d'un Crucifix du Cavallini, qui est dans l'Eglise de S. Paul hors de Rome: La teste du Christ est tournée d'une certaine maniere fiere. Il dit, en parlant des tableaux qui ont un beau coloris, cette force, cette douceur, &c.

Discours sur les Oeuvres de Sarasin. Entretiens sur les vies & sur les ouvrages des Peintres.

SYSTEME.

IL y a quelques années que ce mot n'étoit connu en nôtre langue que

58 *Remarques Nouvelles*
des Philosophes & des Mathemati-
ciens ; c'estoit un mot d'art en quel-
quelque sorte, *le systeme du monde, le*
systeme de Copernic. Depuis que M.
de la Chambre a fait *le systeme de*
l'ame, on s'est accoûtumé à ce mot ;
& comme il signifie proprement *con-*
stitution & situation, on s'en est servy
dans le figuré, pour exprimer bien
de choses.

Un de nos bons Ecrivains dit dans
les Reflexions sur la Poëtiqve d'A-
ristote : *Voila en abregé le dessein de la*
tragedie, selon le systeme d'Aristote ;
nostre nation, qui est naturellement ga-
lante, a esté obligée, par la necessité de
son caractere, à se faire un systeme nou-
veau de tragedie. Il y en a qui disent,
le systeme de la Cour, le systeme des af-
fares d'Allemagne : Mais cela n'est
pas encore bien étably ; & je connois
des gens habiles en nostre Langue,
qui ne peuvent souffrir ces expres-
sions.

S'ETOVRDIR.

Cette locution est élégante en
un certain sens, mais il faut s'en

servir à propos. Elle signifie, s'oster le sentiment d'une chose, & se tromper en quelque façon soy même: Et des Auteurs delicats disent dans ce même sens: Pourveû qu'on s'étourdisse bien sur tout ce qui fait de la peine, & qu'on ne songe à l'avenir, que pour mieux profiter du present; pourveû enfin qu'on ait réduit sa raison à ne raisonner plus sur les choses que Dieu n'a pas voulu soumettre au raisonnement; c'est tout ce qu'on peut souhaiter.

Oeuvres
mélées de
M. D.***

Regardez un peu ce faux brave, (c'est de Seneque dont il s'agit, & de Seneque mourant) vous verrez qu'en faisant de beaux raisonnemens sur l'immortalité de l'ame, il cherche à s'étourdir sur la crainte de la mort.

Discours
sur les
Réflexions
morales.

La grandeur & la gloire? Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tasche de s'étourdir elle même, pour ne pas apercevoir son néant.

Oraison
funebre
de Madam
la Du-
chesse
d'Orleans

On ditoit bien des libertins, qui ont le cœur plus déreglé que l'esprit, & qui, pour jouir tranquille-

ment des plaisirs de la vie, voudroient bien se persuader, contre leurs propres lumieres, qu'il n'y a rien à craindre pour eux après la mort : *Ils font ce qu'ils peuvent pour s'étourdir là-dessus.*

Cependant un de nos maistres n'aime point cette façon de parler, & soutient que *s'étourdir* pour *s'oster le sentiment*, est Barbare. Après tout, quelque Barbare que cela luy semble, cela se dit par des personnes tres intelligentes ; & c'est assez, pour rendre peu à peu françoise la plus barbare expression du monde.

CONSTRUCTION

irreguliere.

EXemple. *La conduite & la fortune avec laquelle vous avez sauvé la nostre* : Cela n'est pas juste ; & M. de Voiture, en écrivant de la sorte au Cardinal de la Valette, a plus considéré la pensée que la regularité de la construction. *La nostre* ne se rapporte qu'à *fortune* ; & cependant dans la dernière exactitude, quand deux mots sont ensemble, & qu'il suit quelque chose qui en dé-

sur la Langue Françoise. 61
pend, il faut que ce qui suit se rap-
porte à l'un & à l'autre. Le même
Auteur dit ailleurs: *Je ne croiray pas*
qu'elle m'aime tant qu'elle dit, ni que
j'aye beaucoup de part en ses prieres, si
je continuë à avoir si peu de santé, & si
peu de fortune. C'en est une au reste
pour moy plus grande que je ne scaurois
jamais esperer, &c. Outre que c'en est
une, ne se rapporte pas à santé, qui
est joint avec fortune, il vient après
un point, qui a terminé le sens; &
je ne scay s'il est permis d'en user de
la sorte. je scay bien que de bons
Auteurs n'en font nul scrupule, &
entre autres M. Constar. Il dit dans
ses Lettres: Vous possédez en perfection
tout ce qu'il y a de plus fin, de plus in-
génieux, & de plus subtil dans cette bel-
le & agreable science; & vous y avez
découvert de certains secrets qui s'é-
toient cachez à Senegue, & que nous
chercherions inutilement dans ses Livres
des bien faits. Les vôtres, Monseig-
neur, n'ont pas attendu mes prieres.

C'est dans cette assurance que la
meilleure & la plus saine partie de ce
Royaume, qui ne distingue point vos dis-

graces d'avec les siennes, trouve aujourd'hui quelque soulagement à son déplaisir. Le mien ne finira point, &c.

Si les biens véritables me manquent, je me satisferay des imaginaires, & considereray que les riches ne joiissent gueres plus parfaitement de leurs richesses & de leurs tresors. Vous en estes un pour moy, je vous le proteste. Il me semble que quand la periode est finie, le point qui la termine, détache ce qui suit de ce qui precede: C'est une affaire faite, & il ne faut plus y revenir. Il falloit repeter bienfaits, déplaisir, trésor, ou plutôt prendre un autre tour, pour écrire regulierement.

EN, DANS.

Ces deux propositions ont tant de rapport & de ressemblance, qu'il est assez difficile de dire précisément quand il faut mettre l'une plutôt que l'autre. Voicy ce que j'ay démeslé, après y avoir pensé avec un peu d'attention. On met toujours *en* devant les noms des Royaumes & des Provinces qui n'ont

point d'article, en France, en Espagne, en Normandie, en Gascogne. On met toujours dans, quand ces noms ont un article, dans la France, dans l'Espagne, dans la Normandie, dans la Gascogne.

On met toujours dans aux autres noms, quand le nom est masculin, qu'il a son article, & que son article ne se mange point, dans le repos, dans le mouvement, dans le miserable estat où je suis. On ne dit jamais, en le repos, en le mouvement, en le miserable estat.

L'ay dit quand le nom est masculin; car s'il est féminin, on peut mettre absolument en & dans, quoy que dans soit meilleur d'ordinaire, dans la misere où je suis, en la misere où je suis; dans la belle humeur où vous estes, en la belle humeur où vous estes; dans la fleur de l'âge, en la fleur de l'âge.

L'ay dit quand l'article ne se mange point; car s'il se fait une elision, quoy que le nom & l'article soient masculins, on dit en & dans, dans l'estat où je suis réduit, en l'estat où je suis

64 *Remarques Nouvelles*
réduit ; il m'est venu en l'esprit , il
m'est venu dans l'esprit ; dans l'horri-
ble embarras où je me trouve , en l'hor-
rible embarras où je me trouve. On
dit cependant toujours , il est allé en
l'autre monde , pour dire qu'il est
mort ; & ce seroit mal dit , il est allé
dans l'autre monde , quoy-qu'on di-
se également , nos bonnes œuvres nous
suivent en l'autre monde , & dans
l'autre monde. Si par l'autre monde
on entendoit la partie du monde
nouvellement découverte, & ce que
nous appellons le nouveau monde ,
on diroit bien , il est allé dans l'autre
monde : mais d'ordinaire on n'entend
que l'autre vie , par l'autre monde ;
& quand on parle des Indes , il faut
dire , le nouveau monde , & non pas
l'autre monde. L'usage a attaché cet-
te expression à l'autre vie ; des gens
de l'autre monde ; c'est une grande
folie que de ne point penser à l'autre
monde.

Au reste , si l'élisifion fait dire *en*
& *dans* aux masculins , elle le fera
dire à plus forte raison aux femi-
nins , qui sans élisifion reçoivent *en* &

sur la Langue Françoise. 65
dans ; dans l'extremié où je suis , en
l'extremite où je suis ; dans l'humeur où
il est , en l'humeur où il est.

On met *en & dans* avec tout , soit
qu'il y ait un article , soit qu'il n'y
en ait point , dans tous les lieux , dans
tous les temps ; en tous les lieux , en tous
les temps , en tout temps , en tout país ;
dans tout temps , dans tout país , en tou-
tes sortes de rencontres.

On met aussi *en & dans* devant les
adjectifs de nombre , & devant ceux
qui y ont rapport , comme plusieurs,
divers, chaque, quelque, &c. l'ay leu ce-
la en un bon livre, dans un bon livre ; en
mille occasions, dans mille occasions ; en
plusieurs endroits , dans plusieurs en-
droits ; en chaque âge, dans chaque âge ;
en quelque erreur que vous soyez , dans
quelque erreur que vous soyez.

Comme *des & de* est le pluriel
d'un en nostre Langue , un Livre, des
livres. de beaux Livres ; on met *en &*
dans devant *des & de* , comme de-
vant un ; en des livres anciens, dans des
Livres anciens ; en de si beaux lieux ,
dans de si beaux lieux. Il faut cepen-
dant remarquer une chose, que quãd

ont joint les adjectifs de nombre avec les noms de temps, comme sont *heure, jour, mois, année, &c.* on doit toujours se servir d'*en*, quand on veut marquer le temps qui s'employe à une chose. Par exemple, *j'ay leu ce Livre en une heure*; & il y a des endroits où *dans* feroit un faux sens. Par exemple, si je disois, *je feray mon voyage dans dix jours*, pour dire que je n'y emploiray que dix jours, je parlerois mal, & ne me ferois pas entendre; car *dans dix jours*, signifie que je feray mon voyage après que dix jours auront passé. Aussi les personnes qui parlent juste, ne disent jamais l'un pour l'autre, pas même en Poësie; & cette illustre Fille, qui avoit tant d'esprit & tant de vertu, qui entendoit plusieurs Langues, & qui sçavoit si bien la nostre, n'a pas manqué de dire dans l'Ode qu'elle a composée sur les Conquestes du Roy, & où elle fait parler M. le Dauphin d'une maniere digne de ce jeune Prince.

*Déjà cent places de marque,
Au seul nom de ce Monarque,*

A sa clemence ont recours ;
Et mille guerriers illustres ,
N'avoient pû faire en dix lu-
stres ,

Ce qu'il a fait en dix jours.

On peut mettre *en* & *dans* devant les pronoms démonstratifs , ou personnels , comme *ce* , *cét* , *celuy* , *foy* , *nous* , &c. ou derivez , comme *son* , *nos* , *nostre* , *quel* , *quelque* , *tel* , &c. Il ne faut qu'ouvrir les Livres , pour trouver des exemples de tout cela en prose & en vers. Il y a pourtant des endroits où l'un est mieux que l'autre , mais il est difficile de les marquer tous , & l'usage seul peut apprendre ces distinctions délicates. Il y a des endroits où *en* ne seroit pas si bien : Quand il s'agit d'un lieu où l'on met quelque chose , nous nous servons d'ordinaire de *dans* ; *il a serré cela dans son coffre ; dans sa cassette , dans son cabinet*. Il y a aussi des endroits où *dans* ne vaut rien. Par exemple , quoy-qu'on dise *rentrer en soy-même* & *rentrer dans soy-même* , on dit toujours *penser en soy-même* ; & qui diroit , *même*

en vers, je pensois dans moy même, parleroit mal. Il est vray, qu'à parler en general, la Poësie a plus de liberté que la prose; & à l'égard de ces propositions, il ne faut pas si fort chicaner les Poëtes, qui ont souvent besoin d'élisions pour la mesure de leurs vers. *En* est d'un grand secours, où *dans* seroit incommode. Mais après tout, les licences des Poëtes doivent avoir des bornes; & il y a des regles de Grammaire, dont la Poësie ne dispense pas. Aussi les bons Poëtes, qui sont tout ensemble bons Grammairiens, ne s'en dispensent jamais. Ils ne se permettent rien contre la Langue, quelque liberté qu'ils donnent à leur imagination; & si j'ose parler ainsi, le langage des Dieux ne les empesche pas de parler François.

Au reste, quoy qu'on puisse mettre quelquefois *en* & *dans* indifféremment devant un mot: S'il y a plusieurs mots semblables dans la mesme periode, & que ce soit le même sens, le même ordre, & la

même suite du discours, ayant mis dans au premier mot, il ne faut pas mettre en au second; l'uniformité demande que dans regne par tout. En voicy des exemples.

C'est un Dieu fidelle dans ses promesses, inépuisable dans ses bien-faits, juste dans ses jugemens. Mort des Iustes.

Ce grand Prince ne possède pas seulement les vertus morales, mais encore les Chrétiennes; il n'est pas seulement juste dans ses guerres, genereux dans ses combats, clement dans ses victoires, moderé dans ses triomphes; mais il est ennemi de tous les vices, &c. Plaidoyers de M. le Maistre.

La gloire d'un Souverain consiste bien moins en la grandeur de son estat, en la force de ses citadelles, & en la magnificence de ses palais, qu'en la multitude des peuples auxquels il commande. Morale du Sage.

J'ay dit quand c'est le même ordre, & le même sens; car autrement, on peut varier, & on doit le faire en certains endroits.

Il passa un jour & une nuit entiere en une si profonde meditation, qu'il se tint toujourns dans une même posture. Vie de Socrate.

On ne trouve point qu'il soit jamais demeuré si long-temps attaché en une même place, ny dans un si profond ravissement d'esprit, que cette fois-là.

Une si profonde meditation, un si profond ravissement, sont d'une autre espece, qu'une même posture, une même place : Et c'est pour cela que l'Auteur a mis dans une même posture, après en une si profonde meditation; & dans un si profond ravissement, après en une même place.

Pour peu qu'on sçache ce que c'est qu'exactitude en matiere de stile, on voit bien que ce seroit tout au moins une negligence de dire, il passa un jour & une nuit entiere en une si profonde meditation, qu'il se tint toujours en une même posture. On ne trouve point qu'il soit jamais demeuré si long-temps attaché en une même place, ny en un si profond ravissement d'esprit.

Cette negligence est échapée, je ne sçay comment, à un Auteur très exact. Le Tutien n'eût pour maistre qu'un Peintre médiocre; & cepen-

sur la Langue Françoise. 71
dant il surpassa tous ceux de sa profes-
sion en l'agreable mélange des couleurs,
& en l'amour qui regne en ses ouvrages.
La dernière justesse voudroit, dans
ses ouvrages, après en l'agreable mé-
lange des couleurs, & en l'amour. Un
autre Ecrivain fameux est tombé
dans la même negligence. Toutes
les amitez humaines seront anean-
ties par la mort, & nous entrerons tous
dans ce moment, dans une solitude éter-
nelle. L'exactitude demande qu'on
dise, nous entrerons tous, en ce mo-
ment, dans une solitude éternelle, ou,
nous entrerons tous, dans ce moment, en
vne solitude éternelle.

Et cela est si vray, que les Poëtes
qui sçavent la Langue, n'y man-
quent pas, quand la mesure ne les
oblige point au contraire.

*Sur tout qu'en vos écrits la Langue
reverée*

*Dans vos plus grands excez vous soit
toujours sacrée.*

Un Poëte qui negligeroit l'élocu-
tion, & qui ne seroit pas exact, pour-
roit dire, en vos plus grands excez,
comme en vos écrits : Mais parce

que ces deux choses sont de différente espece, & qu'il est à propos de les distinguer, l'Auteur de l'Art Poëtique dit, *en vos écrits, dans vos plus grands excez*; & une marque qu'il a eû cét égard, c'est qu'il dit en un autre endroit.

Soyez vif & pressé dans vos narrations,

Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.

Il met *dans à narrations & à descriptions*, parce que *narrations & descriptions* sont de même espece, & dans le même ordre.

Que s'il dit, en faisant la peinture d'un jeune homme.

Est vain dans ses discours, volage en ses desirs, il en use ainsi pour la mesure du vers; & c'est proprement dans ces occasions que les Poëtes peuvent faire ce qui leur plaît.

Il y a des endroits où l'on pourroit faire en prose ce qu'on fait en vers. Mais, à parler en general, la régularité demande que ce qui est de même nature, & dans le même ordre du discours, s'exprime de la même

même maniere. Et M. Patru, qui
 ſçait admirablement toutes les re-
 gles de l'exacitude, n'y a pas man-
 qué, en diſant: Ce cher parent, que
 vous regrettez, n'eſt point à plaindre;
 ſa carrière, qui pouvoit eſtre plus lon-
 gue, ne pouvoit eſtre ny plus belle, ny
 plus heureuſe. Il fut heureux dans ſa
 naiſſance; heureux dans ſon mariage,
 en ſes enfans, en ſes emplois. Car naiſ-
 ſance & mariage, qui ſont du rap-
 port, & pour la nature du ſubſtati-
 tif, & pour le nombre ſingulier,
 ſont ſous la prépoſition dans; com-
 me enfans & emplois, qui ſe reſſem-
 blent, au moins par leur nombre,
 ſont ſous la prépoſition en. Dans ou
 en par tout ne feroit pas peut eſtre
 un ſi bel effet; & c'eſt en de ſem-
 blables rencontres qu'un peu de va-
 rieté a bonne grace.

AVOIR DU COEUR.

Il y en a qui diſent, il a du cœur,
 Elle a du cœur, pour exprimer qu'
 une perſonne a de l'amitié, qu'elle
 eſt officieuſe & bien-faiſante. Ce

D

n'est pas bien parler. Cœur avec le verbe *avoir*, ne signifie que *courage & fierté*. On dit d'un homme incapable de faire une lâcheté, *il a du cœur*; d'une femme fiere, & qui sçait garder son rang, *elle a du cœur*. Celuy qui a du cœur n'est jamais foible, quoy qu'il soit dénué de tout.

*Morale
du Sage.*

Quand on veut se servir du mot de *cœur*, pour exprimer l'amitié, la bonté, ou la generosité, qui consiste dans une humeur bienfaisante, on joint à *cœur* une épithete. On dit, par exemple, *il a le cœur bien-fait*; *il a le cœur bon*. Ce jeune garçon, dit M. Costar, est tout plein de zele & de passion pour son service; *il a le cœur bon, & n'a pas le sens mauvais*. Au reste, *cœur* seul, & sans épithete, signifie toujours *courage*, non seulement avec le verbe *avoir*; mais aussi avec le verbe *estre* joint à un substantif; c'est un *homme de cœur*. J'ay dit seul, car si on met tout devant *cœur*, alors *cœur* signifie *bonté, amitié*; c'est un *homme tout de cœur*.

COMMENT IL FAUT
prononcer la dernière syllabe des
noms terminez en *eur*.

IL ne s'agit icy que des noms qui s'attribuent à une personne, comme *Orateur, Empereur, menteur, &c.* car il est hors de doute que les autres noms terminez en *eur*, se doivent prononcer fortement, & qu'il faut faire sentir *eur*, en les prononçant, *fleur, honneur, blancheur, noirceur, pudeur, &c.* Toute la question se réduit donc aux premiers noms, qui conviennent à l'homme; & on demande en quelle occasion il faut prononcer *eur*, ou *eux*.

I. Quand les noms viennent tous entiers du Latin par le seul changement d'*or* en *eur*, comme *Orateur*, vient d'*orator, acteur, d'actor, auteur, d'autor, imposteur, d'impostor, rheteur* de *rhetor*; c'est une règle générale qu'on fait sonner *eur* à la fin.

II. Quand les noms en *eur* n'ont point de féminin, ou que le féminin qu'ils ont ne se termine point en

euse, on prononce toujours *eur* ferme ; soit qu'ils viennent du Latin indirectement, & par quelque sorte d'alteration, comme *empereur* vient d'*imperator*, *veneur* de *venator*, *pecheur* de *peccator* ; soit qu'ils n'en viennent point du tout, comme *mineur* officier de guerre, qui est un mot tout françois.

III. Quand les noms en *eur* ont un féminin en *euse*, comme *menteur*, *menteuse* ; *receleur*, *receleuse*, *faiseur*, *faiseuse* ; *mangeur*, *mangeuse* ; *beuveur*, *beuveuse* ; *receveur*, *receveuse*, &c. on prononce *eur* quelquefois ferme, & quelquefois mollement, comme s'il y avoit *eux*. C'est mon *Procureur*, c'est mon *procureux* ; vous estes un *menteur*, vous estes un *menteux*. On prononce *eux* d'ordinaire en deux rencontres. I. Quand il suit quelque chose après le mot. Le *Procureux* du Roy, le *Procureux* general ; vous estes le plus petit *mangeux* que je connoisse ; c'est un grand *faiseux* de *Madrigaux* ; c'est un grand *diseux* de rien. 2. Quand on parle simplement, sans emphase, &

fans émotion, on prononce comme s'il y avoit eux, & on dit, vous estes un petit menteux; c'est un flateur. Au contraire, quand on le prend sur le haut ton, qu'on parle avec emphase, & qu'on s'échauffe en parlant, on prononce eur, vous estes un menteur; c'est un hardy menteur; c'est un beau parleur. On dit quelquefois, c'est un pauvre prescheux; mais on dit toujours, les Freres Prescheurs, comme les Freres Mineurs.

La dernière remarque qu'il faut faire, & la plus importante, c'est que toutes ces différences ne regardent gueres que le discours familier; car quand on parle en public on a coûtume de prononcer eur par tout.

HYDRIE.

LE nouveau Traducteur de l'Ecclésiaste dit, avant que l'hydrie se brise sur la fontaine, pour rendre ces paroles, *antequam conteratur hydria super fontem*. C'est traduire mot à mot, & aussi fidèlement qu'un

Traducteur d'Horace a traduit, *ad amphoram*, à son amphore. Mais j'ay peur que le Traducteur de l'Ecclesiaste & le Traducteur d'Horace ne soient un peu trop fidelles; & que pour s'attacher scrupuleusement au Latin, ils n'abandonnent le François. La fidelité d'un Traducteur ne va pas jusques-là; & je croy que quand ces Traducteurs auroient mis *cruche*, au lieu d'*hydrie*, & *bouteille* au lieu d'*amphore*, leur traduction n'en seroit pas moins exacte. Quels termes, bon Dieu, qu'*hydrie* & *amphore*! à quel marché, à quelle foire de France vend-on des *hydries* & des *amphores*? Une servante n'étonneroit-elle pas bien sa maîtresse, de luy dire, *j'ay acheté aujourd'huy une hydrie & une amphore*? Ce seroit bien pis que la servante des Femmes sçavantes de Moliere. Car enfin si Martine se sert de mots impropres, & ne garde pas toujours les regles de la Grammaire: Au moins on l'entend; elle ne parle pas Latin en François; elle n'use point de mots inconnus aux ha-

Amphora, signifie proprement vase ou bouteille de terre, qui a deux anses.

sur la Langue Françoise. 79
les, & qui ayent besoin d'interprete.
Cependant le mot d'*hydrie* se trouve
dans un nouveau Dictionnaire Latin
& François : Mais apparemment il
ne se trouvera pas dans celuy de l'A-
cademie Françoise.

GENS.

G *Ens*, dans la signification de
personnes, selon la Remarque
de M. de Vaugelas, est masculin,
quand l'adjectif le suit, & feminin,
quand il precede; *ce sont de sortes
gens, ce sont de gens résolus*. Mais il
y a un cas à quoy M. de Vaugelas
n'a point pris garde; c'est quand
dans la même phrase il y a un adje-
ctif devant, & un adjectif ou un par-
ticipe après. On demande s'il les
faut mettre tous deux au même
genre, selon la regle generale, ou si
l'on doit mettre le feminin devant,
& le masculin après. Par exemple,
s'il faut dire, *il y a de certaines gens
qui sont bien sots; ou bien sottes; ce
sont les meilleures gens que jaye ja-
mais veües, ou veüs*. Les plus sçav-

D iiij

80 Remarques Nouvelles
vans dans la Langue croyent qu'il
faut dire *sots & veüs* au masculin, par
la raison que le mot de *gens* veut tou-
jours le masculin après *soy*. C'est une
bizarrerie étrange qu'un mot soit
masculin & féminin dans la même
phrase; mais ces sortes d'irregulari-
tez font en partie la beauté des Lan-
gues.

Observa-
tions sur
la Langue
Françoi-
se.

M. Menage a bien remarqué que
gens ne se dit point d'un nombre dé-
terminé, par exemple *quatre gens, six
gens, dix gens*; & qu'il faut dire, *quatre
hommes, six hommes, dix hommes*. Il
pouvoit ajoûter, pour confirmer son
observation, qu'à la vérité on joint
gens avec *cent & mille*, mais que c'est
seulement pour signifier un nombre
indeterminé; *il y a cent gens dans cer-
te maison, j'ay veü aujourd'buy mille
gens*: Et cela est si vray, que si en
effet il y avoit justement cent person-
nes dans une maison, & qu'on eût
veü mille personnes de compte fait,
ce seroit mal parler que de dire, *il y a
cent gens dans cette maison, j'ay veü
mille gens*; il faudroit dire, *il y a cent
personnes, j'ay veü mille personnes, ou
mille hommes*. □

Le même Auteur condamne également dix gens, & dix jeunes gens ; mais avec tout le respect que je luy dois, je doute que dix jeunes gens soit mal dit, & que M. d'Ablancourt ne parle pas correctement, en disant dans son Marmol : *Ali, qui se douta de ce que c'estoit, prit son amy nommé Labya, & dix autres jeunes gens de leur faction.* Il est certain qu'on dit tous les jours, ce sont trois honnestes gens ; & les Censeurs des Entretiens d'Ariste & d'Eugene, quelque severes qu'ils soient, ne se sont pas avisé de reprendre cet endroit : *Nous en voyons tous les jours, qui dans les regles devroient plaire, & qui neanmoins déplaisent fort, comme ces deux Seigneurs assez connus à la Cour, de qui on disoit qu'il y avoit en eux plus de bonnes qualitez qu'il n'en falloit pour faire quatre honnestes gens, & que cependant ils ne l'estoient pas.* Cela me fait croire que quand on met un adjectif, ou quelque chose devant gens, on peut y joindre un nombre déterminé, dix jeunes gens, quatre honnestes gens ; c'est pour

82 Remarques Nouvelles

cela qu'on dit bien, en prenant gens pour domestiques, ou pour soldats, il est venu avec dix de ses gens; il n'avoit qu'un de ses gens avec luy.

NET.

CE mot est fort en usage depuis quelques années, pour signifier qu'on est innocent, & que la conscience ne reproche rien. *Je suis net là dessus, & je ne crains rien; mon procédé est net; je n'ay jamais veü un procédé plus net que le sien; une conduite nette & irreprochable.*

BON SEIGNEUR.

LE mot de *bon* estant joint avec les noms appellatifs, comme *Juge, Capitaine, Soldat, Amy, &c.* fait une louange, *bon Juge, bon Capitaine, bon Soldat, bon amy, &c.* Il n'y a que *Seigneur* avec lequel il marque du mépris. *Bon Seigneur*, signifie dans la conversation & en stile bas, un petit génie; & alors *Seigneur* ne se dit qu'au figuré. Un

de nos meilleurs Ecrivains n'a pas
laissé de dire : *Ce fut une grande per-*
te pour tous les pauvres, dont ce bon Sei-
neur estoit le refuge le plus ordinaire.
Les gens de la campagne disent à la
verité, *c'est un bon Seigneur, c'est une*
bonne Dame, pour louer le Seigneur
& la Dame de leur village ; mais on
ne parle pas à la ville comme au vil-
lage, & les gens de la campagne ne
sont pas de bons modeles. Tout le
monde sçait que dans le discours
familier ce mot avec *homme & fem-*
me se prend dans un bon ou mau-
vais sens selon le ton que nous luy
donnons ; *c'est un bon homme, c'est*
une bonne femme. Les Latins pren-
nent leur *bonus* à peu près comme
nous prenons nostre *bon*, témoin, ce
que dit Cicéron d'Hirtius & de Pan-
sa : *Consules duos bonos quidem, sed*
dumtaxat bonos amissimus.

JE NE L'AIME, NY
ne l'estime.

C'Est ainsi qu'on parle. Ce se-
roit mal parler que de dire, je

84 Remarques Nouvelles

ne l'aime pas, ni ne l'estime pas; ou je ne l'aime, ny ne l'estime point. On dit cependant, je ne l'aime pas, je ne l'estime pas; & ce seroit mal dit, je ne l'aime, & ne l'estime, le *ni* est cause qu'on retranche le *pas* élegamment, non seulement en cette phrase, mais aussi en d'autres.

Voyez les oyseaux du Ciel, dit l'Auteur de l'Histoire Sainte du Nouveau Testament, ils ne sement, ny ne moissonnent: Considérez les lys des Champs, comme ils croissent; ils ne travaillent, ni ne filent. Si on ne mettoit ny entre les verbes, il faudroit mettre point à chaque verbe, sans conjonction entre deux, comme fait un autre Traducteur: Considérez les oyseaux du Ciel, ils ne sement point, ils ne moissonnent point: Considérez comment croissent les lys des champs, ils ne travaillent point, ils ne filent point.

MALHEUREUX, MISERABLE.

Ces deux mots se ressemblent extrêmement: Ils ne laissent pas d'avoir quelque chose de particulier

l'un & l'autre ; & on pourroit les comparer à deux freres , qui estant à peu près de même taille , & ayant les mêmes traits de visage , n'ont pas tout-à fait les mêmes sentimens , ny les mêmes inclinations. On dit indifferemment, *une vie malheureuse, une vie miserable* : On dit, *c'est un malheureux, c'est un miserable* ; *malheureux, miserable que vous estes*, pour dire, *c'est un méchant homme ; méchant que vous estes*. Il y a des endroits où l'un est bon , & l'autre ne vaut rien. On est *malheureux* au jeu, on n'y est pas *miserable* ; mais on devient *miserable*, en perdant beaucoup au jeu. *Miserable*, semble marquer un estat fâcheux , soit que l'on y soit né, soit que l'on y soit tombé.

Malheureux semble marquer un accident qui arrive tout-à-coup , & qui ruine une fortune naissante , ou établie. Un Courtisan disgracié est *malheureux* ; un general d'armée, qui perd une bataille , après avoir fait son devoir , est *malheureux*. Ce ne seroit pas parler juste , que de les appeller *miserables*. On plaint

proprement les malheureux; on assiste les misérables.

L'Auteur des Réflexions morales a compris parfaitement la notion de malheureux, quand il a dit.

On n'est jamais si heureux, ny si malheureux que l'on pense.

On se console souvent d'estre malheureux par un certain plaisir qu'on trouve à le paroistre.

Ceux qui se sentent du merite, se piquent toujours d'estre malheureux, pour persuader aux autres & à eux mêmes qu'ils sont au dessus de leurs malheurs, & qu'ils sont dignes d'estre en butte à la fortune.

Misérable à un sens que malheureux n'a pas; car on dit d'un méchant auteur, c'est un auteur misérable.

*Oraison
de Cice-
ron pour
le Poëte
Archias.
Guerre
des An-
iens.*

Un homme, qui a jugé le travail d'un misérable faiseur de vers digne pourtant de quelque reconnoissance; que n'eût-il point fait pour nôtre Poëte?

Encore si c'estoit un Philosophe qui parlât ainsi, peut-estre mériteroit il d'estre écouté: Mais qu'un misérable Grammairien, qui n'a d'empire que sur les syllabes, prononce hardiment

sur la Langue Françoise. 87
sur les ouvrages de tant de grands hommes, c'est à mon sens ce qui ne peut estre souffert.

On dit d'un ouvrage qui ne vaut rien, *cela est miserable*. On dit à peu près dans le même sens, *vous me traitez comme un miserable*, pour dire, *vous n'avez nulle consideration, ny nul égard pour moy*. On dit encore, *c'est un miserable*, pour dire, *un homme qui n'a nul mérite, & qui a l'ame basse, quoy-qu'il soit de qualité, & dans une haute fortune.*

EN VILLE, A LA VILLE.

ON dit, *Monsieur est à la ville*, pour marquer qu'il n'est pas à la campagne; & on dit, *Monsieur est en ville*, pour marquer qu'il n'est pas au logis.

ARTISAN, OUVRIER.

IL n'y a peut-estre point de mots en nostre Langue qui doivent plus à l'usage que ces deux-là. C'est l'usage qui les a élevez au dessus de leur origine, qui est basse d'elle-même.

me ; & si je voulois me servir de métaphores pour exprimer ma pensée , je dirois qu'après leur avoir donné droit de Bourgeoisie , il leur a encore donné des lettres de noblesse. Et en effet, ces deux mots, qui dans le propre se disent des gens d'une condition abjecte , s'appliquent dans le figuré aux personnes les plus illustres , aux Princes , aux Philosophes , & à Dieu même. Car, comme nous disons d'un homme qui gagne sa vie à la sueur de son visage , *un pauvre artisan , un ouvrier à la journée* ; nous disons de Dieu , *ce divin artisan , cet admirable ouvrier*. Nous disons d'un Prince , qu'il est *l'artisan de la fortune des particuliers* ; & d'un sage qu'il est *luy-même l'ouvrier & l'artisan de sa fortune*. Il est vray que nous ajoutons toujours à ces mots bas un adjectif, qui les releve , *cet admirable ouvrier* ; ou bien nous leur donnons un regime, qui les tire de leur bassesse naturelle, *l'artisan de sa fortune*. Car il faut remarquer , qu'*artisan & ouvrier*, qui n'ont jamais de regime

dans le propre, en ont quelquefois
 dans le figuré. On ne dit point en
 François d'un Cordonnier, qu'il est
 l'artisan d'un soulier, ny d'un Menui-
 sier, qu'il est l'ouvrier d'une porte.
 On dit, c'est un artisan, c'est un bon
 ouvrier; voilà l'artisan, voilà l'ouvrier.
 Au contraire, dans le figuré, on joint
 élégamment artisan & ouvrier avec
 d'autres mots qui en sont regis; &
 nos bons Auteurs en usent ainsi. M.
 de Balzac dit dans ses Entretiens, en
 parlant de Mecenas: C'est homme en-
 voyé extraordinairement pour l'orne-
 ment de son siècle, pour la dernière per-
 fection des sciences & des arts; pour
 inspirer les Poëtes, les Historiens &
 les Orateurs; pour donner du courage
 & de la force à tous les autres artisans
 de la belle gloire. Et Mademoiselle de
 Scudery dit dans la conversation des
 souhaits: Il y a quelque chose de plus
 doux à estre soy même l'artisan de sa
 propre grandeur, & à ne devoir rien
 qu'à soy même.

Tante
 de
 Roy.

Eloges du
 Cardinal
 Maza-
 rin.

A l'égard d'ouvrier, M. Patru dit
 dans l'éloge de Pomponne de Bel-
 lièvre; Chanceliers de Bellièvre & de

L'abbé
 de
 Bellièvre.

Syllery, fameux ouvriers de la memorable paix des *Vervins* ! On demande qui fut l'ouvrier d'une revolution si étonnante. Il dit ailleurs : *Qui n'admira cét esprit Celeste, qui fut l'Ouvrier de tant de fictions si ingenieuses, & qui nous menent par un chemin semé de fleurs jusqu'aux portes du Sanctuaire ?*

*Panegy-
rique du
Roy.*

M. Pelisson use de la même phrase dans le Panegerique du Roy : *Qui ne l'admira luy-même infiniment davantage, si par les voyes plus secretes, plus obscures, & plus inconnuës du gouvernement, dont il est luy seul l'ouvrier, le conducteur & le maistre, il a sçeu corriger, surmonter & changer en mieux les mœurs, les inclinations & le génie de ses peuples ?*

*Lettres de
M. Gos-
tar.*

A la verité tout cela ne se dit que dans le stile sublime; mais enfin, cela se dit. Au reste, quoy-qu'on ne dise pas d'un manœuvre, qu'il est l'ouvrier ou l'artisan de la maison, on dit de Dieu, qu'il est l'ouvrier de toutes choses, le souverain artisan du monde; que, selon l'Ecriture, la Sagesse est l'ouvriere & l'artisane de toutes cho-

sur la Langue Françoise. 91
ses, sans exception. Au premier exemple, artisan, ouvrier est tout-à-fait dans le propre; au second, le figuré est meslé avec le propre: Et c'est ce qui fait peut-estre qu'on dit l'un plutôt que l'autre.

TROUVER A REDIRE,
trouver à dire.

TOus deux sont bons; & c'est également bien dit, *j'y ay trouvé à redire, j'y ay trouvé à dire.*

Je ne puis rien trouver à redire en tout ce que vous faites; & ce que je blâmerois en une autre, me paroît en vous une vertu extraordinaire, dit M. de la Chambre à Madame la Marquise de Sablé. Momus trouvoit à redire, dit M. d'Ablancourt, que le Taureau eût les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il les devoit avoir au dessous, afin qu'il vît mieux où il frappoit.

L'envie la felicité de mon Procureur, qui commence toutes ses lettres par, j'ay receu la vostre, sans qu'on y trouve rien à dire, disoit agréablement M. Sarasin, au rapport de M. Pelisson.

Cependant trouver à redire semble plus commun que trouver à dire.

Il n'y a qu'une occasion où à redire seroit mal. C'est quand il s'agit d'une chose que nous ne trouvons point, ou d'une personne dont nous avons de la peine à nous passer. On dit, j'ay trouvé cent écus à dire dans ma cassette ; c'est un homme agreable, & je le trouve fort à dire icy.

Plaidoyer
pour M.
de Gue.
regaud.

On assemble la Communauté, pour regler sa Profession, dit M. Patru, en parlant de la Novice de Pontoise ; les Revoltées vont toutes, en apparence, porter leur suffrage, mais la plusspart ne mettent rien dans la boëte; on vient pour examiner le scrutin, on trouve dix ou douze voix à dire. Il avoit dit auparavant: La voilà dans l'Hospital elle prend l'habit sans que personne y trouve à redire.

Si vostre Philosophie ne vous a pas rendu entierement insensible aux loüanges judicieuses & à l'amour des gens de bien, dit M. Costar à un Courtisan disgracié, souvenez-vous qu'on vous trouve à dire où vous n'estes pas; & que jamais on ne vous connut davantage, que depuis qu'on ne vous voit plus.

Celuy qui dit à M. de Maréchal d'Albret retire dans une maison de campagne : Vos amis, qui vous trouveront beaucoup à redire, sont plus à plaindre que vous ; celuy, dis-je, qui met à redire en cet endroit, manque un peu d'exactitude.

COMEDIE.

QVoy que la Comedie soit une espece particuliere du Poëme dramatique, ce mot en François signifie toute piece de theatre, jusqu'à celle qui n'a rien du tout de Comique. Nous disons, en parlant des pieces tragiques, qui se jouent, aller à la Comedie. Nous disons, les Comedies de M. Corneille ont un caractere Romain, & je ne scay quoy d'heroique, qui leur est particulier ; les Comedies de M. Racine ont quelque chose de fort touchant, & ne manquent gueres d'imprimer les passions qu'elles representent. L'Auteur d'un petit ouvrage, qui est le plus pur & le plus delicat du monde, dit de S. Augustin : Il s'accuse de s'estre laissé attendrir à la Comedie. L'Auteur d'un

autre ouvrage tres-ingenieux, introduit Alexandre Hardi ancien Poëte tragique, disant de soy-même : *En trois jours je faisois une Comedie, les Comediens l'apprenoient, & le public la voyoit.* L'usage paroît clairement dans ces deux exemples.

Aussi M. le Prince de Conty a intitulé ce qu'il a écrit contre ces sortes de divertissemens profanes, *Traité de la Comedie & des spectacles*; & pour justifier son titre, il remarque luy-même que ce nom d'une espece particuliere est devenu en France un nom general, qui convient à toutes les pieces de theatre, soit qu'elles soient effectivement des Comédies, soit que ce soient des tragedies. Il n'y a qu'une occasion où l'on doit se servir du mot de Tragedie: C'est quand on parle des pieces de theatre qui se representent dans les Colleges. Ce seroit mal dit, *j'ay esté à la Comedie du College de Clermont*; il faut dire, *à la Tragedie.*

Ce que j'ay dit du mot de *Comedie* se doit entendre quand on parle en general de ces spectacles. Car si

on parloit d'une piece en particulier, & qu'on voulût en marquer le caractere, il faudroit user du mot de *Tragedie*, en cas que la piece fut tragique; & dire, par exemple *Andromaque est une Tragedie*: Et ce qui confirme cêt usage, c'est que les maistres de l'Art donnent à leurs pieces tragiques le titre de *Tragedie*; *Andromaque Tragedie*. Cependant allant voir jouer *Andromaque*, il faut bien se garder de dire, *je m'en vas à la Tragedie*; & aussi en considerant la nature de la piece, il ne faut pas dire, *Andromaque est une Comedie*, quoy-qu'il faille dire, en parlant d'*Andromaque*, *c'est une des plus belles Comedies qui ait paru sur le Theatre*, parce qu'alors il ne s'agit pas de l'espece, & qu'on ne parle qu'en general: Au lieu que quand ont dit, *Andromaque est une Tragedie*, comme il faut le dire en de certaines rencontres, on marque l'espece particuliere; on oppose la *Tragedie* à la *Comedie*, *Andromaque aux Plai- deurs*. Et c'est suivant cette distinction que *Ioachim du Bellay* disoit

Illustration de la Langue Françoise.

autrefois : Quant aux Comedies, & Tragedies, si les Roys & les Republiques les vouloient restituer en leur ancienne dignité qu'ont usurpé les farces & moralitez, je serois bien d'opinion que tu y employasses. Sur quoy Charles Fontaine dit dans son Quintil:

Quintil
Censeur.

De Comedies Françoises en vers, certes je n'en sçay point; mais des Tragedies, assez, & de bonnes. C'est aussi, suivant la même distinction que nous disons, les Comedies d'Aristophane, de Plaute, de Terence; les Tragedies de Sophocle, d'Euripide, de Senèque.

SE LAVER D'VN CRIME,
d'un soupçon.

ON parle de sa sorte dans le Figure; mais on ne diroit pas dans le propre, se laver les mains de la boue, se laver le visage de la poussière, d'une tâche. On dit seulement, se laver les mains, se laver le visage; sans ajouter le regime de la chose qui salit les mains, ou le visage. Si cependant on prend le mot de tâche figurément, on dira bien, je me suis

Il faut
avoir de la
raison
pour
sçavoir
ce que
l'on dit.

sur la Langue Françoise 97
suis lavé de cette tache, car c'est com-
me si l'on disoit, je me suis lavé de
ce crime.

COMMENT IL FAUT
prononcer *re* au commencement
des mots.

LA prononciation de *re* au com-
mencement des mots, est l'écueil
non seulement des Etrangers, mais
aussi de la pluspart des Provinciaux,
& particulièrement des Gascons,
des Languedochiens, des Lionnois,
& des Provençaux, qui s'y mépren-
nent presque toujours. On a exami-
né ces mots en leur faveur; & voicy
ce qu'on a découvert, après y avoir
fait reflexion.

Quand les mots qui commencent
par la préposition *re*, signifient une
action qui se fait une seconde fois,
on prononce toujours l'e muet, c'est
à dire, qu'il est presque insensible
dans la prononciation. Cela pa-
roît dans les mots suivans, rebâ-
tir, rebatre, recoudre, redemander,
refaire, relire, remettre, remonter,

E

repasser, retoucher, revoir, renouïer, &c. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que le même mot, sous des significations différentes, conserve la même prononciation: Ainsi on dit toujours, *repandre*, soit que ce mot signifie *prendre une seconde fois*, soit qu'il signifie *l'arguer*, des Latins. On dit toujours, *remettre* soit qu'il signifie *mettre une seconde fois*, soit qu'il signifie *pardonner, remettre un péché*. On prononce, *dis-je*, toujours de la sorte, quoy que l'on prononce autrement *réprehesion & rémission*.

Ce principe est universel; car quoy qu'on prononce par un *é* fermé, & masculin, *rétablir, réchauffer*, cela ne détruit pas la règle, puisque l'*é* qui se prononce dans ces verbes composés, est l'*é* des verbes simples, *établir, étouffer*, & non pas l'*e* de la préposition, qui est absorbé par l'*é* de son verbe, pour éviter le concours des deux voyelles; & cela paroît manifestement dans la différence qui se rencontre entre ces deux verbes, *rechauffer, réchauffer*,

dont l'un est composé de *re*, & de *chauffer*, & l'autre de *re* & d'*échauffer*. On dit *rechauffer* par un *e* muet, pour dire *chauffer une seconde fois*, *se rechauffer*, *rechauffer le four*. On dit *réchauffer* par un *é* fermé, comme si l'on disoit, *réchauffer*, *réchauffer le courage des soldats*; *réchauffer dans le lit*; *je me suis levé au bruit que j'ay entendu*, & *je n'ay pû réchauffer de toute la nuit*.

Il faut ajoûter à *rétablir*, & à *réchauffer*, *réveiller*, *récrier*, *récrire*, *réchapper*. A cause que l'*é* de la preposition *re* est mangé par l'*é* des verbes simples, *éveiller*, *écrier*, *écrire*, *échapper*; ils se prononcent comme *rétablir*, & *réchauffer*.

Il n'y a que cinq verbes qui semblent contraires au principe general que nous avons établi d'abord, *réhabiliter*, *réïterer*, *régenerer*, *réformer*, *récapituler*. Mais ils ne le sont pas en effet; car le principe ne s'entend que des composez, dont le simple est en usage dans la même signification que le composé; ce qui n'a point lieu dans ces verbes,

100 *Remarques Nouvelles*
puis qu'on ne dit point ni *habilitier*,
ni *iterer*, ni *generer*; & si l'on dit *for-*
mer, & *capituler*, c'est en un sens tout
different de celuy de *reformer*, & de
recapituler.

On peut mettre dans le même
rang tous les mots composez qui
viennent des autres Langues, ou
directement, ou par alteration, com-
me *reclamer*, *reprimer*, *réussir*, &c.
& dont les simples ne se disent point
en François; ou s'ils s'y disent, c'est
pour exprimer autre chose que n'ex-
priment les composez, comme *réci-*
ter, *recompenser*, *rejouir*, &c. car on
ne dit pas *citer*, *compenser*, *jouir*,
dans le même sens que *reciter*, *re-*
compenser, *réjouir*.

On doit neantmoins excepter de
cette regle, non seulement *religion*
& *religieux*; mais aussi *retenir*, *reti-*
rer, *replet*, *refuge*, qui se prononcent
avec un *e* muet, qu'on dise, *reten-*
tion, *retraction*, *repletion*, *réfugier*.

Enfin tous les mots simples qui
commencent par *re*, on l'*e* fermé,
comme *récent*, *réel*, *régal*, *régales*,
droit du Roy, *régiment*, &c.

MANEIGE.

CE mot est à la mode dans le figuré & s'applique à beaucoup de choses, où il ne s'agit point de chevaux, en parlant d'un courtisan habile, on dit, *il entend le maneige*; en parlant d'une négociation delicate, on dit, *c'est un maneige difficile*; *le maneige de la Cour de Rome*; *le maneige des affaires*. Ce mot est purement Italien dans cette signification, & nous le devons peut-estre à M. le Cardinal Mazarin, qui estoit luy-même, pour me servir des termes de sa Langue, *in un gran maneggio di grandi affari*.

LIVRES, FRANCS.

IL n'y a peut-estre point de mots François, ou la bizarrerie de nostre Langue paroisse davantage; ce sont des mots purement synonymes, qui ont un usage tout different. On dit, *il a vingt mille livres de rente*, *cinquante mille livres de rente*, *cent*

mille livres de rente. Ce seroit mal parler, que de dire, *il a vingt mille francs de rente, cinquante mille francs de rente, &c.* Francs ne se met jamais avec mille & rente.

On dit au contraire, *sa maison luy a coûté vingt mille francs; il a acheté sa charge cent mille francs; & non pas vingt mille livres, cent mille livres.* On ne dit jamais, un franc, ni seul ni joint à un autre nombre, comme *vingt & un francs, trente & un francs.* On ne dit pas non plus *deux francs, trois francs, cinq francs, quoy qu'on dise, quatre francs, six francs, sept francs, huit francs, &c.* On ne dit point aussi en parlant, *une livre, deux livres, trois livres, &c.* bien qu'on l'écrive en faisant des comptes. Ainsi ce seroit également mal dit, *cela m'a coûté une livre, deux livres, trois livres, cinq livres,* que de dire, *cela m'a coûté un franc, deux francs, trois francs, cinq francs.* Il faut dire, *cela m'a coûté vingt sols, quarante sols, un écu, cent sols.* L'ay dit qu'on disoit, *quatre francs, six francs, sept francs,*

&c. cela s'entend, s'il ne suit point d'autre nombre; car alors on se sert de *Livres*, & non pas de *francs*. Par exemple, quoy qu'on dise, *cela m'a coûté quatre francs, sept francs, huit francs*; on dit toujours, *cela m'a coûté quatre livres dix sols, sept livres douze sols, huit livres quinze sols*. On dit, *il me doit cent francs*: Ce seroit mal dit, *il me doit cent livres*. Mais quand la somme passe cent, il me semble qu'on use indifferemment de l'un & de l'autre, en parlant d'une debte, *il me doit deux cens livres, il me doit deux cens francs*: On dit néanmoins, *un sac de mille francs*, & non pas *de mille livres*: On dit d'ordinaire, *il a quatre mille livres de pension*. Quoy-qu'on distingue assez ces deux termes, quand on sçait un peu la Langue; la réflexion ne sera pas inutile, quand elle ne serviroit qu'à faire voir jusqu'où va le caprice de l'usage.

RAPPORT VITIEUX.

L'Appelle un rapport vitieux, quand un mot se rapporte à un autre,

E iiiij

104 *Remarques Nouvelles*
auquel il ne devoit point se rap-
porter. L'exemple le fera entendre.
Dequoy les Juges n'estant pas d'a-
vis, on dépescha à l'Empereur, pour
scavoir le sien. Le sien se rapporte à
d'avis. Je dis qu'il ne devoit point
s'y rapporter, parce que *d'avis* est
un mot indéfini, qui n'a ni queüe, ni
regime. S'il y avoit dans l'exemple,
les Juges dirent leurs avis, & on dé-
pescha à l'Empereur, pour savoir le
sien, cela seroit regulier, & le sien se
rapporeroit bien à leur avis. Ainsi,
pour écrire correctement, je dirois,
dequoy les Juges n'estant pas d'a-
vis, on dépescha à l'Empereur, pour
scavoir son sentiment. On peut juger
par cette Remarque si ce seroit par-
ler juste, que de dire, *il n'est pas d'hu-*
meur à faire plaisir, & la mienne est
bienfaisante, en faisant rapporter la
mienne à d'humeur; que j'ay de joye
de nous revoir! la vostre n'en appro-
che point, en faisant rapporter la
vostre à de joye. Si l'on avoit dit, *son*
humeur n'est pas de faire plaisir, que
ma joye est grande de nous revoir; on
pourroit dire regulierement, la mien-

ne est bien faisante, la vostre n'en approche point, en opposant la mienne à son humeur, & la vostre à ma joye.

ELEVATION, HAUTEUR,
Sublimité.

Ces trois mots sont bons, mais il ne faut pas en user indifferemment.

Elevation se dit dans le propre & dans le figuré. *Elevation du pole*; *élevation d'un Astre*; *élevation d'un bastiment*; *élevation de fortune*; *élevation de cœur*; *élevation d'esprit*. Plus les hommes ont d'*élevation de cœur* & d'*esprit*, plus ils sont touchez de l'amour des loüanges, & d'un violent desir d'acquérir de la reputation, dit Mademoiselle de Scudery dans le Discours de la Gloire, qui a remporté le prix de l'Academie.

Hauteur se dit à peu près de même dans un sens propre, & dans un sens métaphorique. *La hauteur d'une montagne*; *la hauteur d'une colonne*; *la hauteur des Cieux*; *la hauteur du pole*; ou les hauteurs simplement, prendre les hauteurs: *Vn homme qui ne sçait ce que c'est que longitudes, que hauteurs,*

*Relation
des Cam-
pagnes de
Rocroy
& de Fri-
bourg.*

seroit un méchant pilote. Hauteur & hauteurs se dit encore des collines & des terres : Il fit monter sa Cavalerie jusques sur la hauteur qu'il occupoit, son dessein estoit de marcher par les hauteurs contre le Camp des Bavarois.

Nous disons métaphoriquement, la hauteur de nos mysteres. M. le Chevalier de Méré dit, la hauteur de l'esprit ; c'est dans la justesse, en parlant à Madame la Marechale de Clerembaut : Tout le monde vous loüe, Madame ; au moins je ne voy personne qui ne demeure d'accord que vous avez de l'esprit : On en remarque par tout la délicatesse & l'agrément ; mais je ne scay si quelque autre que moy en connoît bien la hauteur & l'étendue, M. de Condam dit, hauteur d'ame : Elle donnoit non-seulement avec joye, mais avec une hauteur d'ame, qui marquoit tout ensemble & le mépris du don, & l'estime de sa personne. Hauteur tout seul se prend pour fierté & orgueil ; il luy a parlé avec hauteur, traiter les gens de hauteur. Le Duc d'Espéron luy - mesme avec toute sa hauteur & sa fierté ordinaire,

*Oraison
funebre
de Ma-
dame la
Duchesse
d'Orléans.*

*Oraison
funebre*

dit M. l'Abbé de la Chambre, ne pût s'empêcher de luy donner sa confiance.

de M. le
Châcelier
Seguier.

Hauteur se dit de Dieu en Poësie, & Malherbe l'a employé de cette sorte dans une de ses paraphrases sur les Pseaumes :

O sagesse éternelle , en merveilles
seconde ,

Mon Dieu , mon Createur ,

Que ta magnificence étonne tout le
monde ,

Et que le Ciel est bas au prix de ta
hauteur !

On peut le dire d'une Science , d'un
Art :

C'est en vain qu'au Parnasse un té-
meraire auteur ,

Pense de l'Art des vers atteindre la
hauteur.

Et les Critiques , qui ont condamné
hauteur en cet endroit , sont , si je ne
me trompe, de méchans Critiques.

Sublimité se dit dans le figuré , &
est un bon mot, que M. Des-préaux a
rendu meilleur, en l'employant plu-
sieurs fois dans la traduction de
Longin : La sublimité des choses Di-
vines , la sublimité du genie , de l'esprit ;

des pensées, du langage, du stile. Mais *sublimité* ne s'étend pas si loin qu'*élévation* & *hauteur*; car on ne diroit pas, *sublimité de fortune*. On ne dit pas aussi, *sublimité de montagne*; cela vient peut-estre de ce que *sublime* ne se dit point dans le propre en François comme en Latin; car nous ne disons pas, *une montagne sublime*, de même que nous disons, *une montagne élevée*, *une haute montagne*. Nous disons seulement dans le figuré, *un esprit sublime*, *un stile sublime*, *un discours sublime*, &c. & quand l'adjectif n'est point en usage dans le propre, le substantif d'ordinaire n'y est point aussi; Mais il ne s'ensuit pas pour cela que quand l'adjectif est en usage dans le figuré, le substantif y soit par tout; & nous en avons une preuve dans l'exemple que je viens d'apporter. Quoiqu'on dise, *une fortune sublime*, on ne dit point *sublimité de fortune*.

Je ne parle point d'*élévement*; c'est un vieux mot, que deux ou trois Ecrivains modernes trouvent à leur gré, & qu'ils employent en toutes rencontres. Mais si *élévement* plaît

à ces Messieurs; il ne plaît pas à Messieurs de l'Academie, ni à tous les autres bons Auteurs de nôtre temps. Je laisse à juger si l'autorité de deux ou trois Ecrivains doit l'emporter sur tout le reste; ou si elle peut faire une opinion probable en matiere de langage.

Je ne parle point aussi de *hautesse*; car hors *Sa Hautesse*, quand il s'agit du Grand-Seigneur, c'est encore pis qu'*élevation*. On l'a dit autrefois pour *hauteur*, *élévation*; mais on ne le dit pas maintenant; & les deux ou trois Ecrivains qui s'en servent ne sont point suivis.

DANS LE CORPS,

pour au Corps.

Exemple. *Il y a des gens qui plaisent, quelques défauts qu'ils ayent dans le corps, & dans l'esprit; il faut dire, quelques défauts qu'ils ayent au corps. Il faut dire au corps, quand on parle des défauts extérieurs, comme on en parle dans l'exemple. Il faut dire aussi & à l'esprit en cet endroit; à cause que corps & esprit sont joints. Des filles qui n'ont*

NO Remarques nouvelles.

Plaidoyer pour
Madame
de Gue-
negaud.

ni au corps, ni à l'ame aucun des défauts dont il est parlé dans les constitutions, dit M. Patru. Dans le corps va aux parties interieures, comme le foye, ou la rate; & ainsi on dit, il a un abcez dans le corps. Quand on parle de l'esprit seul, on peut dire, il a dans l'esprit beaucoup de défauts; & M. de la Rochefoucault parle de la sorte: Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit.

Reflexiões
morales.

INSIDIATEUR,

Insidiatrice.

UN des plus celebres Traducteurs de nostre temps semble avoir entrepris d'établir ces mots; il s'en sert plusieurs fois dans un de ses Livres. Il dit, l'insidiateur & l'ennemi de luy même; les Demons, ces insidiateurs de nos ames; cette ennemie domestique, qui est son insidiatrice perpetuelle; c'est une insidiatrice & une ennemie domestique, qui veut ravir le tresor de nos vertus.

Si insidieux, que Malherbe vouloit introduire, avoit passé; il auroit frayé le chemin à insidiateur; mais

sur la Langue Françoise. III
comme on a rebuté *insidieux* je crains
qu'on ne reçoive pas *insidiateur*.

En recherchant la raison pour-
quoy certains mots ne s'introdui-
sent point, quelques utiles qu'ils pa-
roissent, & quelques puissants prote-
cteurs qu'ils ayent; j'ay remarqué
que nous ne recevons gueres de nou-
veau un mot tout Latin, à moins que
nous n'en ayons déjà un qui luy
ressemble en quelque façon, & qui
aide à le faire connoître. *Le mouve-
ment de trepidation* n'a pas esté peut-
estre inutile à l'établissement d'*in-
trepide*. De plus, nous rejettons d'or-
dinaire les mots qui sont dérivez d'un
mot que nous n'avons point. Par
exemple, *insidia*, qui signifie embû-
ches, est l'origine d'*insidieux* & d'*in-
sidiateur*; c'est de ce premier mot
que les deux autres ont pris naissan-
ce: Il est, si j'ose ainsi parler, comme
le pere & le chef de la famille. Nous
n'avons point pris du Latin ce pre-
mier mot, comme nous en avons pris
tant d'autres; & c'est pour cela sans
doute que nous n'avons pû nous ac-
commoder d'*insidieux*, & que nous

aurons de la peine à nous accommoder d'*insidiateur*. Il semble que n'ayant point reçu le pere, nous n'osions recevoir les enfans ; & ce qui rend ma conjecture assez probable, c'est que l'Italien, qui a formé *insidie* du Latin *insidiæ*, a fait ensuite *insidiosa* & *insidiatore*.

Au reste, quand nous dirions *insidiateur*, il ne s'en suivroit pas qu'on pût dire, *insidiatrice*, non plus qu'*exterminatrice*, *tentatrice*, *dominatrice*, *dispensatrice*, dont quelques Ecrivains se servent. On ne fait pas de ces feminins-là autant qu'on veut ; & il n'est permis d'employer que ceux que l'usage a autorisez, tels que sont *Actrice*, *Ambassadrice*, *Coadjutrice*, *Fondatrice*, & quelques autres.

EN L'HONNEUR,
à l'honneur.

TOus deux se disent : *En l'honneur* est plus commun ; chanter des *Hymnes en l'honneur de Dieu* ; bannir une *Eglise en l'honneur d'un Saint*, le *Heros de Virgile*, dit un bon *Auteur*, celebra des *jeux en l'honneur de son pere*. Les Latins disent *in hono-*

rem, & c'est peut-estre à leur imitation que nous disons *en l'honneur*.

A l'honneur est plus noble, & plus soutenu. *L'envie* qu'ils portoient naturellement aux grands, leur en fit trouver l'invention agreable; tellement qu'après avoir long temps battu des mains à l'honneur du Poëte, ils commanderent tout haut aux Juges de luy donner le prix, dit M. Charpentier, en parlant de la Comedie où Aristophane joua Socrate en sa presence. Et M. de Benferade dit agreablement au Cardinal Mazarin, lors que ce Ministre revint à la Cour, après que les troubles, qui l'avoient contraint de sortir du Royaume, furent appaisez.

Le vous exalterois en termes plus puissants,

Mais desaccoûtumé que vous estes d'encens,

Des vers à vôtre honneur vous sembleroient étranges.

On dit de même, à la loüange, à la gloire; ce sont des vers à sa loüange; un Poëme composé à la gloire du Roy. Mais on ne dit point *en sa loüange*, ny *en sa gloire*, comme on dit *en son honneur*.

RENDEZ A CESAR
ce qui est à Cefar.

C'Est ainsi que tous les Traducteurs de l'Évangile, & tous les Prédicateurs parlent; & on peut dire que cette façon de parler est autorisée par l'usage: Je ne pretens pas aussi la blâmer. Je prétens seulement faire là dessus une réflexion qui pourra servir du moins à connoître le caprice de nostre Langue, & la tyrannie de l'usage. *Cesar* en François ne signifie proprement que *Iules Cesar*, le premier des Empereurs Romains; & s'il signifie autre chose, c'est la dignité, ou le titre d'honneur que les Empereurs donnoient d'ordinaire à leurs enfans, témoin cét endroit de l'Histoire de l'Arianisme: *Arbogaste, Colonel de l'Infanterie, envoyé dans les Gaules, pour s'en assurer, y surprit, & tua Victor, que Maxime son pere y avoit laissé, après l'avoir créé Cesar.*

Cesar en Latin ne signifie pas seulement *Iules Cesar*, mais aussi *Empereur*; & dans l'endroit dont il est

question, il s'agit de l'Empereur Tibere. A la verité César au pluriel signifie quelquefois parmi nous *Empereur*, en prose & en vers : *D'où vient cette audace de parler publiquement, & d'écrire pour soulever le peuple contre la religion des Césars*, dit l'Auteur de la *Mort des Justes*, en faisant parler le Proconsul Maxime à Saint Cyprien. M. Costar dit, après Senèque, *que la fortune aime les larmes des Césars*; & M. Godeau dit en parlant de Rome, dans l'Elegie qu'il adresse à M. d'Andilly sur les *Oeuvres Chrétiennes* :

*Où les Roys à genoux venoient de
toutes parts*

*Adorer la grandeur du thrône des
Césars.*

Avec tout cela César au singulier ne signifie point *Empereur*; & il est bien probable que celuy qui a traduit le premier ce passage, *reddite que sunt Cesaris Casari*, n'entendoit pas trop le François. Il est du moins évident que ce premier traducteur a fait deux fautes dans un seul mot, l'une, disant César pour

Empereur ; l'autre , disant à *Cesar*. Car supposé que *Cesar* signifie là *Empereur* , c'est un nom appellatif, qui demande un article ; & il faudroit dire , *Rendez au Cesar ce qui est au Cesar* , comme nous dirions *rendez au Roy ce qui est au Roy* ; à *Cesar* est aussi irregulier que le seroit à *Roy* , à *Empereur*. S'il s'agissoit de *Iules Cesar* , comme *Cesar* est un nom propre , qui se met sans article , à *Cesar* seroit regulier ; mais il s'agit de *Tibere* , qui regnoit alors. Cependant quelque irregularité qu'il y ait dans cette phrase , il faut s'en servir sans scrupule. L'usage , qui a établi des solécismes , peut autoriser des barbarismes , quand il luy plaît : Il faut , dis-je , s'en servir , à l'exemple de bons Auteurs , qui l'employent non-seulement dans le propre , mais aussi dans le figuré. *Recevez les loüanges qui vous sont deües , & souffrez qu'on rende à Cesar ce qui appartient à Cesar* , dit *M. de Voiture* à *M. le Prince* , sur le succes de la bataille de *Rocroy* , lors que ce grand Prince n'estoit encore que *Duc d'Anguien*.

ORIGINAL.

QUoy-que ce mot soit devenu assez commun depuis quelques années, il n'en est pas pour cela moins elegant, *un esprit original, des manieres originales; cela est original,* pour marquer quelque chose de nouveau, & d'un caractere particulier. *Il y a peu d'Auteurs qui soient originaux,* c'est à dire, qui ne copient point les autres, qui tirent tout d'eux-mêmes, qui imaginent des choses nouvelles & extraordinaires. *Il est bon de puiser dans les sources, d'étudier à fonds les anciens, principalement ceux qui sont originaux,* dit l'Auteur des Réflexions sur l'Eloquence. *A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il n'y a plus d'hommes originaux,* dit M. Pascal. *Original* est là adjectif; & ce seroit mal dit en ce sens, *ceux qui sont des originaux.*

Original substantif ne se dit que des choses qui sont premieres en leur genre, & qui ne sont point des copies comme les chefs-d'œuvres de

118 *Remarques Nouvelles*
l'art ; les manuscrits anciens ; les lettres écrites , ou signées de la main de ceux qui en font les auteurs. *Ce tableau-là est un original ; l'original Hébreu ; l'original d'une lettre.*

On dit, en riant, & en parlant d'un homme qui a quelque chose de singulier & d'extravagant dans l'esprit, ou dans sa conduite , *c'est un original.*

On diroit bien néanmoins sérieusement *original* , en y ajoutant un adjectif, ou en luy donnant un régime. L'Auteur des Réflexions sur la Poétique d'Aristote, dit à l'occasion d'Homere : *C'est sur ce grand original que Platon est devenu Philosophe ; & l'Auteur du discours sur les œuvres de M. Sarasin , dit au sujet de M. de Voiture : Ceux qui ne veulent admirer que M. de Voiture, le tiennent pour l'unique original des choses galantes.* On diroit bien, *Job est un original de patience ; Socrate est un original de sagesse.*

Original adjectif se dit des Langues, des textes , des piéces dans une affaire ; les *Langues originales*, les *textes originaux* , les *piéces originales.*

DROITURE.

CE mot ne se dit que dans le figuré ; c'est un homme qui a de la droiture, pour dire, qui a de la probité, qui est juste, qui est équitable.

Il est bien plus important de garder la droiture dans nos actions, que de connoître une ligne droite. *Guerre des Auteurs.*

Cherchez premierement le Royaume de Dieu ; servez-le en esprit de droiture & de justice. Le mot de droiture est ancien ; & Antoine Baif dit dans ses Mimes : *Pratique de la Perfection Chrétienne.*

Toy qui es amy de droiture. Quelques-uns disent, droiture d'esprit, la droiture de l'esprit.

Il y a deux sortes d'esprits ; l'un de pénétrer vivement & profondément les conséquences des principes, & c'est là l'esprit de justesse ; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est là l'esprit de Geometrie : L'un est force & droiture d'esprit, l'autre est étendue d'esprit. *Pensées de M. Pascal.*

Fidelle en ses paroles, incapable de Oraison.

*Funere
de Ma-
dame la
Duchesse
d'Orléans.*

déguisement, seûre à ses amis ; par la lumiere & la droiture de son esprit elle les mettoit à couvert des vains ombrages, & ne leur laissoit à craindre que leurs propres fautes.

On pourroit dire de la même maniere, *droiture de cœur*, la droiture du cœur ; mais on ne dit point, & on ne peut jamais dire, *la droiture d'une ligne*, *la droiture d'une colonne* ; quoy qu'on dise, *une ligne droite*, *une colonne droite* ; comme on dit, *un esprit droit*, *un cœur droit*. On dit néanmoins, *écrire en droiture* pour dire directement, & par un homme exprés. C'est une façon de parler que nous avons prise des Italiens, *andar à drittura*.

SUPLIER.

M. de Vaugelas a bien remarqué que quoy-que *supplier* soit plus respectueux & plus soumis que *prier*, il ne faut jamais dire *supplier Dieu*, comme on dit *supplier le Roy* ; mais il n'a pas remarqué que *supplier* se peut dire à l'égard de Dieu en une rencontre. Par exemple, je puis dire à Dieu, en le priant, je

je vous supplie, mon Dieu, de m'accorder la grace d'une veritable penitence ; je vous supplie de me pardonner mes pechez. Je dis le même pour ce qui regarde la Vierge & les Saints. On dit, les Catholiques prient la Vierge & les Saints ; il n'y a que les Huguenots qui ne prient point la Vierge & les Saints : Et ce seroit mal parler que de dire, les Catholiques supplient la Vierge & les Saints ; il n'y a que les Huguenots qui ne supplient point la Vierge & les Saints. Mais on peut dire, ayant recours à la Vierge & aux Saints, Vierge sainte, je vous supplie d'interceder pour moy auprès de Iesus-Christ vôtre Fils ; grands Saints, nous vous supplions de nous obtenir les graces dont nous avons le plus de besoin.

HOMME DE CONDITION,
Homme de qualité.

Condition dit moins que qualité ; & homme de qualité est en nôtre langue quelque chose de plus qu'homme de condition. Les personnes d'une haute naissance, ou

F

celles qui s'en piquent, sentent cela plus que les autres; & j'ay connu un homme de bonne maison, mais un peu entesté de sa noblesse, qui eût un grand chagrin, de ce qu'on avoit dit qu'il estoit *homme de condition*, parce qu'il prétendoit estre *homme de qualité*: Et je ne sçay même s'il ne preten doit point estre *homme de la premiere qualité*, de *grande qualité*; car cela dit encore davantage. Et c'est aussi pour cette raison que M. le Duc de Saint Aignan, auteur de l'Eloge de M. le Duc de Guise, est désigné dans le titre de l'Eloge sous le nom d'un *homme de grande qualité*.

*Mémoires
des
Ducs de
Guise.*

SI ON PEUT METTRE
le, après un mot qui n'a
point d'article.

VOicy peut-estre une des plus subtiles questions de nostre Langue. Les exemples la feront entendre. On demande si c'est bien parler, que de dire, *vous avez droit de chasse, & je le trouve bien fondé; le Roy luy a fait grace, & il l'a re-*

ceüe allant au supplice. Quelques-uns croyent que cela peut passer, mais les plus içavans dans la Langue sont d'un sentiment contraire; & leur raison est que droit & grace estant là indefinis, rien de ce qui suit ne s'y doit rapporter. Car les noms indefinis, ou indeterminiez, c'est à dire, qui sont sans article, n'ont aucun regime; ni aucune relation: Et comme on ne dit pas, vous avez droit de chasse, qu'on ne peut vous disputer; le Roy luy a fait grace, qu'il n'attendoit pas; on ne doit pas dire, par le même principe, vous avez droit de chasse, & je le trouve bien fondé; le Roy luy a fait grace, & il l'a receüe allant au supplice, faisant rapporter le à droit, & la à grace. Mettez un article à droit, ou quelque chose qui vaille un article, & qui détermine; dites, le Roy luy a donné sa grace, au lieu d'il luy a fait grace: Il n'y aura plus de difficulté, & on dira bien alors, vous avez un ancien droit de chasse, & je le trouve bien fondé; le Roy luy a donné sa grace, & il l'a receüe allant au supplice.

Selon cette Remarque, qui est établie sur celle de M. de Vaugelas, que le pronom relatif ne se peut rapporter à un nom qui n'a point d'article, ce n'est pas écrire purement que de dire, *j'ay raison de me plaindre, & vous ne l'avez pas de m'accuser.* Il faut mettre *en* au lieu de *le*, parce qu'*en* étant moins déterminé, se rapporte mieux à un nom indéterminé. Il faut dire, *j'ay raison de me plaindre, & vous n'en avez pas de m'accuser.* Si néanmoins il ne suivoit point de verbe, ni après *raison*, ni après *vous n'en avez pas*; & qu'on dit simplement, *j'ay raison*: On diroit bien, *& vous ne l'avez pas.* On dit de même, *il a tort, & je ne l'ay pas.* On dit aussi, *si vous ne me faites justice, je me la feray moy-même.* Ce sont des exceptions de la regle generale, auxquelles on peut ajouter celles qui suivent.

*Imitatio
de Iesus-
Christ.
Plaidoyer
pour M.
de Gué-
reganda*

Il est bien plus sûr de recevoir conseil, que de le donner.

Elles vivent en closture, mais elles n'en font point de vœu, & ne la gardent que par une sainte observance.

Conseil, closture, sont des noms indéfinis, & sans article; cependant on met après, le donner, la gardent. Il peut y avoir encore d'autres exceptions, qui ne se presentent pas maintenant.

Quelqu'un demandera peut-être comment on pourroit rectifier ces exemples, vous avez droit de chasse, & je le trouve bien fondé; le Roy luy a fait grace, & il l'a receuë allant au supplice.

Je réponds qu'il faut répeter aux seconds membres du discours le nom indéfini, en y mettant un pronom. Vous avez droit de chasse, & je trouve vostre droit bien fondé; le Roy luy a fait grace, & il a receu sa grace allant au supplice.

Mille gens traitteront tout cela de bagatelles, & de fausses délicatesses; mais ceux qui ont le goût de nôtre Langue, en jugeront peut-être autrement.

ACTEUR, COMEDIEN!

ON se sert du mot d'*Acteur*, pour marquer la part que les

personnes ont aux affaires. On dit en parlant d'un homme qui a conduit une intrigue, *il a esté un grand acteur en cette affaire.* Quoy-qu'*acteur & Comedien* soit le même dans le propre, ce n'est pas le même dans le figuré : *Acteur* ne se prend pas en mauvaise part, comme *Comedien*, qui signifie une personne dissimulée & artificieuse, qui joue plusieurs personnages. On dit d'une femme qui n'estant pas fort reguliere a, un extérieur modeste, & fait la prude, *je n'ay jamais veû une si grande Comedienne.* M. Maucroix dit dans la Traduction des Homelies de Saint Chrysostome au peuple d'Antioche : *Tous les successeurs de Zenon & de Diogéne ne sont que des Comédiens, & ne se font valoir que par leurs barbes & leurs manteaux.* Le Duc de Guise dit dans ses Mémoires, qu'*Innocent X.* pleuroit quand il luy plaisoit, & qu'il estoit fort grand *Comedien.* Le mot est un peu fort pour un Pape, mais il exprime bien en nostre Langue ce que le Duc vouloit dire.

RECHERCHE.

CE mot ne se dit pas indifferem-
ment de toutes choses. Ce se-
roit mal parler que de dire, faites la
recherche de la montre que j'ay perduë ;
faire la recherche d'une chose égarée.
Mais on dit bien, faire la recher-
che des faux nobles, de l'auteur d'un
meurtre, des secrets de la nature, &c.
Nos Auteurs usent toujourns de re-
cherche en ce sens-là. Le motif de tous
les discours, & de toutes les controver-
ses de Socrate, estoit la recherche de
la verité.

*Vie de
Socrate.*

Le plaisir que l'on prend dans ces
sortes de connoissances ne consiste pas
dans la possession, l'esprit ne se divertit
que par la recherche même.

*Essais de
Morale.*

On ne diroit pas dans le pro-
pre, la recherche des perles, la re-
cherche des tresors que la nature a
cachez dans le sein de la terre, &
dans le fond de la mer. Mais on
diroit bien dans le figuré, la recher-
che des biens de la terre, & avec
Messieurs de l'Academie Françoise,

*Histoire
de l'A-
cademie,*

la recherche des tresors ; c'est en parlant du Cardinal de Richelieu : Sa modestie l'empêchant de mettre au jour ses plus grands ouvrages, ne l'empêchoit pas néanmoins d'approuver qu'on recherchât les mêmes tresors qu'il tenoit cachez, & d'en autoriser la recherche.

Cependant on pourroit dire, en parlant d'une lettre perduë, ou d'une autre chose égarée, *quelque recherche que j'en aye faite, je n'ay pû en rien apprendre : Mais alors recherche se prend dans le figuré, & c'est comme si on disoit, quelque soin que j'aye pris pour en apprendre des nouvelles. Non seulement on ne dit pas recherche dans le propre, à l'égard d'une chose perduë ; mais on ne dit pas même rechercher, à moins que par rechercher on entende chercher une seconde fois. Par exemple, on n'a pas bien cherché par tout, il faut rechercher. Mais on ne diroit pas la premiere fois, recherchez la bague que j'ay perduë, il faut dire, cherchez.*

CHASTE, CHASTETE.

CHaste se dit de la diction, pour en remarquer la pureté Grammaticale, & il se joint d'ordinaire avec un autre mot qui l'explique, & qui le determine. Par exemple, on ne peut pas voir une diction plus chaste, ny plus correcte. M. Costar dit à M. Menage, en luy parlant de ses Poësies Italiennes: *Si je m'y connois, il n'est rien de plus pur & de plus chaste que vostre élocution*: Il dit à un autre de ses amis: *Je n'ay jamais rien veu de plus pur que vostre stile, & je m'étonne qu'il puisse estre si chaste, estant si masse, & si fort*. Il ne s'ensuit pas pour cela qu'on dise, *la chasteté de la diction, la chasteté du langage*; & M. de Balzac n'a pas parlé fort purement luy-même, quand il a dit: *Le bon homme Victorius monte encore plus haut, pour trouver la pureté, la chasteté, l'intégrité du Latin*. Chasteté & intégrité ne se disent gueres que des mœurs. M. Costar a dit cependant *chasteté du stile*, en une rencontre où

cette locution ne choque pas tant ; parce qu'elle est préparée, & comme amenée par ce qui précède. C'est en parlant d'un Sénateur de Venise, qui accusoit Martial de parler mal Latin, & d'avoir corrompu la pureté de la Langue Romaine. Pour réparation de ce crime, il le traittoit plus cruellement que s'il eût violé une vierge, & même que s'il eût débauché une Vestale ; car il le brûloit tous les ans, & en faisoit un sacrifice aux Manes de Catule qu'il reconnoissoit pour legitime Prince des faiseurs d'Epigramme, & de la chasteté du stile.

LE PRINCE DES
PHILOSOPHES.

LE PRINCE DES
ORATEURS.

L'Auteur des Doutes proposez à Messieurs de l'Academie Françoise s'est déclaré un peu trop contre ces façons de parler. Il n'a pas mal remarqué que l'ignorance les a peut-estre introduites, & que le

Princeps Oratorum, qui signifie en Latin le premier des Orateurs a esté traduit mal à propos en François par le Prince des Orateurs. Mais il devoit considerer que ces expressions sont receües, soit qu'elles soient raisonnables, ou qu'elles ne le soient pas. C'est à peu près comme rendez à Cesar ce qui est à Cesar, que l'usage a autorisé contre la raison, & contre la Grammaire même. Car enfin la pluspart de nos bons Auteurs parlent de la sorte : Et ce seroit une cruauté d'empescher les Prédicateurs & les Avocats de dire, en citant Aristote & Ciceron, Prince des Philosophes, le Prince des Orateurs. On dit encore, le Prince de l'eloquence Romaine, le Prince de la Poësie Latine, le Prince des faiseurs d'Epigrammes, &c. sans parler des Princes des Prestres, suivant le langage de l'Evangile ; & du Prince des Apostres, selon le stile de l'Eglise. Toutes ces principautez ne sont gueres legitimes, mais elles sont établies ; & il n'y auroit presque pas moins d'injustice de s'y oppo-

132 *Remarques Nouvelles*
fer, que de se revolter contre une
puissance, qui n'étant pas peut-estre
fort juste dans son origine, seroit au-
torisée par le consentement des peu-
ples, & par la prescription du temps.

MESTIER.

CE mot, qui est bas dans le pro-
pre, ne l'est point dans le figu-
ré; & si nous en croyons M. de
Balzac, les Peintres s'en offensent,
mais les Generaux d'armée s'en font
honneur. C'est un terme bas, à son
jugement, quand on parle de Maî-
tre Pierre le Cordonnier; au lieu
que c'est un terme relevé, quand
on parle du Prince d'Orange. En
effet, nous disons élegamment, *le*
mestier des armes, le mestier de la guer-
re: Nous disons d'un brave, *qu'il ai-*
me le mestier, qu'il a vielli dans le
mestier: On dit même de l'employ des
Princes, *le mestier de ceux qui com-*
mandent, est le plus difficile de tous.
On dit aussi, en parlant des ouvrages
d'esprit, *il n'y a que les gens du métier*
qui en soient bons juges; & M. Scarron

dit, en parlant des portraits que fit une Princesse spirituelle & scavante, lors que c'estoit la mode d'en faire : Ils sont, à ce que j'en puis juger, les plus beaux de tous ceux qui ont esté encore faits ; & les beaux esprits seroient bien à plaindre, de voir emporter sur eux à cette Princesse la gloire de bien écrire, s'il ne leur estoit tres-glorieux de la voir faire leur mestier. C'est ainsi que la métaphore annoblit quelquefois les mots, en les détournant de leur signification naturelle.

NE', NATIF.

Cette façon de parler est de ces locutions basses qui ne sortent point de leur bassesse, & il n'y a que le petit peuple qui dise, un tel est né natif de Paris. Les honnestes gens disent, un tel est né à Paris, ou est natif de Paris. On ne joint point né & natif ensemble. Au reste, natif est François, & nos meilleurs Ecrivains en usent sans difficulté. L'Auteur de la Vie de Saint Paul dit, qu'il estoit natif de Tharse.

134 *Remarques Nouvelles*
& le Traducteur de la vie du Cardinal Commendon, dit dans sa préface: *Antoine Maria Gratiani natif du Bourg du Saint Sepulchre, petite Ville d'Etrurie, &c.* Cependant, quoy-que ce mot soit françois, il n'est pas fort noble, selon quelques personnes intelligentes; car parmi les mots aussi-bien que parmi les hommes d'un même país, il y en a de nobles & de roturiers, si j'ose user de ce terme.

M. d'Ablancourt dit de Lucien, qu'il estoit de *Samosate, Capitale de la Comagene*: Et M. Charpentier dit de Socrate, qu'estant interrogé de quel país il estoit, il ne répondit point qu'il fut d'*Athenes*, mais qu'il estoit du monde. Ainsi j'aurois encore mieux dire tout simplement, il est de *Paris*; que de dire, il est natif de *Paris*.

Les Hommes Illustres de l'ancienne Rome.

Il pourroit néanmoins se rencontrer des endroits où *natif* seroit nécessaire, à moins qu'on ne prit un autre tour. Par exemple: *Démétrius*, dit un bon Auteur, fuyant la persécution du tyran *Cypselus*, se retira

sur la Langue Françoisse. 135
dans la Toscane, après avoir quitté la
Ville de Corinthe, dont il estoit natif.
Dont il estoit tout seul ne seroit pas
assez clair, ni assez soutenu; & natif
après, fait un bon effet. L'ay dit à
moins qu'on ne prit un autre tour,
en disant, par exemple, après avoir
quitté la Ville de Corinthe, qui estoit
le lieu de sa naissance; comme dit M.
Patru du Poëte Archias: Il parut
premièrement à Antioche, qui estoit
le lieu de sa naissance.

VACATIONS, VACANCES.

Vacations se dit pour le Palais;
vacances pour le College. Les
Avocats étudient durant les vacations;
les Ecoliers perdent le temps durant les
vacances. M. Pelisson dit pourtant:
Pendant que nous estions au College mon
frere & moy, on nous permettoit d'aller
passer tout le temps de vacations à la
campagne. Mais il y a bien de l'ap-
parence que M. Pelisson avoit ou-
blié le College, & les termes du Col-
lege, quand il se mit à écrire l'His-
toire de l'Academie Françoisse.

SAGACITÉ.

C'Est dommage que ce mot ne soit bien établey dans nostre Langue, il a un sens profond, & exprime la penetration, le discernement d'un esprit qui recherche, & qui découvre ce qu'il y a de plus caché dans les choses. Les Philosophes s'en servent librement, & celuy qui nous a donné depuis peu un abregé fort curieux de la Philosophie de M. Gassendi, dit en un endroit : *Cela surpasse la sagacité de l'esprit humain.* L'auteur de la Conjuración des Espagnols a mis ce mot dans le portrait de son Marquis de Bedemar : *Cette pratique continuelle de lecture, de meditation, & d'observation des choses du monde, l'avoit élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passoiént presque dans le Conseil d'Espagne pour des Propheties.* M. de Balzac en a usé quelquefois : *A vostre avis, où ay-je trouvé ces quatre vers? Vous trouverez plutôt la source d'un*

Nil, que le lieu d'où ils sont tirez, quand même vous employeriez à cette recherche la sagacité de M. de Peyra-rède. Il dit ailleurs à M. Contrart, en parlant de M. Menage: En attendant que je vous envoie un second chapitre de Mécenas, employez là-dessus sa faculté divinatrice, autrement sa sagacité Scalligerienne.

Les Espagnols ont leur sagacidad, & les Italiens leur sagacità, dont les uns & les autres usent communement. Il seroit à souhaiter que nous eussions nostre sagacité, & qu'il nous fut permis de nous en servir dans toutes sortes d'occasions. Par malheur les femmes ne l'entendent point, & ont peine à s'en accommoder: Celles qui entendent le Latin devroient expliquer ce mot aux autres, & gagner leurs suffrages pour l'établir.

MAUVAISES GRACES.

IL y en a qui disent, il a encouru les mauvaises graces du Prince; & un de nos celebres Ecrivains use de

138 *Remarques Nouvelles*
cette façon de parler ; mais toutes les
personnes que j'ay consultées , la
condamnent. *Bonnes graces* ne fait
point de consequence pour *mauvai-
ses graces*. L'usage est pour l'un , &
n'est point pour l'autre. Il ne faut
point raisonner en matiere d'usage :
Il faut s'assujétir , & s'aveugler en
quelque façon.

COMMANDER.

CE verbe , dans son sens propre
& naturel , a diverses significa-
tions & divers regimes. En matiere
de guerre , il signifie quelquefois or-
donner que des troupes marchent. *Le
General a commandé un régiment* , pour
aller secourir la ville , l'on a commandé
les *Dragons* , pour attaquer les enne-
mis de ce costé là. Il signifie quel-
quefois conduire , & estre chef. *M. de
Turenne commande l'armée en Alle-
magne* ; un tel commandoit les *Mous-
quetaires* à l'attaque de la demi-lu-
ne. En ces cas-là commander regit
toujours l'accusatif : Mais hors ces
cas là il regit toujours le datif. *Vn*

Souverain commande à ses sujets : Et quoy qu'on dise, en parlant du Roy dans l'expédition de la Franche-Comté, il commandoit luy-même son armée, il faut dire, le Roy commande aux peuples que Dieu luy a soumis ; & si un Prince parvenoit à la Monarchie universelle, on diroit qu'il commande à tout le monde, & non pas qu'il commande tout le monde. M. de Voiture n'a pas pris garde à cette distinction, en disant à Madame de Saintot : Il n'y a pas de danger que vous sçachiez que ie vous estime seule plus que tout le reste du monde, & que je tirerois moins de vanité de le commander que de vous obeïr. Un autre Ecrivain n'y a pas pris garde aussi, en faisant le Portrait du Roy : Louis XIV. est si bien fait, & à si bonne mine, que Dom Iuan d'Autriche l'ayant veû passer sans suite, & sans le connoître ; & la Reyne luy ayant dit, sçavez-vous bien que voilà le Roy ? Il répondit : Bien que je ne le connoisse pas, Madame, je luy donnois déjà en mon cœur cette qualité, & le regardois comme le mieux fait des

Portrait
de la Cour
à Colog.
ne 1667

140 *Remarques Nouvelles*
François, & le plus digne de les com-
mander.

M. de Voiture devoit dire, *de luy commander*; & l'Auteur des Portraits de la Cour *de leur recommander*; car il y a bien de l'apparence que la Reine & Dom Juan d'Autriche parloient Espagnol, & que c'est ce faiseur de Portraits qui a fait la faute. Si Dom Juan avoit parlé François à la Reine, je l'excuserois d'avoir dit, *le plus digne de les commander, pour de leur commander.* Un Espagnol n'est pas obligé de sçavoir toutes les finesses de nostre Langue; mais un François, qui se mêle d'écrire, ne doit pas ignorer que *commander* regit le datif, quand il n'est point question de guerre. On trouve par tout des exemples qui autorisent la Remarque.

Histoire
de l'A-
rianisme.

C'estoit un Prince digne de commander à des Romains, qui eussent eu encore quelque reste de la vertu de leurs ancestres.

Educatio
d'un Prin-
ce.

La morale est la science des hommes, & particulièrement des Princes, puis qu'ils ne sont pas seulement hom-

mes, mais qu'ils doivent aussi commander aux hommes.

La Poësie est à cet égard aussi régulière que la prose, & les bons Poëtes parlent comme les bons orateurs.

Dans ce vaste Vnivers tout l'admire
aujourd'huy :

Sur la défense des
Duels.

Jamais nul autre Roy ne sçeut si bien
que luy,

Depuis les premiers temps, jusqu'au
siècle où nous sommes,

L'art d'obeir au Ciel, en commandant
aux hommes.

Je n'ay parlé de *commander*, que dans son sens naturel; car on sçait bien qu'il regit l'accusatif, quand il se prend dans un sens figuré, ou métaphorique, une tour qui commande la Ville; une hauteur qui commande la plaine. Néanmoins on dit aussi, qui commande sur la plaine.

Il reste encore quelques ruines d'une tour, au pied de laquelle la plus haute montagne de la forest noire commence à s'élever insensiblement: Mais comme elle se recule fort loin à mesure qu'elle s'éleve, sa hauteur ne commande que bien peu sur cette plaine.

Relation
des Campagnes de
Rocroy
& de Fri-
bourg.

MAUVAISE CONSTRUCTION.

EXemple. *Il avoit tant de chaleur à la guerre, qu'elle l'empeschoit de faire des réflexions.* Cette construction n'est pas régulière, & elle ne se rapporte pas bien à *tant de chaleur*, qui est indéfini. Il falloit dire, *il avoit une si grande chaleur à la guerre, qu'elle l'empeschoit de faire des réflexions;* ou plutôt, *il avoit tant de chaleur à la guerre, qu'il ne faisoit point de réflexions.* Selon cette Remarque, il ne faut pas dire, *j'ay tant de joye, qu'elle m'empesche de parler;* mais, *j'ay tant de joye, que je ne puis parler.*

REGLE, MODELE.

IL y a des endroits où l'on peut employer également ces deux mots. Par exemple, on peut dire, *la vie de Nostre Seigneur est la regle des Chrétiens, est le modele des Chrétiens.* Mais il y a aussi des endroits où un de ces deux mots ne viendroit pas bien. Par

exemple, les conseils des sages nous servent de regle pour nostre conduite : On ne diroit pas, nous servent de modele ; car il n'y a proprement que les actions, ou la personne, qui servent de modele, & qu'on se propose pour modele. Cependant, un de nos meilleurs Ecrivains dit, en parlant d'un saint Archevêque : Il se proposoit pour modele cette excellente parole de Saint Bernard. Le Passage est remarquable, & merite d'estre leû.

La Tourterelle est l'image du Prédicateur : Elle gemit plutôt qu'elle ne chante ; & elle nous apprend comment nous devons soupirer dans cet exil. J'aime à entendre la voix d'un Predicateur, qui ne pense pas à me plaire, afin que je luy applaudisse, mais à me toucher le cœur, afin que je me pleure moy-même. Vous deviendrez vraiment une de ces saintes Tourterelles, si vous apprenez ainsi aux hommes à gémir ; & vous le leur apprendrez, non en leur parlant seulement, mais en gémissant vous-même ; car en cecy, comme en toute autre chose, l'exemple est sans comparaison plus puissant que la parole.

Voilà cette *excellente parole*, que ce grand Prélat se propoſoit pour *modele*. Premièrement je trouve le paſſage un peu long, pour dire *cette excellente parole*, & le pluriel auroit eſté aſſez à propos en cette rencontre: mais ce n'eſt pas de quoy il eſt queſtion. Ce qui me ſemble plus étrange, c'eſt qu'on ſe propoſe *cette excellente parole* pour *modele*, au lieu de ſe la propoſer pour *regle*. Il y a pourtant des occasions où des paroles pourroient ſervir de *modele*; comme, par exemple, ſi on diſoit: *Jeſus-Chriſt eſt le modele des Chrétiens; ſa converſation doit eſtre le modele de la noſtre; ſes paroles & ſes diſcours doivent eſtre le modele de nos paroles & de nos diſcours; car, c'eſt à dire, que nous devons parler comme luy*: mais ce n'eſt pas le ſens de l'exemple dont il ſ'agit.

JOLI.

CE mot eſt plus uſité que jamais: Il ſe met à tout, & les femmes l'ont preſque toujours à la bouche; elles ne trouvent rien à leur

leur gré, qui ne soit pour elles ou enchanté, ou joly : Nous disons particulièrement jolies choses. Il y a de jolies choses, que l'esprit ne cherche point, & qu'il trouve toutes achevées en luy-même, dit M. de la Rochefoucault.

*Reflexiões
Morales.*

On ne scauroit avoir trop d'esprit dans une conversation enjouée, dit M. le Chevalier de Meré ; il se faut pourtant bien garder de paroître toujours prest à dire de bons mots, & de jolies choses.

Conversations.

Nous entendons quelquefois par jolies choses, non-seulement des pensées ingénieuses & délicates, mais aussi des ouvrages d'esprit ; il se connoît en jolies choses ; & M. de Balzac dit, en parlant de la lettre qu'écrivit M. de Voiture à Madame de Ramboillet, sur le bruit qui courut que l'Académie vouloit bannir Car de nostre Langue : *Le Car de nôtre ami est une fort jolie chose.* Cela ne se dit d'ordinaire que des petits ouvrages d'esprit, car joli est de soy opposé au grand ; & qui diroit d'une superbe maison, d'une taille avantageuse, d'un poëme heroïque, *jolie maison.*

G

jolie, taille, jolis vers, ne parleroit pas proprement. C'est en ce sens que nous disons de ce qui a un caractere de grandeur, *cela passe le joly*. Aussi D. Despréaux fait dire à son Campagnard, pour le rendre ridicule :

A mon gré le Corneille est joly quelquefois.

On oppose même quelquefois *joly* au beau. *Elle n'est pas belle, dit-on, mais elle est jolie*. Neanmoins *joly* n'exclut ni le grand, ni le beau, quand on le joint avec *femme*; c'est *une jolie femme*; & ce sont deux choses différentes de dire d'une femme, *elle est jolie*, & de dire, *c'est une jolie femme*. Nous n'entendons gueres par *jolie* tout seul, qu'une taille fine, un air agreable: Nous entendons par *jolie femme*, de la beauté, de l'agrément, de l'esprit, de la raison, de la vertu, enfin un vray merite.

On ne dit pas, *c'est un joly homme*, dans le sens qu'on dit, *c'est une jolie femme*: L'un est une loüange, & l'autre une espece de raillerie. Nous n'entendons pas *joly homme* tout au plus, qu'un petit homme propre, &

assez bien fait dans sa taille. On ne laisse pas de dire d'un jeune homme, comme une loüange, *il est si joly*; mais on ne diroit pas de même, *c'est un joly jeune homme*; nous disons cela en nous moquant, comme vous estes un joly personnage, vous estes joly.

L'Auteur des Conversations, après avoir dit dans la premiere, selon le rôle qu'il se donne, que Cleopatre rioit des bons mots d'Antoine, fait dire à M. le Marechal de Clerembaut: *Comment, de cét Antoine, un des Generaux de César, & qui disputa si long temps l'Empire avec Auguste? Mon Dieu, la jolie Egyptienne, & qu'y trouvoit-elle à redire?* M. Patru dit à peu près sur le même ton, mais dans une matiere fort differente: *La jolie decoration au mois d'Aoust, qu'une robe de chambre de camelot de Hollande doublée de boüatte.*

Enfin joly a pris en quelque façon la place de gentil, que nous avons presque perdu; je dis en quelque façon; car il ne le remplace pas

148 *Remarques Nouvelles*
tout-à-fait. *Ioli* n'a pas tant d'étendue qu'en avoit *gentil*, qui se disoit des grandes choses aussi-bien que des petites; car nous disions autrefois, un *gentil* exercice, une *gentille* action, pour un *noble* exercice, une *action* glorieuse; & c'est de là que *gentil-homme* est venu.

VALEUR.

CE mot a deux significations en nostre Langue, comme tout le monde sçait. Il signifie *courage* & *prix*; mais avec cette difference, que tout le monde ne sçait pas peut-estre, qu'il ne se joint qu'aux personnes, quand il signifie *courage*, & qu'aux choses, quand il signifie *prix*. On dit, *c'est une chose de valeur*, *de peu de valeur*; *il m'a donné la valeur de mon diamant*. Mais on ne dit pas, *c'est un homme de valeur*, *de peu de valeur*, pour signifier que c'est un homme qui vaut beaucoup, qui a peu de merite. On dit encore moins; *c'est un homme qui a de la valeur*, pour marquer du merite en general; & je ne croy pas que M. de

Voiture ait parlé exactement, en disant dans sa Lettre à M. de Balzac, *Gardez-vous bien d'appeller votre malheur, ce qui n'est que le malheur du siecle; & ne vous plaignez plus de l'injustice des hommes, puis que tous ceux qui ont quelque valeur sont de votre costé.* Il parle de la sorte, après avoir cité l'exemple d'Aristide, & de Socrate condamnés par le peuple, & avoir dit à M. de Balzac, que si la loy qui permettoit de bannir les plus puissans en réputation, s'observoit parmi nous, l'envie publique se déchargeroit sur sa teste, & que M. le Cardinal de Richelieu ne courroit pas tant de fortune que lui. Ce qui prouve que par *quelque valeur*, il entend quelque mérite en general, & non pas quelque bravoure. M. de Balzac luy même a presque fait la même faute. Car après avoir dit de M. le Comte de Fiesque: *Je fais une estime tres particuliere de sa valeur;* il ajoûte: *Je prens ici valeur dans sa plus étendue signification, & enferme sous ce mot une infinité d'excellentes qualitez naturelles.*

150 *Remarques Nouvelles*
& acquises, civiles & militaires: Mais
n'en déplaît à M. de Balzac, ce mot
appliqué à une personne, ne signi-
fie que cette qualité & cette vertu
guerrière, dont M. de Cassagnes a
parlé à fonds dans son *Traité de la*
Valeur.

S O N pour E N.

EXemple. *Je ne m'arresteray point*
à écrire le progrès de sa maladie,
ni à rechercher son origine, dit un
bon Auteur. Il falloit dire, *ni a en*
rechercher l'origine; non-seulement
pour ôter l'équivoque de *son*, qui
semble avoir le même rapport que
sa; c'est à dire, se rapporter à la per-
sonne, & non pas à la maladie, mais
encore parce qu'en parlant d'une
maladie, par exemple, de la fièvre,
on ne dit point, *je connois sa cause,*
ses accès son longs: Quand on veut
parler exactement, on doit dire, *j'en*
connois la cause, les accez en sont longs.
Quand les gens qui parlent bien,
disent, *ses accès sont longs, son redou-*
blement a duré deux heures, ses &

sur la Langue Françoise. 151
son tombent sur le malade, & non
pas sur la fièvre; c'est comme si on
disoit, *les accez qu'il a sont longs; le*
redoublement qu'il a eu a duré deux
heures. Car on dit, avoir un accez,
avoir un redoublement; il n'a eu qu'un
accez, il a tous les jours un redoublement.

IMITER L'EXEMPLE.

TOut le monde presque parle &
écrit ainsi. La dernière pureté
ne demanderoit-elle pas qu'on dit
toujours, *suivre l'exemple, & imiter*
les vertus, les actions, la personne?

Le Traducteur du premier ser-
mon de S. Chrysostome sur la Prié-
re, nous apprend, ce semble, l'un &
l'autre dans une même période. *Et*
certainement, comme il est juste que les
disciples suivent les exemples de leurs
maistres, nous devons, en imitant la sain-
te ardeur des Prophetes, &c.

Un autre excellent Traducteur
du même Pere dit dans la première
& dans la seconde Homelie au peu-
ple d'Antioche: *Voilà l'exemple*

qu'il nous faut suivre. Puisque Iesus-Christ a donné sa vie pour nous, il faut suivre son exemple. Mais il ne laisse pas de dire aussi : *Voilà les armes sous lesquelles j'ay combattu le demon; imitez l'exemple de vostre Maistre.* Et c'est ce qui me fait croire après tout qu'on peut dire, *imiter l'exemple*, quoy que d'ordinaire *suivre* soit meilleur. L'auteur de la Vie de D. Barthelemy des Martyrs, & le Traducteur des Homelies de Saint Chrysofome sur Saint Mathieu, n'aident pas peu à établir ce sentiment. L'un dit: *Elle imitoit en cela l'exemple de son ayeule;* & l'autre: *Pourquoy, me direz-vous encore, un tel n'imité pas cét exemple?*

Mais ce qui me confirme le plus dans ma pensée, & ce qui me persuade même qu'il y a des endroits où *imiter* est plus beau que *suivre*, c'est qu'un illustre Magistrat, qui parle fort juste, dit à l'ouverture du Parlement, dans une belle harangue: *Pour nous, qui voyons en ce lieu de si grands exemples à imiter, & que tant de devoirs engagent à marcher sur les*

sur la Langue Françoise. 153
traces de nos prédecesseurs. Il avoit dit auparavant : Il est nécessaire de se proposer des exemples ; il est utile de les suivre ; mais il est glorieux de les surpasser. En ces deux endroits suivre & imiter sont tres-bien placez.

Au reste, l'exemple dont il est icy question, ne s'entend qu'au regard des mœurs ; car s'il s'agit d'éloquence, de poësie, de peinture, & qu'exemple se prenne pour un chef-d'œuvre de l'art, il est certain qu'on dit imiter, & qu'on le dit élegamment. Pour se rendre habile dans l'art de persuader, il faut imiter les grands exemples de l'antiquité.

Cet Auteur, dit M. de Balzac, est ennemy de toutes sortes de liaisons, soit de la nature, soit de l'art ; tant il s'éloigne de ces bons exemples que vous imitez si parfaitement.

CENT, MILLE.

NOUS nous servons souvent de ces nombres, pour marquer une chose indeterminée. Par exemple, je vous donneray cent coups.

*mille coups ; il dit cent sottises ; il sçait mille contes plaisans. Chaque Langue a son usage à cét égard. La Langue Hebraïque se sert du nombre de sept ; témoin dans les Proverbes , *septem nequitia* , & dans l'Evangile , *septies* , sur le pardon des injures. La Langue Greque a dix mille , la Langue Latine six cens en prose , & mille en vers.*

IL EST MORT, IL A
esté tué.

IL ne faut pas se servir indifferemment de ces deux expressions, en parlant de la mort d'un homme de guerre. Ce seroit mal parler, en contant simplement la mort de M. d'Artagnan , de dire , *il est mort au siege de Mastic*. Il faut dire , *il a esté tué au siege de Mastic*. S'il n'avoit pas esté tué sur le champ , on diroit bien , *il est mort de ses blessures au siege de Mastic* ; si une maladie l'avoit emporté , sans qu'il eût esté blessé , on diroit , *il est mort au siege de Mastic*. Ce n'est pas qu'on

Sur la Langue Françoise. 155
ne puisse quelquefois se servir du
mot de mourir, en parlant d'un bra-
ve tué sur la place, principalement
quand on parle de sa mort, non
comme d'une chose presente, mais
comme d'une chose passée, & qu'on
en parle d'une maniere éloquente.
Par exemple : *il mourut, ce jeune
Prince, si digne de vivre, & de reg-
ner; & il mourut malheureusement après
avoir passé le Rhein, après avoir essu-
yé mille perils, & bravé la mort en mil-
le rencontres.*

*Le Comte de Fontaines, dit M. de
la Chappelle, fut trouvé mort auprès
de sa chaise, à la teste de ses troupes.
Les Espagnols regretterent long-temps
sa perte; les François louïèrent son cou-
rage; & le Prince même dit que s'il
n'avoit pû vaincre, il auroit voulu mou-
rir comme luy. Quoy qu'on ne dise
pas d'un homme qui a esté tué sur
le champ, & dont la mort est toute
fraische, il est mort dans le combat;
on ne laisse pas de dire, la liste des
morts; on l'a trouvé parmi les morts.*

*Relation
des Cam-
pagnes de
Roc. & de
Frib.*

VEHEMENCE,
VEHEMENT.

CE sont des bons mots ; & ceux qui font scrupule de s'en servir, ont la conscience trop délicate en matière de langage. Monsieur le Prince de Conty, qui parloit si bien, & qui n'avoit pas moins de politesse que de piété, dit dans son traité de la Comedie : *Si les passions y sont traitées avec délicatesse, ou avec force & véhémence.* Un Auteur fameux dit, en parlant d'un Prédicateur Italien : *Trois cens ducats suffirent, pour luy faire tourner toute la véhémence de ses déclamations contre les François.*

On peut comparer ce premier, dit le Traducteur de Longin, en parlant de Demosthene, à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempeste, & à un foudre.

Véhément se dit dans le même sens que *véhémence*. Un Orateur *véhément*, une action *véhémence*.

Demétrius, dit l'Auteur de la Préface sur les œuvres de M. de Balzac, distingue quatre caractères, le magnifique, le fleuri, le véhément, & le bas.

Toutes ces figures, qui estant, comme vous sçavez, extrêmement fortes & véhémentes, peuvent beaucoup servir à orner les discours, &c. dit le Traducteur de Longin. Les bons livres qui traitent de ces matieres, sont remplis de pareils exemples.

SENTIMENT.

C E mot tout seul, sans estre joint avec un adjectif, ou avec un substantif, qui le détermine, signifie toujours au singulier, opinion, jugement, pensée. C'est le sentiment d'Aristote; ce n'est pas mon sentiment; de quel sentiment estes-vous? Au pluriel, il signifie pensée, ou affection. Cela va quelquefois à l'esprit, quelquefois au cœur. *Sentimens des Philosophes sur l'immortalité de l'Ame; sentimens des Peres de l'Eglise sur la Comedie & sur les spectacles; si vous*

connoissiez mes sentimens , vous ne vous défieriez pas de moy ; mon procédé vous fera connoître mes sentimens ; j'ay pour vous des sentimens que je n'ay pas pour tout le monde.

Quand on joint ce mot au singulier , ou au pluriel avec un adjectif, l'adjectif les détermine à l'esprit , ou au cœur , un sentiment extravagant , des sentimens raisonnables ; un sentiment tendre , des sentimens passionnez. Je dis le même quand on joint *sentiment* avec un substantif ; *sentiment d'honneur* , *sentiment de pieté* , *sentiment d'amour* , &c. Si le substantif est une personne , la signification de *sentiment* suit en quelque sorte le caractère de la personne. Ainsi , si je dis , *ce ne sont pas là les sentimens des bons Philosophes* , c'est à dire , que les bons Philosophes sont d'une autre opinion ; mais si je dis , *ce ne sont pas là les sentimens d'une veritable mere* , c'est à dire , qu'une veritable mere a le cœur fait autrement.

*Discours
sur les*

C'est la matiere souvent qui détermine la signification. *Il exprime*

quelquefois un grand sentiment en un seul mot, ou le fait entendre sans le dire, dit M. Pelisson, en parlant d'un excellent Historien. Il dit dans le même ouvrage, en parlant de la liberté avec laquelle les grands Poëtes expriment dans un langage contraint, comme celuy de la Poësie, les pensées les plus delicates & les plus sublimes : *Quand nous ne parlons qu'en prose, & que l'on nous abandonne tous les termes & toutes les expressions d'une Langue, s'il nous vient quelque pensée qui ne soit pas tout-à-fait commune, encore avons-nous de la peine à la faire entendre, & le plus souvent nos paroles demeurent beaucoup au dessous de nos sentimens.*

Oeuvres
de M. Sa-
rasin.

AV TRAVERS.

ON a dit toujourns au travers dans le propre. Il haïssoit cette gueuserie étudiée d'Antisthene, à qui il disoit franchement qu'il voyoit éclater beaucoup de vanité au travers des trous de son manteau.

Vie de
Socrate.

Mais on ne dit que depuis quel-

ques années dans le figuré, j'ay reconnu la mauvaise foy au travers de toutes ses honnestetez; au travers des paroles les plus artificieuses, on découvre ce que de gens ont dans le cœur; il s'est fort emporté contre moy, mais je n'ay pas laissé de voir au travers de sa colere qu'il est toujours de mes amis. Cette façon de parler a esté renfermée assez long-temps dans le discours familier, mais elle en est sortie enfin, & nos meilleurs Ecrivains l'employent dans leurs ouvrages.

L'empereur estoit trop éclairé, pour ne pas appercevoir au travers de ces propositions iniques, l'inconstance du Roy d'Angleterre.

Il est impossible d'avoir l'esprit grand & bien fait, dit M. le Chevalier de Meré, qu'au travers des interests du monde, & même dans l'emportement des plus violentes passions on n'entrevoye de temps en temps je ne sçay quoy d'honneste, & qu'on ne l'aime.

Il y en a qui disent, à travers. Il voyoit ses sentimens à travers ce qui les pouvoit déguiser.

Elle a beau, pour se couvrir, mettre

en œuvre tout ce qu'un conseil raffiné, tout ce qu'une longue expérience de la Cour a pû luy apprendre de subtilitez & d'artifices; on voit à travers toutes ces fausses couleurs, que sa conscience seule luy ferme la bouche. Car si on se sert d'à travers, il faut luy donner un autre regime qu'à au travers; à travers ses sentimens, à travers toutes ces fausses couleurs; au travers de ses sentimens, au travers de toutes ces fausses couleurs. Comme dans le propre on dit au travers & à travers avec divers régimes, & qu'au travers est le meilleur, selon M. de Vaugelas; on peut dire dans le figuré à travers; mais au travers est beaucoup meilleur & plus usité, hors une occasion où au travers ne vaudroit rien; & c'est quand on veut marquer de l'égarement & de l'imprudence. Il donne tout à travers. C'est un homme tout Medecin depuis la teste jusques aux pieds, qui croit plus aux regles de son art qu'à toutes les demonstrations des Mathematiques, & qui donne à travers les purgations & les saignées, sans y rien connoître.

REFLECHIR.

BEaucoup de gens font *refléchir* neutre, & disent, *c'est un homme qui ne réfléchit point; j'ay réfléchi sur ce que vous m'avez proposé.* L'auteur de la Conjuración des Espagnols dit: *Afin qu'ils ne se lassassent point d'attendre, & qu'ils n'eussent pas seulement le loisir de réfléchir sur l'état présent des choses.* Ce n'est point parler purement; il faut dire, *c'est un homme qui ne fait point de reflexion; j'ay fait réflexion sur ce que vous m'avez proposé.* Tous nos bons Auteurs, & toutes les personnes qui parlent bien; disent toujours *faire réflexion.*

ELECTION, CHOIX.

CEs deux mots ne doivent pas se confondre. *Election* se dit d'ordinaire dans une signification passive, & *choix* dans une signification active. *L'élection d'un tel* marque celui qui a esté élu; *le choix d'un*

sur la Langue Françoise. 163
rel marque celuy qui choisit. L'élection du Doge a esté approuvée de tout le peuple de Venise; le choix du Senat a esté approuvé généralement: Et je doute que ce fut bien dit, l'élection du Senat, pour dire le choix du Senat. M. le Maistre dit pourtant l'élection du Roy, en parlant du choix que fit Louis XIII. de M. Seguier, pour la charge de Chancelier de France: Comme sa sagesse incomparable rend son élection plus pretieuse, ses autres Royales qualitez rendent aussi la charge de ce premier Magistrat plus éclatante & plus estimable. Election n'est pas-là, ce me semble, en sa place; & parce qu'il a une signification active, & parce qu'il se rapporte au Roy. Car il y a encore une difference entre élection & choix: Election a rapport à un corps, ou à une communauté qui choisit; & je ne sçay si quand il s'agit d'une personne choisie par le Prince pour un employ, on peut se servir du mot d'élection. Cependant l'Auteur de la Vie de D. Barthelemy des Martyrs s'en sert plus d'une

164 *Remarques Nouvelles*
fois, en parlant du choix que la Reine de Portugal fit de ce saint homme pour l'Archevesché de Brague.

Lors qu'il se retira dans sa cellule, les Religieux vinrent luy témoigner la joye qu'ils avoient de son élection.

Ainsi leur envie s'estant changée en une haine mortelle, ils composerent un libelle remply d'injures, pour rendre cette élection ridicule.

Si le peuple eût choisi D. Barthelemy des Martyrs, comme il choissoit autrefois les Evêques, élection me paroîtroit juste en ces endroits-là; mais comme c'est la Reine de Portugal qui le choisit, & qui le nomma, je croirois qu'il faut dire, *les Religieux vinrent luy témoigner la joye qu'ils avoient de sa nomination; ils composerent un libelle remply d'injures, pour rendre ce choix ridicule. Choix est le mot propre en cét endroit; & M. Patru dit aussi sur l'élevation de M. de Bellièvre, quand il fut fait premier President: Un si beau choix fut sans doute une inspiration d'enhaut.*

O P E R A.

L'Auteur des Observations sur la Langue Françoise, s'est contenté de dire qu'*Opera* estoit masculin en nostre Langue, & qu'il n'avoit point de pluriel. *L'Opera a esté long; deux Opera.* Il auroit pû ajoûter que ce mot, qui signifie dans le propre chez les Italiens, une Comedie serieuse, composée dans les regles, & qui signifie parmi nous une Comedie en musique avec des machines, s'applique dans le figuré à tout ce qui semble difficile. *C'est un Opera que de luy parler*, pour dire qu'il y a de la peine à luy parler, à le voir; en parlant de ces gens importans, qui mettent une partie de leur merite & de leur grandeur à estre invisibles.

Opera se prend aussi pour une chose excellente, & pour un chef-d'œuvre. On dit d'un ouvrage d'esprit, *c'est un Opera*; mais cela ne se dit gueres que dans la conversa-

tion, & d'ordinaire en badinant; ou si cela s'écrit, ce n'est que dans les lettres & dans les billets qui représentent la conversation. Un de nos plus agreables Ecrivains dit à un de ses amis : *Vos deux Lettres sont des choses admirables, dignes d'être apprises par cœur, & en un mot ce qu'on appelle des Opera.* Il fait allusion aux grandes Comédies Italiennes, que les Comediens apprennent par cœur, & qu'on nomme *Opera*, pour les distinguer des farces & des autres petites Comédies, que les Comediens concertent ensemble, sans rien apprendre par cœur, & sans rien écrire.

EXTERIEUR.

UN de nos meilleurs Ecrivains dit : *La paix du cœur ne se peut trouver ni dans l'homme charnel, ni dans celuy qui est encore exterieur & sensuel.* Je sçay bien qu'on dit, un homme interieur, pour dire, un homme devot, recueilli, & détaché des choses sensibles; mais on ne dit pas,

sur la Langue Françoise. 167
que je sçache, un homme extérieur,
pour dire, un homme sensuel, & ré-
pandu au dehors. Intérieur est con-
sacré; extérieur ne l'est point en ce
sens-là: Et quelque opposition qu'il
y ait entre ces deux mots, il ne faut
pas raisonner de l'un à l'autre. Ce
n'est pas toujours l'analogie qui
doit estre la regle des Langues; &
on peut s'en convaincre par un
exemple tout semblable à celuy
dont il s'agit. Nous nous servons
du mot *spirituel*, pour exprimer
la pieté & la devotion; un *Pere*
spirituel, un *Livre spirituel*, la *vie*
Spirituelle: Mais nous n'usons pas
de *corporel* dans un sens contraire,
quoy-que *corporel* soit opposé à *spi-*
rituel, comme *extérieur* est opposé
à *intérieur*. On dit à la vérité *l'hom-*
me extérieur, selon le langage de
l'Écriture: *Quoy-que dans nous*
l'homme extérieur se détruise, néan-
moins *l'homme intérieur se renouvelle*
de jour en jour. Mais *l'homme exte-*
rieur se prend là pour le corps & la
chair, comme *l'homme intérieur* se
prend pour l'ame & l'esprit; & il ne

168 *Remarques Nouvelles*
s'enfuit pas qu'on puisse dire d'un
homme mondain, & attaché aux
choses de la terre, *c'est un homme*
exterieur, de même qu'on dit d'un
homme devot & tout-à-fait mort
au monde, *c'est un homme interieur*.
Exterieur signifie tout au plus un
homme qui n'est pas solide, qui est
superficiel, un peu fourbe; & qui
a une apparence trompeuse.

PRENDRE L'AIR.

C'Est ainsi qu'on parle; & c'est
mal dit, *prendre de l'air*, com-
me disent quelques-uns. *Les Mede-*
cins m'ont ordonné de prendre l'air; j'ay
esté aujourd'huy prendre l'air; j'ay pris
un peu l'air; & non pas, m'ont ordon-
né de prendre de l'air; j'ay esté prendre
de l'air; j'ay pris un peu d'air.

Deux A V E C de suite.

C'Est une negligence vitieuse de
mettre deux *avec* qui se sui-
vent, & qui ont des rapports diffe-
rents, dont l'un regarde la per-
sonne,

sonne, & l'autre la chose. Par exemple: *Elle vescu avec luy avec la mesme bonté qu'elle avoit accoûtumé.* Le premier *avec* regit luy, qui est la personne; le second se rapporte à *bonté*, qui est la chose. Il faut éviter cela, quand on veut écrire poliment & je m'estonne que cette negligence se soit glissée dans un des ouvrages de nostre Langue le plus délicat & le plus juste. J'ay dit, quand ils se suivent; car quand ils ne sont pas si près l'un de l'autre, cela choque moins, parce que cela se sent moins: & nous en avons un exemple dans la raillerie de M. le Cardinal du Perron, sur le sujet d'un Prédicateur, qui n'alleguoit jamais Saint Gregoire, Saint Ambroise, Saint Bernard, ni les autres Peres, sans leur donner du *Monseigneur*, ou pour le moins du *Monsieur*. On voit bien que ce Prédicateur n'a gueres de familiarité avec les Peres, puis qu'il les traite avec tant de cérémonie. Ces deux *avec* ne blessent pas tant qu'*avec luy*, avec la mesme bonté.

*Lettres
de M.
Costar.*

Pour moy, j'advoüe que deux *avec*, bien qu'un peu éloignez, ne plaisent point dans une même période, quand ils ont divers rapports: Je dis quand ils ont divers rapports; car si l'un & l'autre se rapportent ou à la personne, ou à la chose, bien loin que ce soit un défaut, c'est quelquefois une beauté, comme il paroît en ces exemples.

*Vie de
Socrate.*

Si tu continuës, tu sçauras disputer avec les Sophistes, mais tu ne sçauras pas vivre avec les hommes, disoit Socrate à Euclide, voyant qu'il se plaisoit trop aux chicanes de la dispute.

*Discours
de l'amitié & de
la haine
des ani-
maux.*

*Relation
des Cam-
pagnes de
Rocroy,
& de Fri-
bourg.*

*Pensez-vous, dit M. de la Cham-
bre, parlant de Dieu, qu'en formant
la Republique des abeilles, il n'ait pas
voulu instruire les Rois à commander
avec douceur, & les Sujets à obeïr
avec amour? Le Duc Danguien vit
bien, dit M. de la Chapelle, qu'il de-
voit aller avec plus de precaution
contre des gens qui se défendoient
avec tant d'opiniastreté.*

Les deux *avec* se rapportent à la personne dans le premier exemple,

& à la chose dans les derniers ; & c'est pour cela qu'ils font une espece d'ornement.

Quand ils sont mis de la sorte, ils ne choquent point , quelque prés qu'ils soient l'un de l'autre. *Je suis bien avec luy , & avec elle ; il parle avec autorité & avec douceur tout ensemble.* Ils ne choquent pas aussi, quelque multipliez qu'ils soient. *Pour avoir un veritable repos, il faut estre bien avec Dieu, avec soy-même, & avec les autres.*

Tous les âges ne produisent pas des Heros qui fassent la guerre avec tant de vigueur , qui donnent la paix avec tant de moderation, qui travaillent avec tant d'application à corriger les abus publics , & qui protegent la religion avec tant de zele par leurs Edits & par leurs armes.

Tous ces *avec* sont agreables, parce qu'ils sont réguliers ; c'est à dire, parce qu'ils se rapportent tous à des choses , qui sont à peu prés de même espece. Pour gaster cette belle periode, il n'y auroit qu'à mesler un *avec leurs ennemis* , ou *avec leurs*

*Vie du
Cardinal
Commen-
don.*

172 *Remarques Nouvelles*
peuples, parmi ces avec tant de vi-
gueur, avec tant de moderation, avec
tant d'application, avec tant de Zele;
& dire par exemple: Tous les âges
ne produisent pas des Heros qui
fassent la guerre avec tant de vi-
gueur, qui donnent la paix avec tant
de moderation, qui traittent de si
bonne foy leurs ennemis, &c.

IL EN AGIT MAL, IL
en a mal agi.

Cette façon de parler, dont plu-
sieurs Provinciaux, & quelques
gens de Paris se seruent, ne vaut
rien du tout, & n'est point Fran-
çoise. Il faut dire, *il en use mal, il*
en a mal usé. On ne met point *en*
devant agir: Je dis, *devant*; car on
le met après quelquefois, *vous*
avez agi en homme d'honneur, en
bon ami; mais alors *en* n'est pas joint
avec *agir*, mais avec *homme d'hon-*
neur, bon ami.

VERDEUR, VERDURE.

IL y a de la différence entre ces deux mots. *Verdeur* signifie proprement la sève qui est dans les plantes, & répond au *verdore*, *verdezza* des Italiens, que l'Académie de la Crusca appelle la vie & l'âme des arbres. *Tale vita d'arbori e d'erbe si può chiamare propriamente verdezza.* *Verdeur* signifie encore parmi nous, ce que les Latins appellent *acerbitas* dans les fruits qui ne sont pas meurs, & ce qu'il y a de rude dans le vin nouveau. Car on dit d'un vin qui n'est pas encore bon à boire, qu'il a un peu de *verdeur*. Pour *verdure*, il répond au *verdura* des Italiens, & signifie d'ordinaire la couleur verte dans les plantes; la *verdure des prez*, la *verdure des feuilles*. Celle qui survit son pair, dit M. de la Chambre, en parlant des Tourterelles; *gemit incessamment, vole toujours toute seule, & ne se repose que sur les branches des arbres qui sont seches & sans verdure.* Il se prend aussi pour les

174 *Remarques Nouvelles*
plantes & les herbes mêmes; se cou-
cher sur la verdure, joncher les rues
de verdure, des ouvrages de verdure.

IEUX SECU LAIRES.

IL faut dire ainsi, en parlant des
jeux qui se faisoient ancienne-
ment à la fin d'un siècle, & non pas
Jeux seculiers, comme le dit un de
nos bons Ecrivains. *Ce foible Prince*
permit aux Payens de celebrer dans
Rome les jeux seculiers, que le Grand
Constantin n'avoit pas voulu qu'on
celebrât dans le siècle passé.

Seculier ne se dit en nostre Lan-
gue que dans le figuré, & on l'op-
pose à *Chrétien*, à *Ecclesiastique*, à
Religieux. Nous disons, *des diver-*
tissemens seculiers & prophanes; une
façon de vivre seculiere & mondaine;
celuy qui est engagé au service de
Dieu ne s'embarasse point dans les
affaires seculieres.

On dit, *prince seculier*, *puissance*
seculiere. Le plaisir de dogmatiser
sans estre repris par aucune autorité
Ecclesiastique, ni seculiere, estoit le
charme qui possedoit les esprits.

Oraison
funebre
de la Rei-
ne d'An-
gleterre.

On dit, *les seculiers, habit seculier.* Il croyoit qu'il falloit laisser aux seculiers cette pompe seculiere. Okin jeta son froc, prit un habit seculier. De sorte que *jeux seculiers* ne peut signifier en bon François que des jeux opposez au Christianisme, à l'estat Ecclesiastique, & à la vie religieuse.

Vie de T. Barthelomy. Vie du Cardinal Comend.

FLECHIR.

SI nous en croyons le Gentil-homme Bas-Breton, qui proposa des Doutes l'année passée à Messieurs de l'Academie Françoise, *fléchir* n'est bon que dans le figuré; *fléchir un Juge, fléchir une personne irritée; tout fléchit sous une autorité comme la sienne.* Il n'a pas pris garde que ce verbe a quelquefois une signification mêlée, où le propre & le figuré se rencontrent. Nous disons, *fléchir le genou; il n'a point fléchi le genou devant l'Idole. Que toutes les creatures qui sont & dans le Ciel, & sur la terre, & dans le fond des abismes fléchissent le genou, quand elles entendent ce nom.* Le figuré se ren-

Histoire Sainte du Nouveau Testamēt.

176 *Remarques Nouvelles*
contre là ; car *fléchir le genou devant l'Idole*, signifie *adorer l'Idole* ; & par toutes les creatures *fléchissent le genou*, on entend que toutes les creatures s'humilient : mais le figuré est fondé , ce semble , sur le propre , & suppose qu'on dise , sans métaphore, *fléchir le genou*. Cependant je ne croy pas qu'on le puisse dire dans le propre détaché entièrement du figuré. Par exemple on ne diroit pas, *il m'est tombé sur la cuisse une fluxion, qui m'empesche de fléchir le genou ; j'ay mal au genou, & ie ne scaurois le fléchir*. Il faut se servir en ces endroits - là de *ployer ; une fluxion qui empesche de ployer le genou ; j'ay mal au genou & je ne scaurois le ployer*. On diroit peut-estre bien, *fléchir le genou devant le Saint Sacrement*, parce que *fléchir le genou* marque là adoration ; & c'est peut-estre aussi pour cela que le Traducteur des Homélies de Saint Chrysofome sur Saint Matthieu dit , en parlant d'un jeune homme qui vint adorer Nostre Seigneur ; qu'il *accourut à Jesus-Christ*,

Et qu'il fléchit le genou devant. Mais quand il ne s'agit point d'adoration fléchir le genou ne vaut rien; il faut dire, mettre un genou à terre; il s'approcha de son pere, Et mettant un genou à terre, il luy parla en ces termes. Si on met les deux genoux à terre, il faut dire, Et se mettant à genoux, ou s'agenouillant. Fléchir les genoux est encore pis dans le propre que fléchir le genou. On ne dit pas mesme dans le figuré, fléchir les genoux devant l'Idole: on dit toujours fléchir le genou, à moins que ce ne soit en poésie, où l'on a plus de liberté, témoin ces vers d'un des meilleurs Poëtes du regne passé:

*Que t'a servi de fléchir les genoux
Devant un Dieu fragile, Et fait
d'un peu de bonè,
Qui souffre Et qui vieillit, pour mourir
comme nous ?*

Quelques - uns de nos Maistres condamnent fléchir le genou, jusques dans les endroits où nous mettons effectivement un genou à terre, quoy qu'il s'agisse d'adoration. Par exem-

ple, fléchir le genou devant le Saint Sacrement; & ils veulent qu'on dise, faire une genufléxion; il fit une genufléxion, en passant devant l'Autel.

Cela fait voir que fléchir n'est pas en nostre Langue comme ployer, qui se met avec genou au singulier & au pluriel dans le propre tout pur; ployer le genou, ployer les genoux.

Mais on ne diroit pas si bien dans le figuré, ployer le genou devant l'Idole; fléchir le genou est en quelque façon consacré. Les Poëtes ne laissent pas de dire, ployer les genoux, pour marquer les soumissions & les bassesses des courtisans:

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,

Nous passons près des grands tout le temps de nos vies,

A souffrir des mépris, à ployer les genoux.

Lasches ambitieux, nous ployons les genoux

Devant un homme foible, & foible comme nous.

On dit à la verité fléchir sa voix; il ne scauroit fléchir sa voix; mais

cela est plus metaphorique que propre ; & ainsi le Gentilhomme Provincial pourroit bien avoir raison , quand il dit que *fléchir* ne s'emploie point dans le propre , pourveu qu'on entende que ce mot ne s'emploie point dans le propre tout pur.

ENDROIT.

CE mot se dit élégamment depuis quelques années en un certain sens ; vous ne le connoissez que par ses mauvais endroits ; pour dire par ses mauvaises qualitez ; je le connois par d'autres endroits.

Les yeux accoustumez à voir la figure de ce monde qui passe , par les endroits les plus éclatans , sont toujours prests à se fermer , lors qu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curiosité , ou leur convoitise. On a toujours dit , les beaux endroits d'un Livre ; il y a dans cét ouvrage des endroits admirables.

Oraison
funebre
de Madama
Duchesse de
Montausier.

DE'NUE', DE'NUEMENT.

Imita-
tion de
Iesus-
Christe.

DE'nué ne se dit bien que dans un sens métaphorique. *Quand un homme sera tel que nous venons de dire, il sera vraiment pauvre d'esprit, & dénué de tout.*

Morale
du Sage.

*Le sage n'est jamais foible, quoy-
qu'il soit dénué de tous les secours
étrangers.*

Preface
sur l'E-
néide.

*La valeur dénuée des autres ver-
tus ne peut rendre un homme digne
d'une véritable estime.*

Campa-
gnes de
Rocroy &
de Fri-
bourg.

*Par ce détachement l'aïfle gauche
demeura dénuée de Cavalerie.*

*On ne diroit pas, un homme dénué,
pour dire, despoüillé, & tout nu.*

*Dénuément ne vaut rien, ni dans
le figuré, ni dans le propre. Il n'est
pas mesme François; & nos vieux
dictionnaires, qui ont la pluspart des
mots en ment, que certains Auteurs
veulent rétablir, n'ont point celuy-
là. Il faut avouër néanmoins que les
devots s'en servent, & qu'ils di-
sent, le dénuement de toutes cho-
ses; tendre à un parfait dénué-*

ment ; estre dans un parfait dénüement des creatures, & de soy-mesme. Mais les devots ont une Langue particuliere, fort differente du commun langage. Ils ne se mettent gueres en peine de l'Academie, ni de l'usage pour exprimer leurs sentimens & leurs pensées. Aussi ne doivent-ils pas servir de modele pour ce qui regarde l'expression. Il faut vivre comme eux, mais il ne faut pas toujourns parler comme eux.

Le dénüement des autels, comme parle un Auteur celebre, est encore plus barbare que *le dénüement des creatures* ; par la raison que si *dénüement* estoit François, il ne se diroit point dans le propre, non plus que *denué* : l'adjectif reglant d'ordinaire la signification du substantif, ou plütoft la mesme signification estant commune à l'un & à l'autre, comme j'ay remarque dans *sublime* & *sublimité*

ADJECTIFS SANS REGIME.

C'Est un des secrets de nôtre Langue, de sçavoir distinguer les adjectifs qui regissent quelque chose,

182 *Remarques Nouvelles*
de ceux qui ne regissent rien; & c'est
un secret que quelques-uns de nos
meilleurs Ecrivains ignorent.

J'entends par un adjectif qui re-
git quelque chose, un adjectif qui
se peut joindre avec un substantif
dans les cas obliques, ou avec un
verbe. *Sensible, insensible, capable,*
incapable, sont des adjectifs de cette
espece. Car nous disons, *sensible à*
l'amitié, au plaisir; insensible à l'a-
mitié, au plaisir, capable de gouver-
ner, incapable de gouverner. Au con-
traire, *intrepide, incurable, insatia-*
ble, sont des adjectifs qui ne regis-
sent rien. Nous disons, *une ame in-*
trepide, un mal incurable, un homme
insatiable; mais nous ne disons
point, *une ame intrepide aux mena-*
ces, comme le dit M. Costar; *un*
mal incurable à tous les remedes, com-
me le dit M. de Voiture; ni *un*
homme insatiable de biens, l'œil insa-
tiable de voir, comme le dit un Au-
teur qui ne cede peut-estre ni à M.
de Voiture, ni à M. Costar, pour
la pureté du langage.

PASSER, SE PASSER.

CEs deux mots se ressemblent fort ; & il y a plusieurs endroits , où l'on peut mettre indifféremment l'un & l'autre. Voyez comme le temps passe ; voyez comme le temps se passe ; une vaine joye , qui passe en un moment. Quel avantage retirerez-vous de la veüe de ces sieges augustes, qu'une vaine joye qui se passe en un moment , dit M. Maucroix dans la cinquième Homelie de S. Chrysostome au peuple d'Antioche, en parlant du trône des Rois comparé avec le fumier de Iob.

On dit, la beauté passe , la beauté se passe ; des couleurs qui passent , qui se passent, pour dire qui s'effacent, & qui perdent leur lustre ; une mode qui se passe ; les maux passent , les maux se passent. Néanmoins l'un est quelquefois plus propre & plus élégant que l'autre. Par exemple, s'il s'agissoit de la beauté en general , on diroit, la beauté se passe: mais s'il s'agissoit d'une belle personne, qui com-

mençast à vieillir, ou qu'une maladie auroit changée, on diroit plus proprement & plus élégamment, *sa beauté se passe*. On dit mieux, *des couleurs qui se passent*, que *des couleurs qui passent*; *une mode qui passe*, qu'*une mode qui se passe*. Quand on parle du temps, seulement pour exprimer la rapidité avec laquelle il s'échape, & sans marquer en quoy nous l'employons, on dit, *le temps passe, les jours passent, les années passent*: mais quand on parle du temps avec rapport à l'usage que nous en faisons, on dit *se passe*.

*Morale
du Sage*

Une partie de la vie se passe à désirer l'avenir, & l'autre à regretter le passé.

*Histoire
Sainte des
Nouveaux
Té-
stament.*

La vie de la plupart des gens se passe dans des visites inutiles, ou criminelles.

Enfin, on dit mieux en quelques rencontres, *les maux se passent*, que *les maux passent*. Vous me demandez comment je me porte de la migraine qui me tourmente depuis deux jours; je vous réponds, *mon mal se passe*. Je ne parlerois pas dans la

sur la Langue Françoise. 185
derniere exactitude, si je disois, *mon*
mal passe.

On dit mieux aussi en quelques endroits, *les maux passent*, que *les maux se passent*. En voicy un exemple. *Le temps*, dit un bon Auteur, *a dans ses mains une horloge*, pour nous apprendre qu'avec les heures & les momens, *les maux se passent*. Il me semble que *les maux passent*, seroit plus propre, à cause de ce qui précède : *avec les heures & les momens* emporte comparaison ; & c'est comme si on disoit, pour nous apprendre que *les maux passent*, à mesure que *les heures & les momens passent*. Or comme on ne diroit pas bien en général, *les heures & les momens se passent* ; on ne doit pas dire là, *les maux se passent*. On dit pour la même raison, *il y a des maux qui passent*, & *des maux qui durent*. J'avouë que c'est y regarder un peu de près, mais ce n'est qu'en y regardant de près qu'on devient exact : & d'ailleurs, un des principaux secrets du stile consiste à mettre les mots en leur place ; il y a de bons mots qui ne valent rien, faute d'estre bien placez.

NOSTRE QUARTIER,
mon quartier.

ON demande si une personne, en parlant du quartier où elle demeure, doit dire, *nostre quartier*, ou *mon quartier*. J'ay remarqué que les Bourgeoises, & toutes les personnes de basse condition, disent *nostre quartier*; qu'au contraire, les Dames de qualité, & celles qui sont plus du monde, disent toujours, *mon quartier*; un tel loge en mon quartier, il y a bonne compagnie dans mon quartier; je ne sors gueres de mon quartier. On diroit, à les entendre parler qu'elles sont maistresses du quartier: Elles parlent de leur quartier comme de leur maison. Ce *mon quartier* ne semble pas trop raisonnable, ni trop modeste; mais il est du grand air, & du bel usage. Après tout, il n'est pas plus choquant que *mon país*, que tous les honnestes gens disent, sans que personne en soit scandalisé; j'ay esté en mon país; je reviens de mon país. Il n'y a que

le peuple qui dise , *nostre país* , en parlant à des gens qui ne sont pas du même país : Je dis , en parlant à des gens qui ne sont pas du même país ; car si les gens à qui nous parlons sont de même país que nous , *nostre país* ne choque point ; & deux Courtisans Provençaux parlant ensemble de la Provence, peuvent dire , sans blesser les oreilles délicates , *nostre país est le plus beau país du monde.*

COMMENT IL FAUT
prononcer l'e devant *ment* , en
quelques adverbés.

LA pronouciation de *seûrement* est differente de celle d'*asseurement*. Au premier l'e devant *ment* est muet; il est fermé au second. On demande une regle pour sçavoir quand il faut dire l'un ou l'autre. L'Auteur des Observations sur la Langue Françoise a bien observé cõtre l'Auteur des Remarques, qu'il falloit dire *extremement* , & non pas *extrémément* ; mais il n'a pas pris la

peine d'en rechercher la raison. Il me semble que quand l'adjectif masculin a un *é* fermé à la fin, l'adverbe qui luy répond a aussi un *é* fermé devant *ment*. Ainsi on dit, *asseûrement* d'*asseuré*, *demesurément* de *démésuré*, *aisement* d'*aise*, *sensément* de *sensé*; car cét adverbe est en usage depuis quelque temps; *aveuglement* d'*aveuglé*, &c. On prononce de même, quand l'adjectif d'où vient l'adverbe, a une *s* à la fin, *expressement*, *precisément*, *confusement*, d'*exprés*, *précis*, *confus*. Au contraire, quand l'adjectif masculin n'a ni *é*, ni *s* à la fin, comme *seûr*, *fort*, &c. ou qu'il a un *e* muet, comme *juste*, *horrible*, &c. l'adverbe a toujours un *e* muet devant *ment*, *seûrement*, *fortement*, &c. *justement*, *horriblement*, &c. Il y a trois ou quatre adverbes qui ne suivent pas la regle commune, *communément*, *profondement*, *conformément*.

DIMINUTIFS.

LE Latin, l'Italien & l'Espagnol sont riches en diminutifs, si c'est

richesse à une Langue que d'en avoir. Ils ont une infinité de substantifs & d'adjectifs de ce caractère ; car la plupart de leurs noms en forment d'autres, qui diminuent la signification ; & ce qui est admirable, c'est que les diminutifs font encore d'eux-mêmes d'autres diminutifs. Par exemple, de *bambino* Italien, vient *bambinello*, *bambinelluccio* ; & de *chiquito*, Espagnol, vient *chiquitico*, comme d'*homuncio* Latin, *homunculus*, & encore *homulus*, *homululus*, selon la remarque de l'Auteur des nouvelles Méthodes pour apprendre les Langues Italienne & Espagnolle. Ce sont des pygmées, qui multiplient, & qui font des enfans encore plus petits qu'eux, si j'ose parler de la sorte.

Il n'a tenu qu'à la Langue Françoise d'avoir des richesses de cette nature ; mais depuis qu'elle est devenue raisonnable, elle a mieux aimé estre pauvre, que d'estre riche en babioles & en colifichets. Elle ne peut souffrir ni les substantifs, ni les adjectifs qui diminuent, & qui

ont la terminaison de diminutifs, comme *hommelet, rossignolet, montagnette, compagne, &c. blondelet, tendrelet, doucelet, &c.*

Ronsard, la Nouë Auteur du Dictionnaire des Rimes, & Mademoiselle de Gournay n'ont rien négligé en leur temps, pour introduire ces termes dans nostre Langue. Ronsard en a parsemé ses vers; la Nouë en a rempli son Dictionnaire; Mademoiselle de Gournay en a fait un recueil dans ses Avis, & s'en déclare hautement la protectrice & la patronne. Cependant nostre Langue n'a point receu ces diminutifs; ou si elle les a receûs, elle s'en est défait aussi-tost. Dès le temps de Montaigne on s'éleva contre tous ces mots si mignons, favoris de sa fille d'alliance. Elle eût beau entreprendre leur défense, & crier au meurtre de toute sa force, quand elle les vit attaquer. *Quel meurtre, dit-elle, il faudroit commettre en nostre Langue, pour la sevrer de telles façons de parler; tandis que leur douceur bien sonnante, & leur*

faculté d'abreger, omettant pour ce coup leurs autres avantages, feront voir d'autre part que si elles n'estoient venuës, il les faudroit aller querir, ainsi que toutes les nations les ont amenées chez elles avec faveur. Elle eût beau même soutenir, pour les faire valoir, qu'ils estoient plus anciens qu'elle, & qu'on l'accusoit à tort de les avoir inventez la plupart. Les uns ont publié, dit-elle, que j'inventois une partie de mes diminutifs; & je leur offre une gageure de ma quenouille contre l'honneur de leurs bonnes graces, si je ne leur fais voir leur bec jaune en ce point là par bons témoins, quand il leur plaira de le permettre. Avec tout cela la pauvre Demoiselle eût le déplaisir de voir ses chers diminutifs bannis peu à peu; & si elle vivoit encore, je croy qu'elle mourroit de chagrin de les voir exterminiez entierement. Quelle affliction, quel desespoir seroit-ce pour elle, de n'entendre plus bellote, nymphelotte, amelette, doucelette, larmelettes, tendrelettes, & tous ces termes badins, qui servoiēt à exprimer

les passions tendres. Ce n'est pas que nostre Langue soit devenuë dure, & incapable des expressions passionnées ; mais c'est qu'elle a mis toute sa tendresse dans les sentimens, ou plutôt dans les tours délicats qui expriment les sentimens. Elle est tendre, comme une personne sage, qui parle toujours raisonnablement, mesme en parlant de sa passion ; & non pas comme un enfant, ou comme un fou, qui ne dit que des sotises.

On ne répète point icy ce qu'on a dit des diminutifs dans l'entretien de la Langue Françoise. On se contente d'avertir qu'outre *amourette*, que nous avons conservé du débris des anciens diminutifs, nous avons fait depuis quelques années *historiette*, qui ne se disoit point, que je sçache, du temps de Ronfard, & qui se dit presentement ; *il a écrit une historiette ; ce n'est qu'une historiette*. Ce mot entre même dans les Livres ; & un Auteur, dont la prose est encore plus à mon gré que les vers, quelque réjouïssans qu'ils soient, après

après avoir conté à un Evêque de ses amis, qu'un Abbé empoisonna en un dîner une vingtaine de Prieurs, & que là-dessus on fit un livre intitulé, *la methode de faire vaquer les Benefices*, dit *C'est grand signe que je vieillis*, puis que je suis *conteur d'historiettes*. Voilà jusqu'où va le caprice de l'usage, de rejeter presque tous les mots d'une certaine espece, & d'en introduire un tout semblable au même temps.

A C C O M M O D E M E N T.

CE mot n'a que deux significations en nostre Langue. On dit dans le propre, *les accommodemens d'une maison; il faut faire à cette maison quelques accommodemens*. On dit dans le figuré, *accommodement*, pour *réconciliation*; *je travaille à leur accommodement*; *leur accommodement est fait*. Cela s'étend aux procez, & aux differends qui en naissent; *j'ay accommodé cette affaire*; *j'ay fait leur accommodement*. Mais on ne dit point, *accommodement*, pour signifier

194 *Remarques Nouvelles*
commodité, ou interest, comme le
dit un des nos meilleurs Ecrivains :
Ne témoignent-ils pas assez qu'ils sont
amis d'eux-mêmes, puis qu'ils ne cher-
chent que leur accommodement, & leur
avantage particulier ?

CAMBIZES, EPAMINONDAS.

Sous le regne de Henry le Grand,
& même sous celuy de Louïs
XIII. il ne se faisoit gueres de dis-
cours, qui ne parlast d'*Epaminondas*
& de *Cambizes*. Un Predicateur
commençoit froidement son Ser-
mon par, *ce fameux Capitaine The-*
bain Epaminondas; un Avocat crioit
en plaidant, *Cambizes Roy des Perses*
& *des Medes*. Il faudroit estre bien
hardi pour prononcer ces deux
mots en chaire, & dans le barreau,
sous le regne de Louïs le Grand.
On ne scauroit plus les ouïr sans ri-
re; & soit qu'il y ait en cela bizarre-
rie, ou trop de délicatesse; *Cambi-*
zes & Epaminondas sont si décriez
parmi nous, que nos plus celebres
Orateurs se rendroient ridicules,

sur la Langue Françoise. 195
en les nommant : Je dis, en les
nommant ; car il n'y a que les
noms qui nous choquent. Nous ne
voulons point de mal ni au Pere,
ni au Fils du grand Cyrus ; nous
aimons trop la sagesse & la valeur,
pour haïr le plus sage Politique
& le plus vaillant Capitaine que
la Grece ait peut-estre jamais pro-
duit. Comment faire donc, quand
nous aurons occasion de parler
d'eux ? Il ne faut point les nommer,
mais il faut les designer d'une ma-
niere qui les fasse connoître en
quelque façon. Il faut faire comme
a fait M. Costar, écrivant au Car-
dinal Mazarin sur la mort de ses
proches : *C'est ainsi*, dit-il, en par-
lant de la fortune, *qu'elle vient de*
vous ravir Monseigneur vostre pere,
c'est à dire, de vous priver du plus doux
fruit de vos glorieux travaux, & de
la plus sensible de toutes les volup-
tez au jugement du premier homme
de la Grece triomphante. Il met en
marge, *Epaminondas* ; car la marge
peut souffrir ce que le discours ne
souffre point. Comme il n'y a point

de marges, quand on parle au public il faut tâcher d'y suppléer par des traits qui marquent bien ce qu'on veut dire. Mais il ne faut en user de la sorte, que quand le sujet le demande; car il suffit quelquefois de dire, *un Capitaine Grec, un des plus fameux hommes de la Grece.*

Je dis le même des deux Cambyzes; car le Pere & le Fils du Grand Cyrus portent ce nom. Et pour moy si j'avois à parler du premier, je dirois, *le Pere de Cyrus*; je marquerois le second par *le Fils de Cyrus*; ou bien, je dirois avec le Traducteur de Xenophon, *Cambize*, qui ne blesse pas tant que *Cambizes*. Je parlerois, dis-je, de la sorte, à moins que ce ne fut assez de dire, *un Roy des Perses & de Medes.*

Il y a d'autres noms, qui, pour n'être pas si odieux en nostre Langue qu'*Epaminondas* & que *Cambizes*, ne laissent pas de nous déplaire; & à parler en general, tous les noms anciens qui n'ont point de terminaison françoise, ou qui ne sont point dans le commerce ordinaire, & auf-

quels nos oreilles ne sont pas accoutumées n'ornent pas trop un discours. J'aimerois mieux dire, par exemple, *un Peintre de l'antiquité*, que *Parrasius*; *un ancien Philosophe*, que *Protagoras*; *un Poëte Grec*, que *Lycophron*. Cela s'entend, quand on ne fait que citer; car si on parloit de ce Peintre, de ce Philosophe, & de ce Poëte par rapports à d'autres Peintres, à d'autres Philosophes, & à d'autres Poëtes; ou qu'on fit l'histoire des Peintres, des Philosophes, & des Poëtes, il est clair qu'on ne pourroit pas se dispenser de les nommer; & nous en avons des exemples dans les Entretiens sur la vie & sur les ouvrages des plus excellens Peintres, dans la comparaison de Platon & d'Aristote, dans les Réflexions sur la Poëtique, & dans plusieurs autres ouvrages de cette nature. On nommeroit même *Parrasius*, *Protagoras*, *Lycophron*, si on vouloit en faire le portrait, ou en dire quelque chose de particulier dans un ouvrage qui traiteroit d'une autre matiere. Mais

hors ces cas-là, il n'est pas fort nécessaire de dire leurs noms ; & nous ne sommes plus dans le temps où les Prédicateurs & les Avocats ne manquoient jamais d'apprendre à leurs auditeurs le nom & le surnom de tous les Auteurs qu'ils citoient. Ceux qui parlent en public, ou qui écrivent presentement, ont un usage tout contraire ; bien loin de nommer les Auteurs, dont les noms extraordinaires & barbares pourroient nous choquer, à peine nomment-ils ceux dont les noms sont devenus avec le temps tout françois.

Horace.

M. Costar dit dans sa défense des ouvrages de M. de Voiture : *Vn Poëte de la Cour d'Auguste parle d'une mediocrité toute d'or.* M. de la Chambre écrit, en dédiant à M. Fouquet l'Art de connoître les hommes : *Voilà la dernière perfection que mon dessein attend de vous, & l'artifice dont je me veux servir, pour imiter les tableaux de ce Peintre ingénieux, qui occupoient moins les yeux que l'esprit, & qui donnoient à penser*

sur la Langue Françoise. 199
plus de choses qu'ils n'en representoient.
Un Ecrivain moins poli que M. de
la Chambre auroit dit, *les tableaux*
du Peintre Timante.

M. le Chevalier de Méré, & M.
Pelisson prennent le même tour,
en citant Homère & Isocrate.

Ce Grec si celebre par son genie & Conver-
par ses inventions, ne s'amuse pas à dé- sation.
crire Helene.

Le plus fameux des Anciens en l'art Panegy-
du Panegyrique, avoit à parler de la rique de
plus grande beauté du monde. Louis
XIV.

M. Fléchier aime mieux un Ancien
tout pur, que *Thucidide, Xenophon;*
d'autres Ecrivains preferent un Sage
à *Socrate, & un Poëte à Juvenal.*

Enfin, un homme de qualité,
qui tout jeune qu'il est, ne fait pas
moins paroistre de sagesse dans le
Conseil, qu'il a fait paroistre d'é-
loquence dans le barreau, cite le
plus sublime des Philosophes, le divin
Philosophe, pour *Platon;* l'Orateur
Romain, le Prince de l'éloquence Ro-
maine, pour *Cicéron;* le Maistre de
l'éloquence, pour *Quintilien.* C'est
en ce beau Plaidoyer, où il défendit

Plaidoyer
pour le
sieur Gi-
rard Va-
nopstah.

les droits d'un fameux Sculpteur; & qu'il n'a pas tant donné au public qu'à l'Academie Royale de la Peinture & de la Sculpture, qui le luy demanda comme une nouvelle grace, & qu'elle fit imprimer par reconnoissance; ne jugeant pas qu'elle peut rien faire de plus avantageux pour la gloire de son défenseur, que de publier ce qu'il avoit fait pour sa défense.

Il ne faut pas s'étonner après cela que M. de Condom, qui sçait toutes les bienséances & de la vie civile, & de l'éloquence Françoise, dise, *un brave Africain*, au lieu de *Maharbal*. *Tu sçais vaincre disoit un brave Africain au plus rusé Capitaine qui fut jamais, mais, tu ne sçais pas user de ta victoire.* Car enfin *Maharbal* est un nom étrange, & *un brave Africain au plus rusé Capitaine qui fut jamais*, a meilleure grace que n'auroit *Maharbal à Annibal*. Mais il ne faut pas conclure de tout ce que je viens de dire, qu'il ne faille jamais citer par leur nom les grands hommes de l'antiquité qui nous sont connus,

*Oraison
funèbre
de la Reine
d'Angleterre.*

& dont les noms sont françois ; on peut les nommer sans nul scrupule dans plusieurs rencontres, & l'Auteur même du Plaidoyer pour le sieur Vanopstal en use ainsi.

C'est sans doute par cette raison qu'Aristote a dit que les Sculpteurs & les Peintres nous enseignent à former les mœurs par une methode plus courte & plus efficace que celle des Philosophes.

On peut, dis-je, quelquefois nommer Aristote, Platon, Homere, Virgile, &c. sur tout quand le relatif suit le nom. Par exemple, Socrate qui a esté Sculpteur avant que d'estre Philosophe, disoit que cét art luy avoit enseigné les premiers preceptes de la Philosophie.

Seneque, qui condamne avec tant de severité les desordres du luxe, & les folles dépenses de son temps, dit que la profusion estoit loüable dans l'amour de la Sculpture.

*Plaidoyer
pour le
sieur Vanopstal.*

L'usage & le jugement doivent servir de regle en cela comme en tout le reste. Il est bon d'observer enfin que les citations figurées, & ces periphraSES, qui tiennent la place des noms, n'entrent gueres que

202 *Remarques Nouvelles*
dans le genre sublime. On feroit ri-
dicule , en écrivant une lettre , ou
faisant un discours tout simple , de
citer le *Génie de la nature* , le *Prince*
de la Poësie Latine ; on pourroit dire
tout au plus. *un Philosophe* , *un Poëte* ,
un Ancien , si on ne vouloit nommer
ni Aristote , ni Virgile ; les grandes
expressions ne conviennent pas aux
petits sujets. En badinant ; on peut
tout dire , & prononcer les plus
grands noms iusques dans la con-
versation la plus libre , à l'exemple
de M. le Mareschal de Clerembaut,
que M. le Chevalier de Méré fait
parler ainsi : *I'ay déjà fait amitié avec*
Epicure ; *Socrate est assez de mes gens* ;
& j'espere qu'un de ces jours on m'en-
tendra citer le divin Platon.

ELEVER, EXHAUSSER.

RELEVER, REHAUSSER.

Elever se dit dans le propre &
dans le figuré ; *élever une murail-*
le , *élever les yeux* , *élever quelqu'un*
à une haute dignité ; les gens que la

Sur la Langue Françoise. 203
fortune élève ; élever son esprit aux
choses du Ciel.

Exhausser ne se dit que dans le
propre , *exhausser un bastiment.*

Relever & rehausser se disent dans
le propre, & dans le figuré : Quand
une muraille est abbatuë , on dit
qu'il la faut *relever*. On *releve* une
chose qui est tombée à terre , on *re-*
hausse une muraille , une digue ,
qui n'est pas assez haute ; on *re-*
hausse une tapisserie qui est trop
basse. Mais on dit aussi , *relever*
une fortune abbatuë ; *relever le me-*
rite , le prix d'une chose ; *rehausser*
les endroits sombres d'un tableau par
des couleurs vives & éclatantes ; *re-*
hausser d'or & de soye une tapisserie ,
c'est à dire , *mesler de l'or & de soye*
avec la laine ; *rehausser le courage* ;
rehausser le prix d'une marchandise.

M. de Vaugelas dit en parlant
du titre de Protecteur de l'Acade-
mie Françoise : C'est par ce titre que
le Grand Cardinal de Richelieu a crû
rehausser l'éclat de sa pourpre & de
sa vie. Et le Défenseur du sieur

Vanopftal dit du Roy : *Si César aſſeura ſes ſtatues , en relevant celles de Pompée ; il n'aſſeura pas moins les ſiennes, en rebauffant le mérite des beaux Arts , qui érigent des monumens éternels à ſon honneur.*

CAVALIER , CAVA-
lièrement.

CE ſont des mots fort en uſage, & dont on commence même à abuſer ; un air Cavalier , un ſtile cavalier , pour dire un ſtile aisé , libre , noble , qui n'eſt point trop aſſujetty aux regles , qui n'a rien de pedant , & qui ne ſent point l'échole. On dit , *il l'a traité cavalierement* , c'eſt à dire , *fièrement* , & avec hauteur. On dit encore , *c'eſt parler de la Religion un peu cavalierement* , pour dire *librement*. M. Coſtar dit à M. l'Abbé de Lavar-
din , en luy parlant de je ne ſçay quels Païzans révoltez : *Les Braves de voſtre voiſinage ſ'eſtoient venus offrir à moy pour les aller baſtonner juſques ſur leur fumier ; mais j'ay penſé que ce procedé eſtoit un peu trop cavalier pour un homme de Breviaire.*

M. de Balzac n'approuvoit pas ces expressions ; & il dit quelque part , en parlant de luy-même en troisiéme personne : *Il avoit oüy parler d'un stile cavalier , & d'une éloquence cavaliere ; mais c'estoit en une Cour Gasconne , qui ne doit pas estre la regle du bon François. Il aime donc mieux dire une éloquence de Gentilhomme. Cependant malgré M. de Balzac, cavalier & cavalierement se sont établis à la Cour ; peut-estre que les Gascons, qui y sont en assez grand nombre, n'ont pas peu contribué à établir ces deux mots ; peut-estre aussi que cela est venu de ce que les cavaliers sont ordinairement fanfarons , & de ce qu'ils ont l'air libre. Quoiqu'il en soit, un stile cavalier, une éloquence cavaliere, est toute autre chose qu'un stile , & une éloquence de Gentilhomme ; l'un est en vſage , & l'autre n'y est point.*

EXALTER, EXALTATION.

E*Xalter* peut trouver sa place en quelques endroits. Un ſçavant

homme s'en est servy dans la comparaison de Pindare & d'Horace. M. d'Ablancourt dit dans les Commentaires de Cesar : *la frayeur s'empare de l'esprit de ses soldats, sur le rapport des Gaulois, qui exaltoient la taille & la valeur des Allemans.* Et M. Patru dit dans l'argument de l'Oraison de Cicéron pour le Poëte Archias : *Il est temps d'entendre cét incomparable Avocat soutenir l'honneur des Muses, exalter la gloire de la Poësie, & défendre en la cause de son Precepteur, la cause commune de tous les hommes de lettres.*

On diroit bien, vous l'exaltez trop pour dire, vous le loüez trop, vous le faites trop valoir. Exalter le Seigneur se dit élegamment en Poësie; & M. de Benferade écrit à M. le Cardinal Mazarin :

Je vous exalterois en termes plus puissans.

Exaltation se dit proprement des signes Celestes, un signe dans son exaltation. On dit figurement, l'exaltation de la Croix, la feste de l'exaltation de la Croix; l'exaltation de

la foy ; prier pour l'exaltation de la foy ; l'exaltation du Pape , pour dire la creation , Clement X. fit cela un peu après son exaltation. On ne laisse pas de le dire quelquefois d'un autre que du Pape , & nos bons Auteurs l'employent dans le stile sublime. Un des plus celebres dit dans l'éloge de Pomponne de Bellièvre : Souvenez-vous que les jours de son exaltation furent les jours de vostre gloire ; & dans la Harangue à la Reine de Suède, au nom de l'Academie Françoise : Tandis que vostre Majesté consultoit les morts, & s'instruisoit avec eux en la science de regner , elle faisoit plus toute seule que ne faisoient toutes ses armées ; elle achevoit en effet la guerre, & travailloit d'une maniere inouïe à l'exaltation de son Trône , au salut ou au repos de ses peuples.

Un autre dit, en parlant de Saül: *Histoire de la Bible.*
Trop heureux , s'il fut toujours demeuré particulier , ou du moins s'il eût perseveré dans l'humilité qu'il fit paroistre d'abord dans son exaltation.

MAUVAIS ARRANGEMENT.

EXemple. *Il se persuada qu'il répareroit la perte qu'il venoit de faire, en attaquant la ville par divers endroits. Le sens est, qu'en attaquant la ville par divers endroits, il repareroit la perte qu'il venoit de faire: cependant, selon l'ordre des paroles, il semble que la perte qu'il venoit de faire, soit joint avec en attaquant la ville par divers endroits, & qu'il n'ait fait cette perte qu'en attaquant la ville par divers endroits. Pour oster ces sortes d'équivoques, qui sont si contraires à la netteté que nostre Langue aime tant, il n'y a qu'à bien arranger les paroles, & dire, par exemple: Il se persuada qu'en attaquant la ville par divers endroits il repareroit la perte qu'il venoit de faire. Un de nos bons Ecrivains dit: Employons toute cette vaine curiosité qui se répand au dehors, aux affaires de nostre salut. Cela n'est pas net: Pour écrire régulièrement, il falloit mettre, employons aux affaires de nostre salut toute*

Sur la Langue Françoise. 209
cette vaine curiosité, qui se répand au
dehors.

CAPTIF, CAPTIVITE.

ON ne dit pas qu'un homme est *captif*, pour dire qu'il est *prisonnier*. On se sert cependant du mot de *captivité*, au lieu de *prison*. Exemple. *Il a esté prisonnier plusieurs années, & sa captivité ne luy a point abbatu l'esprit.* Vn de nos plus celebres Ecrivains dit, en parlant de la prison de Clement VII. *La captivité du Pape excitoit les deux Roys à faire leur principal effort du costé de l'Italie.*

TROUVER MAUVAIS.

M*Auvais* est là neutre, & ne se doit point construire avec le mot qui suit. On parleroit mal, si on disoit, *je trouve mauvaise la liberté que vous avez prise*: Il faut dire, *je trouve mauvais*; & c'est comme si on disoit, *je trouve la liberté que vous avez prise, une chose*

mauvaise. Quand M. de Balzac a dit autrement dans ses Entretiens, on diroit qu'il n'ait pas parlé de son chef, & qu'il ait voulu se moquer. Car voicy comme il parle de luy en tierce personne : *Il vient icy des importuns quelquefois de plus de cent lieües, & tout exprez, si on les veut croire, qui luy donnent le dernier coup de la mort ; luy disant, pour leur premier compliment, que la haute reputation, & la célébrité qu'il a donnée au lieu où il est, les ont oblizez de venir voir cette personne si connue, & ce Village si renommé, qu'il ne doit point trouver mauvaise une si juste & si honneste curiosité que la leur.* Ne semble-t-il pas que M. de Balzac se mocque, & qu'il fait parler les Provinciaux, pour les rendre ridicules ? Ce qui me le feroit presque croire, c'est qu'il ajoute qu'un de ces curieux importuns luy commença un jour sa harangue par le respect & la veneration qu'il avoit toujours eüe pour luy, & pour Messieurs ses Livres.

En un autre endroit il introduit Théophile, & cite M. le Duc de la

Rochefoucault , pour authoriser l'Histoire de Saintonge , c'est à dire, ce qui se passa à Xaintes entre le Philosophe Pitard & le Poëte Théophile. Voicy comme il parle :
Le Philosophe ennuyé des équivoques & des méprises du Poëte , Monsieur Theophile , luy dit-il , il me semble que vous avez beaucoup d'esprit , mais il est dommage que vous ne sçachiez rien. Theophile ne fut point surpris , & luy répondit sur le champ ; j'avoüe ce que vous dites , Monsieur Pitard , & ne trouve point mauvaise vostre liberté , mais permettez-moy de vous dire seulement avec la même liberté , qu'il me semble que vous sçavez tout , mais qu'il est dommage que vous n'ayez point d'esprit.

Est-ce Theophile qui a fait la faute, ou celuy qui le fait parler ? Je croyois d'abord que M. de Balzac avoit rapporté fidèlement les paroles du Poëte ; mais je commence à en douter. Il a bien la mine de faire dire à Theophile , *je ne trouve point mauvaise vostre liberté , pour je ne trouve point mauvais , aussi-bien*

qu'il est dommage, pour c'est dommage. Il a même la mine de ne se point mocquer des fâcheux qui le venoient voir, quand il leur met en bouche ces paroles : *Qu'il ne doit point trouver mauvaise une si juste & si honnête curiosité que la leur.* Car enfin j'ay trouvé en suite qu'il dit luy-même de son chef, lors qu'il parle de Mécénas : *Il falloit bien qu'il fût bonneste homme, & bon homme tout ensemble, de vivre comme il faisoit avec les moindres de ses amis, & de ne trouver pas mauvaise la liberté qu'ils prenoient, quand ils traittoient avec luy.*

C'est en ces rencontres-là qu'il ne faut pas suivre aveuglement M. de Balzac.

RESSENTIR, SE
RESSENTIR.

QVoy-que ces deux verbes paroissent semblables, ils ne le font pas tout-à-fait. *Ressentir* se prend en bonne & en mauvaise part; on dit, *je ressens le plaisir qu'il m'a fait,*

l'injure qu'il m'a faite. Mais se ressentir ne se prend qu'en mauvaise part ; on ne dit pas , je me ressens du plaisir qu'il m'a fait, je me ressentiray ; on dit seulement , je me ressens de l'injure, de l'injustice qu'il m'a faite , je m'en ressentiray. Ressentir marque plus le temps present : On dit à une personne dont on reçoit un plaisir , je ressens comme je dois le plaisir que vous me faites. S'en ressentir n'est pas si attaché au temps present : Il m'a fait un déplaisir , je m'en ressens ; je m'en ressentiray toute m'a vie. Je ressens ne signifie gueres qu'un mouvement qui passe ; je m'en ressens signifie quelque chose de plus étably dans le cœur.

F A V X S E N S .

IL n'y a rien qu'on doive plus éviter dans le langage que les faux sens ; ç'en seroit un que de dire , nous devons rendre graces à Dieu de celles qu'il nous fait tous les jours. Rendre graces , c'est remercier , & graces en cét endroit signifie remerciemens ; au contraire , celles , qui fuit , si-

gnifie *faveurs* : Cependant celles se rapportant à *graces* qui precede, doit avoir la même signification que *graces*, & signifier par consequent *remercimens* : Ce qui fait un sens & obscur & faux ; car c'est comme si on disoit, *nous devons rendre des actions de graces à Dieu de celles qu'ils nous fait*. Pour ne pas tomber en ces sortes d'embarras, que nostre Langue ne peut souffrir, il n'y a qu'à dire, *nous devons rendre graces à Dieu des biens qu'il nous fait*. On donne quelquefois dans cét écueil, pour vouloir abreger chemin, & aller plus viste ; & c'est pour cela sans doute qu'un celebre Traducteur y a donné, en disant ; *Je vous conjure de nous pardonner à tous deux, & de considerer le sujet que vous aurez de rendre graces à Dieu, de celle qu'il nous fera de n'avoir point trempe nos mains dans le sang*. Mais il vaut mieux prendre un tour plus long que de s'égarer, & que de se perdre.

PAROLE OISIVE.

M. de Balzac dit, *parole oisive* dans une occasion où l'usage a établi *parole oiseuse*. C'est en parlant de luy même, sous un nom emprunté, dans l'entretien qu'il adresse à M. Chapelain, & qui a pour titre, *Qu'il n'est pas possible d'écrire beaucoup, & de bien écrire*. Voicy comme il parle: *Parce qu'il a souvent oïi dire qu'il faudra rendre compte au dernier jugement de la moindre parole oisive, il aime mieux en dire, & en écrire moins, & n'avoir pas un si grand compte à rendre à Nostre Seigneur*. M. Godeau a suivi M. de Balzac, en traduisant *omne verbum otiosum* de l'Evangile, *les hommes rendront compte au jour du jugement de toutes les paroles oisives*. D'autres Traducteurs du Nouveau Testament disent, *une parole inutile*. Il semble qu'en cét endroit *oiseuse* est un mot consacré. *Inutile* me paroist néanmoins beaucoup meilleur qu'*oisive*; car, à y regarder de prés,

oisif va plus à la personne qu'à la chose. On dit, *un homme oisif, des gens oisifs*; mais on ne dit pas, que je sçache, *des discours oisifs, des paroles oisives*, quoy-qu'on dise, *une vie oisive*.

ROMPEMENT.

IL n'y a qu'une occasion où ce mot est françois, *c'est un grand rompement de teste*. Cela ne se dit que dans la conversation, & on ne l'écrit point. Il faut remarquer que *rompement* ne se dit point dans le propre, pour dire rupture, comme on ne dit que *metaphoriquement, il m'a rompu la teste* pour dire, *il m'a fort importuné*, & cela va au bruit & au discours.

On ne dit pas d'une teste cassée, *rompement de teste, ni teste rompuë*; quoy-qu'on dise, *il a le cou rompu, l'épaule rompuë, la jambe rompuë*; *rompre & rompement* ne se dit de la tête qu'au figuré; mais quoy-qu'on dise, *il s'est rompu l'épaule, la jambe*; *il a l'épaule rompuë, il a la jambe rompuë*; on ne dit point pour cela

rompement

rompement d'épaule , rompement de jambe. On dit, se rompre la teste , pour dire , se travailler extrêmement ; il s'est rompu la teste à expliquer cette question.

ANCIEN, VIEUX.

Ces deux mots se confondent assez souvent. On ne dit pas, *il est plus ancien que moy*, pour dire précisément qu'il est plus âgé. *Ancien* à rapport au siècle, & *vieux* à l'âge. Ainsi nous disons qu'*Aristote est plus ancien que Cicéron*, parce qu'il vivoit dans un siècle qui precedoit de beaucoup le siècle où Cicéron vivoit. Nous disons au contraire, que *Cicéron estoit plus vieux que Virgile*, parce qu'il avoit plus d'âge, & qu'il vivoit dans le même siècle. Selon ce principe, on dit, *les anciens Auteurs, les anciens*, simplement; on dit, *il est mon ancien dans le Parlement*, c'est à dire, qu'il est receu devant moy, quoy-qu'il soit peut-estre plus jeune que moy.

Nous disons, *une maison ancienne*,

K

quand on parle de la famille ; *une vieille maison*, quand on parle du bastiment ; & ce ne seroit pas bien parler que de dire d'une maison qui tombe en ruine , *elle est fort ancienne* , non plus que d'un habit tout usé , *son habit est ancien* , à moins qu'on ne le dise en riant.

Nous disons pourtant , *le Vieux Testament* , comme *l'Ancien Testament* ; & un de nos bons Ecrivains a donné pour titre à son Livre , *l'Histoire du Vieux & du Nouveau Testament*. On dit presque également *d'anciennes histoires* , *de vieilles histoires* , *d'anciens manuscrits* , *de vieux manuscrits* , *d'anciens Romans* , *de vieux Romans*.

Villon sceût le premier , dans ces siècles grossiers.

Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.

Mais on ne dit pas de même , *d'anciens Livres* , *de vieux Livres* ; *d'anciens tableaux* , *de vieux tableaux*. *Anciens Livres* , *anciens tableaux* , sont de Livres , des tableaux , que les Auteurs & les Peintres de l'An-

tiquité ont faits, & qui se sont con-
servez jusqu'à nous. *Vieux Livres,*
vieux tableaux, sont des livres, des
tableaux vscz & gastez par le temps,
soit qu'ils soient des premiers sié-
cles, soit qu'ils soient des derniers.
Enfin de *vieux livres* & de *vieux ta-*
bleaux sont en nostre Langue com-
me de *vieux habits*.

On dit, *vieux stile*, en matiere de
Palais, pour dire *l'ancienne prati-*
que; & en matiere de Langue, pour
dire *un stile qui n'est plus en usage*.

Regnier seul parmi nous formé sur
leurs modelles

Dans son vieux stile encore a des
graces nouvelles.

IMMODERATION.

UN de nos plus celebres Ecri-
vains use de ce mot. Toutes
les personnes que j'ay consultées ne
le croyent pas françois: Il plaira
sans doute à ceux qui aiment *impro-*
bation, infatuation, & d'autres mots
de cette nature; mais il ne s'en suit
pas pour cela qu'il faille en user.

PRENDRE CONFIANCE.

M. Costar dit dans ses Lettres : *Si j'estois réduit à perdre la confiance que j'ay prise en l'honneur de vos bonnes graces. On dit, prendre confiance en une personne ; j'ay pris une entiere confiance en luy : mais on ne dit pas, ce me semble, prendre confiance en une chose ; & on dit encore moins, prendre confiance en l'honneur de ses bonnes graces. Outre que la phrase n'est pas trop correcte en ce qui regarde la Grammaire ; il y a dans le sens une petite ombre de galimatias, & cela fait voir que les esprits les plus raisonnables s'oublient quelquefois eux-mêmes. On diroit bien, mettre sa confiance en Dieu, en la misericorde de Dieu, mettre sa confiance en l'amitié des grands ; mettre sa confiance en ses richesses, & l'illustre Personne à qui nous devons la Morale du Sage, parle ainsi : *Quiconque met sa confiance en ses richesses, en éprouvera la fragilité par la ruine de sa maison & de sa force. Il y a de la**

différance entre prendre confiance & mettre sa confiance : L'un ne regarde que la personne, l'autre regarde la personne & la chose : l'un signifie se fier à quelqu'un en prenant conseil de luy, en luy communiquant ce qu'on a de plus secret ; l'autre signifie s'appuyer sur quelqu'un, ou sur quelque chose.

O V Y R, ENTENDRE.

Ces deux verbes se disent presque indifferemment, quand il s'agit de l'ouïe. Il y a pourtant des endroits où l'un est plus propre & plus élégant que l'autre. Par exemple, quand il est question d'un Prédicateur, d'un Avocat, ou d'une autre personne qui parle en public, on se fert d'entendre ; je vas entendre le Pere Bourdaloüe, je vas entendre M. Pageau ; j'ay entendu aujourd'huy un excellent Prédicateur ; j'ay entendu ce matin un excellent Avocat. Ce ne seroit pas bien parler que de dire, je vas ouïr le Pere Bourdaloüe ; je vas ouïr M. Pageau ; j'ay ouï un excellent Prédicateur ; j'ay ouï un excellent

Avocat. On ne diroit pas bien aussi, je viens d'ouïr un beau Sermon, un beau Plaidoyer, il faut dire, je viens d'entendre. *Ouïr* ne se dit proprement que d'un son, ou d'un bruit qui ne dure pas long-temps, & qui ne fait que passer; en m'éveillant, j'ay ouï une voix; j'ay ouï un grand bruit. *Entendre* se dit au contraire d'un discours qui a de l'étendue & de la suite. Mais il ne laisse pas de se dire d'un bruit passager, j'ay entendu un grand bruit en m'éveillant. Ainsi *ouïr* a une signification moins ample qu'*entendre*. On se sert d'*entendre* par tout où l'on se sert d'*ouïr*; mais on ne se sert pas d'*ouïr* par tout où l'on se sert d'*entendre*.

Pour dire tout ce que je pense là-dessus, il me semble qu'on ne doit se servir d'*ouïr*, que quand il s'agit d'une chose qu'on entend par hazard, & sans dessein; & qu'il faut toujours se servir d'*entendre* quand la chose attire nostre curiosité & nostre attention. On diroit bien, en passant dans une rue, j'ay ouï une

sur la Langue Françoise. 223
belle voix ; mais il faut dire, j'ay esté
entendre une belle voix ; j'ay entendu
de belles Tenebres. On dit cepen-
dant ; ouïr la Messe ; condamner les
gens sans les ouïr ; quoy-qu'enten-
dre soit beaucoup meilleur.

INEVIDENT , IMPROPRE.

UN de nos bons Ecrivains dit,
des preuves inévidentes, Iné-
vident n'est point françois non plus
qu'inévidence. Le même Auteur
dit, des raisonnemens inutiles & im-
propres au dessein qu'il a. Impropre
ne se dit point de la sorte. On dit,
un mot impropre ; mais on ne dit pas
cela est impropre au dessein que j'ay.
Il faut dire, cela n'est pas propre au
dessein que j'ay.

COUSTER.

CE Verbe emporte dans le pro-
pre valeur & dépense ; cette
étouffe coûte beaucoup ; ce tableau m'a
coûté cher. Mais dans le figuré il fig-
nifie peine & travail ; j'ay fait une
lettre de consolation qui m'a beaucoup

K iiij

224 *Remarques Nouvelles*
coûté ; ces vers ne m'ont rien coûté. Son
amitié coûte cher, en parlant d'une per-
sonne, dont il faut essuyer les capri-
ces, & les méchantes humeurs ; ou
dont l'amitié nous engage dans des
mauvaises affaires, on doit avoir soin
d'éviter les équivoques, en se ser-
vant de ce mot. Vn Auteur fameux
n'a pas eû ce soin-là, quand il a dit
d'un Prelat fort charitable, *ces cha-
ritez luy coûtent beaucoup* ; car quoy-
que dans la suite on voye bien que
cela veut dire qu'il dépensoit beau-
coup pour le soulagement des pau-
vres, on ne le voit pas d'abord, & il
vient en l'esprit que ces charitez luy
faisoient de la peine, du moins l'ex-
pression de *coûtoient beaucoup*, mene
là, & fait une legere équivoque,
qui ne sied gueres bien dans le dis-
cours, depuis que nous avons re-
tranché de nostre Langue tout ce
qui est contraire à la clarté & à la
netteté du stile.

SI pour AVSSI.

A Vtrefois on mettoit *si* pour
aussi, & M. de Voiture dit, en

sur la Langue Françoise. 225
écrivant à M. de Puy-Laurens :
Sans mentir , vous avez quelque inte-
rest d'avoir soin d'une personne qui vous
honore si véritablement que je fais.
Il dit ailleurs : *J'ay une extrême*
tristesse de voir que mon ame soit divi-
sée en deux corps si foibles que le vôtre
& le mien. On met à cêt heure aussi ;
& je ne doute pas que si M. de Voi-
ture vivoit , il ne dit ; Vous avez
quelque interest d'avoir soin d'une per-
sonne qui vous honore aussi véritable-
ment que je fais ; j'ay une extrême
tristesse de voir que mon ame soit divisée
en deux corps aussi foibles que le vostre
& le mien. On met si , quand on ne
fait point de comparaison ; par
exemple , un corps si foible ne peut pas
résister à un grand travail ; une amitié
si solide est à l'épreuve de tout.

PARLER avec un accusatif
sans article.

ON ne dit pas seulement parler
une Langue , parler le langage
de la Cour ; mais on dit encore ,
parler guerre , parler blason , parler

K v

226 *Remarques Nouvelles*
chasse, &c. Cela se dit d'une per-
sonne qui sçait tous les termes de la
guerre, du blason, de la chasse, &
qui les employe à propos en par-
lant. Cela s'entend à toutes les cho-
ses dont on sçait les termes propres,
& dont on parle sçavamment. On
dit, *parler Fouilloux*; c'est parler
avec capacité de la chasse, & dans
les termes de Fouilloux qui en a
écrit. M. de Balzac dit dans ses En-
tretiens, *pour continuer à parler Epi-*
grammes; il dit aussi, *parler Hora-*
ce; & c'est en parlant des sages ig-
norans, comme il les appelle, qui
ne sçavent pas un mot de Grec, ni
de Latin; qui n'ont étudié ni en
Logique, ni en Rhethorique, & qui
font néanmoins des pièces, où l'on
remarque toutes les regles du rai-
sonnement & de l'éloquence. *Je me*
contenteray, dit-il, *de vous en alleguer*
un seul, & encore ne veux-je pas vous
le nommer, qui brille entre les autres
comme le Soleil entre les Astres, pour
parler Horace.

M. de Balzac a parlé *Balzac* en
cette rencontre plutôt qu'*Horace*;

car Horace dit expréssément, comme tout le monde sçait.

Micat inter omnes

Iulium sidus, velut inter ignes

Luna minores.

L'Orateur François a voulu sans doute encherir sur la pensée du Poëte Latin en faveur de ce sage ignorât qu'il ne nomme point; & comme si ce n'estoit pas assez pour luy d'être lune, il en a voulu faire un soleil. Il a crû peut-estre redresser Horace, en mettant le soleil pour la lune; mais si je l'ose dire, il s'est égaré luy-même; il a dit une chose fausse, en voulant dire une belle chose. Le soleil à proprement parler, ne brille point entre les astres; il les obscurcit, il les efface; ils ne paroissent point en sa presence, & il ne paroît point aussi quand on les voit. Cela n'appartient qu'à la Lune, qui brille dans une belle nuit au milieu des Etoiles avec d'autant plus d'éclat que nous la voyons de plus près. M. de Balzac pouvoit dire de son illustre ami, qu'il est entre les autres ce qu'est le Soleil entre les Astres; ou s'il

228 *Remarques Nouvelles*
qu'est le Soleil entre les *Astres* ; ou s'il
vouloit le faire briller, il devoit di-
re, qu'il brille entre les autres, comme
la *Lune* entre les *Astres*. Il devoit le
dire du moins, pour parler *Horace* ;
mais de la maniere dont il s'est ex-
primé, il n'a parlé que *Balzac*.

Quoy-qu'il en soit, parler *epi-
grammes*, parler *métaphores*, parler
Horace, parler *Balzac*, ce sont des
expressions élégantes & françoises ;
mais il faut prendre garde où on les
met, & sur tout il ne faut pas s'en
servir souvent.

A L'AVEUGLE.

Quelques-uns disent, il suit ses
passions à l'aveugle, il ne fait rien
qu'à l'aveugle. Ceux qui parlent bien,
disent toujours, aveuglement ; il suit
aveuglement son caprice ; les impies s'a-
bandonnent aveuglement à leurs passions.
On pourroit dire il a fait cela en aveu-
gle, mais on ne peut dire à l'aveugle
adverbialement. C'est une locu-
tion basse & populaire, dont les per-
sonnes polies ne se servent point.

Deux *ON* dans la même période avec divers rapports.

EXemple. *On peut à peu près tirer le même avantage d'un Livre intitulé, Roma subterranea; & des autres, où on a gravé ce qui nous reste des antiquitez de cette première Ville du monde. Ce n'est pas écrire nettement, que de mettre ainsi deux on, qui ne se rapportent pas à la même personne. Le premier on tient la place de maistres; car il s'agit en cét endroit des maistres qui instruisent les enfans, en leur mettant devant les yeux des Livres de figures, & c'est comme si on disoit, les maistres peuvent tirer le même avantage, &c. Le second on n'a point de rapport aux maistres qui instruisent les enfans; car ce ne sont pas eux qui ont gravé dans ces Livres ce qui nous reste des antiquitez Romaines. Pour éviter cét embarras, il faut oster le second on, & dire, où est gravé ce qui nous reste des antiquitez de cette première Ville du monde.*

GRAND, PETIT.

Grand a rapport au merite, ou à la taille, quand il se joint avec *homme*; de *grands hommes*, c'est un *grand homme*: La matiere determine la signification. Quand après *grand homme*, on ajoute immediatement une qualite du corps, *grand* signifie la taille, & non pas le merite, c'est un *grand homme brun*. *Grand* tout seul signifie *grand Seigneur*, un *grand*, *les grands*. Les Espagnols ont leurs *los grandes*; mais ce mot parmi eux a une signification particuliere, & ne s'applique pas generalement à toutes sortes de *grands Seigneurs*. On ne dit point, c'est une *grande femme*, pour dire une *femme de grand merite*. *Grande femme* signifie toujours une grande taille; & on ne diroit pas, *les grandes femmes de l'Antiquite*, comme *les grands hommes de l'Antiquite*.

Petit joint à *homme*, ou à *femme*, ne signifie que la taille, un *petit homme*, une *petite femme*; & quoy-

qu'en disant, *c'est un plaisant petite homme, c'est une bonne petite femme*, on entend je ne sçay quoy qui marque autre chose que la taille; ce qu'on dit a quelque rapport au corps: de sorte qu'on ne dira pas cela d'un homme, ni d'une femme de grande taille, tel qu'estoit Alexandre, *c'est un grand homme*. A la verité les femmes se traittent quelquefois entre elles, de *ma petite*, quelque grandes qu'elles soient; mais c'est un jargon d'amitié, qui ne merite pas d'estre compté entre les expressions de la Langue, & qui n'entre point dans le discours.

Si la Remarque est vraie, un bel endroit de la Lettre écrite à une personne de la Cour sur les Conquestes du Roy, pourroit bien estre un peu faux :

Ce n'est pas sans sujet que je tiens ce propos :

Sans parler du siècle où nous sommes ;

Dans les siècles passez, souvent de grands Heros

Ont esté de tres-petits hommes.

L'Auteur veut dire, comme il l'explique luy-même, que les heros les plus fameux qui se signaloient dans les combats, & qui remplissoient le monde de la gloire de leurs armes, estoient dans la vie civile, & par tout ailleurs, des hommes du commun, qui se retrouvoient confondus dans la foule; mais je ne sçay s'il a dit ce qu'il vouloit dire; *de tres-petits hommes* ne sont, ce me semble, en nostre Langue, que des nains, & des pygmées. Il s'exprime plus heureusement, quand, après avoir parlé de la majesté, qui est comme naturelle à nostre auguste Monarque, & qui paroît jusques dans ses moindres actions, & dans ses discours les plus simples, jusques dans ses gestes & dans ses regards; il ajoute, par une espece d'inspiration :

Mais parle-t-on de bonne foy?

Est-ce une fable, est-ce une histoire?

Si ce qu'on dit est vray, rien ne manque à sa gloire?

Et dans luy, qui le pourroit croire,

L'homme est aussi grand que le

Roy?

A la verité *petit joint* avec d'autres noms appellatifs, signifie dans le figuré *peu de chose*, *peu de merite*, & cela sans nul rapport à la taille, *petit Prince*, *petit peuple*, *petites gens*, *petit Prophete*, &c. & nous disons, en riant, de *petits Messieurs*; *mes petits Messieurs*, je vous trouve *plaisans d'en vser comme vous faites*: mais il ne s'agit icy que de *petit joint* avec *homme*; & je croy qu'estant mis de la sorte, il ne signifie que la taille.

QUIETUDE.

CE mot est François, & il y a des occasions où il se met élegamment. Outre l'oraison de *quietude* si fameuse parmi les dévots mystiques, & dont M. de Godeau parle dans le Discours sur la paraphrase des Epistres de Saint Paul, on n'y trouve pas à chaque page ces grands noms de *veüës*, de *quietudes*, &c. on dit *quiétude* en un autre sens. M. Patru l'a employé dans l'Eloge de Pomponne de Belliévre, en par-

234 *Remarques Nouvelles*
lant de sa fermeté & de sa modera-
tion parmi les plus grands honneurs:
Mais qui pourroit dire quelle fut en
cette rencontre la quietude, ou la mo-
destie de nostre Heros? Et M. l'Ab-
bé de la Chambre dit dans le Pa-
negyrique de Sainte Rose: Vne se-
rénité merveilleuse regnoit continuel-
lement sur son visage, qui estoit un sig-
ne de la serenité de son esprit, de la
quietude & de la tranquillité de son
ame.

ANTIQUE.

CE mot se dit, en matiere de
médailles, de statuës, & de ta-
bleaux, comme substantif, & com-
me adjectif.

Dialogue sur le co-
loris. Nous disons *une Antique*, de bel-
les Antiques. *Tel qui se pasme d'ad-*
miracion, en voyant ces belles Anti-
ques, & qui veut passer pour grand
connoisseur, est tres-souvent fort éloi-
gné de sçavoir la raison des beautéz
qu'il admire.

Plaidoyer pour le
sieur Vanopstal. Nous disons aussi, *l'Antique*, com-
me l'heroïque, le merveilleux, qui tiét
lieu de substantif. Lors que quelqu'un
s'est rendu capable de discerner les

sur la Langue Françoise. 235
beautez de l'Antique, & de profiter de
l'imitation des grands maistres, &c.

Il y a des Peintres qui se sont en-
tièrement attachez à l'Antique pour
les draperies.

Remar-
ques sur
l'Art de
la Pein-
ture.

Antique Adjectif. Les estampes
que nous voyons des choses antiques,
peuvent contribuer infiniment à nous
former le génie, & à nous donner de
belles idées.

Il avoit l'esprit prompt & vif, &
prenoit plaisir à représenter les choses
antiques, pour n'en pas laisser perir la
memoire. L'on reconnoît dans cette
frise une même idée de beauté que cel-
le qui se voit dans les statues anti-
ques. Dans les plus beaux bas re-
liefs antiques nous y voyons des dé-
fauts de jugement.

Entretiens
sur les
vies &
sur les
ouvrages
des Pein-
tres.

Cela s'entend à l'Architecture.
Quand je pense à ces bastimens anti-
ques, dont je faisois mon plus grand
divertissement pendant le séjour que
j'ay fait à Rome, dit M. Felibien
dans le même ouvrage.

Hors ces sujets-là Antique ne se
dit gueres en prose, que dans deux
ou trois occasions; un habit à l'an-

rique, un habit antique, un air antique, c'est à dire, un habit, un air du vieux temps, & cela se prend d'ordinaire en mauvaise part. A quoy il faut ajoûter, les Loix antiques. Ces Loix ont esté recueillies sous le titre de Code des Loix antiques en un seul volume, qui comprend les Loix des Visigois, un Edict de Theodoric Roy d'Italie, les Loix des Bourguignons, la Loy Salique, qui estoit celle des Francs, &c. dit l'Auteur de l'Histoire du Droit François. Ce n'est qu'en cette rencontre qu'on peut dire, Loix antiques; car si on parle des autres Loix Romaines, Françaises, &c. quelque temps qu'il y ait qu'elles soient faites, il faut dire, Loix anciennes, comme Coustumes anciennes, ceremonies anciennes; les anciennes Loix des Romains, les anciennes Loix des François. Ce n'est pas qu'en parlant du Code des Loix antiques, on ne se serve du mot d'anciennes. Par exemple, les plus anciennes de ces Loix sont les Loix des Visigots; & qui diroit, les plus antiques de ces Loix sont les Loix des Vi-

*Histoire
du Droit
François.*

figots, ne parleroit pas proprement. *Loix antiques* est une phrase consacrée en quelque façon; & on entend par là les *Loix des Visigots*, des *Bourguignons*, des *Francs*, &c. recueillies & jointes ensemble.

J'ay dit que hors de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, *antique* ne se disoit gueres en prose, que dans deux ou trois occasions: car en vers, il se dit souvent, & a bien plus de grace qu'*ancien*. Aussi nos meilleurs Poëtes l'employent en toutes rencontres:

*Rome n'a rien de son antique orgueil.
Vers les sables brûlans de l'Affriquain rivage
Furent les murs hautains de l'antique Carthage.
Le Theatre perdit son antique fureur.
Je veux que la valeur de ses Ayeux antiques,
Ait fourny de matiere aux plus vicilles Chroniques.*

Un grand Orateur ne laisse pas de dire en parlant des Statuts: *Qui tenoient de leur chef depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Ecosse, & qui descendoient de ces Rois antiques dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps; & il faut avoüer que*

si antique peut se mettre en prose, quand il ne s'agit point des arts, c'est en cét endroit, où ce qui précède, ou ce qui suit le rend si naturel, & si propre.

ESTRE D'HUMEUR.

ESTRE EN HUMEUR.

IL y a de la difference entre ces deux façons de parler. La première marque en quelque sorte l'inclination, le temperament, la constitution naturelle. La seconde ne marque qu'une disposition presente & passagere. Ainsi, quand on dit, *je ne suis pas d'humeur à rebuter les gens qui me demandent quelque chose; il n'est pas d'humeur à souffrir une insulte;* on entend per là le temperament & le naturel: mais quand on dit, *je ne suis pas en humeur d'écrire, de me promener, de faire des visites;* on veut dire seulement qu'on n'est pas disposé à tout cela dans le temps qu'on parle.

CENT, MILLE.

IL y en a qui croyent, nonobstant la Remarque de M. de Vaugelas, que *cent* n'a point de pluriel, non plus que *mille*; & qu'il faut écrire, *deux cent chevaux*, comme *deux mille chevaux*, & j'ay veû soutenir ce parti à des personnes d'un grand sçavoir. J'ose dire, avec tout le respect que je leur dois, qu'ils se trompent. A la verité on dit, *mille chevaux*, & *deux mille chevaux*; *mille hommes*, & *deux mille hommes*; mais on dit, *cent chevaux*, & *deux cens chevaux*; *cent hommes*, & *deux cens hommes*. Tous nos bons Auteurs écrivent ainsi; & il ne faut qu'ouvrir les livres pour en trouver des exemples. On demande pourquoy on ne dit point *deux mille hommes*? Je pourrois répondre qu'il ne faut pas toujours demander raison de l'usage, & qu'en toute Langue l'usage prend plaisir quelquefois à estre contre la raison. J'ajoute pourtant qu'on dit peut-estre *mille sans s*, au

240 *Remarques Nouvelles*
pluriel, pour le distinguer de *milles*,
qui signifie une étendue de chemin,
vingt milles d'Italie. Quoy-qu'il en
soit, sans avoir égard à *mille*, il faut
dire *cent homme*, *quatre cens hommes*,
comme on dit, *vingt homme*, *quatre*
vingts hommes.

ET C'EST POURQUOY.

Quelques-uns de nos Ecrivains
disent, & c'est pourquoy il
quitta le monde; & c'est pourquoy
il prit la resolution de se retirer. Il
ne faut point & avec c'est pourquoy;
car c'est pourquoy répond au *quare*,
quamobrem des Latins, qui n'ont
jamais & devant, comme *ideo*,
eamobrem; & *ideo*, & *eamobrem*.
Nous disons aussi de même, &
c'est pour cela, & c'est pour ce sujet,
Mais il faut dire, c'est pourquoy tout
seul. M. de Vaugelas, M. Patru,
& nos autres bons Ecrivains par-
lent toujourns de la sorte.

MOTS

MOTS CONSACREZ.

NOus appellons ainsi en nostre Langue certains mots particuliers, qui ne sont bons qu'en un endroit ; & on leur a peut-estre donné ce nom, parce que ces mots ont commencé par la Religion, dont les Mysteres n'ont pû estre exprimez qu'avec des mots faits exprez. *Trinité, Incarnation, Nativité, Transfiguration, Annonciation, Visitation, Assomption, &c.* sont des mots consacrez aussi-bien que *Cene, Cénacle, fraction de pain, Actes des Apostres, &c.*

De la Religion on a étendu ce mot de *consacré* aux Sciences & aux Arts : De-sorte que les mots propres des Sciences & des Arts s'appellent des mots *consacrez*, comme *raréfaction, condensation*, en matière de Physique, *groupes attitudes*, en matière de peinture.

Il y a deux ou trois réflexions à faire sur les mots consacrez. Il faut s'en servir, sans nulle difficulté, aux

L

242 *Remarques Nouvelles*
endroits où ils sont attachez; & qui
voudroit dire, *la feste de la naissance*
de Nostre Seigneur, & de la visite
de la Vierge, ne diroit rien qui vail-
le, l'usage veut qu'on dise, *la Nati-*
vité & la Visitation, en parlant de
ces deux Mysteres. Ce n'est pas
qu'on ne puisse dire, *la naissance de*
Nostre Seigneur; & la visite de la
Vierge. Par exemple *La naissance de*
Nostre Seigneur est bien differente
de celle des Princes; la visite que
rendit la Vierge à sa Cousine, n'a-
voit rien des visites prophanes du
monde. L'usage veut aussi qu'on di-
se, *la Cene & le Cenacle; & ceux qui*
disent, une chambre haute pour le
Cénacle, devroient dire *le souper*
pour la Cene.

Ce seroit encore une fausse déli-
catesse de n'oser dire, *les Actes des*
Apostres, quand on parle de l'histoi-
re des Apostres composée par Saint
Luc; & *la fraction du pain*, quand
il s'agit des Disciples d'Emaüs. Il
faut dire tout cela sans scrupule;
mais il ne faut le dire qu'en ces en-
droits particuliers; hors de là, il ne

faut point du tout user de ces mots. qui sont consacrez à la Religion; & ce seroit les prophaner en quelque forte, que de les employer ailleurs; que de dire, par exemple, *la nativité d'un homme*, pour *sa naissance*; quoy-qu'on dise en termes d'oroscope, *le theme de la nativité*; *la Cene* pour *le souper*; *Cénacle* pour *le lieu ou l'on mange*; *les Actes des Rois de France* pour *l'histoire des Roys de France*.

Quoy-que les termes des Arts soient propres & usitez, il faut prendre garde à ne s'en point trop servir dans les discours ordinaires qui ne regardent point les Arts mêmes. Rien n'est plus insupportable aux gens senez, que d'entendre un Prédicateur, ou un Avocat, qui affecte tous les mots de la Peinture, de la Musique, de l'Architecteure, en faisant une comparaison, tirez de ces Arts; & qui fait de gayeté de cœur, des descriptiõs exactes d'un tableau, d'un concert, & d'un palais. J'ay dit qu'il ne falloit user de ces termes dans les discours ordinaires qui ne regardent point les Arts mêmes;

car s'il s'agit de la peinture, par exemple, & que tout le discours roule sur des tableaux, il n'y a nul inconvenient d'user de tous les termes de l'art; le bon sens veut même qu'on le fasse; & c'est ce qu'à fait heureusement l'Auteur des Descriptions de divers ouvrages de peinture fait pour le Roy.

INTERMEDE, ENTRE-ACTE.

ON demandera peut-estre pourquoy nous ne nous disons pas *entremede*, comme nous disons *entre-acte*. La raison est que les mots composez qui viennent tous entiers du Latin, avec la signification Latine, conservent la préposition *inter*, comme il paroît dans *intervalle*, *interregne*, *interstice*, *interruption*, *interrrompre*, *interdit*, *interdire*, &c. qui ont esté formez sur ces mots Latins, *intervallum*, *interregnum*, *intersticium*, &c. au lieu que les autres doivent avoir *entre*, parce que, que la composition en est toute Françoise, comme *entre-mets*, *entremettre*, *entremise*, *entreprendre*, *entreprise*, &c. & c'est pour

cela que nous disons , *entre-acte* ,
quoy-que nous disions , *intermede* .

REPETITIONS ELEGANTES.

Comme il y a des répétitions nécessaires , qui regardent la construction & la pureté , il y en a d'élegantes , qui ne contribuent qu'à la politesse & à l'ornement. Ce sont des redites, qui plaisent ; & on pourroit dire que ces sortes de répétitions font dans le discours ce que font dans la peinture les seconds coups de pinceau , qui rendent les couleurs & plus vives & plus fortes. En voicy de plusieurs especes.

On repete quelquefois agréablement le substantif tout seul. Par exemple. *Ces hommes qui ne sçavent que tuer des gens , sont d'étranges gens.*

Conver-
sation des
souhaitz.

Les grands se plaisent dans les défauts , dont il n'y a que les grands qui soient capable.

Educatio
d'un
Prince.
Letres
de M.
Costar.

Souvent l'adjectif se repete avec grace. *Ceux qui sont nez grand Seigneurs , n'ont en cela qu'un fort petit*

avantage au dessus des autres, s'ils n'ont travaillé avec succès à se faire de grands hommes.

*Eloge de
Pompone
de Bellie-
vre.*

Ce fut dans les agreables solitudes de Grignon, que Pompone, presque encore enfant, apprit la musique, l'Architecture, la Peinture; ce fut là qu'il commença à connoître les grands artisans, & les grands chefs-d'œuvres.

*Reflexiões
morales.*

L'amour propre est plus habile que le plus habile homme du monde. La repetition de grands aux deux premiers exemples & d'abile au dernier, fait une beauté; & qui voudroit mettre d'autres adjectifs, pour varier, n'y entendroit rien.

*Reflexiões
sur l'Elo-
quence.*

L'adjectif & le substantif se repetent quelquefois ensemble. Dès qu'on sort de la nature, tout devient faux dans l'eloquence; la chaleur de ses mouvemens les plus passionnez, n'est qu'une fausse chaleur, l'éclat le plus brillant de ses figures n'est qu'un faux éclat.

*Letres
de M. de
Vair.*

La repetition se fait aussi élegamment par le verbe. *J'oublie que je sois malheureux, quand je songe que vous ne m'avez pas oublié.*

Elle se fait encore par le verbe & le substantif. *En quittant le monde, on ne quitte le plus souvent ni les erreurs, ni les folles passions du monde.*

Cét oyseau admirable, qui n'est rien que voix, & dont la voix n'est rien qu'harmonie.

Enfin on répete le verbe avec l'adjectif, ou le participe, *Il s'est efforcé de connoître Dieu, qui par sa grandeur est inconnu aux hommes; & de connoître l'homme, qui par sa vanité est inconnu à luy même.*

Les bons Auteurs sont heureux en ces répétitions figurées. Il y en a dans les livres de mille sortes différentes, qu'il est aisé de remarquer en lisant. Mais il faut observer aussi que quand répétitions ne sont point nécessaires, ou qu'elles ne font point figure, elles sont toujours vitieuses en nostre Langue, qui aime la variété, & qui hait naturellement les redites. En quoy la Langue Françoise, si je l'ose dire, plus exacte que la Latine, qui répete souvent les mêmes mots sans nécessité & sans grace, comme le prouve M. de Vaugelas par des exem-

Plaidoyer de M. de Guene-gaud

Discours de l'amitié des animaux.

Plaidoyers de M. le Maître.

248 *Remarques Nouvelles*
ples tirez de Cesar, de Ciceron, &
de Quinte-Curce.

LETTRE, EPISTRE.

L'Usage distingue ces deux mots, qui ne devroient avoir, ce semble qu'une signification en François, non plus qu'en Latin. *Lettre* se dit generalement de toutes les lettres qu'on écrit d'ordinaire; à quoy il faut ajoûter, *Lettre de cachet*, *Lettre de change*, *Lettre de creance*. *Epistre* ne se dit qu'en deux ou trois cas. On dit, *une Epistre dédicatoire*; *les Epistres de S. Paul*; *Saint Paul dans l'Epistre aux Romains*; *l'Epistre de la Messe*; *les Epistres de Ciceron*, *de Senèque*, *de Pline*, & *d'autres Anciens*, quoy-que ce soient de vraies Lettres, comme celles de Ciceron; ou des Lettres faites à plaisir, comme celles d'Horace. On n'appelle *Epistres* parmi nous que des Lettres en vers, qui ont le caractère de celles d'Horace; & c'est aussi le titre que M. Des-préaux donne aux siennes: *Epistre au Roy*, *Epistre à M. de Guil-*

sur la Langue Françoise. 249
leragues. Quand il s'agit de vraies lettres que les Modernes ont écrites, on ne se sert point du mot d'*Epistres*; & nous disons toujours, *les Lettres du Cardinal d'Ossat*, *les Lettres d'Antonio Perez*, *les Lettres de Pasquier*, *les Lettres de Balzac*.

MAGNANIME.

M. de Gombauld employe mal ce mot dans une de ses Epigrammes intitulée, *le Rodomont*.

Qu'ay je fait à ce Magnanime,

Qui me regarde de travers;

Et dont le jugement sublime

Ne sçait de quoy servent les vers?

On ne dit point *magnanime*, ni sérieusement, ni en riant, pour marquer un Rodomont, & un faux brave. *Magnanime* signifie beaucoup plus que *brave & vaillant*; ou, pour parler juste, il signifie toute autre chose. Nous entendons par *magnanime* un homme vertueux, & guéri des erreurs vulgaires; qui a l'ame grande, & qui ne forme que de grands desseins; qui ne craint que les mauvaises actions; qui tache de

faire du bien à tout le monde, & à ses ennemis même; qui est modeste dans la bonne fortune, & constant dans la mauvaise, &c. Aristote a fait le portrait du *magnanime* dans ses morales; & M. Costar a copié Aristote dans une de ses Lettres: il a même ajouté quelques traits à l'original, qui peuvent donner une notion parfaite de ce mot. Il y a beaucoup de braves dans le monde, mais il y a peu de *magnanimes*. Charles-Quint ne mérita pas ce titre pour les victoires qu'il remporta sur ses ennemis en tant de rencontres; il le mérita peut-être pour la victoire qu'il remporta sur luy-même, quand il vit perir sa flotte dans le Port d'Alger, sans en estre ni abbatu, ni ébranlé.

M. de Condom appelle le Roy d'Angleterre, *magnanime*, dans un endroit où il ne s'agit point de valeur: *Nous sçavons*, dit-il; *que ce Prince magnanime eût pû hâster ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande*

*Oraison
funebre
de la Rei-
ne d'An-
gleterre.*

ame a dédaigné ces moyens trop bas :
il a crû qu'en quelque estat que fussent
les Rois , il estoit de leur Majesté de
n'agir que par les loix , ou par les ar-
mes. Bien qu'une femme ne soit
point vaillante , que ce ne soit ni
Thalestris , ni Zenobie , elle peut-
estre *magnanime*. Et le même Au-
teur donne ce titre à la feüe Reine
Mere dans le même ouvrage : Ce
n'est pas dit-il , que la France ait
manqué à la fille de Henry le Grand :
Anne la magnanime , la pieuse , que
nous nous ne nommerons jamais sans
regret , la receût d'une maniere conve-
nable à la Majesté de deux Reines.

Je dis de *magnanimité*, ce que j'ay
dit de *magnanime*. Nous concevons
par *magnanimité* quelque chose qui
surpasse la vertu guerriere , & que
le mot de valeur tout seul n'expri-
me point. Les exemples suivans en
sont des preuves.

On ne peut assez loüer la magna-
nimité de cette Princesse ; la fortune
ne pouvoit rien sur elle ; ni les maux
qu'elle a prévêus , ni ceux qui l'ont
surprise, n'ôt point abbatu son courage.

*Oraison
funebre
de la Rei-
ne d'An-
leterre.*

*Epistre
dedic. de
l'Imit. à
M. le
President
de Mes-
mes.*

Ce sont véritablement des actions dignes de vous, dignes de cette vraie magnanimité, qui regarde la gloire même avec mépris, & qui ne s'apprend qu'à l'Ecole de Iesus-Christ.

Cependant, en poësie, nous disons quelquefois *magnanime* pour *vaillant*.

*Ode sur
les Con-
questes
du Roy.*

Reviens, Prince magnanime :

Tant de succez éclatans

Ont assez puni le crime

De ces orgueilleux Titans.

Poursui, vainqueur magnanime,

Fai sentir à des ingrats

La pesanteur de ton bras

Dans un courroux legitime.

*Oui, genereux François, oui guer-
riers magnamines,*

*Tous vos projets sont grands, sont
beaux, sont legitimes.*

Encore, à y regarder de près, *magnanime*, dans ces exemples, dit quelque chose de plus que *vaillant*.

EN & DONT.

QUand ces deux mots tiennent lieu de pronoms en nostre Langue, on ne les met gueres que pour des genitifs, ou des ablatifs. L'exem-

ple le fera entendre ; il n'y a que les Heros dont on admire toutes les actions ; il est mon ami , mais je n'en suis pas content. En est mis là pour de luy , & dont pour desquels. Ce seroit mal dit, le zele dont il a parlé ; il faut dire , le zele avec lequel il a parlé ; parce qu'on dit , parler avec zele , & non pas de zele. On ne diroit pas aussi par la même raison , il avoit de bonnes troupes , & il en a gagné la bataille , pour dire , qu'il a vaincu avec ses troupes. On dit à la verité , l'argent dont j'ay acheté ; j'avois de l'argent , & j'en ay acheté une maison : mais dont & en , dans ces exemples , sont mis selon la regle ; car on dit , acheter quelque chose de son argent , & & non pas avec son argent. On dit aussi , le ton , l'air , dont il m'a parlé ; parce qu'on dit , parler d'un air rude , d'un ton imperieux.

PARLER DOUCEMENT.

Doucement en cette phrase signifie quelquefois lentement ; quelquefois avec douceur , & d'une maniere,

254 *Remarques Nouvelles*
qui n'a rien d'aigre, ni de rude.
Quand parler ne se rapporte point
à une personne, c'est à dire, quand
on ne parle point, pour marquer à
un autre ce qu'on a dans le cœur,
doucement a le premier sens; il par-
le *doucement*; *parlez doucement*, dit-
on à une personne qui parle trop
viste. Mais quand *parler* est relatif,
doucement a le second sens, & fig-
nifie sans aigreur, sans emportement,
avec douceur, avec moderation. Quel-
que sujet que j'eusse de m'emporter, je
ne luy ay rien dit de fascheux; je luy
ay parlé *doucement*.

Satyre
contre
l'homme.
Vie de
Socrate.

Doucement diras-tu, que sert de
s'emporter?

Senèque & Plutarque nous ap-
prennent que quand *Socrate* estoit en
colere, c'estoit alors qu'il parloit plus
rarement, & plus *doucement*.

La distinction de *parler* absolu &
de *parler* relatif, joints à *doucement*,
est si vraye, que cét adverbe signi-
fie toujours *lentement* avec les ver-
bes absolus qui n'ont point de rela-
tion à une personne, comme *lire*,
aller, *marcher*, *couler*, &c.

*Zephirs, ruisseaux, volez plus len-
tement,*

Coulez plus doucement.

Les chansons doivent estre com-
ptées pour quelque chose en matie-
re de langage, quand elles sont fai-
tes par de grands maistres, comme
celle-là qui est de M. Sarazin.

Ce que je viens de dire ne regarde
que les deux significations de *douce-
ment, sans precipitation, sans aigreur.*
Il y en a une troisiéme, qui va plus
à l'artifice qu'à la moderation :

*Est-ce donc là médire, ou parler
franchement.*

*Non non, la médifance y va plus
doucement.*

Il y en a même une quatriéme ;
qui tient quelque chose de toutes
les trois, & nous en avons un exem-
ple dans l'ouvrage que fit M. de Ben-
serade au retour du Cardinal Maza-
rin à Poictiers, après les guerres ci-
viles. Comme il y a un art particu-
lier pour tourner finement les cho-
ses, & qu'il sçait sur tout badiner
avec les grands, sans perdre le res-
pect qui leur est deû ; il commence
par dire à ce grand Ministre :

256 *Remarques Nouvelles*

*Soyez bien revenu , Monsieur le
Cardinal ,*

*Vous à qui tant de gens souhaitent
tant de mal :*

*Vous arrivez icy malgré toute la
fronde ;*

*Aussi vous falloit-il de bonne heure
accourir ,*

*D'autant plus volontiers que la plus-
part du monde*

Ne se dispoit pas à vous aller querir.

*Il dit ensuite , & après quelques
louanges délicates :*

*Je vous exalterois en termes plus puis-
sans ,*

*Mais desaccoutumé que vous estes
d'encens ,*

*Des vers à vostre honneur vous sem-
bleroient étranges.*

Il conclut enfin :

*Il faut se moderer dans le commence-
ment ,*

*Le bien qu'on dit de vous , le dire
doucement.*

*On peut ajoûter à toutes ces si-
gnifications , celle de vivre douce-
ment ; c'est à dire , sans passion , sans
inquiétude , hors du bruit & de l'em-*

sur la Langue Françoise. 257
barras des affaires. Qui voudroit y bien penser trouveroit peut-être encore quelque autre signification de cét adverbe ; & nous voyons par là qu'un mot seul en nostre Langue , est un fonds riche , quand on sçait le faire valoir.

MECONTENT , MAL- Content.

TOus deux sont bons. *Mal content* est plus noble, & plus de la Cour , pour marquer le déplaisir qu'on a receu d'une personne ; je suis *mal-content de luy*. On dit d'ordinaire, les *mécontents*, pour dire les factieux ; la guerre des *mécontents*. Qu'on donne cette satisfaction aux *mécontents* , de changer ceux qui gouvernent , pour en mettre d'autres à leur choix , dans trois mois ils regretteront les premiers.

*Lettres de
M. Costar*

Cét Arrest fut un signal pour tous les *mécontents* , dit l'Auteur des Mémoires sur les guerres de Paris & de Guyenne. Le même Ecrivain dit aussi : *La Cour ne manque point de mal contents*. Au reste, *mal-content* n'est

258 *Remarques Nouvelles*
pas un mot si nouveau que *malplai-*
sant & mal-agréable. Nos anciens
Auteurs s'en sont servis, & Marot
a un Rondeau intitulé, *du malcon-*
zent d'amours.

LOGIS, MAISON.

IL y a quelque difference entre
ces deux mots. On dit égale-
ment, *c'est un beau logis*, *c'est une bel-*
le maison, quand on parle d'une mai-
son de la ville; mais si on parle d'u-
ne maison de la campagne on ne di-
ra pas proprement, *il a un beau logis*,
mais *il a une belle maison à la campag-*
ne; sa maison de campagne, & non pas
son logis de campagne. Les honnestes
gens disent, *il est venu au logis*; *il a*
dîné au logis, pour dire qu'on est ve-
nu les voir, qu'on a dîné chez eux.
Il n'y a que le petit peuple qui dise,
il est venu à la maison.

FOUDROYER.

CE mot dans sa propre significa-
tion ne s'employe qu'en une

rencontre ; & c'est quand on veut exprimer qu'un homme a esté frappé de la foudre en punition de ses crimes. Ainsi on dit, *Jupiter foudroya les Titans* : Et si un Saint faisoit tomber le tonnerre sur un impie ; ou si un athée estoit frappé de la foudre d'une maniere qui marquât un effet visible de la justice divine, on diroit que *l'impie & l'athée ont esté foudroyez*. Hors de là, *foudroyer* n'a point de lieu dans le propre ; & ce seroit mal dit qu'un homme a esté foudroyé, qu'une Eglise a esté foudroyée, pour marquer un accident naturel. Il faut dire qu'un homme a esté frappé du tonnerre ; & que le tonnerre est tombé sur une Eglise.

Toutes les autres significations de *foudroyer* sont plus ou moins métaphoriques ; *l'artillerie a foudroyé tous les travaux des ennemis*. Au bruit du carnage, dit un bon Auteur, ils sortirent en bataille de leurs quartiers, s'emparerent des éminences, pointerent de l'artillerie aux avenues des principales ruës, & foudroyerent les Bourgeois, à mesure qu'ils approchoient.

Nous disons des Papes & des Conciles, qu'ils foudroyent les here-sies; d'un Predicateur zelé, qu'il foudroye les vices. M. de Condom a écrit dans l'Oraison funebre de Madame, Duchesse d'Orleans, Dieu qui foudroye nos grandeurs jusqu'à les réduire en poudre. Et M. l'Abbé de la Chambre dit dans le Panegyrique de Sainte Rose, en parlant des Vierges folles: *Le divin Epoux les rejette de sa presence, & les foudroye de ces paroles: Retirez-vous, je ne vous connois point.*

*Homelies
de Saint
Chryso-
stome sur
S. Mat-
thieu.*

On dit, des yeux foudroyans, des regards foudroyans, pour dire, des yeux pleins de colere, des regards terribles. Et l'Auteur de l'Arianisme dépeint le barbare Roy des Huns, jettant çà & là de certaines œillades foudroyantes, qui portoient la crainte dans l'ame des plus intrepides. On dit aussi, des paroles foudroyantes. Ils le conjurent que personne d'entre eux n'entende cette parole foudroyante: *Je ne vous connois point.*

Foudroyer est quelquefois neutre & n'a point de regime.

M. Costar dit à M. de Balzac dans la défense de M. de Voiture : *Il s'est resolu de vous laisser foudroyer, & tonner tout seul.*

Il ne considere ni ce que qu'on peut esperer, ni ce qu'on peut craindre : Il ne pense qu'au salut de sa patrie; il ne pense qu'à la grandeur de son Roy. Pour cela il tonne, il foudroye, il mesle le Ciel & la terre. C'est ainsi que M. Patru exprime le desinteressement, le zele, l'intrepidité, l'éloquence du grand Pomponne de Belliévre.

Au milieu de leur plus grande violence, dit M. Des-préaux, en parlant de Pindare & de Sophocle, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre.

DEUX DATIFS DE SVITE.

ILs choquent extrêmement les oreilles délicates, quand ils ont tous deux le même article, & ceux qui veulent écrire poliment, doivent les éviter avec soin.

On remédie, dit un de nos bons

Auteurs à l'attaché à son sens par les réflexions continuelles qu'on doit faire sur la foiblesse de son esprit.

A moins que Dieu ne leur fasse la grace, dit un autre Ecrivain celebre, de renoncer à cette attache à leur sentiment. C'est quelque chose de bien rude qu'à l'attache à son sens, qu'à l'attache à leur sentiment. Si les deux articles n'estoient pas les mêmes, cela ne choqueroit pas tant. Par exemple, renoncer à l'attache au jeu.

QUOTIDIEN, IOURNALIER.

CEs deux mots, qui selon leur étimologie, devroient avoir la même signification, en ont une fort differente selon l'usage. On dit, *une fièvre quotidienne*; & ce seroit mal dit, *une fièvre journaliere*. Il semble que *nostre pain quotidien*, dans l'Oraison Dominicale, soit un mot consacré; & *nostre pain chaque jour*, comme parlent les Traducteurs modernes du Nouveau Testament, est une phrase nouvelle, dont nous pourrions bien nous passer; & pour

marque que *pain quotidien* est un mot consacré, c'est qu'il a passé en proverbe, pour exprimer une chose ordinaire, c'est, dit-on, *son pain quotidien*. *Pain journalier* n'est pas plus en usage que *fièvre journalière*. Mais on dit, *le mouvement journalier du Ciel*, *la revolution journaliere du premier mobile*; & on ne dit pas, *le mouvement quotidien*, ni *la revolution quotidienne*. On dit encore, *l'experience journaliere*, & de bons Auteurs parlent de la sorte.

S'il faut croire les experiences journalieres que nous en avons, il n'y a point de verité dont on puisse moins douter que de celle-là.

Plût à Dieu que l'experience journaliere ne nous eût pas appris combien ces sortes d'exemples sont frequens.

Ce sont de ces bizarreries de l'usage, dont il est mal-aisé de rendre raison. Je ne parle point d'*homme journalier*, ni d'*armes journalieres*; cela ne se dit que dans le figuré; & on ne regarde icy *journalier* que dans le propre.

Discours de l'amitié des animaux. Pratique de la perfection Chrétienne.

GLORIEUX.

IL se prend quelque-fois en mauvaise part, & pour marquer l'orgueil d'une personne, elle est extrêmement glorieuse, c'est un glorieux.

L'Auteur des Satyres fait parler ainsi son Campagnard Bel esprit.

*Je ne sçay pas pourquoy l'on vente l' Alexandre,
Ce n'est qu'un glorieux, qui ne dit rien de tendre.*

Quand on joint *glorieux* avec un substantif qui ne soit pas une personne, ou qu'on met un infinitif après, il se prend toujours en bonne part, *actions glorieuses, blesseures glorieuses, non glorieux.*

Il est plus glorieux d'obeir à la Loy, que de l'avoir faite.

Il n'y a rien de moins glorieux que de rechercher la gloire, lors même qu'on la merite.

Conversations
des souhaits.
Discours
sur les
Oeuvres
de M. Sa-
rasin.

On dit cependant, *il a l'air glorieux*, pour dire, *il a l'air d'un homme vain & superbe.*

C'est la matiere, & souvent le ton qui determine ce mot à bien ou à mal, comme plusieurs autres.

Je

Je ne me trouve jamais si glorieux, que quand je reçois de ses lettres; ni si humble, que lors que je veux répondre, dit M. de Voiture, en parlant de Madame la Marquise de Rainboüillet, Glorieux en cét endroit ne marque pas seulement de la gloire, mais aussi de la vanité & de l'orgueil. Car afin que l'opposition soit juste, c'est comme s'il disoit, je ne suis jamais si vain, que quand je reçois des marques de son souvenir & de son amitié; ni si humble, que quand je veux faire réponse à une personne, dont l'esprit est si fort au dessus du mien. M. de la Rochefoucault dit dans ses Réflexions nouvelles: il est aussi honneste d'estre glorieux avec soy-même, qu'il est ridicule de l'estre avec les autres. Le mot de glorieux, qui est un peu bas, quand il se prend en mauvaise part, est relevé dans ces deux exemples par la beauté de la comparaison, & par la délicatesse de la pensée.

COMPORTER.

CE verbe est actif. On dit, *ce sont des plaisirs que comporte la jeunesse*, pour dire, *qui conviennent à la jeunesse*. On dit, *notre langue ne comporte pas un stile si coupé*, pour dire, *ne souffre pas un stile si coupé*. Ces façons de parler sont assez vieilles : mais elles sont de la Cour ; & les personnes qui ont le plus de politesse s'en servent dans le discours familier. Je ne voy pas que cela soit en usage dans les livres ; & je ne sçache pas un de nos bons Ecrivains qui se serve de *comporter* en une signification active.

RESSENTIMENT.

IL y a en qui croient que *ressentiment* se prend toujours en mauvaise part, & qu'on ne le doit employer que pour marquer son déplaisir, le *ressentiment d'une injure*. Si vous vous abandonnez à l'indignation & à la colere, vous serez blessé, non par l'injure qu'il vous a

Homelies
de Saint
Chryso-
stome sur
S. Mat-
thieu.

faite, mais par le ressentiment que vous en avez. Ce mot se prend aussi en bonne part, & signifie quelquefois reconnaissance. Cela se pourroit prouver par l'autorité de tous nos bons Ecrivains. M. d'Ablancourt dit dans les Commentaires de César : *Le ressentiment qu'elle avoit de l'estime qu'il faisoit d'elle.* M. de la Chambre dit à Madame la Marquise de Sablé : *Quoy, j'aurois perdu le souvenir & le ressentiment de toutes les bontez que vous m'avez témoignées?* Et Messieurs de l'Academie disent eux-mêmes dans une Lettre qu'ils écrivirent à M. le Cardinal de Richelieu avant l'établissement de l'Académie, *qu'elle ne vouloit recevoir l'ame que de luy, & que l'esperance de sa protection l'obligeoit à un extrême ressentiment.*

A la verité *ressentiment* tout seul, & sans regime, signifie d'ordinaire, *dépit, chagrin, colere, indignation;* je n'ay pû luy dissimuler mon *ressentiment*; je luy ay témoigné mon *ressentiment*. J'ay dit tout seul, & sans régime; car si on mettoit en avec

ressentiment, cela pourroit aller à *reconnoissance*; je luy en ay témoigné mon *ressentiment*. Ce mot prend une bonne ou mauvaise signification, parce que précède & ce qui suit, quand il regit quelque chose, ou qu'il est regi de quelque chose.

Ressentimens au pluriel n'a point de regime, & a le même sens que *ressentiment* tout seul. M. d'Ablancourt écrit dans les *Annales de Tacite*: *Il y eût esté plus glorieux de donner ses ressentimens aux interests de la République.* M. Costar dit, écrivant au Cardinal Mazarin, & faisant allusion au *Iulium sidus* d'Horace: *Cette étoile dominante vous rend aussi bien maistre de vous-même, que de tout le reste; & elle vous porte aussi-bien que cet autre Iules si celebre dans les Histoires, à sacrifier vos ressentimens aux interests de l'Etat.*

T O M B E R E N D E C A D E N C E,

Cette phrase ne s'employe gueres qu'au figuré; *un Empire qui tombe en decadence; la grandeur*

Romaine estant tombée en décadence ;
la décadence des Arts a suivy la chute
de l'Empire Romain ; depuis ce mal-
heureux moment tout alla visiblement
en décadence.

Ce ne seroit pas bien parler que
de dire , la décadence d'un Palais ,
pour la ruine. On pourroit peut-
estre le souffrir en vers , & Saint
Amand l'a dit dans sa Solitude.

*Que j'ayme à voir la décadence
De ces vieux palais ruinez ,
Contre qui les ans mutinez
Ont déployé leur insolence.*

On dit bien à la verité la décadence
d'une maison ; c'est une maison qui tom-
be en décadence ; mais alors maison
se prend pour famille , & non pas
pour bastiment.

NOMS PROPRES
mis diversément.

QUand les personnes de condi-
tion portent le nom d'une ter-
re , & qu'on leur donne du *Mon-*
sieur , ou qu'on ajoûte à leur nom
quelque titre de dignité , on met de

270 *Remarques Nouvelles*
devant le nom de la terre ; *Monsieur de Bussy, Monsieur de Montpesat, le Comte de Bussy, le Marquis de Montpesat.* Mais quand on parle de ces mêmes personnes, sans les traiter de *Monsieur*, ni leur donner aucun titre, comme les Historiens font quelquefois, on ôte le *de*, & on dit, *Bussy, Montpesat.* C'est ainsi qu'ils signent eux-mêmes, & tous les gens d'épée en usent de la sorte, hors les Princes, qui mettent leur nom de Baptême devant celui de leur maison, *Loüis de Bourbon, Charles de Lorraine.*

Les gens de Robe, qui ont un *de* à leur nom, le conservent d'ordinaire, lors qu'ils signent, comme s'ils craignoient, en le retranchant, de perdre un des titres de leur noblesse. Car ce n'est pas d'aujourd'hui que les François se sont fait honneur d'avoir un *d* à leur nom ; & le Censeur de Joachim du Bellay, après luy avoir reproché qu'il avoit mis au titre de son Livre par *L. D. B. A.* ajoute : *Tu devrois écrire au long ton surnom, attendu du mesmement*

qu'il est honeste & bien noble, comme je croy, car il y a un D.

Quand les noms ont un article avec la préposition *de*, comme le Duc de la Rochefoucault, le Marechal de la Ferté; l'article demeure toujours, quoy qu'on retranche la préposition; la Rochefoucault, la Ferté.

Bien que les noms ne soient pas des noms de terre, on ne laisse pas d'oster *de*, en ostant *Monsieur*. Ainsi quoy que nous disions, *Monsieur de Voiture*, nous disons *Voiture*, les *Lettres de Voiture*; & qui diroit les *Lettres de de Voiture*, seroit aussi ridicule que celuy qui disoit, les *Victoires de de Condé*.

Au reste, je n'ay parlé que des noms qui commencent par une consonne; car ceux qui commencent par une voyelle sont d'une autre espece, à cause de l'élision; & on peut laisser le *d*, ou l'oster, quand le nom a plus de deux syllabes, d'*Aubusson*, d'*Angenes*, d'*Ablancourt*; *Aubusson*, *Angenes*, *Ablancourt*.

Je dis quand le mot a plus de

272 *Remarques Nouvelles*
deux syllabes ; car s'il est précifement de deux syllabes , on retient d'ordinaire le *d*, d'*Vsez*, d'*Ailly*, d'*Angeau*. On ne le retranche jamais, si le mot est monosyllabe, soit qu'il y ait élision , soit qu'il n'y en ait point , d'*O*, de *Broc*, de *Thou*.

Il ne s'agit dans la Remarque que des noms qui ont *de* ; les noms qui ont *des*, ou *du*, ne perdent jamais leur *des* ou leur *du* ; des *Vrsins*, des *Roches*, des *Essars* ; du *Guesclin*, du *Terrail*, du *Prat*.

MIL, MILLE.

IL faut écrire l'*an mil*, & non pas l'*an mille* ; ce *mil* est comme adjectif, & vient de *mille simus* ; c'est comme si l'on disoit, l'*an millième* ; au lieu que dans *mille hommes*, *mille* vient du Latin *mille*, & est une espece de substantif. *Qui ne sçait*, dit M. de Balzac, que l'*or se rafine en vieillissant*, & que le *Soleil son pere est encor aussi clair l'année mil six cens quarante-deux*, qu'il estoit le jour de sa creation.

SOY, LVY.

SOY-MESME, LVY-MESME.

QUand on parle en general, sans marquer une personne particuliere qui soit le nominatif du verbe, il est certain qu'il faut toujours se servir de *soy*; on fait mille fautes, quand on ne fait nulle reflexion sur *soy*; on aime mieux dire du mal de *soy*, que de n'en point parler. Mais quand il s'agit de quelqu'un en particulier, on met *luy* au lieu de *soy*; c'est un homme qui ne fait point de reflexions sur *luy*, qui parle de *luy* sans cesse. Cependant si on avoit parlé d'une personne à qui ce *luy* pût se rapporter, on pourroit absolument user de *soy*, afin d'oster l'équivoque.

Il y a une autre occasion, où l'on met *soy* plutôt que *luy*, & c'est quand *soy* se prend pour l'exterieur. Par exemple. *Quoy-qu'il fut tres-pauvre*, dit l'Auteur de la Vie de Socrate, *il ne laissoit pas d'estre propre sur soy*. Et l'Auteur de la Vie de D. Barthelemy des Martyrs dit de

M V

274 *Remarques Nouvelles*
ce saint homme, il ne portoit point de
linge sur soy.

Quand il s'agit d'une chose, &
non pas d'une personne, on met
d'ordinaire soy.

*Le Trai-
zé du Su-
blime.*

De deux corps meslez ensemble,
celuy qui a le plus de force, attire tou-
jours à soy la vertu & la puissance de
l'autre. Cette figure porte avec soy le
caractere veritable d'une passion forte
& violente. On pourroit dire néan-
moins, attire toujours à luy, & porte
avec elle. Mais il y a cette differen-
ce entre luy & elle, que luy ne con-
vient pas generalement à la chose
qu'elle. Car on ne diroit pas, par
exemple, le vice a dans luy tout ce
qui peut le rendre odieux, comme on
diroit, la vertu a dans elle tout ce qui
peut la rendre aimable; & il faudroit
dire, le vice a dans soy, à l'exemple
du Traducteur de Longin, qui dit:
*Encore qu'un membre separé de l'autre
n'ait rien en soy de remarquable. Ce
sont des distinctions de Grammai-
re, qu'il est bon de remarquer en
passant.*

Il y a des endroits où quoy-que

le mot soit féminin, elle ne pourroit venir, au lieu de soy. Par exemple: L'Orateur doit scavoir que pas une de ces especes n'est pas parfaite de soy, s'il n'y a du grand & du sublime. Il faut dire necessairement parfaite de soy.

Soy-même se dit comme soy en general; pour se corriger de ses fautes, il faut faire mille reflexions sur soy-même, quand on ne trouve pas son repos en soy-même, il est inutile de le chercher ailleurs.

Soy-même & luy-même se disent presque également d'une personne particuliere; c'est un homme qui a bonne opinion de soy même, qui a bonne opinion de luy-même.

Le silence est le party le plus seur de celui qui se défie de soy-même; on diroit bien, qui se défie de luy-même. Reflexiões morales.

Il n'y a rien de si haïssable qu'un homme qui n'aime que soy même; on diroit bien aussi, qui n'aime que luy-même, & il semble que luy-même soit plus ordinaire, & plus élégant en prose que soy-même; au contraire, soy même a plus de grace. Educatão d'un Prince.

276 *Remarques Nouvelles*
& plus de force en poësie que luy-
même.

*Vn Heros de soy-même empruntoit tout
son lustre.*

*Se regarde soy-même en severe cen-
seur.*

*Méconnoît son genie, & s'ignore soy-
même.*

Cela ne s'entend que des cas
obliques ; car en prose & en vers au
nominatif, on met toujours luy-
même ; il a pris luy-même la peine, il y
courut luy-même.

Quand il est question d'une cho-
se, & non pas d'une personne, on
met presque toujours soy-même ; ce-
la va de soy-même ; cela parle de soy-
même. Les Auteurs les plus polis, dit
M. Costar, ne se contentent pas de
leurs premières pensées ; ils ont pour sus-
pect ce qui s'offre à eux de soy-même ;
& M. Sarasin dit d'un ouvrage qui
n'avoit point besoin d'apologie :
Il se défendoit assez de soy-même. Mais
ce qui me confirme davantage dans
ma pensée, c'est que M. Des-
preaux met par tout soy-même en ces
occasions.

*Vn discours que rien ne lie & n'em-
barrasse, marche & coule de soy-même.* *Traité des*

*Vn discours où les figures sont em-
ployées toutes seules, est de soy-même
suspect d'adresse, d'artifice, & de trom-
perie.* *Sublime.*

*Tout ce qu'il avoit de noble & de
grand se flétrit, & se seche de soy-même.*

*On pourroit peut-estre mettre
luy-même en ces endroits, mais soy-
même est assurément meilleur.*

B R A V E.

PLusieurs disent, en parlant d'un
Predicateur & d'un Avocat,
c'est un brave homme. Cela ne se peut
dire que d'un homme d'épée; & il
y a long-temps que M. de Balzac
a condamné le mauvais usage de ce
mot, en se moquant d'un Predi-
cateur, qui avoit appelé Sainte
Paule, *cette brave veuve.* Il dit à
cette occasion que l'épithete de
brave ne se peut donner à une fem-
me qui ne va point à la guerre, &
par consequent qu'il n'appartient
qu'à Penthesilée Reine des Ama-

278 *Remarques Nouvelles*

zones, qu'à Thomiris Reine des Scythes, & qu'à Zenobie Reine des Palmiréniens. Il dit encore qu'au-delà de la rivière de Loire, on dit un brave Avocat, & un brave Prédicateur; & peut-estre qu'on dit, un vaillant Avocat, & un vaillant Prédicateur, en quelque lieu plus éloigné de Paris, & plus voisin des Monts Pyrenées. Nous avons veu à la Cour, ajoute-il, un Auteur de ce païs là, qui se vançoit de tailler sa plume avec son épée. N'estoit-ce pas un vaillant Auteur? Un Prélat du même païs député à l'Assemblée des États généraux tenue à Paris, répondit à un autre député qui luy contestoit quelque chose dans l'Assemblée, hors d'icy vous n'oseriez me le soutenir l'épée à la main. C'est ainsi que M. de Balzac se réjouit sur le sujet de brave & de vaillant mis hors de leur place.

On ne laisse pas de dire dans le discours familier, & à demi en riant, vous estes un brave homme de nous estre venu voir; vous estes une brave femme d'avoir fait ce que vous m'aviez promis.

On disoit autrefois *une brave poësie*, pour *une bonne poësie*; & le Censeur de Ioachim du Bellay luy reproche en ces termes la préférence qu'il avoit donnée aux Sonnets sur les autres especes de vers : *Vela une brave Poësie, pour en mépriser & dédaigner toutes les autres excellentes Françoises.* Mais aujourd'huy *brave* ne se dit pas même des Poëtes, à moins qu'ils ne portent l'épée, & qu'ils ne ressemblent à M. de Montplésir, qui a fait de tres-belles actions, & de tres-beaux vers : Encore ce n'est pas en qualité de Poëtes qu'on les traite de *braves*; c'est seulement en qualité de guerriers.

APPRENDRE.

CE verbe a deux significations différentes, & toutes deux bonnes. Il signifie tout ensemble le *discere* & le *docere* des Latins; *j'ay appris la Langue Grecque, j'ay appris de vos nouvelles; je luy ay appris ce qu'il ne scavoit pas; vous*

280 *Remarques Nouvelles*

m'apprendrez pas à vivre. Je n'ay fait cette remarque que parce qu'il y a de gens qui font scrupule de dire, apprendre pour enseigner, & qui croient qu'il faut toujours dire enseigner. Ce seul exemple peut les détromper. On n'apprend pas aux hommes à estre bonnestes gens, & on leur apprend tout le reste.

*Pensées
de M.
Pascal.*

Il y a même des endroits où enseigner ne vaudroit rien, comme celuy-cy : Sa presence vous fit voir quelque chose de plus merueilleux encore, que tout ce qu'un bruit confus & la voix de tant de diverses nations avoit pû vous en apprendre. C'est ce que dit M. Patru, en parlant de Pomponne de Belliévre, & adressant la parole à la Reine de Suède.

SALVT.

CE mot ne se prend pas seulement dans un sens Chrétien, travailler à son salut ; la plusspart des hommes ne songent point à leur salut ; nous ne sommes au monde que pour faire vostre salut : Il se prend aussi dans un

sens polique, le salut de l'Empire, le salut de la patrie, le salut de la Ville, &c. Tous nos bons Auteurs parlent de la sorte.

On dit quelquefois salut sans re-
gime, en matiere de guerre. Comme
c'estoit un des plus habiles Generaux
d'armée qu'il y eut au monde, il ne
manqua pas de juger que son salut con-
sistoit à prevenir le Duc d'Enguien.

Relators
des Cam-
pagnes de
Rocroy &
de Fri-
bourg.

Un Ecrivain fort poly joint le
sens politique & le sens Chrétien
de salut dans une même periode,
en dédiant au Roy Casimir la Vie
du Patron de la Pologne.

Le Bien-heureux Stanislas avoit
travaillé pour le salut de la Pologne lors
qu'il vous avoit rendu victorieux des Co-
saques, des Tartares, & des Suédois,
qui en estoient presque déjà maistres:
Il a voulu travailler pour le vostre, en
vous inspirant de sacrifier à Dieu les
douceurs de la Royauté, qui estoient
les fruits legitimes de tant de victoires.

F L E V R I.

CE mot est agreable, & fort en usage dans le figuré: Nous disons *un tein fleuri*; & M. de Balzac dit à M. Chapelain: *Il ne tient ni à nos brindes, ni à nos souhaits que vous ne soyez aussi vermeil & aussi fleuri que Marc-Antoine & Dolabella.* M. Despreaux dit dans une de ses Satyres:

Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie,

S'embloit d'ortolans seuls, & de bisques nourrie?

Nous disons, *un stile fleuri, des termes fleuris, des manieres de parler fleuries.*

Le stile fleuri, dit l'Auteur de la Préface sur les œuvres de M. de Balzac, est le moins propre pour toucher les passions. Le même Ecrivain dit, en parlant du stile de M. de Balzac: *Il est à craindre que ce grand nombre de termes fleuris & d'imaginations éclatantes n'ébloüissent les jeunes esprits.* Et M. le Chevalier de Méré après avoir loüé M. le Marechal de Clerembaut d'une pensée

délicate, exprimée agreablement; & luy avoir dit même, *on ne peut rien souhaiter de plus fleuri*; luy fait dire ensuite, *je suis pourtant l'homme du monde qui cherche aussi peu ces manières si fleuries.*

Au reste *fleuri*, à l'égard du stile, se prend d'ordinaire en mauvaise part, & on en peut juger par les exemples suivans.

L'ay crû qu'en traduisant S. Paul, il ne m'estoit pas permis de me servir d'un stile fleuri & affeté.

*Discours
sur la para-
phrase
des Ep. de
S. Paul.
Traité des
Sublime.*

Il n'y a personne qui ne voye bien que ce discours est en effet plus fardé & plus fleuri que grand & sublime.

En fardant ainsi cette pensée, il l'a rendue basse & fleurie, de terrible qu'elle estoit.

COMMENT IL FAUT
prononcer de au commen-
cement des mots.

LA syllabe *de* est un autre écueil où les provinciaux ne manquent guères d'échoüer dans la prononciation. On a encore fait les réflexions suivantes pour l'amour d'eux; &

284 *Remarques Nouvelles*

s'ils se donnent la peine de les lire attentivement, il ne leur sera pas difficile de bien prononcer. Tous les mots composez de la syllabe *de*, & d'un mot qui commence par une voyelle, ont un *e* muet, comme *desarmer*, *desaccoûter*, *desesperer*, *desagreable*, *desavantage*; car l'*s* qui se met après *de* se prononce comme si elle n'y estoit point jointe, & qu'elle fut attachée à la voyelle suivante, *des-armer*, *des-accoûter*, *des-esperer*, *des-agreable*, *des-avantage*, &c. à quoy il faut ajoûter *desormais*, qui vient de l'*oramai* des Italiens.

Tous les autres mots ont un *e* masculin dans la prononciation aussi bien que dans l'ortographe, soit qu'ils viennent directement du Latin, & presque sans nulle alteration, comme *débiliter*, *débiteur*, *déclarer*, *déclamer*, *défondre*, *definir*, *dégenerer*, *déliberer*, *délicat*, *délices*, *dénoncer*, *dépendre*, *déplorer*, *déposer*, *dériver*, *désister*, *désoler*, *dévorer*, *dévoüer*, *dévoit*, *dévotion*, &c. soit qu'ils viennent indirectement du Latin, ou qu'ils ayent une autre origine,

comme déboursier, débaucher, décheoir, décadence, décapiter, défaillance, défrayer, défricher, dégast, dégouster, dégrader, dépourveu, dérober, dérouie, désiller, &c. soit aussi qu'ils fassent un composé avec le verbe simple tout entier, & la proposition de négative semble au *dis* des Italiens, comme déboucher, déboutonner, débrider, découdre, décharger, défaire, déferrer, délier, déloger, démeler, démeubler, démonter, dénoüer, désaisir, détendre, &c. soit enfin qu'ils soient composez de la preposition de négative, & du verbe simple estropié, comme débarrasser, déballer, débarquer, décourager, détacher, développer, qui sont formez de la négative de & des simples embarrasser, emballer, embarquer, encourager, attacher, envelopper, qu'on abregé, & qu'on estropie, pour en faire des composez.

Ces principes sont vniversels, & il n'y a que sept ou huit mots d'exception. Par exemple, devoir, demander, desirer, demeurer, devancer, deviner, devin, desastre, deviner, de-

286 *Remarques Nouvelles*
goutter, & en terme de Palais, de-
bouter, qui est composé de la pré-
position de, & du vieux mot *bouter*,
qui signifie *mettre*.

SOUFFRANCE, DELIVRANCE.

LE mot de *souffrance* se joint avec
les personnes & avec les choses.
On dit, *la souffrance des Galériens*, *la*
souffrance des Prisonniers. On dit aussi
la souffrance du mal, en l'opposant à
la jouissance du bien; & le Tradu-
cteur de l'Imitatiou de Iesus-Christ
parle de la sorte, aussi-bien que le
nouveau Traducteur de Rodriguez:
Le parfait mépris du monde, l'ardent
desir d'avancer dans la vertu, l'amour
de la discipline, le travail de la peniten-
ce, & la souffrance de tous les maux pour
l'amour de Iesus-Christ, donnent une
merveilleuse confiance à une ame.

Imitation
de Iesus
Christ.

Pratique
de la per-
fection
Chrétien-
ne.

Un Religieux ne doit pas seulement
chercher son avancement spirituel dans
l'Oraison, dans la méditation, & dans
les consolations interieures, mais aussi
dans la resistance aux tentations, dans
la mortification de ses sens, dans la
souffrance des injures.

Pour délivrance, il se joint avec les personnes & avec les lieux; il ne se joint pas avec les choses: On dit, *la délivrance d'un Prisonnier, la délivrance de la Terre Sainte, la délivrance de la ville de Paris*; mais on ne dit pas fort bien, *la délivrance des maux, la délivrance des peines*, comme le disent d'autres Traducteurs.

Il annonce à tous, *aux méchans, aux impies, aux ennemis de Dieu, aux aveugles assis dans les ténèbres & dans l'ombre de la mort, le pardon des pechez, la délivrance des peines, &c.*

Ils n'avoient pas eû soin de couper cette racine malheureuse, qui produisoit tous les maux dont ils demandoient la délivrance.

On ne laisse pas d'user de *délivrance*, en parlant d'un mal; mais on ne luy donne point alors de régime; & nous en avons un bel exemple dans l'Oraison funébre de la Reine d'Angleterre, en un endroit où il est parlé du naufrage dont la Princesse fut délivrée: *Elle vit perir ses Vaisseaux, & presque toute l'esperance d'un si grand secours; l'Amiral*

où elle estoit, conduit par la main de ce luy qui domine sur la profondeur de la mer, & qui dompte les flots soulevez, fut repoussé aux Ports de Hollande, & tous les peuples furent étonnez d'une délivrance si miraculeuse.

TOURS, IRREGVLIERS, ELEGANS.

LEs exemples feront entendre ce que je veux dire. M. Mau-croy dit dans la seconde Homélie de Saint Iean Chrysofome au peuple d'Antioche : *Ce lieu, qui nous a donné la naissance, nous l'évitons comme une embûche; & M. Patru dit dans le Plaidoyer pour Madame de Guenegaud; Cependant cette souveraine les nouvelles constitutions la dégradent, toute son authorité est anéantie; & pour toute marque de sa dignité, on ne luy laisse que des réverences. La Supérieure ne fait rien qu'on ne condamne; ses plus innocentes actions, on les noircit.*

Il semble qu'il faudroit dire régulièrement, nous évitons comme une embûche, ce lieu qui nous a donné la naissance

naissance, cependant les nouvelles constitutions dégradent cette souveraine ; on noircit ses plus innocentes actions. On parle ainsi dans la conversation & dans un livre tout simple ; mais dans une action publique, qui est animée de la voix, & qui demande une éloquence plus vive, le tour irrégulier a meilleure grace. C'est en ces rencontres qu'il est permis quelquefois aux orateurs, aussi-bien qu'aux Poëtes, de se dispenser des regles scrupuleuses de la construction ordinaire ; & on peut presque dire du Sermon & du Plaidoyer, ce que l'Auteur de l'Art poëtique, dit de l'Ode :

*Son stile impetueux souvent marche
au hazard ;*

*Chez elle un beau desordre est un
effet de l'art.*

Mais si ces sortes d'irregularitez sont élégantes dans la prose, elles le sont encore plus dans la poésie, qui est d'elle-même un peu impetueuse, & qui n'aime pas tant un langage tout uni. Il y en a un exemple dans l'Ode à Acanthe :

N

*Je jôuis d'une paix profonde ;
Et pour m'asseurer le seul bien
Que l'on doit estimer au monde ,
Tout ce que je n'ay pas , je le compte
pour rien.*

On diroit regulierement, je compte pour rien tout ce que je n'ay pas ; mais tout ce que je n'ay pas, je le compte pour rien, est plus Poëtique, & plus beau. Aussi nos excellens Poëtes prennent ce tour-là dans les endroits animez,

*Ces moissons de laurieurs, ces hon-
neurs, ces conquestes,
Ma main, en vous servant, les trou-
ve toutes prestes.*

MAISON, FAMILLE.

QUAND on parle des Princes, ou des gens de qualité, on dit, *la maison ; la maison de Bourdon ; la maison de Montmorency ; la maison d'Aubusson ; il est de cette maison ; c'est une grande maison ; & ce seroit parler improprement, que de dire d'un grand Seigneur, ou même d'un Gentilhomme d'ancienne noblesse, il est de cette famille, pour marquer*

sa race. Au contraire, quand on parle de personnes moins élevées, comme Bourgeois, de Marchands, de gens d'affaires, on dit *famille*, au lieu de *maison*; *il est d'une bonne famille de Paris*; *c'est une ancienne famille*. Cela se dit aussi des gens de Robbe, quand ils sont de famille de Robbe, & qu'ils ne viennent pas de Seigneurs; comme, *il y a eû des Conseillers de la maison de Foix*.

Neanmoins on use quelquefois du mot de *famille*, au lieu de *maison*, quand on y joint une épithete qui le releve, & qui l'annoblit en quelque sorte. M. l'Archevêque d'Ambrun, Evêque de Mets, qui parle si bien, & qui fait paroître son éloquence en tant d'occasions importantes, dit dans la défense du droit de la Reine à la succession des Couronnes d'Espagne: *C'est la divine Providence qui élève, qui abbaïsse, & qui aneantit, ainsi qu'il luy plaît, les familles Royales de Xerxes & des Alexandres*. Il dit encore dans le même livre, en parlant des descendants du Roy Pelage: *Toute la famille Royale a esté ap-*

pellée généralement à la succession de la Couronne. M. de Condom dit dans l'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre : *Elle eût dequoy satisfaire sa noble fierté , quand elle vit qu'elle alloit unir la maison de France à la Royale famille des Stuars.* On peut ajoûter ce que dit M. Fléchier dans l'Oraison funebre de Madame la Duchesse de Montausier : *Sij'avois à parler devant des personnes que l'ambition, ou la fausse gloire attache au monde, je m'accommoderois à leur foiblesse, & à la coûtume ; & relevant la naissance de nostre illustre Duchesse, j'irois leur chercher dans l'histoire ancienne les sources de la noble famille d'Angennes.*

Famille se dit au lieu de maison en matiere de médailles ; les medailles Consulaires se distinguent par les familles Romaines ; les curieux disposent toutes ces médailles , que nous appellons Consulaires , par l'ordre des familles Romaines ; la médaille que Trajam fit fabriquer en faveur d'Horatius Cocles, se rapporte à la famille Horatia ; & c'est pour cela, peut-estre, qu'on dit, la famille des Scipions, la

famille des Césars, quand même il n'est point question de médailles. Octavius Cesar, dit l'Auteur des Hommes Illustres de l'ancienne Rome, passa de la famille des Octaviens en celle des Iules; & M. de Segrais dit dans sa Preface sur l'Enéide: Plusieurs Auteurs Grecs estoient de leur sentiment, sans parler de Iules César, & d'Auguste son fils adoptif, qui prenoient un grand interest à authentifier cette chimere, pour faire croire que la famille des Césars estoit descendue d'Énée. Amiot parle toujours de la sorte.

N'est ce point aussi que nous traitons en Bourgeois de Paris ces Bourgeois qui estoient les maistres du monde, & que nous confondons les Consuls & les Senateurs de Rome avec nos Presidens & nos Conseillers, qui tirent leur noblesse de la Robbe?

Quoy qu'il en soit, *famille* se dit, à l'égard des anciens Romains, plutôt que *maison*, comme *maison* se dit plutôt que *famille* à l'égard de tout le reste qui est noble par l'épée.

Il y a une autre occasion où *famil-*

294 *Remarques Nouvelles*
le se dit des gens de qualité, aussi bien que des Bourgeois & du peuple; c'est quand on prend ce mot dans une signification plus étroite, & qu'on entend par *famille* le pere, la mere, les enfans, & les parens les plus proches. Ainsi nous disons d'un grand Seigneur, *il est broüillé avec sa famille*: Nous dirions d'un homme de la premiere qualité qui seroit criminel d'Etat, *toute sa famille s'est allé jeter aux pieds du Roy, pour demander sa grace*. Le mot de *famille* en ce sens se dit des Roys mêmes; & il y a de la difference parmy nous entre *la famille Royale & la maison Royale*. *La famille Royale* ne comprend gueres que le Roy, la Reine, les Enfans de France; & c'est ce que M. de Condom fait entendre, en disant de la feu Reine mere: *Aprés nous avoir donné une Reine seule capable par sa pitié & par ses autres vertus Royales, de soutenir la réputation d'une Tante si illustre; elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'Univers avoit de plus grand, que Philippe de France son second fils*

épousast la Princesse Henriette. La maison Royale comprend tous les Princes du Sang de France. Cependant, si on disoit, la famille Royale des Bourbons, le mot de Bourbon donneroit à famille la signification de maison.

Enfin, pour n'avoir plus rien à dire sur ce sujet, maison & famille se confondent quelquefois, quand il s'agit du domestique & du ménage; une femme qui a soin de sa maison, qui a soin de sa famille; qui gouverne bien sa maison, qui gouverne bien sa famille; le jeu & la débauche ruinent les plus riches maisons, les plus riches familles; c'est une maison ruinée, c'est une famille ruinée. Cependant, quand on parle des gens de qualité, maison est plus propre en ces endroits-là mêmes, que famille. mais aussi, quand on ne parle que de Bourgeois, maison se dit bien; c'est une maison fort réglée, c'est une maison d'honneur; les marchandes gouvernent mieux leur maison que les Dames de la Cour.

Il y a néanmoins de la différence ne re établir sa famille, & établir sa

296 *Remarques Nouvelles*
famille ; & on dit d'un homme qui
a amassé des richesses , *il a bien éta-*
bly sa maison. Et c'est en ce dernier
sens qu'on dit , *un tel a fait une bon-*
ne maison. Nous disons encore , *avan-*
cer sa maison ; il n'a rien épargné pour
avancer sa maison : Et M. Regnier
parle de la sorte dans la Pratique de
la perfection Chrétienne. *Imaginez-*
vous un pere de famille , qui a du cœur,
& qui a beaucoup d'enfans, qui sont tous
capables d'avancer sa maison. Qui di-
roit , *avancer sa famille ,* ne parleroit
pas correctement.

HABILISSIME , GRANDISSIME ,
Bellissime , Rarissime.

CES superlatifs se disent dans le
discours familier , & les gens
de la Cour en vsent souvent. Quand
on leur demande si un homme est
habile , ils répondent , *habillissime.*
On dit , *il a fait une grandissime for-*
tune , elle est belle , bellissime ; ce livre
est rare , rarissime. Tout cela ne s'é-
crit point , & ne se dit point en pu-
blic ; & il n'y a gueres d'apparence

que ces superlatifs, qui sont contre le genie de nostre Langue, entrent jamais dans les livres; c'est bien assez pour eux d'estre soufferts dans la conversation. Les Italiens & les Espagnols ont en cela de grands avantages sur nous; si c'en est un, d'estre riche en superlatifs, & d'avoir la liberte de s'en servir quand on veut. Leurs Langues sont pleines de ces termes propres à exagerer les choses, & leurs livres en sont remplis: mais ce qui doit nous consoler, c'est qu'ils n'ont pas plus de comparatifs que nous, & qu'ils sont contraints de dire, *più dotto*, *mas doto*, comme nous disons *plus docte*; car s'ils ont *megliore*, *peggiore*, *maggiore*, *minore*, *mejor*, *majoyor*; nous avons aussi *meilleur*, *pire*, *majeur*, *mineur*. A la verité ces deux derniers mots ne sont point des termes de comparaison, pour exprimer *plus grand*, *plus petit*; & il faut avoüer de bonne foy qu'à cét égard les François doivent ceder aux Italiens & aux Espagnols: mais les Hébreux leur cedent aussi; & ils

font même de ce costé-là plus pauvres que nous, n'ayant ni superlatifs, ni comparatifs : ce qui me fait croire que ce ne sont pas-là les véritables beautés d'une Langue, & que la Françoisé peut en marquer comme l'Hebraïque, sans cesser d'être la plus belle Langue du monde.

J'ay dit qu'*habillissime*, *grandissime*, &c. ne s'écrivent point; cela s'entend dans des ouvrages sérieux; car dans une lettre familière & enjouée, ou dans quelque autre pièce de ce caractère, on pourroit se servir d'*habillissime*, comme M. de Balzac s'est servy de *circospectissime*, en écrivant à M. Chapelain : *La sagesse est le caractère universel de tous vos écrits; vous estes circospectissime dans les moindres actions de vostre vie.*

MECHANCETE.

CE mot signifie quelquefois un mauvais office; *il m'a fait une méchanceté; on luy a fait mille méchancetes; mais cette façon de par-*

ler n'est gueres que du discours familier, & on ne s'en fert point trop dans les livres. Car c'est le destin des dictions nouvelles, de demeurer long-temps dans la conversation, avant que de passer outre: Il y en a même plusieurs qui y demeurent toujours, & qui n'entrent tout au plus que dans les billets & dans les lettres. Cependant un de nos maistres croit que *méchancetés* pour *mauvais office* peut dès à cette heure trouver sa place par tout.

EPINEUX.

IL se dit toujours dans un sens métaphorique, *une question épineuse, une negotiation épineuse, des affaires épineuses.*

Les hautes speculations des sciences; dit M. Godeau, *sont trop épineuses pour des esprits si délicats.*

Engagez-vous, dit M. Maucroix, *dans cette voye étroite & épineuse du salut.*

*Discours
sur les
Epistres
de Saint
Paul.*

Nos bons Auteurs n'employent *épineux* que de cette sorte; & ils ne disent jamais dans le propre, *une terre*

Homelies

de Saint
Chrysoft.
du peuple
d'Antio-
che.

300 Remarques Nouvelles

épineuse, un champ épineux : Ils disent, une terre toute couverte d'épines, un champ plein de ronces. On ne dit pas même une rose épineuse, ou on ne le dit tout au plus qu'en vers ; encore ne sçay-je si épineux se diroit bien directement de la rose, & sans prendre le tour que M. Godeau prend dans son Cantique :

*Rose à la feüille délicate,
Qui d'un éclat si lumineux,
Au milieu d'un trône épineux,
Etalles ta pourpre incarnate.*

Épineux joint à trône, & suivi de pourpre, semble avoir avec le propre quelque chose de figuré, qui le fait passer.

E L E V E.

CE mot, en termes de peinture, signifie disciple ; & nous l'avons pris du mot Italien *allievo*, qui veut dire la même chose ; un tel est l'élève de M. Mignard ; c'est son élève. Nous ne renfermons pas ce mot dans la peinture ; & nous disons tous les jours d'un homme, qui est formé de la main d'un autre ; qui s'at-

tache à un autre, pour apprendre à bien prescher, ou à bien écrire, en prenant ses instructions, & en suivant ses exemples, c'est son élève.

DISGRACE, Disgracié.

CE mot de *disgrace* se dit proprement, pour marquer le malheur d'une personne; la *disgrace* d'un favori; tout le monde luy a témoigné de l'amitié dans sa *disgrace*. Il y en a qui prennent *disgrace* pour indignation; encourir la *disgrace* du Prince; tomber dans la *disgrace* de Dieu.

Ces malheurs ne sont malheurs que de nom; mais la véritable misère est de tomber dans la *disgrace* de Dieu vivant.

Vous devriez bien plutôt choisir de tomber dans l'inimitié de tous les hommes, que dans la *disgrace* de Iesus.

Je connois des personnes tres-intelligentes, qui n'aiment point ces façons de parler, & qui feroient scrupule de s'en servir.

Disgracié, se dit de celuy qui est mal auprès du Prince, & que l'on a chassé de la Cour; ou qui a

Homelies
de Saint
Chryso-
st. au
peuple
d'An-
tio-
che.

Imitati-
on
de Iesus-
Christ.

perdu les bonnes graces d'une autre personne; mais il ne se dit pas élégamment d'une personne malfaite; *c'est une personne disgraciée*, disent quelques uns; il faudroit au moins ajoûter *de la nature*, quand ce ne seroit que pour oster l'équivoque. Cependant je pourrois bien me tromper après ce qu'à dit l'Auteur des Réflexions morales: *Il y a des personnes à qui les défauts sient bien, & d'autres qui sont disgraciées avec leurs bonnes qualitez.* J'aimerois encore mieux *une personne disgraciée*, qu'*une matiere disgraciée*, comme disoit un Gentilhomme que cite M. de Balzac: *Il ne fut jamais une matiere si seche, sterile, & comme parle le Gentilhomme de Poitou, une matiere si disgraciée.*

DEUX PARTICIPES,
dont l'un commence, & l'autre
finit la période.

EXEMPLE. *V. A. Royale*
ayant receu de Dieu une éminence
d'esprit proportionnée à la grandeur
de sa naissance, & une lumiere qui luy

fait discerner & honorer avec une pieté respectueuse les choses saintes; j'ose me promettre qu'elle ne desagrera pas que je me donne l'honneur de luy offrir cette traduction nouvelle, ne doutant point qu'elle n'ait une estime toute particuliere pour un ouvrage qui s'en est aquis une si generale dans le monde. Ces deux participes, ayant receu, & ne doutant point, dont l'un commence, & l'autre finit la période, ne font pas, ce me semble, un bon effet; je croy que la periode auroit plus de grace, s'il y avoit un participe de moins.

AVOIR OBLIGATION
de faire.

PLUSIEURS disent & écrivent, j'ay obligation de faire cela; les enfans ont une obligation naturelle d'assister leur pere; l'obligation qu'ont les Sujets de servir leur Prince, est indispensable.

Quelques-uns de nos Maistres disent que cette phrase n'est point françoise, & qu'il faut dire toujours,

je suis obligé de faire cela ; les enfans sont obligez d'assister leur pere ; les Sujets sont obligez de servir leur Prince. Ils avoient néanmoins qu'on peut dire , *c'est une obligation naturelle d'assister son pere , de servir son Prince ; c'est une obligation indispensable.* Suivant ce principe , *obligation* ne se joint en nostre Langue avec le verbe , *avoir* , que pour exprimer qu'on est redevable , à cause des services qu'on a receus ; *je vous ay obligation de ce que vous avez fait pour moy , c'est un homme à qui j'ay obligation.*

Aprés tout *avoir obligation de faire , d'assister , de servir , &c.* est si commode , & tant de gens parlent de la sorte , qu'il y a grande apparence que cette méchante phrase deviendra bonne avec le temps , si elle ne l'est déjà devenuë ; car le temps fait aux expressions ce qu'il fait aux fruits ; il les meurit insensiblement , pour ainsi parler , & leur oste peu à peu ce qu'elles avoient de rude à leur naissance. On dit aussi , *avoir obligation d'estre , avoir des obli-*

gations d'estre. Outre que mon inclination & ma raison me donnent à vous, je suis bien-aise d'avoir encore des obligations infinies d'estre toujours, &c. On dit même, estre dans l'obligation de faire. L'obligation où j'estois de luy en rendre mes tres-humbles actions de graces, écrit M. de la Chambre à M. le Marquis de Pianesse. C'est la commodité, qui a introduit toutes ces phrases; car elle sert beaucoup à introduire les locutions les moins françoises, jusqu'à celles qui sont le plus opposées au genie de nostre Langue: Tellement que si un mot nous venoit d'un pais barbare, & qu'il fut fort à nostre bienféance, nous nous en servirions à peu près comme nous nous servons de ces Indiennes, que l'on porte dans la chambre depuis quelques années, & qui pour estre un habillement étranger tout-à fait contraire aux modes françoises, ne laissent pas d'estre communes, parce qu'elles sont commodes.

Lettres
de M. de
Voiture.
Lettres
de M. de
la Cham-
bre.

MIGNON.

C E mot n'a gueres lieu que dans le discours familier, encore sa signification est-elle assez resserrée. Du temps de Henry III. les Favoris s'appelloient, *les mignons du Roy*: Mais sous le Regne de Louis XIV. on ne donne ce nom qu'aux enfans, quand on les caresse; ou si on le donne à d'autres, c'est en souïrant, & un peu en colere, *vous estes un joly mignon*. Les femmes disent cela plutôt que les hommes; & j'ay veü dans une Lettre qu'une Dame de grand merite écrivoit à un homme de qualité son parent & son amy: *Je vous trouve un plaisant mignon, de ne m'avoir pas écrit depuis deux mois.*

L'adjectif se dit quelquefois, & se dit élégamment, *un visage mignon*; elle a quelque chose de fort mignon dans le tour du visage; cela est bien mignon, en parlant d'un ouvrage de l'art travaillé délicatement, & même d'un ouvrage d'esprit, où il y a beaucoup de finesse.

V E N U S T E'.

SI nous en croyons M. Ménage, ce n'est pas seulement un bon mot, c'est un beau mot que *venusté*. Il s'en déclare nettement dans la premiere édition de ses Observations sur la Langue Françoise, & il trouve mauvais dans la seconde, que l'Auteur des Doutes ait eû un scrupule sur ce mot. Il se plaint même de luy, comme d'un homme qui a eû de méchantes intentions. *L'Auteur des Doutes*, dit-il, *m'a voulu ridiculiser sur ce que j'ay dit que le mot de venusté estoit tres-beau, & que je m'en servois volontiers.* Je ne sçay pourquoy un homme de la reputation & du caractere de M. Menage se va commettre, de gayeté de cœur, avec un campagnard inconnu. Je ne sçay même quel sujet il a d'en vouloir tant à ce Bas-Breton; car quelque estime & quelque respect que j'aye pour M. Ménage, je ne puis m'empescher de prendre un peu le parti d'un pauvre provincial,

qui me paroist innocent , & qui est d'une Province où j'ay quantité d'amis.

Il me semble que M. Ménage devroit estre content du Gentil-homme Provincial , qui l'a loué plus d'une fois : Et j'ay oüy dire aussi qu'il en fut content d'abord ; mais que quelques-uns de ses amis luy tournerent l'esprit là-dessus. On m'a dit même que sc̄achant s'il se devoit fascher , il mit l'affaire en déliberation dans sa Mercuriale , & que le resultat de la conferance fut qu'il se fâcheroit. Ce sont de cruels amis que ces amis-là , & M. Ménage pourroit leur dire avec raison :

*Horat.
Epist. lib.
2. Ep. 2.*

Pol me occidistis amici.

Pour moy , je ne puis croire que l'Auteur des Doutes ait voulu rendre ridicule M. Ménage , ou , afin de me servir de son mot , le *ridiculiser*. Les Bas Bretons sont francs & sinceres, mais ils ne sont pas moqueurs ; & on peut juger de l'intention de Provincial par ses paroles : Elles sont simples & naturelles ; &

de quelque costé qu'on les regarde, il n'y a rien qui sente la raillerie. Les voicy : *Ce sçavant homme, qui a une si profonde connoissance des Langues, & qui a fait de si curieuses observations sur la nostre, se declare hautement pour venuité : Il le trouve fort à son gré, & l'on diroit que c'est son mot favori.* Est ce se moquer de M. Ménage, que de l'appeller, *sçavant homme* ? Ne l'est-il pas en effet, & avons-nous en France un homme plus universel ? En avons-nous un qui soit tout ensemble, comme luy, Grammairien, Poëte, Jurisconsulte, Historien, Philosophe ? C'est dommage qu'il ne soit aussi Theologien : S'il avoit leû Saint Augustin & Saint Thomas autant qu'il a leu Coquillart & Rabelais, qu'il cite à toute heure, ce seroit le premier homme du monde.

Est-ce railler M. Menage, que de dire qu'il *a une profonde connoissance des Langues, & qu'il a fait de curieuses observations sur la nostre* ? Il ne faut que lire ses livres, pour estre convaincu que le Provincial parle

310 *Remarques Nouvelles*
serieusement; & il faudroit que ce
Bas-Breton fut fou, pour faire le
plaisant si mal-à propos. Il faut
donc que la plaisanterie soit cachée
dans ce qui suit. Mais je ne voy pas
qu'on rende ridicule M. Ménage,
en disant qu'il se declare haute-
ment pour venusté; qu'il le trouve
fort à son gré, & qu'on diroit que c'est
son mot favori. Car enfin on ne rend
pas d'ordinaire un Auteur ridicule,
en le citant, quand on ne luy fait
dire que ce qu'il dit. Or M. Ménage
ne dit-il pas sur le mot de *venusté*:
ce mot est tres-beau, & je m'en sers vo-
lontiers? N'est-ce pas se declarer
pour *venusté*, que de parler de la sorte?
N'est-ce pas dire que ce mot luy
plaît, & qu'il l'aime fort? L'Auteur
des Doutes ne dit que cela, quoy-
qu'il s'exprime d'une autre maniere:
ou s'il dit quelque chose de plus, ce
n'est que pour sçavoir si ce mot que
M. Ménage trouve tres-beau, &
dont il se sert volontiers, est au goût
de Messieurs de l'Academie; ce n'est
que pour avoüer son ignorance, en
disant qu'il ne l'a jamais oui dire à

sur la Langue Françoise. 311
personne. Je ne sçay, Messieurs, dit-
il, si ce mot, avec toute sa beauté, vous
plaît autant qu'à M. Ménage, & si
vous vous en servez aussi volontiers que
luy: je ne sçay même s'il se dit, du moins
je ne l'ay jamais oïi dire à personne. Il
n'y a, ce me semble, qu'en matie-
re de Foy, qu'il n'est pas permis de
douter: mais dans tout le reste les
doutes sient bien, particulièrement
aux Provinciaux & aux Campag-
nards; qui, quelque étude qu'ils
fassent, ignorent toujourns la moi-
tié des choses, ou sçavent mal ce
qu'ils sçavent. Je ne m'étonne pas
que M. Ménage ne doute de rien, luy
qui a demeuré quarante trois ans à
Paris, comme il nous fait la grace
de nous l'apprendre; mais je m'é-
tonne qu'il soit surpris qu'un Bas-
Breton, qui n'y a jamais esté, ou
qui n'y a esté qu'en passant, doute
de tout. M. Ménage dira peut-estre
qu'on doit le croire sur sa parole, &
qu'une autorité cōme la sienne vaut
bien celle de l'Academie Françoise:
je veux que cela soit; mais le Bas-
Bretons sont de gens de dure créan-

Observa-
tions sur
la Lan-
gue Frā-
çoise, 2.
Edit p.
543.

312 *Remarques Nouvelles*
ce, & sur tout l'Auteur des Dou-
tes qui s'est mis en teste, suivant
les principes de M. de Vaugelas,
que l'autorité d'un seul homme,
quelque intelligent qu'il soit, ne
regle jamais l'usage en matiere de
Langue.

Au reste, je ne comprends pas
pourquoy M. Ménage reproche au
Provincial que la passion l'aveugle:
car puis que j'ay commencé à le
défendre, il ne faut pas que je l'a-
bandonne. *La passion que l'Auteur
des Doutes a de me réprendre*, dit M.
Ménage, *l'a tellement aveuglé en cet
endroit, qu'il ne s'est pas apperçeu que
l'existence du mot de venusté estoit
clairement prouvée dans le Chapitre de
mes observations, contre lequel il écrit.
Car il paroît par ce Chapitre, que Ioa-
chim du Bellay s'est servy de ce mot, &
Charles Fontaine de celui de venusté.*
Je n'avois point encore ouï par-
ler de l'existence d'un mot clairement
prouvée; & je ne sçay ce que M. Mé-
nage entend précisément par l'exi-
stence de venusté. S'il veut dire que
ce mot estoit autrefois en usage, il se
contre

contredit un peu luy-même, en disant que Ioachim du Bellay a employé *venusté*, & que Charles Fontaine l'a repris d'avoir dit *venusté*, au lieu de *venusteté*. Le Provincial ne peut pas estre assez aveugle, pour ne s'estre pas apperceû de ces deux témoignages contraires, en lisant le chapitre des Observations, qui a pour titre *Venusté*. Mais il ne s'agit pas de cela; & l'Auteur des Doutes pourroit dire à l'Auteur des Observations: Je ne suis pas en peine si *venusté* se disoit il y a six ou sept vingts ans; ce qui m'embarasse, c'est si on peut maintenant user de ce mot dont vous vous servez volontiers, & c'est sur cela que j'ay consulté Messieurs de l'Academie; il m'importe peu que nos vieux Auteurs ayent dit *venusté*, à moins que les bons Ecrivains de nostre temps ne le disent.

Si M. Ménage entend par *l'existence de ce mot clairement prouvée*, que *venusté* est un mot étably & usité parmy nous; il ne prouve rien en produisant le témoignage de Ioachim du Bellay. Ce n'est pas raison.

O

ner juste en matiere de Langue, que de dire: Ioachim du Bellays'est servi d'un mot; donc nous pouvons nous en servir. Selon cette logique, *tourbe*, *molestie*, *vocable*, & plusieurs autres termes qu'employe cét Auteur dans le même Livre, où il use de *venusté*, seroient de bons mots presentement; ce n'est pas, dis-je, raisonner juste; car le mot qui estoit alors en usage, n'y est plus peut-estre; & c'est à quoy M. Menage ne fait pas, si je l'ose dire, assez de réflexion, en decidant d'ordinaire les questions presentes de la Langue, par le témoignage de Coquillard, de Marot, de Rabelais, & des autres Ecrivains des regnes passez.

L'Auteur des Doutes confesse bonnement qu'il n'a jamais oüi dire *venusté* à personne. *Je le croy*, dit M. Ménage; *car ce mot n'est pas un mot de Province; & j'apprends de son Epistre dédicatoire à Messieurs de l'Academie, qu'après avoir voyagé dans sa jeunesse, il s'est retiré aux champs dans le fond de la Bretagne, le lieu de sa naissance, & qu'il n'a jamais*

eût de commerce ny avec le grand monde, ny avec les honnestes gens de Paris. Mais moy, qui ay veü toute ma vie, & le grand monde, & les honnestes gens de Paris, c'est toûjours M. Ménage qui parle, je luy proteste de mon costé que j'ay souvent oüy dire ce mot à plusieurs gens de Lettres, & particulièrement à M. Chapelain, qui est un de nos meilleurs Auteurs, & un des plus grands sujets de l'Academie Françoise.

Voilà bien des choses en peu de paroles, puisque le mot de *venusté* n'est pas un mot de Province, M. Ménage ne doit pas trouver étrange qu'un Provincial doute s'il est bon. Mais depuis quand un mot est-il tellement renfermé dans la Cour & dans la Cour & dans Paris, qu'il ne s'échappe point dans les Provinces, où tant de gens de la Cour & de Paris vont incessamment? Il est vray que M. Chapelain, à qui M. Ménage a oüy dire *venusté*, n'estoit pas un grand voyageur; mais c'estoit un assez grand faiseur de Lettre, & comment n'a t-il point communiqué

venusté aux Provinciaux avec qui il avoit commerce : Mais d'où vient que M. Ménage cite seulement M. Chapelain ? Ne sçait-il pas luy, qui a fait de si agreables observations sur le Droit, que le témoignage d'un mort n'est pas recevable, quand il n'y a nul écrit qui l'autorise ? Que ne citoit-il Madame de la Fayette & Madame de Sévigny, qui sont de sa connoissance, & qui sont des personnes du grand monde ? Leur témoignage, à l'égard de *venusté*, auroit beaucoup mieux valu que celui de M. Chapelain.

*Amœnitate
juris.*

Quoy-que le Bas Breton n'ait pas nié que *venusté* fût un beau mot, & qu'au contraire il l'ait supposé beau sur la parole de M. Ménage, en disant à Messieurs de l'Academie, *je ne sçay si ce mot, avec toute sa beauté, vous plaît autant, &c.* M. Ménage, qui a entrepris de bien établir *venusté*, dit contre son adversaire prétendu : *Après avoir montré que le mot de venusté avoit esté employé il y a plus de six ou sept vingts ans par deux celebres Ecrivains, il me reste à prouver que*

c'est un beau mot. Mais qui en peut douter que nostre Provincial, puisque ce mot nous fait souvenir de Venus & des Graces? La jolie raison! Par malheur cela prouve trop; car venusteté, que M. Ménage condamne, nous fait souvenir de Venus & des Graces, aussi bien que venusté: ainsi, sans y penser, il dit le pour & le contre.

Mais quoy que venusté soit un très beau mot, ajoute-t-il, ce n'est pourtant pas mon favori, comme le dit, en raillant nostre Gentilhomme campagnard. M. Ménage s'est mis en teste que le Bas-Breton raille, & on ne scauroit luy oster cela de l'esprit. Cependant, si nous en croyons les amis du Bas-Breton, il n'entend par ces paroles, l'on droit que c'est son mot favori, que ce que M. Ménage entend luy-même, quand il dit, ce mot est tres-beau, & je m'en sers volontiers. Il n'y a rien en cela que de serieux: ce qui est plaisant, c'est que M. Ménage veut faire croire que le Bas-Breton a autant d'amitié pour griévéé, qu'il en a luy-même pour venusté. Car, après avoir

avancé comme un principe certain qu'il n'y a point d'Auteur qui n'ait une amitié particulière pour quelque mot, & l'avoir prouvé par l'exemple de Ciceron & d'Arruntius, il dit en suite : *Il n'y a pas jusques à nostre Provincial qui n'ait son mot favori ; & ce mot, qui le croiroit, c'est griéveté. Il dit à Messieurs de l'Académie qu'il est accoûtumé à ce mot, & qu'il sent bien qu'il auroit de la peine à s'en passer.* Pour entendre le raisonnement de M. Ménage, il faut sçavoir de quoy il s'agit. L'Auteur des *Doutes* estant en peine s'il faut dire *bréveté, brèvement*, avec deux ou trois Ecrivains, ou *briéveté, brièvement*, avec tout le monde; & ayant remarqué que *bréveté, brèvement*, ne se trouvent point dans les livres de M. de Vaugelas & de M. d'Ablancourt, parle ainsi à Messieurs de l'Académie : *Comme je suis accoûtumé à briéveté & à brièvement, aussi-bien qu'à griéveté & à grièvement ; je sens, Messieurs, que j'aurois de la peine à m'en défaire.* Voilà tout le fondement que M. Ménage a de dire que

Sur la Langue Françoise. 319
griéveté est le mot favori du Bas-Breton. Il devoit dire par la même raison que grièvement, brièvement, briéveté, sont aussi ses favoris; ou plutôt, il ne devoit dire ni l'un ni l'autre. Car enfin, pour ce qui est de griéveté, le Bas-Breton ne l'a pas employé une seule fois, que je sçache; & s'il parle en cet endroit de griéveté, ce n'est que pour faire voir la pensée qu'il a qu'on dit briéveté, aussi bien que griéveté. Comme je suis accoûtumé à briéveté & à brièvement, aussi-bien qu'à griéveté & à grièvement, je sens Messieurs que j'aurois de la peine à m'en défaire; cela signifie en bon françois que le Provincial a toujours ouï dire briéveté, brièvement, griéveté, grièvement, que ses oreilles y sont accoûtumées, & qu'il auroit de la peine à employer bréveté, brèvement, gréveté, grèvement, pour briéveté, brièvement, griéveté, grièvement. Si le Provincial avoit dit, griéveté est un tres beau mot, & je m'en sers volontiers, M. Ménage auroit eû raison de dire que ce Provincial a de l'amitié pour ce mot: mais, pour le

faire accroire au public, a-t-il eù droit d'alterer ses paroles, & d'en changer même le sens ? Le Provincial dit, *comme je suis accoûtumé à briéveté & à brièvement, aussi-bien qu'à griéveté & à grièvement ; je sens Messieurs, que j'aurois de la peine à m'en défaire ; & M. Ménage luy fait pire, qu'il est accoûtumé à griéveté, & qu'il sent bien qu'il auroit de la peine à s'en passer.* M. Ménage, qui est un homme d'honneur, semble oublier la bonne foy en cette rencontre : croit-il qu'il n'en faille point avoir avec les Provinciaux & les Campagnards ? Il dit que le Bas-Breton est accoûtumé à griéveté, sans parler de *briéveté* qui marche devant, & dont il est question simplement. Il luy fait dire, *je sens bien que j'aurois de la peine à m'en passer, faisant tomber cela sur griéveté seul ; au lieu de, j'aurois de la peine à m'en défaire, qui tombe proprement sur briéveté.* Il y a de la différence entre *s'en passer* & *s'en défaire* ; & il ne faut que changer un mot, pour falsifier un écrit. C'est à la faveur de

Observations sur la Langue Française, 2. Ed. pag. 542.

cette falsification que M. Ménage insulte au Provincial, en mettant dans un des titres de ses Observations nouvelles, *griéveté*, mot favori de l'auteur des Doutes sur la Langue Françoise. Au reste, après luy avoir donné ce favori, il luy reproche que c'est un favori sans mérite. Il y a long-temps, dit-il, que *griéveté* n'est plus du beau stile : on dit la grandeur du peché, l'énormité du crime ; & je mets en fait que depuis l'établissement de l'Académie aucun Ecrivain polyn'a employé ce mot, à la réserve de nostre Gentilhomme.

Comme j'ay pour M. Ménage toute la déférence qu'on doit avoir pour un homme de son âge & de son mérite, j'ay crû d'abord que *griéveté* estoit en nostre Langue, comme *mauvaistré* ; & ce je mets en fait m'a fait croire que l'Académie avoit condamné ce mot absolument : mais en ouvrant par hazard le Rodriguez de M. Regnier, j'ay trouvé : *La griéveté de ce peché se*

pourra encore aisement comprendre par

cette comparaison ; & j'avoüe que cela

322 *Remarques Nouvelles*
m'a fait revenir. Car enfin ce livre
est écrit depuis l'établissement de
l'Academie; & M. Regnier est un
écrivain poli, du consentement mé-
me de M. Ménage. Voilà ce que c'est
que de parler si affirmativement,
quand on n'est pas bien sûr de son
fait: mais, quoy-qu'il en soit de
grieveté, à quoy je prens peu d'inté-
rest, je ne puis demeurer d'accord
avec M. Ménage que *venusté* soit
un tres-beau mot; & pour moy, si
j'avois à louer ses ouvrages, je ne
dirois jamais qu'ils sont écrits avec
beaucoup de *venusté*.

PLUS, DAVANTAGE.

PLUSIEURS, en parlant & en
écrivant, confondent ces deux
adverbes de comparaison; il est bon
de les distinguer. *Plus* ne se doit ja-
mais mettre à la fin; *davantage* s'y
met d'ordinaire. Exemple: *Les Ro-
mains ont plus de bonne foy que les
Grecs; les Grecs n'ont gueres de bonne
foy, les Romains en ont d'avantage. Ce
ne seroit pas bien dit, les Romains*

ont davantage de bonne foy que les Grecs ; les Romains en ont plus. J'ay dit que davantage se met d'ordinaire à la fin : car il y a des endroits où l'on peut le mettre devant que, comme plus, Par exemple : Vous avez tort de me reprocher que je suis emporté ; je ne le suis pas davantage que vous. Ce ne seroit pas bien dit, je ne suis pas davantage emporté que vous : si on vouloit repeter emporté, il faudroit dire, je ne suis pas plus emporté que vous.

Quand davantage est éloigné du que, il a bonne grace au milieu du discours. Par exemple : Il n'y a rien qu'il faille davantage éviter en écrivant, que les équivoques. Mais quand il ne suit point de que, on met davantage au milieu & à la fin. Par exemple : après avoir parlé d'un malade, ou d'un affligé, qui n'use de sa raison que pour se rendre plus malheureux ; on pourroit dire, les belles maisons & les beaux meubles ne servent pas davantage à celuy qui ne s'en peut servir. On peut dire aussi ; les belles maisons & les beaux meubles ne luy servent pas davantage.

C'est la même chose s'il s'agit un
que, qui ne se rapporte pas à *davanta-*
ge. *Jamais on ne vous connût d'avanta-*
ge, que depuis qu'on ne vous voit plus.

EMBE LLIR.

CE verbe est neutre & actif; il ne
 fait que croître & embellir; elle
 embellit tous les jours; embellir une
 maison, embellir un conte. Nostre Lan-
 gue a plusieurs verbes de cette na-
 ture, comme brûler, blanchir, noircir,
 rompre, plier, &c. On dit au figuré
 dans la conversation, & en riant:
Cela ne fait que croître & embellir, en
 parlant d'une chose qui augmente
 avec le temps, par exemple, d'une
 amitié, d'une passion.

RENDRE GRACES.

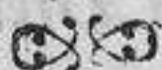
Rendre des actions de graces.

TOus deux sont bons. *Rendre*
graces est plus de la conversa-
 tion & du stile mediocre. *Je vous*
rends graces, je vous rends mille graces.
 En écrivant, nous disons plutôt

rendre des actions de graces, sur tout dans le stile sublime. Par exemple : *Aprés avoir fait un grand massacre des ennemis, il se mit à genoux au milieu du champ de bataille, & rendit des actions de graces à Dieu pour la victoire qu'il venoit de remporter.* Aussi le Traducteur des Homelies de S. Chrysofostome sur S. Mathieu dit, en parlant des Solitaires : *Ils loüent le Seigneur commun de tous, & luy rendent avec ferveur de tres-humbles actions de graces pour toutes les faveurs generales & particulieres, dont sa bonté comble les hommes.*

Mais soit qu'on dise *rendre graces*, ou *rendre des actions de graces*; *graces* est toujours au pluriel, pour le moins en prose. Car comme la Poësie a des droits que n'a pas la prose, on pourroit dire en vers, *rendons grace au Seigneur*; nos meilleurs Poëtes disent l'un & l'autre, suivant le besoin qu'ils en ont.

*J'en rends graces au Ciel, qui m'ar-
restant sans cesse,
Sembloit m'avoir fermé le chemin de
la Grece.*



*Rendez graces au seul nœud qui re-
tient ma colere.*

AU CAS, EN CAS.

ON dit l'un & l'autre, quand il
s'agit un *que*. Par exemple; *au cas*
qu'il meure, en cas qu'il meure; mais
quand il s'agit un substantif, on se
sert toujours d'*en cas*; *en cas de mort,*
en cas de mariage.

A T T I E D I S S E M E N T.

L'AUTEUR qui a tâché d'in-
troduire *insidiateur* & *insidiatri-
ce*, fait ce qu'il peut pour établir *at-
tiédissement*, & il ne tient pas à luy
qu'on ne s'en serve. Il dit dans un
de ses livres que l'oraison fervente &
continuelle étouffe en nous l'*attié-*

dissement & la paresse ; que la vaine gloire est la mere de l'*attiedissement*, qu'on appelle paresse : que l'*attiedissement* & la paresse nous fait la guerre, lors que nous prions seuls dans la solitude ; que les ames tombent dans l'*attiedissement* par l'ardeur de leur concupiscence, comme les brebis tombent dans l'*attiedissement* par la chaleur du Soleil ; il dit encore que l'esperance est cōme une épée, dont le vray solitaire se sert pour combattre, & mettre en fuite l'*attiedissement*, qu'il faut observer à toute heure, quels sont les differens mouvemens, les surprises, les tours, & les retours de cēt *attiedissement* : Enfin je n'a y jamais tant veû d'*attiedissement* ; & je ne sçay pourquoy cēt Ecrivain ne se sert jamais de *tiédeur*, qui est le mot propre. Il faut sans doute qu'il ait apperceu dans *attiedissement* je ne sçay quoy d'agreable, que les autres n'y voyent pas. Le nouveau traducteur de Rodriguez avoit belle occasion de s'en servir dans le premier traité qui est tout de cette matière ; mais apparemment il n'a pas

328 *Remarques Nouvelles*
crû *attiédissement* françois, & c'est
pour cela, si je ne me trompe, qu'il
s'est toujourns servy de *tièdeur*, de *non-*
chalance, de *negligence*, de *relâche-*
ment, & d'autres termes semblables.

S'IMAGINER, IMAGINER.

IL y a des gens qui ne distinguent
pas assez ces deux mots, & j'ay
ouï dire souvent à un Gascon qui
se piquoit de parler bien, *j'imagine*
pour *je m'imagine*.

S'imaginer signifie croire & se per-
suader, quand il a un infinitif, ou
un *que* après soy. *Quelle* nous parût
au dessus de ces lâches Chrétiens, qui
s'imaginent avancer leur mort, quand
ils preparent leur confession, dit M. de
Condom dans l'Oraison funebre
de Madame la Duchesse d'Orleans.
Je m'imagine avoir fait mon devoir; *je*
m'imagine que vous serez de mon avis.

Quand *s'imaginer* regit un accu-
satif, il signifie concevoir. On ne scau-
roit *s'imaginer* rien de plus ridicule; les
esprits melancholiques sont sujets à *s'ima-*
giner des choses funestes.

Imaginer, signifie toujours concevoir, ou inventer. On ne peut rien imaginer de plus extravagant. Peut-on rien imaginer de plus noble & de plus grand, que ce dessein?

L'Auteur des reflexions morales dit de l'amour propre : *Il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il penetre, il devine tout.* Et l'Auteur des Reflexions sur l'Eloquence dit, en parlant des anciens Auteurs : *C'est d'eux qu'on peut apprendre cette justesse, qui donne à l'esprit un tour agreable, & que l'esprit donne en suite à tout ce qu'il pense, & à tout ce qu'il s'imagine.*

Enfin on dit, *imaginer une chose plaisante, imaginer un expedition, &c.* mais on ne met jamais de *que*, ni d'infinif après *imaginer*.

SUIVANT.

CE mot signifie quelquefois *se- lon*, & se met comme adverbe; suivant ce que dit *S. Augustin*; suivant les principes de la *Morale Chrétienne*, c'est pecher, &c. Des personnes délicates dans la Langue croyent

qu'il ne faut user de ce mot que dans un fort grand besoin, à cause de l'équivoque de *suivant* participe du verbe *suivre*. A la vérité il n'y a rien qu'il faille éviter avec plus de soin dans le discours, que les équivoques : Elles sont insupportables à nostre Langue, qui aime la clarté pardeffus toutes les Langues du monde. Mais il ne faut pas se gesner trop, ni prendre l'ombre d'une équivoque pour une équivoque réelle. La suite du discours dissipe quelquefois ces petits nuages, qu'un mot détaché, & pris à part, pourroit faire naître. Après tout, *suivant* adverbe est employé par nos meilleurs Ecrivains.

*Vie de
Socrate.*

Les premières études de Socrate furent des choses naturelles, suivant la coutume de ce País.

*Histoire
de l'Académie.*

Suivant l'opinion commune, moins les yeux ont de peine à lire un ouvrage, plus l'esprit a de liberté pour en juger.

Il n'y a qu'à ouvrir les livres pour trouver de pareils exemples. On rencontre *suivant* par tout ; & c'est ce qui me fait croire que ce seroit

une trop grande délicatesse, de ne vouloir jamais s'en servir : On ne sçauroit pourtant manquer en l'employant avec precaution ; c'est à dire, en ne le mettant que dans des endroits où il ne fait point d'embaras visible, & où *selon* feroit peut-estre un mauvais effet.

Par exemple, je dirois sans difficulté, *cela est vray suivant la doctrine de Platon, suivant l'opinion d'Aristote* ; & je le dirois plus volontiers que *selon la doctrine de Platon, selon l'opinion d'Aristote* : non seulement parce que *suivant* ne fait point-là d'équivoque ; mais encore à cause de la rime de *selon* & de *Platon*, de *selon* & d'*opinion*. Au contraire, je dirois plutôt, *il alla luy faire des excuses selon l'ordre qu'il en avoit des Mareschaux de France, que suivant l'ordre* ; parce que *suivant* après *il alla*, à l'air d'un participe ; & c'est, ce semble, comme si on disoit, *il alla luy faire des excuses, pour suivre, ou en suivant l'ordre des Mareschaux de France*.

Il y a une occasion où *suivant* ne

332 *Remarques Nouvelles*
peut faire aucune peine, c'est quand
on met *que* après. Par exemple: Nous
avons accoûtumé de rechercher les choses,
& de travailler pour les acquérir, dit
M. Regnier, suivant que la volonté se
porte à les desirer. Et M. Pelisson dit,
en formant le caractère d'un excel-
lent Historien: Il sçait étendre, ou
resserrer les divers sujets suivant qu'il le
faut pour la beauté de son ouvrage.

CERTAIN.

CE mot change de signification
selon le rang qu'on luy donne.
Si on le met devant le substantif, il
signifie le *quidam* des Latins; si on
le met après, il signifie *certus*. Cela
se voit dans ces exemples. *M. des*
Cartes a un certain principe qui ne s'ac-
corde pas trop bien avec les veritez de la
Foy; M. de Cartes a un principe cer-
tain, pour prouver l'existence des hom-
mes. On doit dire le même de cer-
taine nouvelle, & de nouvelle certaine.
On m'a dit certaines nouvelles, que j'ay
oubliées; j'ay appris de nouvelles certai-
nes du combat naval.

RAPPORT A UNE CHOSE,
RAPPORT AVEC UNE
chose.

UNE chose a rapport à une autre, quand une chose conduit à une autre, ou parce qu'elle en dépend, ou parce qu'elle en vient, ou parce qu'elle en fait souvenir, ou pour quelque autre raison: ainsi les Sujets ont rapport aux Princes, les effets aux causes, les copies aux originaux. On dit, *cela n'a rapport à rien; les Predicateurs ne doivent jamais descendre dans un détail qui ait rapport aux personnes particulieres.*

Une chose a rapport avec une autre chose, quand elle luy est proportionnée, conforme, semblable; *mon humeur a rapport avec la vôtre, c'est à dire, que nous sommes tous deux à peu près de même humeur.*

Ces loix antiques, prises separement, ont grand rapport avec celles des autres Barbares, dit l'Auteur de l'Histoire du Droit François. Il avoit dit auparavant: Comme il faudroit faire un

334 *Remarques Nouvelles*
gros volume, pour examiner chacune de ces Loix en particulier, je me contenteray de celles qui ont le plus de rapport à la France. Ces deux exemples semblent faits exprés pour la Remarque, ont rapport à la France, ont grand rapport avec celles des autres Barbares.

L'Auteur des Réflexions morales, qui m'a fourny jusqu'à cette heure plusieurs exemples tres-propres pour la pluspart de mes Remarques, dit tres-à-propos pour celle-cy: *On peut dire de l'agrément separé de la beauté, que c'est une symetrie dont on ne sçait point les regles, & un rapport secret des traits ensemble, & des traits avec les couleurs, & avec l'air de la personne.* Ces traits ont un rapport secret, non pas aux couleurs & à l'air de la personne, mais avec les couleurs & avec l'air de la personne.

Enfin, pour m'expliquer plus clairement, une copie, en matiere de peinture, a rapport avec l'original, si elle luy ressemble, & qu'elle en represente tous les traits: mais bien

sur la Langue Françoise. 335
qu'elle soit imparfaire , elle ne laisse pas d'avoir rapport à l'original.

Les gens qui n'ont pas le goût de la Langue , trouveront sans doute ces distinctions trop subtiles , & traiteront cela de minuties. Mais ce n'est qu'en faisant ces distinctions qu'on apprend à parler & à écrire correctement.

E'TOURDERIE, E'tourdiment.

CEs mots sont assez nouveaux, & se disent dans le discours familier ; *il a fait une grande étourderie ; il entra étourdiment. Etourdiment* semble plus en usage qu'*étourderie*, & il trouve même sa place dans les ouvrages d'esprit , qui ont un caractère libre & plaisant , témoin l'Epistre de M. de la Fontaine à M. de Turenne.

Hé quoy , Seigneur , toujournouveaux combats !

Toujourn dangers ! vous ne croyez donc pas

Pouvoir mourir. Tout meurt , tout heros passe :

Cloton ne peut vous faire d'autre
grace,

Que de filer vos jours tres lente-
ment;

Mais Cloton va toujours étourdi-
ment.

A U M E S M E T E M P S.

E N M E S M E T E M P S.

TOus deux font bons, & on peut
les employer presqu'indiffé-
remment, selon les occasions qui se
presentent. *Vous me faites des caresses,
& au même temps vous me rendez de
mauvais offices; & en même temps vous
me rendez de mauvais offices.*

Il y a pourtant des endroits ou l'é-
legance demande qu'on se serve de
l'un plutôt que de l'autre. Par exem-
ple, pour éviter la rencontre de
deux *en*, ou de deux *au*, qui n'est
pas fort agreable à l'oreille: ainsi
M. Patru dit dans l'éloge du premier
Président de Bellièvre: *Le Roy le
met dans son Conseil, & l'envoye au
même temps en Ambassade de-là les
Monts.* Il n'a eû garde de dire, l'en-
voye

voye en même temps en Ambassade. Je ne dirois jamais, il leva les yeux au Ciel au même temps, je dirois en même temps; & les oreilles un peu délicates sentent bien cette différence.

Il y a encore d'autres endroits où il semble que l'un vient mieux que l'autre. Quand il s'agit d'une heure précise, & qu'on parle tout-à-fait dans le propre, on doit plutôt dire, ce semble, au même temps, qu'en même temps. Par exemple, il receût un paquet de la Cour à cinq heures du matin, & il partit au même temps, c'est à dire, à la même heure.

Au contraire, quand il ne s'agit pas d'un temps précis, ou qu'on parle plus dans le figuré que dans le propre; on dit d'ordinaire en même temps. Quand vous envoyez des maux, dit Tobie à Dieu dans la mort des Iustes, donnez en même temps le courage de les supporter.

En même temps signifie d'ordinaire tout ensemble, tout à la fois.

Il arrive souvent qu'une chose qui est tres-sérieuse, est en même temps tres-

P

338 *Remarques Nouvelles*
agréable. Des passions diverses, & quel-
quefois contraires, se rencontrent en
même temps dans une même personne.
Au même temps ne viendroit pas bien
en ces endroits-là.

Il y en a qui disent à même temps
pour au même temps, en même temps ;
& un de nos bons Ecrivains le dit
toujours. *A même temps il entendit*
une voix effroyable du Ciel ; leur pere
apprend à même temps que son aîné a eû
quelque disgrâce ; à même temps il envoya
des gens de guerre à Bethleem. A même
temps, est bon ; mais au même temps,
& en même temps sont meilleurs, &
plus vsitez.

SATISFAIRE.

CE Verbe a deux régimes diffé-
rents : Il regit quelquefois l'ac-
cusatif, & quelquefois le datif. Il y
a des endroits où il regit toujours
l'accusatif, comme tous les biens du
monde ne sont pas capables de satis-
faire le cœur humain ; toutes les con-
noissances naturelles ne peuvent pas
satisfaire l'esprit de l'homme. On di-

roit mal, *satisfaire au cœur humain, satisfaire à l'esprit de l'homme.* Il y a des endroits où *satisfaire* regit toujours le datif; *satisfaire à son devoir, satisfaire à ses obligations, satisfaire à sa promesse, satisfaire à une question.* Mais il y a des endroits où l'on peut mettre l'accusatif & le datif avec *satisfaire*. Par exemple: *J'ay voulu en cela satisfaire ma curiosité, satisfaire à ma curiosité. Il en a usé de la sorte, pour satisfaire son ambition, pour satisfaire à son ambition.* Cependant l'accusatif est d'ordinaire plus élégant que le datif; & on dit mieux *satisfaire sa curiosité, son ambition,* que *satisfaire à sa curiosité, à son ambition.*

Quand le regime du verbe est une personne, & qu'il est question d'argent, *satisfaire* regit l'accusatif; *je l'ay satisfait; il faut satisfaire ses creanciers.* Mais quand il s'agit d'honneur, *satisfaire* regit, ce semble, le datif, *je luy ay satisfait; la bien-seance & la justice veulent qu'on satisfasse aux gens qu'on a offensez.* Il y a néanmoins une remarque à faire là-dessus:

340 *Remarques Nouvelles*
quand des Souverains se font satis-
faction en matiere d'honneur , nous
disons plutôt *satisfaire* avec l'accu-
satif qu'avec le datif ; *le Roy d'Espa-
gne a satisfait le Roy de France.* C'est
ainsi qu'on devroit parler , si on par-
loit de l'attentat du Baron de Batte-
ville, & de la reparation qu'en fit le
Marquis de la Fuente ; & c'est aussi
ce que porte le titre du procez ver-
bal qui regarde cette affaire, & que
M. Bulteau a inferé dans son Livre
de la préseance des Rois de France
sur les Rois d'Espagne : *Procez ver-
bal contenant la déclaration que le Mar-
quis de la Fuente Ambassadeur extraor-
dinaire du Roy Catholique près du Roy,
a faite à sa Majesté de la part de son
Maistre, pour satisfaire sa Majesté sur
ce qui estoit arrivé en la Ville de Lon-
dres le 10. Octobre de l'année 1661.
entre les Ambassadeurs de France &
d'Espagne, &c.* Comme celuy qui
satisfait à un autre, devient en quel-
que façon son inferieur au moment
qu'il luy satisfait ; & que la satisfa-
ction que font les Rois ne doit pas
les dégrader en un instant: peut-être

sur la Langue Françoise. 341
que nostre Langue, qui est sage & honneste, ne veut pas dire, *le Roy d'Espagne a satisfait au Roy de France*, de peur de blesser en quelque façon la dignité Royale par une expression trop forte.

Nous disons presque également, *satisfaire à la justice Divine, satisfaire la justice Divine*. Le premier me paroît néanmoins plus propre & plus usité en quelques occasions; ce n'est que par les austeritez de la penitence qu'un pecheur peut satisfaire à la justice Divine; le Fils de Dieu expirant sur la Croix, satisfit entierement à la justice de son Pere.

S A I N T E S P R I T,
Esprit Saint.

M A L I N E S P R I T,
Esprit Malin.

L'Adjectif mis devant, fait une autre signification qu'estant mis après. *Saint Esprit* signifie la troisième Personne de la Trinité; le *Saint Esprit* descendit sur les Apôtres le jour de la Pentecoste; les Chevaliers de l'Ordre du *Saint Esprit*.

P iij

Esprit Saint convient également aux trois Personnes de la Trinité, & signifie d'ordinaire *l'esprit de Dieu*. Sans l'assistance de Dieu, c'est en vain que l'on prétendoit à l'acquisition de la sagesse; puis qu'il n'y a de sagesse véritable que celle qui procede de son *esprit Saint*.

Ce n'est pas qu'*esprit Saint* ne puisse quelquefois signifier la troisième Personne de la Trinité. Par exemple, *l'Esprit Saint qui est descendu sur les Apostres*, *l'Esprit Saint que le Fils de Dieu a promis à ses Apostres*, ne peut s'accorder avec *l'esprit profane du monde*. Ce qu'on ajoute à *Esprit Saint*, luy donne la signification de *Saint Esprit*: mais *Esprit Saint* tout seul ne veut dire que *l'esprit de Dieu* commun au Pere, au Fils, & au *Saint Esprit*.

Malin esprit signifie le *Demon*; il a esté tenté du *malin esprit*; c'est une suggestion du *malin esprit*. M. de Balzac dit de Monsignor de la Casa, un des plus beaux esprits, & des meilleurs écrivains de l'Italie: Cét excellent homme avoit accoûtumé de dire,

en riant avec ses amis, qu'il rejettoit les premières pensées qui luy venoient comme autant de tentations du malin esprit.

Esprit malin ne signifie qu'un homme malicieux, c'est un esprit malin; je n'ay jamais veû d'esprit plus malin; & qui diroit, il a esté tenté de l'esprit malin, c'est une suggestion de l'esprit malin, ne parleroit pas correctement. Ce sont des delicateffes de la Langue, à quoy il faut prendre garde, quand on veut parler fort juste. On dit pourtant quelquefois, en parlant d'un homme, c'est un malin esprit; mais alors on dit plus, ce semble, que si on disoit, c'est un esprit malin. Comme malin esprit convient proprement au Démon, c'est donner à l'homme la malice du Démon, que de l'appeller malin esprit.

URBANITE.

M. Ménage a décidé que ce mot estoit François; mais que ce n'estoit pas un mot d'à tous les jours: On en peut vser, dit-il, deux ou trois fois le mois. C'est la con-

clusion du discours qu'il fait sur le mot d'*Urbanité*, dans la seconde édition de son livre. Pour en venir-là, il prend de grands tours; & ce n'est qu'après avoir raisonné extrêmement, qu'il tire une si belle conséquence. Mais, à parler de bonne foy, on a de la peine à le suivre dans des raisonnemens où, si je l'ose dire, il se perd un peu luy-même.

M. Ménage est sans doute un des premiers Grammairiens du Royaume; car quoy qu'il ait l'esprit universel, & que ce soit une des plus grandes memoires du monde, il s'est attaché toute sa vie à la Grammaire; mais c'est particulièrement dans les étymologies où il excelle; il semble avoir l'esprit fait tout exprez pour cette science; il semble même quelquefois inspiré, tant il est heureux à découvrir d'où viennent les mots. Par exemple, n'a-t-il pas eû besoin d'une espée d'inspiration, pour trouver la veritable origine de *jargon* & de *baragoüin*. *Jargon*, selon luy, vient de *barbaricus*, & voicy sa genealogie en droite ligne: *Barbarus*, bar-

baricus, baricus, varicus, uaricus, guaricus, guargus, gargus, gargo, gargonis, jargon. Baragoüin est le proche parent de *jargon*: *Barbarus, barbaracuinus, baracuinus, baraguinus, baragoüin.*

Il n'y a rien de plus clair, & de plus net; & je ne doute pas que M. Ménage ne se sçache tres-bon gré de cette nouvelle découverte: car autrefois il ne croyoit pas que *jargon* & *baragoüin* fussent originaires du même país, ni qu'ils sortissent de la même tige. Il veut dans ses Origines de la Langue Françoise que *jargon* soit Espagnol, & *baragoüin* Bas-Breton. Il fait descendre l'un de *gerigonza*, & l'autre de *bara* & *guin*, qui signifient en Bas-Breton *pain* & *vin*. Tant il est vray que les mots, comme les hommes, viennent d'où l'on veut.

Quoy-qu'il en soit, nous devons à M. Ménage une infinité de connoissances semblables: Et c'est luy qui avec cette faculté divinatrice que M. de Balzac luy attribue, a découvert que *laquais* venoit de *verna, ver*

346 *Remarques Nouvelles*
nula, *vernulacus*, *vernulacaius*, *la-*
caius, *laquay*, *laquais*: que boire à ti-
re *larigot*, venoit de *fistula*, *fistula*,
fistularis, *fistularius*, *fistularicus*,
aricus, *laricotus*, *larigot*, & de-là
dit-il, boire à tire *larigot*. Tout cela
est beau & curieux. M. Ménage
triomphe en ces sortes de matieres;
c'est son fort que les étymologies.
Aussi dans ses Observations sur la
Langue il réussit admirablement,
quand il s'agit un peu d'étymolo-
gie: comme on ne peut juger par les
chapitres de *jargon*, de *baragoüin*, de
aquais, de *larigot*, & par les chapi-
tres où il demande s'il faut dire *tronc*
ou *de chou*, ou *tronc de chou*; *letrin*, *lu-*
trin, ou *lieutrin*; *salmigondin*, *salmi-*
gondis, ou *salmigondi*, &c. Dès qu'il
sort de l'étymologie, il sort en quel-
que façon de son caractère; & c'est
pour cela peut-estre qu'il ne raison-
ne pas si juste dans le chapitre 230.
de ses Observations nouvelles, où
il entreprend de confondre l'Au-
teur des Doutes.

Pour revenir à *Urbanité*, M. Mé-
nage dit dans la premiere édition

de son livre, que c'est un mot de la façon de M. de Balzac. Il s'en dédit dans la seconde, par ces paroles, qui marquent sa modestie & sa bonne foy. Car enfin il le faut avoüer: je me suis trompé, en disant que M. de Balzac avoit fait le mot d'urbanité; & en me trompant, j'ay trompé l'Auteur des Doutes, qui a dit la même chose sur mon témoignage. Ces dernières paroles font voir que le Gentilhomme provincial a quelquefois une déférence aveugle pour M. Ménage & je m'étonne après cela que M. Ménage ait tant de chagrin contre luy. A la vérité le Bas-Breton ne croit pas toujours aveuglement l'Angevain; car M. Ménage est d'Anjou, quoy qu'il ne soit pas provincial, comme il dit luy-même: *Mais afin que nôtre Provincial ne me traite pas aussi de provincial, parce que je suis né dans une Province, & dans une Province voisine de la sienne; je veux bien l'avertir qu'il y a quarante-trois ans que je demeure à Paris, & que les Jurisconsultes n'appellent Provinciaux que ceux qui demeurent dans les*

Observations sur la Langue Françoise 2. Ep. pag. 543.

Provinces. Quand M. Ménage seroit de Paris, le Gentil-homme de Province ne le croiroit pas peut-estre en tout. C'est proprement l'Academie Françoise qui est son oracle; & je croy que si elle avoit décidé qu'*Urbanité* a esté receu, il n'en douteroit pas un moment. M. Ménage trouve étrange qu'après sa decision le Provincial ait eû un doute là-dessus, & qu'il ait voulu s'en éclaircir.

Cependant, mettant à part l'autorité de M. Ménage, les raisons que le Provincial a eû de douter, me paroissent assez bonnes. Car enfin, M. de Balzac avoüe luy-même, en se servant d'*urbanité*, que c'est un mot de mauvais goût, qui a l'amertume de la nouveauté, & que l'usage n'a pas meûri. M. Pellisson & M. d'Abblancourt ne l'employent qu'avec des precautions qui font voir que ce n'estoit pas un mot receu, lors qu'ils écrivoient: Ils ne l'employent, dis-je, qu'en le marquant d'un caractere particulier; qu'en déclarant que nostre Langue n'a point

trouvé encore de nom assez propre, pour exprimer ce que les Romains entendoient par *urbanité*, & qu'*urbanité* est ce que nous appellerions en François une raillerie fine & délicate. Voilà ce que le Provincial représente à Messieurs de l'Académie; c'est sur cela qu'il leur demande si le mot d'*urbanité* a perdu avec le temps le mauvais goût que M. de Balzac y trouvoit; & si M. Constar a eû droit de s'en servir sans le marquer d'un autre caractère, ou y mettre un correctif; & enfin si on pourroit maintenant l'employer avec la même liberté que nous employons les mots ordinaires de nôtre Langue.

Mais si nous en croyons M. Ménage dans sa seconde édition; quand il a dit dans la première que le mot d'*urbanité* a esté bien receû parmy nous, il n'a pas voulu dire que ce fut un mot établi. Il devoit se mieux expliquer en faveur des Provinciaux, dont l'esprit est de prendre tout au pied de la lettre: Et qui ne croiroit qu'un Auteur d'Observa-

tions sur la Langue , qui doit parler précisément , ne mette en rang des mots établis , un mot qu'il declare avoir esté bien receu parmi nous, sans en rien dire davantage ?

Ce qui me surprend le plus, c'est que M. Ménage oubliant ce qu'il a dit au milieu du chapitre intitulé, *Justification du chapitre precedent contre la critique de l'Auteur des Doutes*, il prouve en suite qu'*urbanité* est un mot étably, & le prouve par une lettre de M. Chapelain , qu'il cite en l'air ; à quoy il ajoute le témoignage de M. l'Abbé de Pure, & sur tout celuy de M. Danet : *Ce qui decide la question*, dit-il, *vous trouverez ce mot dans le nouveau Dictionnaire de M. Danet, qui est un livre tres docte & tres-judicieux, & qui vaut beaucoup mieux que l'Abbaye dont il a esté recompensé.* Un Dictionnaire est une grande autorité pour M. Menage , & c'est pour cela sans doute qu'il cite souvent Nicod. Mais je ne sçay si un autre Dictionnaire que celuy de l'Academie Françoise peut decider absolument ces sortes de questions ; &

ce qui me rend suspect le nouveau Dictionnaire, qui vaut mieux qu'une Abbaye, au jugement de M. Menage; c'est que j'y trouve *hydrie*, *conopée*, & quelques autres mots inconnus en nostre Langue.

Comme M. Menage ne pardonne rien à l'Auteur des Doutes, il se réjouit aux dépens de ce Provincial, qui dit que M. Pellisson & M. d'Ablancourt ont écrit *urbanité* en lettre italique, pour preuve que ce n'étoit pas un mot receu lors qu'ils écrivoient. Pour ce qui est de l'argument tiré de l'écriture italique, dit-il, c'est un argument puérile. Il n'a pas songé, en disant cela, qu'il offensoit M. de Balzac, dont il a esté autrefois la belle passion, jusqu'à luy avoir fait faire une infidélité au bon M. Chapelain, comme M. de Balzac confesse luy-même. Car enfin M. de Balzac avoit coûtume de marquer d'italique les mots douteux dont il se servoit; & M. Chapelain s'étant servy dans une de ses lettres du mot de *sublimité*, qui n'estoit pas encore étably, il luy répond en ces termes;

Lettres
de M. de
Balzac à
M. Cha-
pelain.
Liv. 4.
let. 29.
Li. 1. lettre
21.

Lit. 1. Si je me portois bien, je vous con-
lett. 28. tenterois bien d'une autre sorte; &
 „ mon esprit ayant plus de liberté, ses
 „ élévations auroient plus de force;
 „ vous donnez pourtant de la *sublimi-*
 „ *té* au dernier écrit que vous avez
 „ eû de moy. Il répond, dis-je, en
 ces termes; mais il marque *sublimité*
 d'italique, quoy que tout le reste
 soit de romain; & tous les Au-
 teurs un peu exacts en usent ainsi.
 Il n'y a que M. Ménage qui n'aime
 pas l'italique; & son averfion pour
 ce caractere va si loin, qu'il fait là-
 dessus un procez, non seulement au
 Gentil-homme de Province, qu'il
 regarde comme son adverfaire; mais
 aussi à un de ses meilleurs amis.
 „ Mon bon ami M. Fabrot, dit-il, en a
 „ usé de même dans le *Traité de nu-*
 „ *mero puerperii*, & dans celuy de *tem-*
 „ *pore humani partus*, qu'il m'a fait
 „ l'honneur de m'adresser. Pourquoi
 cette bigarûre?

On pourroit luy dire que c'est
 pour distinguer les choses, & pour
 les faire mieux sentir. Mais quoy-
 qu'il en soit de l'italique en general

sur laquelle M. Ménage raisonne fort au même endroit, je la croy tres-necessaire à l'égard des mots douteux ; ou afin que M. Ménage ne me chicane pas sur l'italique & sur le romain, comme il chicane l'Auteur des Doutes, je croy qu'il est à propos de marquer d'un caractère particulier les termes nouveaux qu'on employe, quand ils ne sont pas encore établis. Pour ce qui est d'*urbanité*, je suis assez du sentiment de l'Auteur des Doutes : je croiray ce mot tout-à-fait François dès que l'Academie l'aura déclaré : mais en attendant que l'Oracle parle ; si je me servois de ce mot, j'y apporterois des precautions que M. d'Ablancourt & M. Pelisson y ont apportées, sans avoir égard ni au Quintilien de M. l'Abbé de Pure, ni au Dictionnaire de M. l'Abbé Danet, ni aux decisions de M. l'Abbé Ménage. Je croy ces trois Abbez très-sçavans, & très dignes de la reputation qu'ils ont dans le monde, mais je ne les croy pas infaillibles.

HARDIESSE, AUDACE.

HARDI, AUDACIEUX.

Hardiesse se prend en bonne & en mauvaise part, selon le sujet dont il s'agit au propre, soit au figuré. Un homme qui parle en public, doit avoir de la hardiesse, c'est à dire, de l'assurance. On croit celuy qui parle le plus haut & le plus ferme, dit l'Auteur des Réflexions sur l'Eloquence, & c'est souvent à la hardiesse qu'on se laisse persuader. Il n'y a personne, dit un autre Ecrivain, qui ait plus de hardiesse qu'un méchant Poëte, & un méchant Peintre, qui ne connoissent pas leur ignorance. Nous disons tous les jours ; il a eû la hardiesse de me resister en face ; il a eû la hardiesse de me contredire. Voilà pour le propre. Voicy pour le figuré.

Euripide, dit M. Des préaux, ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Vos originaux, dit M. Costar à M. Menage, meritent d'estre copiez en toutes les Langues ; & vos copies passeront quelque jour pour

L'Art de
la Pein-
ture.

sur la Langue Françoise. 355
originaux, tant je leur trouve de naïveté, de génie, & de hardiesse. Cela se dit en bonne part, mais on pourroit dire en mauvaise part, la hardiesse d'une pensée, la hardiesse d'une métaphore. On pourroit dire du Vice-chancelier de Navarre Auteur de l'Avant-victorieux, que la hardiesse de ses métaphores dégenere souvent en extravagance.

On dit au pluriel en bonne part, hardieses avec une épithete; de belles, de nobles hardieses; & le Traducteur de Longin parle ainsi après M. de Vaugelas: *Eschile a quelquefois des hardieses & des imaginations tout-à-fait nobles & heroïques.*

• *Hardieses* tout seul se prend d'ordinaire en mauvaise part. *Les hardieses de la langue Italienne.* Neanmoins la matiere d'one quelquefois un bon sens à hardieses; & M. de Vaugelas n'a pas eû sans doute intention de blâmer la Langue Françoise, en parlant de ses hardieses, & disant qu'elle sçait temperer ses hardieses avec la pudeur & la retenuë qu'il faut avoir, pour ne pas donner dans ces

356 *Remarques Nouvelles*
figures monstrueuses où donnent
aujourd'huy nos voisins : *hardiesses*
se prend-là pour *élevations*.

Audace signifie plus que *hardiesse* : aussi M. de la Chambre, parlant de la joye que les actions glorieuses du Cardinal Mazarin luy avoient causée, dit fort bien : *C'est-elle, Monseigneur, qui m'a donné non-seulement la hardiesse de vous écrire ces lignes ; mais encore l'audace de vous dire mes sentimens sur les grandes choses que vous venez d'achever.*

Audace se prend toujours en mauvaise part, à moins qu'il ne soit adouci, ou par une épithete, comme *une belle audace*, *une sainte audace* ; ou par un autre substantif qui l'accompagne. Par exemple, *il avoit de l'audace & de la civilité, de la douceur & de la fierté, & on ne le pouvoit voir, sans le craindre, & sans l'aimer.* C'est le portrait que Mademoiselle de Scudery a fait du Roy, en décrivant l'Entrée de la Reine.

Le sujet qu'on traite, & la personne dont il s'agit, peuvent encore rectifier ce mot, sur tout en vers ;

sur la Langue Françoise. 357
comme il paroît dans ces deux
exemples :

*Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace.*



*Que Corneille pour luy r'allumant
son audace,
Soit encor le Corneille & du Cid &
d'Horace.*

*Hardi a un bon & un mauvais
sens comme hardiesse : Dumnorix,
dit M. d'Ablancourt dans les Com-
mentaires de César, estoit un homme
hardi & entreprenant ; & le Pere
Maimbourg dans l'Histoire de l'A-
rianisme : Attila estoit sage & prudent
dans le conseil, prompt & hardy dans
l'execution.*

*On dit, c'est un hardy menteur ;
vous estes bien hardy de me parler com-
me vous faites ; & nous lisons dans
l'Oraison Funébre de la Reine
d'Angleterre : Les Calvinistes, plus
hardis que les Lutheriens, ont servy à
établir les Sociniens, qui ont esté plus
loin qu'eux.*

Nous disons dans le figuré, *une métaphore hardie, une hyperbole tres-hardie*; & nous le disons en mauvaise part. On rencontre dans les anciens des hyperboles extrêmement hardies, dit l'Auteur de la Préface sur les œuvres de M. de Balzac.

Plaidoyer pour le sieur Vanopstal.

Nous disons aussi *hardi* en bonne part dans le figuré. Si l'on regarde avec attention ces statues qui conservent encore la ressemblance de Pompée; ce geste hardy, & cét air martial donnent de l'émulation.

Lettres de M. Costar.

Ces traits hardis de l'Architecture, qui sont de miracles de l'art pour les yeux sçavans, mais qui paroissent des défauts à ceux qui ne sçavent pas juger.

Discours sur les Oeuvres de M. Sarasin.

Que ne puis-je représenter par quelque grand & hardi coup de pinceau les charmes de sa conversation?

Audacieux se prend toujours en mauvaise part, soit dans la prose, soit dans les vers. Un de ces esprits remuans & audacieux, qui semblent estre nez pour changer le monde, dit M. de Condom, en faisant le portrait de Crombel.

Iupiter d'un coup de foudre
Fit mordre bien-tost la poudre.

A ce Grec audacieux ;
Et cèt enfant de la terre
Sentit combien son tonnerre
Cedoit à celui des Cieux.

C'est ce qu'a dit Mademoiselle de la Vigue dans son Ode sur les Conquestes du Roy, en parlant de Salomonée.

MONTER A CHEVAL,
Monter un Cheval.

LES Etrangers qui apprennent le François, ont coûtume de confondre ces deux phrases. Quoy que les François, qui sçavent un peu leur Langue, ne s'y méprennent presque jamais ; il est bon de distinguer icy les deux vsages de cette façon de parler.

Quand on va d'un lieu à autre, ou que l'on s'exerce dans un même lieu, sans avoir égard à la qualité du cheval, on dit *monter à cheval* ; je partis de grand matin, je montay à cheval avant le jour ; il monte à cheval

360 *Remarques Nouvelles*
tous les matins dans l'Academie de M.
Bernardi. Les Médecins luy ont ordon-
né de monter à cheval pour faire exer-
cice.

*Epistre à
M. de
Guillera-
gues.*

*Vn fou rempli d'erreurs, que le trou-
ble accompagne,
Et malade à la Ville ainsi qu'à la
campagne,
En vain monte à cheval, pour trom-
per son ennuy,
Le chagrin monte en croupe, & ga-
loppe avec luy.*

Quand on a égard à la qualité du
cheval, & qu'on parle d'un cheval,
ou de plusieurs chevaux en particu-
lier, on dit *monter à cheval*. Je n'ay
jamais monté de cheval plus rude; c'est
le cheval que je monte tous les jours;
les Académistes de M. Bernardi mon-
tent d'excellens chevaux; il n'y avoit
qu'Alexandre qui pût monter Bucépha-
le. La Dame d'Italie, dont la mule,
de douce qu'elle estoit, devint si fâ-
cheuse, après avoir porté le Pape,
qu'on n'en pouvoit approcher, eût
pû dire: *Ma mule a changé d'humeur,
depuis que le Pape l'a montée.*

EFFICA.

EFFICACITE.

IL y a des Predicateurs & des Ecrivains qui vsent de ce mot, il faut dire efficace: le même mot est adjectif & substantif tout ensemble. On dit, la grace efficace, l'efficace de la grace.

La Sagesse divine éclate en cette conduite, dit M. Godeau: On y voit paroître l'efficace de la grace de Jesus-Christ, qui amolir un cœur si endurcy, sans luy ôter la liberté.

Vie de S.
Paul.

Comment pouvoit-il mieux concevoir la nécessité & l'efficace de ce celeste remede, que par sa propre experience?

L'Auteur de l'Education d'un Prince dit, en parlant des Grands: Leur exemple a une efficace toute particuliere; & le nouveau Traducteur de Rodrigues dit en parlant de la presence de Dieu: De quelle efficace sera t'il de se remettre toujours Dieu devant les yeux, & de songer à tout moment qu'il nous regarde?

Ce n'est pas le seul mot que nous ayons de cette espece. Adultere & sa-

Q

362 *Remarques Nouvelles*
 crilége sont aussi adjectifs & substan-
 tifs. On dit qu'un homme est adulte-
 re, & qu'il a commis un adultere. On
 dit, un Prestre sacrilege, une Communion
 sacrilege, commettre un sacrilege; car
 il faut dire toujourns sacrilege; & ceux
 qui disent un homme sacrilege, une
 action sacrilege, pour distinguer l'ad-
 jectif du substantif, à l'exemple des
 Italiens & des Espagnols, qui ont
 sacrilego adjectif & sacrilegio substan-
 tif; ceux dis-je, qui parlent de la
 sorte, ne parlent pas comme font
 nos bons Auteurs. Dans les loix des
 peuples nouvellement domptez & con-
 vertis, il y a des peines contre les re-
 belles & contre les sacrileges.

*Histoire
 du Droit
 François.
 Plaidoyé
 de M. Pa-
 rru.*

*Homelies
 de S. Chry-
 sostome
 du peuple
 d'Anio-
 che.*

Ils ne peuvent encore aujourd'huy se
 défendre de tant d'usurpations sacrileges.

Nous fermerons ces bouches sacrileges,
 qui sont autant de fontaines empoisonnées.

MIGNARD, MIGNARDISE.

MIgnard est un de ces mots
 dont nostre Langue s'est pres-
 que défaite depuis qu'elle est deve-
 nuë raisonnable; peut-estre, parce

qu'il luy a paru trop mol, & qu'il sent on peu le diminutif. Neanmoins nous disons encore, *un parler mignard, un air mignard, un visage mignard.* Ce mot plaisoit extrêmement aux Poëtes de la Cour des Valois, & il entroit dans tous les vers, qui avoient un caractere tendre & délicat. Il peut quelquefois trouver sa place dans les nostres; & j'ay veü une jolie piece, où une honneste personne dit d'elle-même, en faisant son portrait sous le nom d'une bergere:

*Je suis une jeune Bergere,
Qui ne sçais ce que c'est qu'artifice;
& que fard;
Qui plais, sans chercher même à
plaire;*

Et qui n'ay rien de trop mignard.

Mignardise est plus en usage que *mignard*. Non seulement on s'en sert dans le discours familier, & dans de petites pièces galantes; mais on l'employe aussi dans les ouvrages les plus serieux. Outre que M. d'Abblancourt dit, en parlant de Lucien: *On ne peut nier que ce ne soit un*

364 *Remarques Nouvelles*
des plus beaux esprits de son siècle a par
tout de la mignardise & de l'agrément
avec un humeur gaye & enjouée ; M.
Despreaux dit dans sa Traduction
de Longin, en parlant de la mesure
des périodes ; Toutes ces sortes de piés
& de mesures n'ont qu'une certaine mig-
nardise, & un petit agrément, qui a
toujours le même tour, & qui n'émeût
point l'ame. M. l'Abbé de la Cham-
bre dit même dans le Panegyrique
de S. Charles Borromée : Les cœurs
les plus forts & les plus fermes s'amolif-
sent & se fondent, pour peu que la vo-
lupté les touche : Elle vient avec toutes
les mignardises & toutes les parures des
graces, &c.

TRANSPORT, Translation.

CEs deux mots, qui semblent di-
re la même chose, ont un usa-
ge différent. On dit, le transport des
marchandises, le transport de l'artille-
rie, le transport de l'argent ; la transla-
tion de l'Empire, la translation du Con-
cile, la translation des reliques, la trans-
lation d'une Feste. On dit encore, la

sur la Langue Françoise. 365
translation d'un Evêque. Cela se dit
aussi d'une autre personne qui chan-
ge de lieu : L'une des revoltées voulut
quitter l'Hostel-Dieu, pour aller à
Port-Royal; on remua ciel & terre
pour cette translation.

Plaidoyer
pour Ma-
dame
Guene-
gaud.

Ce seroit mal dit, *la translation*
des marchandises, de l'artillerie, &c. le
transport de l'Empire, du Concile, &c.
Il y a encore cette difference entre
translation & transport, que translation
ne se dit point en matiere de com-
merce, ou de morale, & que transport
s'y dit elegamment; je luy ay fait un
transport de ma debte; il estoit dans un
grand transport de colere, de joye, &c.

ELLE aux cas obliques.

IL est certain qu'elle au nominatif
ne convient pas moins à la chose
qu'à la personne; & qu'on dit
également bien d'une maison &
d'une femme, *elle est agreable*: mais
aux cas obliques, *elle* ne convient
pas à la chose comme à la per-
sonne; & on ne diroit pas, par
exemple, en parlant d'un homme

Q iij

à qui la Philosophie nouvelle plai-
roit extrêmement, *il s'attache fort à
elle, il est charmé d'elle*: Il faut dire,
pour bien parler, *il s'y attache fort,
il en est charmé*. On ne diroit pas
aussi, en parlant d'une victoire, ou
de quelque autre action glorieuse,
j'ay fait un discours sur elle. On diroit
bien néanmoins, *une action si im-
portante traîne de grands avantages
après elle*. Quoy-qu'il n'y ait pro-
prement que l'usage qui puisse nous
instruire à fonds là-dessus, & qu'il
soit difficile de rendre raison pour-
quoy l'un se dit plutôt que l'autre;
il ne sera pas inutile peut-estre de
marquer quelques occasions où elle
se met fort bien dans les cas obli-
ques.

I. Quand la chose prend pour une
personne; par exemple, *si la vertu pa-
roissoit à nos yeux avec toutes ses graces,
nous serions tous charmez d'elle*.

*Il n'aime que la gloire, il ne re-
garde qu'elle*:

*De toutes les beautez, c'est pour
luy la plus belle*.

II. Quand elle est entrelassé dans

*Poësies à
la loüan-
ge du
Roy.*

la periode, & ne finit point le discours : Ainsi, quoy-qu'on ne puisse pas dire, en parlant de la Philosophie, de toutes les sciences, il n'y en a point qui me plaise davantage; & plus je l'étudie plus je suis charmé d'elle; je diray bien, c'est d'elle que les hommes ont appris à vivre; c'est à elle qu'ils doivent leurs plus belles connoissances.

III. Elle peut finir le discours, quand la phrase qu'on employe, a rapport d'elle-même aux personnes. En voicy un exemple, qui le fera entendre. *Il ne faut pas s'étonner*, dit M. de la Rochefoucault, en parlant de l'amour propre, *s'il se joint quelquefois à la plus rude austerité, & s'il entre si hardiment en société avec elle.* Cette locution, *entre en société*, qui est un terme de commerce, & qui regarde directement les personnes, fait qu'*austerité* jouit en quelque sorte des droits de la personne; & qu'*avec elle*, à la fin de la periode, n'a rien qui choque. Le même Ecrivain a pû dire, selon le même principe; *la Philosophie triomphe aisément des maux*

368 *Remarques Nouvelles*
passez, & de ceux qui ne sont pas prêts
d'arriver; mais les maux presens triom-
phent d'elle.

Il y a sans doute d'autres rencon-
tres où elle se peut mettre aux cas
obliques, mais elles ne se présen-
tent pas à ma memoire.

LIBERTIN.

CE mot signifie d'ordinaire un
homme impie, qui ne croit
rien, & dont les sentimens sont cor-
rompus; *c'est un libertin; les libertins;*
les Cours des Princes sont pleines de li-
bertins. Il signifie quelquefois une
personne qui haït la contrainte, qui
suit son inclination, qui vit à sa mo-
de, sans neanmoins s'écarter des re-
gles de l'honnesteté & de la vertu.
Ainsi, on dira d'un homme de bien,
qui ne sçauroit se gesner, & qui est
ennemi de tout ce qui s'appelle ser-
vitude; *il est libertin; il n'y a pas un*
homme au monde plus libertin que luy.
Une honneste femme dira même
d'elle, jusqu'à s'en faire honneur; *je*
suis née libertine. Libertin & libertine

en ces endroits ont un bon sens, & une signification délicate. C'est ainsi, quand il plaît à l'usage, que les mots les plus odieux changent de nature; & que ce qui est criminel dans une occasion, devient innocent dans une autre.

COMMENCER.

M. de Vaugelas dit que ce verbe, dans la pureté de nostre Langue demande toujours la préposition à après soy; & que, pour bien parler François, il faut dire, par exemple, *il commence à se mieux porter*, & non pas, *il commence de se mieux porter*. M. de Vaugelas ajoûte, que même au préterit défini à la troisième personne singuliere *commença*, il faut dire à après, & non pas de, comme disent plusieurs Provinciaux, & même quelques Phariens, soit par contagion, soit pour ôter la cacophonie des deux à; ne se souvenant pas de cette maxime generale, qu'il n'y a jamais

370 *Remarques Nouvelles*
 de mauvais son qui blesse l'oreille,
 lors qu'un long usage l'a étably, &
 que l'oreille y est accoûtumée. De
 sorte que, selon M. de Vaugelas,
 il faut toujours dire, *il commença*
à, même quand le verbe qui suit,
 commenceroit encore par un *à*. Il
 faut dire, par exemple, *il commença*
à avoüer, & non pas, *il commença*
d'avoüer, qui est bien plus doux.
 J'avoüe que j'ay crû long-temps
 que c'étoit une faute de dire, *il*
commence de se bien porter, tant j'ay
 déferé toujours à l'autorité de M. de
 Vaugelas. Mais j'avoüe aussi que
 j'ay changé de sentiment, en lisant
 plusieurs bons livres de nôtre Lan-
 gue, où j'ay trouvé *commencer de*;
 & afin qu'on voye que je ne parle
 pas en l'air, je suis bien-aïse de ci-
 ter les principaux Auteurs que j'ay
 leüs.

*Histoire
 de l'Acad-
 demie
 François-
 se.*

*L'Academie ne desiroit plaire qu'au
 plus sage de tous les hommes, & non
 pas à des foux, qui commençoient d'être
 ébloüis de la gloire qu'elle recevoit
 d'un si grand Protecteur.*

*Discours
 de l'ami-*

L'amour des meres a ses temps re-

glez, selon les especes des animaux, & celle de l'aigle commence de finir en ce temps-là.

Ce fut-là encore que le nom de Chrétien commença d'être donné aux Disciples de Iesus Christ.

Il étoit vray de dire de luy ce qui a été aussi écrit du Sauveur, qu'il avoit commencé de faire, avāt que d'enseigner.

C'est la premiere guerre que le monde, dont Herode est la figure, commence de faire à Iesus-Christ.

Son extérieur estoit si devot, qu'on estoit recueilli dès qu'on le voyoit; & l'on commençoit d'être persuadé de ce qu'il alloit dire, avant qu'il eût ouvert la bouche pour parler.

Le Roy Henry VIII. Prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon, & tant d'autres Rois, & commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise.

Il ne dit point après que vous aurez offert le sacrifice, ou avant que vous l'offriez; mais lors même que vous avez commencé de l'offrir.

Il avoit commencé de prendre goût à la vie de la Cour, qui charme d'ordi-

tié & de la haine des anim.
Vie de S. Paul.

Vie de D. Barthelemy des Mart.
Hist. Ste du Nou. Test.

Reflexiōs sur l'Eloquence.

Oraison funebre de la Reine d'Angleterre.

Homelies de Saint Chrys. sur S. Matt.

Vie de S. François de Borgia.

Entretiens sur les vies & sur les

Ouvrages des Peintres.

Relation des Campagnes de

Roeroy & de Frignon.

372 *Remarques Nouvelles*
naire insensiblement ceux même qui y
sont entrez avec le plus de repugnance.

Depuis cent ans l'on a commencé de
faire icy des travaux, qui donnent sujet
d'esperer qu'un jour nous ne cederons en
rien à toutes ces anciennes Monarchies,
aussi-bien en ce qui regarde les Arts,
comme en toute autre chose.

Ils trouverent que les Bavarois, après
avoir commencé de remuër la terre pour
s'y rerrancher, avoient passé outre, avec
une diligence encore plus grande que
celle des François.

Je conclus de tous ces passages,
que la decision de l'Auteur des Re-
marques, n'est pas maintenant une
regle certaine à l'égard de commen-
cer; car enfin, selon ses principes
mêmes, un grand nombre de bons
Auteurs rend pour le moins l'usage
douteux. Je croy donc que commen-
cer à est le meilleur, & le plus fran-
çois; mais je ne croy pas que com-
mencer de soit ni mauvais, ni barba-
re; & quoy-que je ne voulusse pas
m'en servir, je ne voudrois pas le
condamner dans les autres, comme
semble faire l'Auteur des doutes.

C'est surquoy M. Ménage devoit redresser ce Campagnard; car l'amitié que j'ay pour les Bas-Bretons ne m'aveugle pas; & quoy-que mon inclination me porte à défendre le Gentilhomme de Basse-Bretagne, je pourray bien l'abandonner, quand il aura tort.

Au reste, si commencer de se peut souffrir dans la prose, à plus forte raison dans les vers, où il est quelquefois tres-commode. Aussi de fort bons Poëtes ne font aucune difficulté de s'en servir. M. de Benferade, dans le ballet de la nuit, fait ainsi parler le Roy representant le Soleil levant :

*Sur la cime des monts commençant
d'éclairer,*

Je cōmence déjà de me faire admirer.

Et M. Regnier dans son Ode à Acathe, parle en ces termes :

Qui peut dire les soins cuisans,

Qui travaillent les Courtisans,

Et quel noir chagrin les dévore;

Il peut dire combien de pleurs

L'aurore verse sur les fleurs,

Quand le jour commence d'éclorre.

Mais quoy-que la Poësie ait beaucoup de liberté , il ne faut pas qu'elle en prenne trop. Ce seroit, je pense, une espeece de libertinage, que de mettre en un même vers *commencer avec de & à*, comme a fait un de nos Poëtes dans l'Epitaphe du Cardinal de Richelieu. Car après avoir dit :

*Cy gist le plus fameux des illustres
Français ,*

*Le plus heureux mortel que le Ciel
ait veû naître ,*

*Le vassal le plus grand qu'on ait
craint autrefois ,*

*Et l'exemple éternel de ceux qui doi-
vent estre ,*

Il continuë de la sorte :

*Il commença de vaincre aussi-tost
qu'à paroître :*

*L'honneur suivit touÿjours ses augustes
exploits :*

*Il fut trop absolu sur l'esprit de son
Maistre ;*

*Mais son Maistre par luy fut le
maistre des Roys.*

C'est quelque chose de tres-irregulier que ce vers.

Il commença de vaincre aussi-tost qu'à paroître ; & cette seule irregularité seroit capable de gâter le plus beau sonnet du monde. Il commença de vaincre est bien ; mais le Poëte ayant pris ce parti-là devoit s'y tenir ; c'est à dire, qu'il devoit donner à commencer le même regime à la fin qu'au commencement. Cette bigarrure de vaincre & à paroître fait un effet defagréable , bien loin d'estre un ornement & une beauté.

MERITE.

CE mot se dit de la personne & de la chose. Nous disons , *un homme de merite ; je connois son merite. Si son rang la distinguoit , elle estoit encore plus distinguée par son merite. Mais nous disons aussi, le merite d'un ouvrage , quoy-que nous ne disions pas un ouvrage de merite. C'est une grande preuve du merite & de l'excellence de ses ouvrages , qu'ils se sont conservez jusqu'à nous , dit M. d'Abblancourt dans l'Epistre dédicatoire de son Lucien. Je défie les plus habiles,*

dit M. de la Chambre à M. le Cardinal Mazarin sur la paix des deux Couronnes, de donner des exemples d'une politique si admirable, & de trouver des pensées, ny des paroles qui puissent en représenter la gloire & le mérite. M. de Segrais dit aussi, en parlant modestement de luy-même: *J'ay bien plus à défendre les imperfections de ma traduction, qu'à publier le mérite de l'Eneïde.*

Mérite se prend quelquefois pour les personnes de mérite, comme *vertu* pour les personnes vertueuses. Les Princes sages & éclairés honorent le mérite & la vertu. La fortune prend plaisir quelquefois à élever le mérite & la vertu.

Mais ce qui est remarquable, c'est que *merite* se dit seulement au singulier, pour marquer les bonnes qualitez de l'esprit, ou du cœur. *Mérites* au pluriel ne signifie que les effets de la grace; les *merites de Jesus-Christ*; les *mérites des Saints*; les *mérites des bonnes œuvres*: Et qui diroit, c'est un homme qui a de grands *merites*, pour exprimer des vertus

purement naturelles & morales, ne parleroit pas François. Ce ne seroit pas même bien parler, si on vouloit exprimer des vertus Chrétiennes, & faire entendre, par exemple, qu'un homme est humble, charitable, patient, &c. Il faudroit dire, *c'est un homme qui a de grandes vertus Chrétiennes.*

Quoy-que *mérite* au singulier signifie autre chose que *mérites* au pluriel, il ne laisse pas d'avoir quelquefois la même signification; & nous disons bien dans un sens Theologique, *le mérite des bonnes œuvres.*

D O N N E R C O E U R,

Donner du cœur.

ON demande lequel il faut dire, ou si tous deux sont bons. M. de la Chapelle dit toujours, *donner cœur*, dans la Relation des Campagnes de Rocroy & de Fribourg. *La presence du Prince donna cœur aux soldats; cette action redonne cœur aux soldats.* Le Traducteur des Homélies de Saint Chrysostome

378 *Remarques Nouvelles*
sur Saint Mathieu dit, *donner du*
cœur : Que nostre magnanimité ani-
me les plus hardis, & donne du cœur
aux plus lâches. Le Pere Rapin dit
aussi dans ses *Réflexions sur l'élo-*
quence, parlant de l'Eloquence mé-
me : On l'a veüe dans les armées aller
de rang en rang redonner du cœur aux
soldats par la bouche des Conquerans.
Ces autoritez me font croire qu'on
peut dire l'un & l'autre. Le pre-
mier me semble neanmoins plus
Français, & plus soutenu en quel-
ques rencontres.

ANTIQUITE', Ancienneté.

CEs deux mots se doivent quel-
quefois distinguer, & se peu-
vent aussi quelquefois confondre.

Antiquité se prend d'ordinaire
pour les siècles passez, ou pour les
ouvrages des siècles passez; les heros
de l'antiquité; ce sont des restes de l'an-
tiquité; cela sent la bonne antiquité.

Antiquité se prend quelquefois
pour les personnes des siècles pas-

sez, & c'est dans cette signification que M. de Balzac a pris ce mot, quand il a dit : *Les deux Scaligers ont esté deux merveilles des derniers temps ; & sans leur faire faveur, on peut les opposer à la plus scavante antiquité.*

On ne dit point *ancienneté* en tous ces sens-là, & *antiquité* pris de la sorte n'a point de regime.

Ancienneté dans sa propre signification marque le temps qu'il y a qu'une personne est receüe ou en une charge, ou en une société. Ainsi nous disons d'un ancien Conseiller, *son ancienneté le fait passer devant les autres*, & d'un ancien Religieux, *son ancienneté luy donne du credit* : nous disons *le droit d'ancienneté*, c'est *l'ancienneté qui regle les rangs*. *Antiquité* ne vaut rien en ces endroits-là.

Ancienneté ne se dit pas seulement des personnes en particulier, il se dit en general des maisons & des familles. *L'ancienneté des maisons est une des principales marques de leur noblesse*. Aussi M. Fléchier dit dans l'Oraison funebre de Madame de Montausier :

La noble famille d'Angennes, dont la grandeur, la gloire, & l'ancienneté sont connues. Antiquité se diroit bien en cét endroit, & seroit peut-estre plus beau qu'ancienneté. C'est comme parle M. Patru dans le Plaidoyer pour M. le Duc de Rohan: La splendeur, l'antiquité des maisons, &c.

Quand il s'agit d'un peuple, ou d'une Ville, on ne peut se servir que d'antiquité, l'antiquité de Babylone; l'antiquité des Egyptiens, & non pas l'ancienneté.

Nous disons, les antiquitez d'une Ville, les antiquitez Romaines, pour signifier d'anciens monumens. Ce seroit parler Allemand en François, que de dire, les anciennetez d'une Ville, les anciennetés Romaines.

On dit de toute ancienneté, pour dire de tout temps; & M. Patru dit dans le Plaidoyer de Madame de Guenegaud: Ces appartemens ont dix pieds de plus qu'ils n'avoient de toute ancienneté. On ne diroit pas de toute antiquité en ce lieu-là; mais on le diroit bien ailleurs. Dans les endroits qui demandent plus d'éleva-

sur la Langue Françoise. 381
tion & de vehémence, de toute an-
tiquité paroît plus noble que de tou-
te ancienneté. Au contraire, dans
les endroits simples & unis, de toute
ancienneté paroît plus propre que de
toute antiquité.

DE QUI.

IL faut prendre garde où l'on met
de qui, en parlant des personnes;
car je ne répète pas ce que M. de
Vaugelas a dit, qu'on ne l'attribuë
point aux choses à moins qu'on ne
leur donne des phrases personnel-
les, pour me servir de ses termes.
De qui tient proprement lieu d'a-
blatif en nostre langue, & c'est là sa
situation naturelle. *L'Auteur de qui*
ils ont pris ce passage, ne dit pas cela;
nous avons un ennemy irréconciliable,
de qui nous ne devons attendre ni paix,
ni trêve; c'est l'homme de qui j'ay receu
une grace; c'est luy de qui m'a terre re-
leve; il n'y a personne de qui on puisse
dire avec plus de raison, &c. Ce *de qui*
est l'à quo & le de quo des Latins.

Cependant de fort bons Auteurs

382 *Remarques Nouvelles*
font de qui genitif. J'ay cent fois admiré que les hommes, qui sont naturellement curieux, de qui l'esprit veut sonder les secrets les plus cachez, penetrer jusques au centre de la terre, & s'élever au-dessus des Cieux, pour tâcher de connoistre ce qui passe leur connoissance, s'appliquent si peu à connoistre la gloire qu'ils desirent si ardemment.

Malheur à ceux, de qui toute la vie se passe en souhaits, & que la mort surprend, sans qu'ils ayent fait aucunes œuvres.

Quelques-uns se persuadent, notwithstanding ces autoritez qui sont de grands poids, que de qui génitif, n'a pas si bonne grace en prose; & qu'il faut le laisser aux Poëtes, qui en ont besoin pour la mesure de leurs vers; témoin l'Ode de M. Sarasin sur la Dunkerque:

*Montausier, de qui la gloire
Vole aux climats étrangers;
Toy, qui pris part aux dangers
D'une si noble victoire;
Toy, qu'on ne peut trop avancer,
Veüille me faire écouter*

De ce Heros magnanime,

De qui la main doit planter

Nos lys aux champs de Solyme.

Mais quand on seroit si scrupuleux, que de ne vouloir pas mettre en prose de qui au genitif pour dont, ni dire, par exemple, l'auteur de qui j'ay leû le livre, le Prince de qui j'ay gagné la faveur; on ne pourroit se dispenser de s'en servir, quand il suit un point interrogant. De qui déplorera-t-on le malheur? De qui trouvera-t-on le pere infortuné, si ce n'est de celuy qui s'abandonne à la débauche?

Morale
du Sage.

Il y a une occasion où de qui au genitif ne vaut rien du tout; & c'est quand de qui est mis après le substantif qui le regit. Par exemple. Le Prince à la vengeance de qui les François s'obstinerent avec une valeur desesperée, le Prince au service de qui j'ay passé les plus belles années de ma vie. Il faut dire, à la vengeance duquel, au service duquel, & nos bons Auteurs parlent de la sorte. Dieu aux yeux duquel la disposition de nostre ame est toujours connue. Herede appre-

Morale
du Sage.

Vie de S.
Paul.

nant sa délivrance, fut saisi d'une rage, qui éclata sur les soldats, à la garde desquels il l'avoit commis.

IL A PASSE', IL EST PASSE'.

J'Ay veû des gens bien en peine de sçavoir lequel il faut dire. Quand *passer* à un regime, & qu'il a rapport ou aux lieux, ou aux personnes, il faut dire *a passé*, soit dans le propre, soit dans le figuré. *Il a passé par le Pont-neuf allant au Louvre; il a passé chez un tel; le Roy a passé par Compiègne, l'armée a passé par la Picardie; par tout où l'armée a passé, elle a fait de grands dégats; l'Empire des Assyriens a passé aux Medes, &c.* Ceux qui écrivent purement nôtre Langue, gardent inviolablement cette regle. *Elle est sortie de l'Egypte* dit M. Flechier dans l'Oraison Funébre de Madame la Duchesse de Montausier; *Et par des deserts secs Et steriles elle a passé dans cette terre heureuse, ou coule le lait Et le miel.* M. l'Abbé de la Chambre dit dans le Penegyrique de Sainte Rose, en parlant

lant de la véritable Religion qui a été autrefois si florissante dans l'Afrique : Elle a passé de ce lieu chez nous, & elle passera encore de chez nous dans ses nouvelles terres qui se découvrent tous les jours. L'Auteur de l'Education d'un Prince dit aussi : Vous imaginez - vous que ce soit par quelque loy naturelle que ces biens ont passé de vos ancestres à vous ? Enfin passer se met avec le verbe auxiliaire avoir, quand il se prend tout-à-fait dans le figuré, & qu'il se rapporte à quelque chose ; & nous en avons un exemple dans le Discours que Mr. Godeau a composé sur les Epîtres de Saint Paul : Il me semble encore que quand, après avoir instruit l'entendement de ses disciples sur les vérités de la Foy, il a passé à la reformation des mœurs, & à la pratique de la doctrine, il ne leur donne que des enseignemens faciles.

Quand passer n'a ni regime, ni relation, on dit est passé, & dans le propre & dans le figuré. Le Roy est passé ; l'armée est passée ; l'Empire des Romains est passé ; le bon temps est

R

374 *Remarques Nouvelles*
passé ; cette femme est passée, pour dire
qu'elle n'est plus ni belle, ni jeune.

Ce fameux Rondeau, qui fut fait
après la mort du Cardinal de Ri-
cheliu, & qui commence par :

Il est passé, il a plié bagage,
Ce Cardinal, dont moult est grand
dommage.

Ce Rondeau, dis-je, peut servir à
éclaircir la Remarque. *Il est passé*
mis d'abord est régulier, & selon
l'usage ; car cela n'a point de rap-
port au lieu ; cela se dit absolument :

Il est passé, il a plié bagage.

La première reprise du Rondeau est
aussi fort bien :

Mais maintenant ce n'en est plus le
temps : Il est passé.

La seconde reprise est mal, à regar-
der les choses de près, & à les exa-
miner dans toute la rigueur de la
Langue :

Le Roy de Bronze en eût le passe-temps,
Quand sur le Pont avec son
attelage : Il est passé.

Il faudroit dire, *il a passé*, pour parler
tout-à-fait correctement, parce que
passer en cét endroit a rapport au

lieu ; mais comme la Poësie n'est pas toujours si exacte que la prose ; & qu'on doit pardonner quelque chose aux Poëtes, *il est passé* se peut souffrir dans la dernière reprise du Rondeau , en considération des deux autres ; & s'il y a un endroit où l'on puisse mettre, *il est passé*, pour *il a passé*, c'est assurément en celui-là.

Au reste , il faut remarquer que *passer* se prend icy en sa signification naturelle , c'est à dire, que *passer* dont il est question dans la Remarque , répond au *transire* des Latins. Car quand *passer* à une autre signification, on met *a passé* en des endroits où il n'y a nul rapport ni aux lieux, ni aux personnes. Par exemple. *Ce mot a passé*, pour dire, *ce mot a esté receu*. Car il y a bien de la différence entre *ce mot est passé* & *ce mot a passé*. *Ce mot est passé* signifie qu'un mot est vieux, qu'il est aboli, qu'il n'est plus du tout en usage. *Ce mot a passé* signifie qu'un mot a esté introduit, & qu'il a cours dans la Langue.

PROSATEUR.

Prosateur n'est pas de ces enfans exposez, dont le pere est incertain & inconnu. Toute la France sçait maintenant que M. Ménage a fait ce mot; & après qu'il nous l'a dit plus d'une fois, on seroit ridicule de ne le pas croire. Aussi le Provincial qui doute de tout, n'a pas douté de ce fait; & je suis surpris que M. Ménage luy fasse une querelle d'Allemand là-dessus. L'Auteur des Doutes a parlé de *profateur* en deux endroits. Voicy le premier. *L'Auteur des Observations sur la Langue Françoisse avouë de bonne foy que profateur est un mot de sa façon: J'ay fait profateur, dit-il, à l'imitation de l'Italien profatore, pour dire un homme qui écrit en prose.*

M. Ménage conclut de là que le Bas-Breton l'accuse d'un crime. En lisant ces paroles, dit-il, *l'Auteur des Observations sur la Langue Françoisse avouë de bonne foy que profateur est*

un mot de sa façon ; ne diroit-on pas
que l'Auteur des Doutes est persuadé que c'est faire un crime que de
faire un mot ?

Pour moy je ne le dirois jamais ,
& je ne voy pas quelle liaison il y
a entre ces deux propositions.
L'Auteur des Doutes conte simple-
ment un fait ; & c'est Mr. Ménage
qui raisonne à sa mode sur ce fait.
Les paroles du Provincial sont in-
nocentes, & elles le seront toujourns,
pourveu qu'on ne les empoisonne
point.

L'autre endroit où l'Auteur des
Doutes parle de *profateur* est plus
remarquable que le premier, mais
il n'est pas plus criminel. Ce Pro-
vincial s'est imaginé que les bons
Auteurs, qui font des mots, ne
doivent pas dire qu'ils les ont faits,
de peur de revolter le public contre
le pere, & contre l'enfant. *Le pu-
blic est délicat*, dit-il ; il faut luy laisser
croire qu'il ne doit ce mot à personne,
ou qu'il ne le doit qu'à luy-même. C'est
assez pour l'obliger à desadvoüer cét en-
fant exposé, que quelqu'un s'en declare

378 *Remarques Nouvelles*
le pere, & c'est ce qui me fait craindre
que profateur ne passe point, quelque
beau, & quelque commode qu'il soit; il
passeroit peut-estre, si M. Ménage n'a-
voit point dit si affirmativement, & si
hautement, J'ay fait profateur.

Cette raison n'est peut estre que
trop fine pour un Campagnard Bas-
Breton; je laisse à juger aux habiles
gens si elle est bonne ou mauvaise;
& je me contente de dire qu'elle
n'est point injurieuse à M. Ménage.
Il n'a que faire de se justifier, comme
si on l'avoit accusé d'un crime:
l'Auteur des Doutes ne sçait ce que
c'est que d'accuser les gens à faux; la
Basse-Bretagne n'est pas le país des
faux témoins; & ce Bas-Breton dit
positivement en plus d'un endroit
qu'il est permis aux particuliers d'in-
venter quelquefois des mots. C'est
être bien éloigné de croire que ce
soit faire un crime, que de faire un
mot: ainsi tout ce que M. Ménage
avance, pour prouver qu'il a eû droit
d'inventer *profateur*, me paroît assez
inutile & hors d'œuvre. C'est une
chose décidée dans tous les Tribunaux

sur la Langue Françoise. 379
des Grammairiens, s'écrie - t'il :

Licuit semperque licebit

*Signatum presente nota procedere
verbum.*

Il n'y a que le seul M. de Vaugelas
qui soit d'une opinion contraire, &
l'Auteur des Doutes, qui est son singe
en toutes choses. N'en déplaise à Mr.
Ménage, M. de Vaugelas ne croit
pas qu'il soit défendu absolument
d'inventer quelquefois des mots ;
& à l'occasion d'un mot qu'un bel
Esprit de son temps avoit inventé,
il cite luy-même :

Licuit semperque licebit.

Il dit seulement qu'il est des mots
comme des modes, & que les sa-
ges ne se hazardent jamais à faire
ni l'un ni l'autre : Et s'il dit ail-
leurs qu'il n'est permis à qui que
ce soit de faire de nouveaux mots,
non pas même au Souverain ; il
entend par là qu'il n'est permis
à personne de les établir, & de
leur donner cours dans le monde,
comme on voit par l'exemple qu'il
ajoûte de Pomponius Marcellus,
qui dit à Tibere qu'un Empereur

pouvoit bien donner droit de bourgeoisie aux hommes, mais non pas aux mots. Car il y a bien de la différence entre inventer un mot, & établir un mot. Les particuliers, qui ont le goût de la Langue, & qui parlent bien, peuvent sans doute, comme dit le Gentil-homme de Province, inventer quelquefois des mots; mais c'est au public à les recevoir, & à les autoriser: Et ne pourroit-on pas dire que les bons Auteurs sont à peu près comme les Ouvriers de la Monnoye, auxquels il appartient de fabriquer les especes; mais qui n'ont pas droit de leur donner cours? Il n'y a que l'autorité publique qui puisse faire valoir la monnoye & les mots: & les Ecrivains qui se servent librement d'un terme de leur façon, avant que le public l'ait reçu, ou après qu'il l'a rebuté; ressemblent à ces gens qui mettent dans le commerce des pièces de monnoye qui ne sont point reçues en France, ou qui y sont décriées. C'est tout

ce qu'a voulu dire l'Auteur des Doutes, en disant, après Mr. de Vaugelas, qu'il n'appartenoit pas aux particuliers d'établir des mots, quoy-qu'il leur appartienne de les inventer.

Le Provincial juge même à propos que les bons Auteurs proposent au public les mots qu'ils inventent; pourveu qu'ils le fassent avec de certaines précautions, dont la principale est qu'il ne se déclarent point d'abord les peres du mot qu'ils proposent. M. Ménage n'a pas jugé à propos d'user de cette precaution: Il a dit hautement, *j'ay fait profateur*; & il l'a dit sans doute, à l'imitation de Ronfard, qui declare luy-même dans la premiere impression de ses Odes, que c'est luy qui a fait *ode*: *Et osay le premier des nostres enrichir ma langue de ce nom, ode*. Mais je trouve qu'il y a un peu à dire entre le procedé de Ronfard, & celui de Mr. Ménage. Ronfard declara qu'il avoit fait *ode*; après que le public eût receu *ode*, sans sçavoir precise-

ment qui estoit le pere de ce mot. Au contraire, avant que le public ait receu *profateur*, M. Ménage dit qu'il l'a fait; & le Provincial n'a peut-estre pas trop mauvaise raison de dire, que c'est ce qui nous a empesché de le recevoir.

Un mot inventé & proposé au Public, est comme un enfant exposé, pour me servir de la pensée du Bas-Breton. Si cét enfant est heureux; si tout le monde le trouve à son gré; s'il reüssit avec le temps: celuy qui en est le pere, peut alors seurement se declarer; & c'est ce qu'a fait Ronfard à l'égard d'*Ode*. M. Ménage n'a pas attendu les suffrages du public, pour reconnoître son bien-aimé *profateur*. Il a avoüé cét enfant, qui ne faisoit que de naistre; car ce n'est pas d'aujourd'uy qu'il s'est expliqué là-dessus; & il n'avoit pas encore commencé à faire des Observations sur la Langue Françoise, qu'il avoit déjà dit, *J'ay fait profateur*. Il a avoüé, dis-je, cét enfant, sans avoir fait son horoscope, & sans considerer que pour un en-

fant exposé qui fait fortune, il y en a mille qui sont malheureux; ou plutôt il n'a pas songé qu'il ruineroit la fortune de *profateur*, dès qu'il s'en avoüeroit le pere.

Car enfin il a beau dire: *Non-seulement je ne croy pas avoir fait ce mot; mais je croy au contraire avoir bien merité de nostre Langue, l'ayant enrichie d'un mot qui nous faisoit besoin.* Pour un crime, on demeure d'accord avec luy qu'il n'en a point fait; & afin qu'il ne nous chicane pas sur la comparaison de l'Auteur des Doutes, on luy declare que les enfans exposez en matiere de Langage, ne sont pas tout-à-fait de la nature des autres. Mais pour avoir bien merité de nostre langue, comme il parle; c'est ce qu'on pourroit luy disputer: Il croit tout seul apparamment l'avoir enrichie. *Profateur* est né sous une étoile malheureuse; il a vielli sans faire aucun progres à la Cour, ni même sans s'établir dans les Provinces. Personne ne l'employe, ni en parlant, ni en écrivant; enfin le pu-

blic l'a rebuté, bien loin de le recevoir; & de tous les Italiens qui ont passé les monts pour venir en France, je ne sçache pas un qui ait moins fait ses affaires avec nous que *profateur*. Après tout je ne m'en étonne pas; car pour ne plus rien dire de cét aveu qui luy a porté malheur, d'autres mots qui le valoient bien, n'ont pas été plus heureux; ce n'est pas seulement en *genealogie* que les mots & les hommes se ressemblent, c'est aussi en bonne & en mauvaise fortune.

Comme M. Ménage s'est imaginé que l'Auteur des Doutes l'avoit accusé d'un crime, pour avoir fait *profateur*; il s' imagine que ce Provincial l'accuse de vanité, pour avoir dit, qu'il l'avoit fait. Voicy comme il parle: *N'y ayant donc point de crime à faire un moi nouveau, il faut maintenant s'il y a de la vanité à le dire de la façon que je l'ay dit dans l'Observation precedente.* Où M. Ménage trouvera-t'il que l'Auteur des Doutes l'accuse de vanité? Les paroles de ce Bas-Breton ne

renferment rien , qui donne lieu à M. Ménage de faire un jugement si defavantageux ; car dire , en parlant de *profateur* , il passeroit peut-estre , si M. Ménage n'avoit point dit si affirmativement & si hautement , j'ay fait *profateur* ; ce n'est point l'accuser de vanité , ce me semble ; ce n'est que repeter ce qu'il dit luy-même. Comme il parle presque toujourns affirmativement , quand il decide ; & qu'il ajoûte d'ordinaire *incontestablement* à ses decisions , pour leur donner plus de poids ; comme il parle , dis-je , souvent de la sorte , & que le ton affirmatif luy plaît fort ; le Provincial n'a eû garde de penser que cét *affirmativement* & ce *hautement* deussent luy déplaire.

Mais pourquoy Mr. Ménage se persuada-t-il ce qui n'est pas ? Et quel sujet auroit l'Auteur des Doutes de le croire vain ? Il est vray que M. Ménage parle un peu de foy dans son Epistre à M. le Chevalier de Meré , & qu'en d'autres rencontres il ne s'oublie pas ; il est vray

encore qu'il se cite souvent luy-même dans ses Observations: *I'ay dit dans mon Eglogue, pour la Reine de Suède; j'ay dit dans mon Oiseleur; je m'en suis dans mon Jardinier, & j'ay esté plus hardi que M. Chapelain, qui n'a osé s'en servir dans la Pucelle, &c.* Avec tout cela il est modeste; il avoüe franchement ses fautes, *il le faut avoüer, dit-il, je me suis trompé.* Jusques dans l'Epître dédicatoire, où il parle de son mérite, il declare
 „ à son Ami qu'il a composé ses Ob-
 „ servations avec la plus grande pre-
 „ cipitation du monde, & dans le
 „ cours de l'impression; que comme
 „ le temps & la méditation contri-
 „ buent particulièrement à la perfe-
 „ ction des écrits, il ne se peut faire
 „ qu'il n'y ait dans cét ouvrage preci-
 „ pité beaucoup de choses à dire, &
 „ pour les décisions & pour l'expres-
 „ sion.

Peut-on rien voir de plus modeste, & même de plus humble qu'une telle déclaration? Mais ce qui marque en general la modestie de M. Menage, c'est qu'il confesse humble-

ment aux gens qui le viennent voir, que depuis plusieurs années il n'est plus à la mode ; comme s'il vouloit dire, que la faveur du public passe aussi bien que celle des grands ; & qu'il voulut faire en sa personne une leçon à tout le monde, de l'inconstance des choses humaines. Le Provincial n'est pas si peu instruit de ce qui se passe à Paris, qu'il ignore ce dernier article ; & il faudroit après cela qu'il eût perdu l'esprit pour reprocher de la vanité à M. Menage.

Nonobstant toutes ces raisons, M. Menage se persuade que l'Auteur des Doutes le croit un homme vain & presomptueux, & c'est particulièrement sur ce pied-là qu'il se plaint de luy. *V*eritablement, dit-il, *si j'avois fait signifier à Messieurs de l'Academie que j'ay enrichi nostre Langue du mot de profateur ; qu'ils eussent à se servir de ce mot dans leurs écrits, & à le mettre dans leur Dictionnaire, ce seroit non-seulement une grande vanité, mais une grande impertinence.*

M. Menage a raison. Ce n'est pas

388 *Remarques Nouvelles*
à Messieurs de l'Academie ; ce n'est
qu'au public qu'il a signifié *l'ay fait*
profateur, je croy avoir bien meri-
té de nostre Langue, l'ayant enrichie
d'un mot qui nous faisoit besoin. Mais
je croy à mon tour qu'il n'a fait
cette signification au public, qu'a-
fin que nous nous servions d'un
mot si necessaire, & que nous nous
en servions, à son exemple, dans
nos discours & dans nos écrits. Il
ajoûte qu'après avoir cité les in-
venteurs des mots nouveaux, &
entte autres Ronsard, du Bellay,
des Portes, Malherbe, le Cardi-
nal de Richelieu, M. de Balzac,
Madame la Marquise de Ram-
bouillet, Mademoiselle de Scude-
ry, il luy semble qu'il n'a rien fait
contre la modestie, en disant que
de son costé il avoit aussi fait *prosa-*
teur. Pour moy, je suis de son avis ;
la modestie de certaines gens n'em-
pesche pas qu'ils ne se mettent au
premier rang sans façon, & qu'ils
ne s'élevent s'ils peuvent au-dessus
du leur.

Mais M. Ménage me permet-

sur la Langue Françoise. 389
tra, s'il luy plaît, de n'estre pas de
son sentiment sur la contradiction
qu'il reproche ensuite à l'Auteur
des Doutes, & qu'il luy reproche
en ces termes.

Aprés avoir dit que ceux qui
font des mots, doivent bien pren-
dre garde de faire connoître au Pu-
blic qu'ils en sont les auteurs, il
se contrarie, & voicy comment.
*Il me semble, dit-il, que les Auteurs
qui proposent un mot au Public, se doi-
vent bien donner de garde d'user de
ce mot, comme si l'usage l'avoit receu;
il faut qu'ils le proposent d'un air mo-
deste, & qu'ils y mettent les adoucif-
semens que M. de Vaugelas deman-
de. Par exemple, si j'ose parler de la
sorte; pour user de ce mot; s'il m'est
permis de me servir d'un terme qui n'est
pas François, ou qui n'est pas encore
étably. Car en usant de ces corre-
ctifs, ajoûte M. Ménage, s'il en
falloit necessairement user, ce seroit
faire paroître au public qu'on se-
roit auteur de ces mots, qui seroit
la même chose que de le dire en
termes exprez.*

J'avoüe ingénument ma foiblesse ; ce raisonnement me passe ; & je ne vois pas la contradiction qui est évidente à M. Ménage. Car enfin supposons qu'aucun homme en France ne sçait que M. Menage a inventé *profateur* ; supposons qu'il a fait un mystere de ce mot à tous ses amis ; & qu'en parlant , ou en écrivant , il dise *profateur* avec un correctif, *si j'ose parler de la sorte* , ou *pour user de ce mot* ; qui devinera que M. Ménage a fait *profateur* ? Qui le dira positivement ? On s'en doutera peut-être ; mais on croira peut-être aussi qu'il a appris ce mot d'un autre , ou qu'il l'a trouvé dans quelque vieux Dictionnaire : De-sorte que le correctif ne déclare rien ; cela ne va tout au plus qu'à un peut-être ; & ce peut-être suffit , pour empêcher que le public ne se revolte contre un mot. Il n'y a qu'une déclaration précise & faite d'un ton affirmatif , qui gaste tout.

Mais , pour convaincre M. Menage qu'il n'est pastoujours heureux en raisonnemens & en reflexions ;

sur la Langue Françoise. 391
supposé que le pere de *profateur* soit
inconnu, & que je dise moy, quin'ay
pas l'honneur de l'avoir fait, *M. Ménage*
est un excellent profateur, si j'ose
parler de la sorte; croira-t-on en bon-
ne foy que j'aye inventé ce mot?
Ne mettons-nous pas tous les jours
des correctifs à des mots douteux
sans que personne s'imagine que ce
soient des mots de nostre façon?

Mais *M. Ménage* n'aime point ces
correctifs; & à moins que les mots
nouveaux ne soient insolens, ou
trop hardis, il ne juge pas à propos
qu'on y en mette. Il s'appuye pour
cela sur l'autorité de *Quintilien*, sans
considerer que le passage qu'il cite
ne luy est point du tout favorable.
Le voicy en Latin & en François. *Si*
quid periculosius finxisse videmur, qui-
busdam remediis præmuniendum est; ut
ita dicam, si licet dicere, quodammo-
do, permitte mihi sic. C'est à dire,
si nous faisons quelque mot qui courre
risque d'estre rebuté, ou de n'estre pas
bien receu; en le bazardant, il ne
faut pas manquer d'y apporter des pré-
cautions & des adoucissements, qui aident

à le faire passer ; par exemple , pour parler ainsi ; en quelque façon il m'est permis d'exprimer de la sorte ; permettez-moy d'user de ce terme.

Comment M. Ménage, qui sçait tant de Latin, n'a-t-il pas pris garde que *periculosus* ne signifioit ni insolent, ni hardi ? Comment n'a-t-il pas remarqué que M. de Vaugelas cité par l'Auteur des Doutes au sujet des correctifs, ne dit que ce qu'entend Quintilien ? Et à quoy bon nous prouver que ce mot de *profateur* n'a rien ni d'insolent, ni de trop hardi, ayant esté fait sur l'Italien *profatore* ? Ce n'est pas que cette raison soit trop bonne : car la Langue Italienne estant peut-estre de toutes les Langues vivantes celle qui a le plus de hardiesse ; rien ne sçauroit gueres mieux prouver qu'un mot est trop hardy, que de ce qu'il a esté fait sur l'Italien. Je ne m'arreste pas à cela ; & je dis seulement que Cicéron n'estoit pas du goût de M. Ménage : Il mettoit des correctifs à des mots qui n'estoient ni insolens, ni trop

hardis ; & comme a observé l'Auteur des Doutes , il n'osoit dire *indolentia* , *medietates* , *declamitans* , sans y ajoûter un de ces adoucissements que marque Quintilien. Ces mots neanmoins bien loin d'estre trop simples & modestes ; & au temps même de Cicéron , ils n'avoient rien d'extraordinaire que leur nouveauté.

Mais M. Ménage nous assure que la premiere fois qu'il a employé ce mot de *profateur* , ç'a esté non-seulement avec toutes les precautions , tous les correctifs , & tous les adoucissements que M. de Vaugelas demande pour un mot nouveau ; mais encore avec toutes les raisons qu'il avoit d'user de ce mot tout neuf. Ce fut , dit il , dans une lettre critique que j'écrivis il y a plus de trente ans à M. Bautru Introduceur des *Ambassadeurs* , au sujet des Observations de M. Costar sur l'ode de M. Chapelain au Cardinal de Richelieu , & sur celle de M. Godeau. M. Bautru & M. Costar approuverent ce mot ; & c'est ce qui m'obligea

394 *Remarques Nouvelles*
de m'en servir en suite, sans aucun adou-
cissement, en plusieurs endroits de mes
Observations sur Malherbe, &c.

Je sçais bon gré à M. Ménage
d'avoir suivy au moins une fois le
conseil de M. Vaugelas, qu'il ne
veut pas néanmoins qu'on suive.
Pour l'approbation de M. Bautru
& de M. Costar, j'avoüe qu'elle
m'est un peu suspecte : L'un estoit
d'humeur à se réjoüir de tout ; &
l'autre à avoir une complaisance in-
finie, qui luy faisoit souvent ap-
prouver ce qu'il n'estimoit pas.

Quoy-qu'il en soit, je souhaite
pour la satisfaction, & pour l'hon-
neur de M. Ménage, que *profateur*
trouve sa place dans le Dictionnaire
de l'Academie Françoise, comme
profatore a trouvé la sienne dans le
Dictionnaire de la Crusca. Je n'ay
qu'une petite difficulté là-dessus.

Outre que l'usage est contraire à
profateur, l'analogie de nostre Lan-
gue ne luy est pas trop favorable.
Car enfin tous les mots François
qui ont la terminaison de *profateur*,
sont des mots verbaux, comme

parlent les Grammairiens ; c'est à dire, qu'ils sont dérivez de verbes ou François ou Latins, ainsi *admira-
teur* vient d'*admirer*, *réparateur* de *ré-
parer*, *calomniateur* de *calomnier*, *ora-
teur* d'*orare*, &c.

Or *profateur* n'est point verbal, n'y ayant ni en nôtre Langue, ni en la Langue Latine aucun verbe d'où il soit formé ; & il est en cela plus malheureux qu'*insidiateur*, que son origine pourroit faire valoir, s'il n'avoit d'un autre côté de fort grands des-avantages, comme j'ay fait voir dans une Remarque expresse. Il n'est pas même si heureux que *profatore*, qui vient de *profare* ; car quoy que ce verbe Italien ne signifie pas precisemēt écrite en prose, il ne laisse pas d'être l'origine du substantif *profatore* ; de même qu'*armer* est l'origine d'*armateur*, bien qu'*armer* & *armateur* ayent une signification différente. Si nous avions *proser*, tout iroit mieux pour *profateur* ; & en verité M. Ménage ne devoit point faire les choses à demy : il devoit faire hardiment le verbe *proser*, avant le substantif *prosa-*

395 *Remarques Nouvelles*
teur ; l'un auroit frayé le chemin à
l'autre ; & quand on auroit esté ac-
coûtumé à dire , *les Auteurs qui pro-*
sent , il prose bien , on auroit dit sans
peine *les profateurs , c'est un bon pro-*
sateur. Mais *proser* n'estant ni fait, ni
établi ; je ne m'étonne pas que *pro-*
sateur ait échoüé : Et pour dire tout
ce que je pense là-dessus , le mot
Italien ne fait nulle consequence
pour le mot François.

Car enfin comme *prose* signifie en
Italien des ouvrages en prose , té-
moin *le prose di Bembo* , *profarore* si-
gnifie bien un faiseur d'ouvrages
en prose , de même que *versificateur*
signifie bien parmi nous , un faiseur
d'ouvrages en vers ; parce que *vers*
tout seul signifie , des ouvrages en
vers , *les vers d'un tel*. Mais comme
profes ne signifie en François que les
profes de l'Eglise, *profateur* ne pour-
roit gueres signifier qu'un faiseur
de ces profes que l'Eglise chante à
l'office des morts , ou ailleurs : Et
qui diroit à l'Italienne , d'un Au-
teur qui a beaucoup écrit ; *il a fait*
plusieurs

sur la Langue Françoise. 397
plusieurs profes, pour dire plusieurs ouvrages en prose, parleroit pis que Bas-Breton : parce que *prose* ne se prend point parmy les François, ainsi que parmi les Italiens pour un ouvrage écrit en prose. On ne diroit pas même, *il fait de la prose*, pour dire, *il écrit en prose*, à moins qu'on ne voulut parler comme le Gentilhomme Bourgeois, à qui Molière fait dire: *Il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en sceusse rien.*

Toutes ces considerations me font croire que *profateur* ne vaut pas tout-à-fait *profatore*.

A PARIS.

Dans Paris.

Q Uand il ne s'agit que d'une simple demeure, ou fixe, ou passagere, on dit à *Paris*; *il est à Paris*, *il demeure à Paris depuis six mois*; *je n'ay esté que quinze jours à Paris*; mais s'il s'agit d'autre chose que de la demeure, on dit d'ordinaire *dans Paris*. Par exemple; nous

¶

398 *Remarques Nouvelles*
disons d'un homme qui s'est caché, ou pour se dérober à la justice, ou pour quelque autre raison, on le cherche par tout, sans qu'on le puisse trouver; il est néanmoins dans Paris. Nous disons encore, il y a plus d'un million de personnes dans Paris. Car quoy qu'il s'agisse-là en quelque sorte de la demeure, il s'agit encore d'autre chose, & nous entendons que la ville de Paris contient plus d'un million de personnes. Nous disons enfin, il n'y a personne dans Paris que j'estime plus que vous; il s'est fait un meurtre dans Paris à la veüe de tout le monde; le bruit court dans Paris. Quelques-uns disent pourtant, il n'y a personne à Paris que j'estime plus que vous; il s'est fait un meurtre à Paris; le bruit court à Paris: mais en ces endroits, dans Paris me paroît meilleur & plus fort, sur tout quand on parle étant à Paris. Car si on étoit hors de Paris, on diroit bien, & peut-estre mieux, il n'y a personne à Paris que j'estime plus que vous; il s'est fait un meurtre à Paris; le bruit court à Pa-

ris. Ce sont des delicateſſes qu'on ne doit point negliger, quand on veut parler purement. Il eſt inutile d'avertir que ce que j'ay dit de Paris, s'entend de Rome, de Londres, & de toutes les autres Villes du monde.

PREPOSITIONS

Répetées.

ON manque quelquefois à répéter la prépoſition en de certaines rencontres où la repetition eſt neceſſaire; & cette faute eſt moins ſupportable, quand le diſcours enferme quelque forte de comparaiſon. Par exemple, qui diroit; *il n'y a point de Capitaine parmi les Romains pour qui j'aye plus d'eſtime que Ceſar,* ne parleroit pas nettement, & tomberoit dans une eſpece d'équivoque: Il faut répéter *pour*, & dire, *il n'y a point de Capitaine parmi les Romains pour qui j'aye plus d'eſtime que pour Ceſar.* Il faut dire de même, *il n'y a point de Poëte auquel je m'attache avec*

400 *Remarques Nouvelles*
plus de plaisir qu'à Horace ; il n'y a
personne au monde de qui je m'accom-
mode mieux que de vous ; il n'y a pas
d'homme sur qui je compte plus que sur
luy, & ainsi de toutes les autres pré-
positions.

Cette regle est si veritable, qu'on
doit mettre la preposition dans la
seconde partie de la comparaison,
lors même qu'elle n'est pas dans la
premiere, pourveu qu'il y ait quel-
que chose qui en tienne la place.
L'exemple le fera entendre. *Il n'y a*
pas de verité dont on puisse moins dou-
ter que de celle-là. Il faut dire *de cel-*
le-là ; quoy qu'on ait dit, *done*
on puisse moins douter : Et la raison
est que *dont* renferme *de*, puis-
qu'en cét endroit il signifie *de la-*
quelle. Autre exemple. *Il n'y a point*
de país où je me plaise davantage que
dans la France. Comme où tient lieu
de *dans lequel*, la regle demande
qu'on repete *dans* après ; ainsi ce se-
roit mal dit, *il n'y a point de conseil*
où le secret se garde mieux que le con-
seil de Venise ; il faudroit dire, *il n'y*
a point de Conseil où le secret se garde

mieux que dans le Conseil de Venise ; & l'Auteur des Doutes n'a pas pris garde à cela : Il a eu raison de croire que la repetition de conseil estoit necessaire , pour oster l'équivoque que faisoit celuy immediatement après secret : car voicy l'endroit tel qu'il est dans les Entretiens d'Ariste & d'Eugene. Il n'y a peut-estre point de Conseil dans l'Europe où le secret se garde mieux que celuy de la Republique de Venise. Mais il ne devoit pas se contenter de rectifier à demy ce passage. Je luy pardonne après tout de n'avoir pas songé , ou de n'avoir pas sçeu qu'il falloit mettre , dans le Conseil de Venise. Il n'appartient pas à un Bas-Breton , comme il dit luy-même, d'avoir une parfaite connoissance de nostre Langue : mais je ne puis pardonner à l'Auteur des Observations l'indulgence qu'il a eüe en cette rencontre pour l'Auteur des Doutes. Ne devoit-il pas faire la leçon à ce Campagnard , pour luy apprendre à ne se pas mêler une autre fois de corriger ; & pour instruire à même temps le

public sur l'usage des prépositions repetées : Puisque M. Ménage n'en a rien fait, il faut que je dise enfin pour conclure cette Remarque, qu'après avoir mis *où* dans la première partie de la comparaison, on peut quelquefois mettre *à* dans la seconde ; par exemple : *Il n'y a point de Ville où je me plaise plus qu'à Paris.* *Où* se met là, comme nous avons dit, pour *dans laquelle*. Cependant on ne dit pas, *que dans Paris*, mais qu'*à Paris*, parce qu'on dit, *je me plais à Paris.*

F A R O U C H E.

CE mot n'a pas toujours la même signification. Il signifie *cruel & féroce*, quand on le joint avec le mot de *bestes* ; *les bestes farouches.* *Saint Ignace*, dit l'Auteur de la mort des Justes, *est condamné à estre exposé aux bestes farouches.* Je dis avec le mot de *bestes* ; car si on le joint avec d'autres mots, même avec des noms qui conviennent aux bestes en general, ou avec des noms de bestes particulieres ; il ne signifie pas

sur la Langue Française. 403
cruel, ni féroce précisément, mais
sauvage & difficile à apprivoiser; des
animaux farouches; un chat farouche;
il n'y a rien de si farouche qu'un moi-
neau qui n'est point privé.

A plus forte raison, quand farou-
che se dit des hommes, il n'emporte
ni cruauté, ni ferocité; il marque seu-
lement une humeur sombre & reti-
rée; un esprit ennemi du monde, &
des conversations agréables. Ainsi
nous nommons farouche un sçavant
qui est toujours sur ses livres, & qui
a moins de commerce avec les vi-
vans qu'avec les morts. C'est en ce
sens que M. de Balzac dit dans une
lettre à M. Chapelain: *S'ils ne peu-
vent souffrir nostre jeune Docteur, qui
a sacrifié aux Graces; de quelle façon
traitteront ils le farouche Hémsius?*

Nous disons, une vertu farouche,
pour dire qui n'est pas humaine, &
qui est hors des regles de la société
civile. M. Godeau dit dans le Dis-
cours sur la paraphrase des Epi-
stres de Saint Paul: *La verité est
trop incivile & trop farouche, pour
entretenir maintenant les hommes; si elle*

veut être receüe, il faut qu'elle prenne les couleurs de la flaterie. On peut presque dire de *sauvage* ce que j'ay dit de *farouche*, & à l'égard des bêtes & à l'égard des hommes. *Bestes sauvages* sont des bestes feroces; mais *animal sauvage* est un animal qui n'est point apprivoisé, & qui fuit les hommes. *Homme sauvage* est le même qu'*homme farouche*.

SENTIR.

CE verbe, outre ce qu'il signifie dans le propre, a des significations très élégantes dans le figuré.

M. Pascal, après avoir dit que les Princes se jouient quelquefois, qu'ils ne sont pas toujours sur leurs Trônes, qu'ils s'y ennuïroient; ajoûte finement, *la grandeur a besoin d'estre quittée, pour estre sentie*. Il dit en un autre endroit: *Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet; on trouve dans soy même la verité de ce qu'on entend, qui y estoit sans qu'on le sceût; & on se sent porté à aimer celuy qui nous le fait sentir*. Et c'est

en ce sens que M. Pelisson ayant raconté dans l'Histoire de l'Academie, que M. de l'Étoile lisoit ses ouvrages à sa servante aussi-bien que M. de Malherbe, dit ensuite que c'estoit pour reconnoître s'il avoit bien reüssi : parce qu'il croyoit que les vers n'avoient pas leur entiere perfection, s'ils n'étoient remplis d'une certaine beauté qui se fait sentir aux personnes mêmes les plus rudes & les plus grossieres.

M. de Segrais ayant dit que ceux qui trouvent peu d'esprit dans Virgile, sont de cette secte malheureuse, qui est insensible aux attraits de l'éloquence, ajoûte : *Je mets au même rang ceux qui ne peuvent sentir le tour qu'il donne à ses pensées & à ses vers, ni le choix, ni la beauté de ses termes.*

On dit d'un endroit qui n'est pas assez marqué, ni assez démeslé dans le discours, *il falloit faire sentir cela davantage.*

M. le Chevalier de Meré dit, en parlant d'un homme, ou plutôt d'un homme galant qui en disoit

trop pour estre crû : Il exagere tant ses ennuis & son desespoir, que l'on sent que tout cela est faux. Le même Ecrivain dit, en parlant de Cesar : Il n'avoit rien qui ne fut noble, & qui ne sentit la grandeur.

Sentir se met quelquefois pour *ressentir*. Elle aimoit à prevenir les injures par sa bonté, vive à les sentir, facile à les pardonner, dit M. de Condom de Henriete d'Angleterre. Il dit aussi en parlant de la même Princesse : *Affable à tous avec dignité, elle sçavoit estimer les uns sans fâcher les autres ; & quoy que le merite fut distingué, la foiblesse ne se sentoit pas dédaignée.*

On peut juger par tous ces exemples quelles sont les significations du verbe *sentir*, & à combien d'usages un mot peut servir, quand on sçait le mettre en œuvre, & l'employer à propos.



S'il faut dire,

UNE LETTRE PLEINE
DE MARQUES DE SON AMITIÉ.

OU

DES MARQUES
de son amitié.

LEs personnes intelligentes que j'ay consultées là-dessus, ne doutent pas qu'il ne faille dire, *pleine des marques de son amitié*, & que *pleine de marque de son amitié* ne soit une faute; par la raison que l'article indéfini *de* ne demande rien après soy qui ait ou un article défini, ou quelque chose qui en tienne la place, comme *son amitié*. Je dis qui ait un article défini, ou quelque chose qui en tienne la place; car si après *marques*, on mettoit *d'amitié*, qui est indéfiny, pour *de son amitié*; on diroit fort bien, *une lettre pleine de marques d'amitié*, de même qu'on dit *une lettre pleine de traits d'esprit*; quoy-qu'on ne dise pas *une lettre pleine de traits de son esprit*.

Selon cette regle si importante, qui roule sur les principes de M. de Vaugelas, & dont on ne sçauroit trop donner d'exemples particuliers, ce seroit bien parler que de dire en general, *un livre plein de bons mots*, mais ce seroit mal parler que de dire, *un livre plein de bons mots de de Lucien, de Ciceron, &c.* il faudroit dire, *plein des bons mots de Lucien, de Ciceron, &c.*

REFUSER.

CE verbe a deux regimes, qui tous deux sont bons. Il regit quelquefois la personne. On dit, *refuser une grace à quelqu'un, & refuser quelqu'un.* Par exemple. Après avoir dit, *je luy ay demandé une grace*, on dira bien, *il me l'a refusée, ou il m'a refusé.*

RENAISSANCE.

CE mot est bon, & nos Maîtres croyent qu'on s'en peut servir sans scrupule au propre & au

sur la Langue Françoise. 409
figuré. *La renaissance des hommes ; la
renaissance des beaux Arts.*

Le Traducteur des Homélie de
S. Chrysofome sur S. Matthieu,
dit dans le propre : *Je vous dis en ve-
rité que pour vous qui m'avez suivy , lors
qu'au temps de la renaissance generale
le fils de l'homme sera assis sur le trône de
sa gloire , &c.*

M. le Maistre l'a employé dans
le figuré au sujet de M. le Chance-
lier Seguier , en parlant de son
Ayeul , un des plus éloquens hom-
mes de son siècle : *On apperçoit dans
ses discours la renaissance des lettres hu-
maines en ce Royaume.*

L'Auteur de la vie de D. Barthe-
lemi des Martyrs dit de ce Saint
homme : *Dieu luy donna des parens
vrayement Chrétiens , qui eurent grand
soin de le conserver dans la pureté que
sa renaissance en Iesus-Christ luy avoit
donnée.* Le Traducteur que je viens
de citer , dit au même sens : *Souve-
nez-vous de vostre divine renaissance ;
rappelez en vostre mémoire le titre An-
guste dont vous avez esté honoré en vô-
tre baptesme.*

PRIMITIF.

IL y a deux endroits où ce mot est propre ; *l'Eglise primitive* ; les *mots primitifs*. Nous entendons par *l'Eglise primitive*, comme tout le monde sçait, *l'Eglise naissante, l'Eglise des premiers siècles*. Nous entendons par les *mots primitifs*, les mots d'où les autres mots sont dérivez. Hors de ces deux endroits, j'aurois de la peine à employer *primitif* dans un discours fort poli. Les Predicateurs disent néanmoins, en parlant de Dieu, *l'Estre primitif, la Grandeur primitive* ; & je ne voudrois pas condamner ces phrases, elles sont peut-estre bonnes pour la chaire. Je ne dis pas cela dans le sens de l'Italien, qui disoit, *questo è buon per la predica* ; mais parce que la chaire ne demande pas la dernière exactitude, & que les Prédicateurs ont leurs licences, aussi-bien que les Poëtes.

PARENS.

CE mot n'est pas noble, pour dire ceux de qui nous avons receu la vie: Il ne signifie élegamment que les personnes qui nous sont unies par le sang; & il ne les signifie qu'en general, sans marquer en particulier le pere & la mere. Nos parens ne sont pas toujours nos meilleurs amis; la plus-part des procez sont entre de proches parens.

A-t-on veû quelquefois dans les plaines d'Afrique,

*Déchirant à l'envy leur propre Re-
publique,*

*Lions contre lions, parens contre pa-
rens,*

*Combattre follement pour le choix des
Tyrans?*

*Parens pour pere & mere est em-
ployé neanmoins par de bons Au-
teurs; & M. de la Chambre s'en est
servy trois fois dans l'article IV.
de l'amitié des animaux.*

*Il n'y a pas d'apparence que Dieu ait
oublié les enfans, & qu'il ne leur ait pas*

*Satire
contre
l'homme.*

aussi donné des exemples à imiter dans l'amour & dans les devoirs qu'ils sont obligez de rendre à leurs parens, lors même qu'ils sont émancipez, & qu'ils n'ont plus besoin d'eux.

Il a choisi quelques animaux, où il a voulu tracer les images de l'amour & de la pitié que les enfans doivent avoir pour leurs parens.

L'exemple des Cicognes est si remarquable, que leur nom a servy pour exprimer la reconnoissance que les enfans ont pour leurs parens.

L'Auteur de la vie d'un grand Archevesque se sert aussi de ce mot dans la même signification; Dieu luy donna des parens vraiment Chrétiens.

Quelques puissantes que soient ces autoritez, je ne croy pas qu'il faille y déferer trop. Les bons Ecrivains sont en matiere de langage, ce que sont les bons Capitaines en matiere de guerre; les uns & les autres se méprennent quelquefois; & quoy-qu'on doive toujourns les estimer, on ne doit pas les imiter en toutes choses.

AIRRHES, ARRHES.

L'Usage a distingué ces deux mots , qui ne signifient au fond que la même chose, c'est à dire, des gages. *Airrhés* se dit dans le propre, donner des *airrhés* au coche. *Arrhés* se dit dans le figuré, les *arrhés* du salut. Ces gages, dit le Traducteur des Homelies de Saint Chrysofome sur Saint Matthieu , sont les biens qu'ils nous fait en cette vie ; & tant de graces temporelles & spirituelles , sont comme les *arrhés* & les premices des biens à venir. On dit toujourns *airrhés*, & ce mot n'a point de singulier ; j'ay donné des *airrhés* , j'ay perdu mes *airrhés*. On dit quelquefois *arrhé* au singulier. Le Saint Sacrement est l'*arrhé* de la vie éternelle que Dieu nous promet. Un bon Ecrivain dit cependant que le Saint Esprit est le gage & les *arrhés* de l'heritage celeste.

PROPRE.

C Et adjectif se met avec à ou avec pour, quand il signifie l'*ap-tus* des Latins ; un homme propre à la guerre , propre pour la guerre ; une herbe propre à guerir les playes , propre pour guerir les playes. Il y a néanmoins une exception à faire , lors que propre est joint avec des verbes , qui sous une terminaison active ont une signification passive. L'exemple le fera entendre. Ces fruits sont propres à confire , cela veut dire , à estre confits ; & ainsi confire a tout ensemble la terminaison du verbe actif , & la signification du verbe passif. Je dis donc que propre estant mis avec ces sortes de verbes , ne demande qu'à après soy : Une verité propre à prescher ; du tabac propre à mascher , propre à mettre en poudre. Ce seroit mal dit , une verité propre pour prescher ; du tabac propre pour mascher , propre pour mettre en poudre. Il faut toujours dire , à prescher , à mascher , à mettre en poudre ; & tous les adje-

ctifs qui se joignent avec ces verbes actifs-passifs, pour parler ainsi, n'ont jamais d'autre régime, comme il paroît par les exemples suivans ; *cela est bon à manger ; cela est beau à voir ; il est fou à lier ; des bleds prests à couper ; des campagnes prestes à moissonner ; car bon à manger, beau à voir, &c.* veut dire *bon à estre mangé, beau à estre veu, &c.* Et qui diroit, *cela est bon pour manger, cela est beau pour voir,* ne parleroit pas François.

Quand *propre* signifie *proprius*, il veut avoir de après soy. On dit, en parlant des femmes, *la pudeur est une vertu propre de leur sexe ;* & en parlant des Princes, *la magnanimité est vne vertu propre des Heros.*

DIRE UN MENSONGE,
Faire un mensonge.

TOus deux ont quelquefois le même sens, & se disent également ; *j'ay dit un mensonge ; j'ay fait un mensonge. Il m'a dit cent mensonges : il m'a fait cent mensonges.* Cependant il ne faut pas toujours

416 *Remarques Nouvelles*
les confondre ; car , *dire des mensonges* peut signifier quelquefois , rapporter des mensonges dont on n'est pas l'auteur ; *il m'a conté toutes les nouvelles qui courent , il m'a dit mille mensonges ;* au lieu que *faire des mensonges* signifie toujours qu'on en est l'auteur. *Un diseur des mensonges*, tels que sont les faux bruits qui courent , ne ment pas en contant des nouvelles , à moins qu'ils ne les ait inventées luy-même. *Un faiseur des mensonges* est proprement un menteur.

ENVIER , PORTER ENVIE.

E*Nvier* se dit proprement des choses , & *porter envie* des personnes ; *je n'envie point la reputation que vous avez ; je n'envie point la fortune des grands.* Cette gloire, dit l'Auteur des Iconoclastes dans son Epistre au Roy , est reservée à un *Ecrivain plus habile & plus heureux , de qui néanmoins je ne dois pas envier la fortune.*

Ce ne seroit pas parler exactement , que de dire : *le ne porte point*

envie à la reputation que vous avez ; je ne porte point envie à la fortune des grands. Mais s'il ne s'agissoit ni de reputation, ni de fortune, il faudroit dire, je ne vous porte point envie, je ne porte point envie aux grands : Et je ne parlerois pas trop juste, si je disois ; je ne vous envie point, je n'envie point les grands.

*Voicy un exemple de M. de Voiture fait exprez pour cette Remarque ; il est tiré d'une de ses lettres à M. Costar. *Je n'ay pû lire sans jalousie les contentemens que vous avez eûs sur les bords de la riviere de Charante ; & moy, qui en toute autre occasion me réjouis de vos avantages plus que des miens propres, & qui ne vous envie pas vostre esprit, vostre science, ni vostre reputation, je vous porte envie d'avoir esté huit jours avec M. de Balzac.**

Il est vray que le nouveau Traducteur de Rodriguez a dit, chacun d'eux satisfait de l'usage auquel il est destiné, ne porte nulle envie à l'employ de ceux qui en ont le plus de relevez. Il est vray qu'il a dit ensuite ; cha-

418 *Remarques Nouvelles*
cun de nous doit estre content de la charge qu'il exerce, sans envier ceux qui en possèdent de plus hautes. Mais il est vray aussi qu'il s'est corrigé luy-même dans l'*errata* de son livre, & qu'il a dit qu'on devoit lire, n'envie point l'employ, sans porter envie à ceux, au lieu de ne porter nulle envie à l'employ, sans envier ceux, & rien ne fait tant pour la Remarque que ces corrections.

RICHESSE.

CE mot est different de *richesses*, au moins pour le nombre; & se dit élégamment en diverses rencontres, soit dans le propre, soit dans le figuré.

M. de Vaugelas dit, en parlant d'Alexandre: *Estant reconnu aux marques Royales, & à la richesse de ses armes, &c.* On diroit bien au même sens, *la richesse d'un habit, la richesse d'une tapisserie, &c.* Le mot de *richesses* ne viendroit pas-là.

Richesse au singulier a quelquefois la signification de *richesses* au plu-

riel, ou du moins a une signification presque semblable. Nous en avons un exemple dans la vie de Socrate, où M. Charpentier, au sujet d'Aristipe, qui estoit accusé d'avoir le premier des disciples de Socrate pris de l'argent pour enseigner, parle de la sorte: *On dit qu'il envoya un jour deux cens écus de son gain à Socrate, qui les luy renvoya; & comme Socrate luy demandoit d'où venoit sa richesse: Du même lieu, répondit-il que te vient ta pauvreté, entendant de la Philosophie.*

Le même Ecrivain dit de Socrate, que *la plus excellente richesse, à son avis, c'estoit le repos; & il luy fait dire cela, après avoir rapporté que ce Philosophe voyant une fois quantité de belles marchandises étalées, s'écria: Bons Dieux, que de choses dont je n'ay que faire!*

M. Des-Préaux use aussi de richesse dans le propre: *Il en est de même du sublime que d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde de si près, & où il faut malgré qu'on en ait, négliger quelque chose.* Il dit dans son Art Poétique:

*Si l'or seul a pour vous d'invincibles
appas,*

*Fuyez ces lieux charmans, qu'arrose
le Parnasse;*

*Ce n'est point sur ses bords qu'habite
la richesse.*

*Richesse a beaucoup de grace dans
le figuré. Il est indubitable, dit l'Au-
teur des Remarques sur la Langue
Françoise; que chaque Langue a ses
phrases; & que l'essence, la richesse, & la
beauté de toutes les Langues consiste
principalement à se servir de ces phra-
ses-là.*

*M. de Segrais dans sa Preface
sur l'Encide, après avoir dit que
les plus grands hommes sont ceux
qui aiment moins à parler; & qu'il
n'y a point au contraire de plus
grands parleurs que les demi-sça-
vans, parce qu'ils apprehendent
de perdre l'occasion de dire ce peu
qu'ils sçavent, dit en suite: Ce dé-
faut ne se trouve point dans Virgile; il
est si assuré de sa richesse, que ne disant
que peu de chose, il ne craint point de
passer pour sterile.*

*Quoy-que richesse se prenne quel-
quefois*

quelquefois dans le propre pour richesses ; on ne dit jamais *aquerir*, *amasser de la richesse*, pour *aquerir*, *amasser des richesses*.

On dit *les richesses de la Langue*, aussi-bien que *la richesse* ; & Mr. de Vaugelas parle de la sorte dans sa Préface : *Nous avons encore un grand nombre d'autres phrases, qui ne viennent pas de la Cour, mais qui sont prises de tous les meilleurs Auteurs Grecs & Latins, dont les dépoüilles font une partie des richesses de nostre Langue.* Mais il semble que *richesses*, à l'égard d'une Langue, donne une autre idée, & une autre notion que *richesse*. On conçoit par le mot de *richesses* toutes les belles locutions qu'une Langue a de son fonds, ou d'ailleurs. On conçoit par *richesse* l'abondance, & la beauté de ces locutions.

Les Poètes se servent de *richesse* en des endroits où *richesses* ne les accommoderoit pas ; & M. Genest a dit de Versailles, & des autres maisons Royales :

*Les superbes ornemens
De ces vastes bastimens.*

T

Où l'Art & la nature épuisent leur
richesse,

De l'une & l'autre Rome effacent les
beautez,

Surmontent la splendeur de la sça-
vante Grece,

Et tous ces grands Palais que la Fa-
ble a chantez.

OUVRAGE DE L'ESPRIT,
Ouvrage d'Esprit.

CE font deux choses différentes.
Tout ce que les hommes in-
ventent dans les Sciences & dans les
Arts est un *ouvrage de l'esprit*. Les
compositions ingenieuses des gens
de Lettres, soit en prose, soit en
vers, sont des *ouvrages d'esprit*. On
entend par *ouvrage de l'esprit*, un ou-
vrage de la raison & de cette intel-
ligence qui distingue l'homme de la
beste; on entend par *ouvrage d'es-
prit*, un ouvrage de la raison polie,
& de cette fine intelligence, qui
distingue un homme d'un homme.

M. Fléchier, qui parle toujours si
juste, n'a pas manqué aussi de dire

sur la Langue Françoise. 423
dans l'Oraison funebre de Madame
la Duchesse de Montausier : *Vous*
diray-je qu'elle penetrait dès son enfance
les défauts les plus cachez des ouvrages
d'esprit, & qu'elle en discernoit les
traits les plus délicats? M. Segrais parle
de la même maniere dans la Prefa-
ce sur l'Eneïde : *Cette difference de*
succez se peut remarquer par la differen-
ce des ouvrages d'esprit & de feu, &
des ouvrages de jugement & de conduite;
où il faut observer que dans cét
endroit, *ouvrage d'esprit* ne se prend
pas en trop bonne part, parce qu'il
est opposé à *ouvrage de jugement &*
de conduite. Quand on fait cette op-
position, *ouvrage d'esprit* se prend
pour un ouvrage qui n'a que de la
vivacité & du brillant. Mais hors
de là il se prend pour un ouvrage
raisonnable, délicat, tout plein de
ce bons sens qui brille, & de ce
beau feu qui n'a rien de trop vif,
ni de trop subtil; & c'est en quoy
ouvrage d'esprit differe proprement
d'*ouvrage de l'esprit*, qui n'a pas une
si ample, ni si belle signification.

Neanmoins deux Ecrivains fort

T ij

424 *Remarques Nouvelles*
polis semblent avoir confondu ou-
vrage de l'esprit avec ouvrage d'esprit.
Je pourrois vous faire remarquer, dit
l'un, qu'elle connoissoit si bien la beauté
des ouvrages de l'esprit, que l'on croyoit
avoir atteint la perfection, quand on
avoit sceu luy plaire.

Il y a je ne sçay quel dernier tour,
dit l'autre, qui ne peut être donné aux
ouvrages de l'esprit que par ceux-là mê-
me qui les ont faits.

Ces deux exemples m'empêchent
de condamner ouvrage de l'esprit dans
le sens d'ouvrage d'esprit; mais ils ne
m'empeschent pas de croire qu'ou-
vrage d'esprit ne soit meilleur, pour
dire une composition spirituelle &
ingénieuse.

PLUSIEURS COMME QUI
ne sont pas dans le même ordre.

C'Est une negligence vitieuse
d'entasser dans le discours plu-
sieurs comme les uns sur les autres,
quand ils ne sont pas dans le même
ordre. En voicy les exemples tirez
de deux bons Auteurs, qui assure-
ment n'y ont pas pris garde.

Ne considerons plus la mort comme des Payens, mais comme de Chrétiens, c'est à dire, avec l'esperance, comme Saint Paul l'ordonne. Ne considerons plus un corps comme une charogne infecte; mais comme le Temple inviolable & éternel du S. Esprit, comme la Foy nous l'apprend.

Ne considerons plus les fidelles qui sont morts en la grace de Dieu, comme ayant cessé de vivre, quoy-que la nature le suggere; mais comme commençant à vivre, comme la verité l'assure.

Considerez combien est grande la tyrannie de l'avarice, comme elle corrompt tout, comme elle renverse tout, & comme elle domine les hommes, non-seulement comme des esclaves, mais comme des bestes.

Aux trois premiers exemples, comme des Payens, comme des Chrétiens, comme une charogne, comme le Temple du Saint Esprit, comme ayant cessé de vivre, comme commençant à vivre, tous ces, comme sont dans le même ordre, & n'ont rien d'irrégulier, ni de choquant. Mais les

426 *Remarques Nouvelles*
comme qui suivent immédiatement
après, sont pour ainsi dire, d'une au-
tre espece, & font un effet desagree-
ble. Je dis le même du dernier exem-
ple. *Comme elle corrompt tout, comme*
elle renverse tout, comme elle domine
les hommes, cela est régulier; le reste
ne l'est pas, je veux dire, non seule-
ment comme des esclaves, mais comme
des bestes; ces comme là, dis-je, ne
sont pas réguliers, à cause des com-
me qui precedent.

Pour rectifier les premiers exem-
ples, on pourroit mettre *ainsi que,*
au lieu de *comme.* *Ne considerons plus*
la mort comme des Payens, mais comme
des Chrétiens, c'est à dire, avec l'espe-
rance, ainsi que S. Paul l'ordonne, &c.
Pour rectifier le dernier exemple,
il n'y auroit qu'à dire, *comme elle trai-*
te les hommes, non-seulement en esclaves,
mais en bestes; au lieu de comme elle
domine les hommes, non seulement com-
me des esclaves, mais comme des bestes.

Je demande à ceux qui disent que
l'éloquence n'est point vetilleuse, si
c'est vetiller que de rectifier ainsi le
discours.

SECTAIRES, SECTATEURS.

LE mot de *sectaires* signifie en nostre Langue, *heretiques*, & n'a point de regime; les *sectaires* se sont tous separez de Rome. Quand je voy, dit M. l'Abbé de la Chambre, en parlant de l'Europe Chrétienne, les playes sanglantes & mortelles que luy ont fait les derniers *sectaires*. De sorte que *sectaires* veut dire proprement les gens d'une secte heretique, & se prend toujourns en mauvaise part.

Sectateurs se prend en bonne ou en mauvaise part, & a toujourns un regime; les *sectateurs d'Aristote*, les *sectateurs de M. de Cartes*, les *sectateurs de Mahomet*, les *sectateurs de Calvin*. *Epictete & ses sectateurs*, dit M. Pascal, croyent que Dieu est seul digne d'estre aimé & admiré.

EMPORTEMENT.

NOUS avons veu naître ce mot, sans que nous scachions pré-

cisement qui en est l'Auteur. Nous sçavons seulement qu'il nâquit durant les guerres civiles, & qu'on ne le prit d'abord que pour un mouvement & un transport de colere. Il estoit juste en quelque façon, qu'étant né parmi les troubles & dans le carnage, il ne signifiât que de l'indignation & de la fureur. Il fut employé en ce sens-là dans les écrits qui parurent alors, & il a duré long-temps avec cette seule signification. Mais depuis quelques années *emportement* a esté appliqué à d'autres choses qu'à la colere: On s'en est servi pour exprimer un amour aveugle & outré, qui ne garde nulles mesures; par exemple, si une femme, oubliant la modestie de son sexe, s'abandonne à sa passion, sans avoir même égard aux bien-seances du monde, on dit, qu'elle a des *emportemens*, on dit, il ne s'est jamais vu un tel *emportement*.

Emportement se dit des passions qui n'ont rien que d'agreable aussi-bien que de celles qui sont violentes & accompagnées de trouble.

Nous disons un emportement de joye, mais nous ne le disons gueres qu'en mauvaise part; on vient à ne se plaire qu'à des choses vaines & inutiles, à avoir des emportemens de joye ridicules, dit M. Regnier dans la Pratique de la Perfection Chrétienne.

Au reste, le mot d'emportement n'est pas borné aux mouvemens du cœur; il s'étend aux productions de l'esprit; mais à l'égard de l'esprit, aussi bien qu'à l'égard du cœur, il a toujours un mauvais sens. Aussi M. de Segrais dit, en parlant d'Auguste, au sujet de l'Eneïde: *Cet Illustre Empereur estoit dans l'âge où les actions du jugement & de conduite donnent plus d'admiration que ces boucades & ces emportemens qui sont si agreables à la premiere jeunesse.* Ainsi on diroit bien, non-seulement dans un sens moral, emportement pour extravagance: *Avez-vous veu jamais un plus grand emportement?* Mais encore dans un sens où les mœurs n'ont nulle part, pour caprice & de-reglement d'imagination. *Les livres des Italiens modernes sont pleins de je ne*

ſçay quels emportemens, qui ne nous conviennent pas.

Enfin *emportement* marque d'ordinaire quelque chose de vitieux; il pourroit peut-être ſe rectifier par une epithete auffi-bien que le mot d'*audace*; *un bel emportement*; *un noble emportement.*

S'il n'eſt determiné ou par le mot qu'on y ajoûte, ou par la matiere, il retient ſa premiere ſignification, & ſe prend pour *un mouvement impetueux de colere.* De forte que quand on dit d'un homme, *il eſt à craindre dans ſon emportement*, ſans expliquer davantage ce qu'on veut dire, cela ſ'entend naturellement de la colere; & c'eſt comme ſi on diſoit, *il eſt à craindre, quand la colere l'emporte.*

ABSTRACT.

CE mot eſt françois, & il y a des occasions où il eſt tres-élegant. Nous diſons, *des ſciences abſtraites.* C'eſt ainſi que Mr. Pascal parle de *la Geometrie*, & des autres ſciences.

Sur la Langue Françoise. 431
ces auxquelles il s'appliqua estant
jeune.

*I'avois passé beaucoup de temps dans
l'étude des Sciences abstraites ; mais le
peu de gens avec qui on en peut commu-
niquer , m'en avoit dégouté.*

*Quand j'ay commencé l'étude de
l'homme j'ay veu que ces sciences abstrai-
tes ne luy sont pas propres.*

*Nous disons , des raisonnemens
abstraits , des discours abstraits , pour
dire , trop subtils , ou trop vagues ;
qui ne se font pas assez sentir , ou
qui ne descendent pas assez dans
le détail.*

*Abstrait se dit quelquefois des
personnes , un esprit abstrait , un hom-
me abstrait ; cela veut dire propre-
ment , un esprit qui est toujourns en
l'air , & qui ne s'applique à rien.
Quelques-uns disent un homme abs-
tract pour abstrait , mais ce n'est pas
parler françois. Abstract est un terme
d'Ecole , qui n'entre point dans le
commerce du monde , à moins qu'on
ne traite un point de Philosophie.
Quelques-uns disent distrait pour
abstrait , je n'ay jamais veu un hom-*

432 *Remarques Nouvelles*
me plus distrait. M. Pelisson dit dans
son Discours sur les œuvres de M.
Sarasin, en faisant les divers caracte-
res de la conversation : On en voit
d'autres qui n'ont ni ce chagrin , ni cet-
te fierté ; mais qui par une trop forte
application à leurs desseins sont toujours
distracts, & ne portent en aucun lieu que
la moitié de leur esprit.

Distract est un tres-beau mot , &
il exprime parfaitement ce que M.
Pelisson veut dire; mais il n'exprime
pas, ce me semble, tout ce que sig-
nifie *abstrait* , ou plutôt il exprime
quelque autre chose. Qui dit *ab-*
strait , dit une personne qui n'entre
point dans la conversation, qui n'é-
coute nullement ce qu'on dit , qui
ne songe à rien, ou qui songe à toute
autre chose qu'à ce qu'on dit ; qui
songe , par exemple , à la matiere
subtile de M. des Cartes, quand on
parle des nouvelles de la guerre.
Distract au contraire dit une person-
ne qui écoute à la verité ce qu'on
dit ; mais qui n'y donne pas une at-
tention entiere. Un esprit *distract*
dans la conversation , est un esprit

qui ne suit pas la conversation, que les pensées emportent ailleurs de temps en temps, & que la conversation rappelle aussi de temps en temps. Après tout *abstrait & distrait* se confondent quelquefois; & on peut s'en servir indifferemment dans plusieurs rencontres, où il seroit assez inutile de les distinguer.

ENTERER,

Déterrer.

Ces verbes s'employent élégamment dans le figuré depuis quelques années. On dit d'une femme qui a renoncé au commerce du grand monde, qui aime la retraite, & qui ne voit presque personne, *elle s'est enterrée*. On dit, en faisant une confidence, & recommandant le secret, *il faut enterrer cela*, pour dire qu'il n'en faut point du tout parler.

Déterrer signifie *trouver, découvrir*. Par exemple, nous disons d'une personne qu'on a cherché longtemps dans une Ville, *je l'ay enfin déterrée*. Nous disons d'une chose

434 *Remarques Nouvelles*

que nous ne ſçavons pas à fonds; par exemple, d'une nouvelle qu'on nous a dite confuſement, ou d'un conte qu'on nous a fait en general, ſans nous marquer les circonſtances particulieres, *je deterreraſy cela.* On dit d'un playdeur qui produit une piece nouvelle & importante, *je ne ſçay où il a deterré cela.* Mais *deterrer* ſe dit ſur tout des pieces anciennes; & nous dirons élegamment d'un de ces ſçavans qui fouillent dans les vieilles cartes, & qui ont toujours entre les mains de vieux manuscrits, *c'eſt un homme qui a deterré mille choſes*; cela ſe pourroit dire avec raiſon de M. du Bouchet, à qui nous devons une infinité de connoiſſances tres-curieuſes en matiere de Genealogie & d'Histoire.

AVOIR NOUVELLES, Avoir des Nouvelles.

CEs deux phraſes n'ont pas tout-à fait le même ſens. M. de Vaugelas dit dans ſon *Quinte-Curce*: *Darius ayant eu de nouvelles de la mort*

Sur la Langue Françoise. 435
de Memnon ; Alexandre avoit nouvelles que Darius devoit arriver dans cinq jours. S'il disoit, 'Darius ayant eu des nouvelles de la mort de Memnon ; Alexandre avoit de nouvelles que Darius devoit arriver, il ne diroit pas ce qu'il veut dire. Avoir nouvelles de la mort de Memnon, avoir nouvelles que Darius doit arriver, c'est apprendre la mort de Memnon, c'est apprendre que Darius doit arriver ; mais apprendre des nouvelles de la mort de Memnon, c'est apprendre des nouvelles qui regardent sa mort ; c'est plutôt apprendre les circonstances & les particularitez de sa mort, que sa mort même. Pour, avoir des nouvelles que Darius devoit arriver, cela ne se dit point ; on diroit bien avoir des nouvelles de l'armée, avoir des nouvelles du siege ; mais c'est à dire, avoir des nouvelles qui regardent l'armée & le siège. Ainsi avoir nouvelles regit quelquefois que, & quelquefois un substantif ; j'ay nouvelles qu'on a assiégué une Ville, j'ay nouvelles du siege ; mais avoir des nouvelles ne regit jamais qu'un sub-

436 *Remarques Nouvelles*
stantif ; j'ay des nouvelles de l'armée,
j'ay des nouvelles du siège. Les Etran-
gers qui apprennent nostre Langue,
sont sujets à confondre des locu-
tions qui se ressembtent si fort ; &
nous sommes en danger de les con-
fondre nous mêmes , à moins que
nous n'y fassions une réflexion par-
ticuliere.

M O U V È M E N T.

CE mot , outre les significations
anciennes , en a une nouvelle,
qui est de la Cour, & du beau mon-
de. On dit , en parlant d'un hom-
me d'intrigues, qui a fait jouër tou-
tes sortes de ressorts pour reüssir
dans une affaire , *il s'est donné bien
du mouvement là-dessus.* On dit au
contraire , *il n'a eu aucun mouve-
ment sur cela.* Ces façons de parler
sont nées durant les dernières Cam-
pagnes ; aussi viennent-elles appa-
remment de la guerre ; car le mot
de *mouvement* est tres-commun à la
guerre ; *faire tous les mouvemens de
l'exercice militaire ; faire de grands*

mouvemens. Rien n'est plus perilleux, dit M. de la Chapelle, que de faire de grands mouvemens devant un ennemy puissant, sur le point d'en venir aux mains.

*Relation
des Campagnes de
Rocroy &
de Fri-
bourg.*

PASSIONNÉ.

Passionné se dit des personnes & des choses qui ont rapport au personnes; un homme passionné, des sentimens passionnoz, des expressions passionnées, un air passionné. Quand ce mot se dit des personnes, il se dit quelquefois sans regime, comme quand il se dit des choses, je n'ay jamais veu un homme plus passionné, mais il a le plus souvent un régime. Un homme passionné pour la gloire, pour les richesses. Qui ne l'estimeroit heureux, dit M. Charpentier dans l'Eloge d'Agefilaüs, si l'on considere qu'estant si passionné pour la reputation & pour la gloire, il s'en est veu comblé pardessus tous les hommes de son temps? Le Traducteur des Homelies de Saint Chrysofome dit de même: Quelque passionnez

que vous soyez pour vos richesses, elles vous quitteront un jour malgré vous. Le même Ecrivain dit, en parlant des femmes du monde : On en voit de si passionnées pour tous ces ajustemens, qu'elles ne les aiment pas moins que leurs propres enfans. Ainsi passionné se joint regulierement avec pour. On ne laisseroit pas de dire, après avoir parlé de la gloire, ou des richesses, il en est si passionné. On diroit même avec le Traducteur de Saint Chrysofome : C'est là le fruit de ces spectacles dont vous estes si passionnez. Mais on ne diroit pas directement, si nous croyons un de nos Maîtres, il est passionné de la gloire & des richesses ; vous estes passionnez de ces spectacles. En & dont, sont des détours qui sauvent les phrases precedentes.

Je ne dis rien de passionner actif, pour aimer avec passion, ni de se passionner. M. de Vaugelas a décidé que le premier estoit tres-mauvais, & le second excellent. Il n'y a que ceux qui preferent Nicod & Dupleix à M. de Vaugelas, qui puissent

s'opposer à une décision si raisonnable. J'ajoute seulement que *passionner* actif se dit depuis quelques années dans une signification différente de celle que M. de Vaugelas a condamnée ; & c'est pour dire, *reciter avec ardeur, mettre de la passion dans ses paroles, & les animer.* On dira, par exemple, d'un mauvais Comedien, *il est froid, il ne passionne rien* ; on dira d'une personne qui chante, *elle passionne tous les airs ; elle ne passionne pas assez cet endroit.*

OBSERVANCE.

CE mot signifie proprement, *regle, statut, coûtume.* Nous disons, *les observances regulieres ; & M. Patru dit en parlant de la Novice de Pontoise : Ils la trouverent bien persuadée, bien instruite de toutes les observances de la vie religieuse.* Le même Auteur dit dans le même plaidoyer : *Ce n'est point par mépris que la Superieure se dispensa de cette observance. Les Hospitalieres vivent en closture ; mais elles n'en font point de*

vœu, & ne la gardent que par une sainte observance. Nous prenons quelquefois observance pour réforme ; les Cordeliers de l'Observance.

Nous nous servons d'observances, pour exprimer les ceremonies legales ; & c'est ainsi que parle toujours le Traducteur des Homelies de Saint Chrysofome sur Saint Matthieu : *Quand Jesus-Christ dit, il falloit faire ces choses, & ne pas omettre les autres ; il ne pretend pas nous engager à toutes les observances de l'ancienne Loy. Le même Auteur dit des Pharisiens : Ils estoient extremement exacts dans ces observances exterieures, & ils mettoient leur vanité à porter des bandes plus larges, & de franges plus longues que les autres hommes.*

Quelques-uns disent observance pour observation ; l'observance des commandemens de Dieu, l'observance des Regles du Monastere.

*Vie de S.
François
de Borgia
Panegy-
rique de
S. Char-
les Bor-*

Il fit voir un pareil desinterissement & un pareil zele pour l'exacte observance des Constitutions de sa Compagnie.

Le monde Chrétien eût tout ensemble dans sa personne l'idée de la reforme

prescrite par le Concile aussi bien que la pratique & l'observance exacte de cette même reforme.

romée.
Pratique
de la per-
fection
Chrétien-
ne.

Si d'aventure vous n'avez pas esté fi-
delle à l'observance de vos regles.

Mais quelques-uns aussi veulent qu'on dise toujourns *observation* en ces endroits-là: Et pour moy j'avouë que j'aurois de peine à dire *observance* pour *observation*. Je ne laisse pas néanmoins de croire qu'on peut s'en servir absolument après de si bons Auteurs, quand il ne s'agit que de choses saintes. Car je ne croy pas qu'on puisse dire en matiere d'eloquence, ou de Poësie, *l'observance des regles & des preceptes de l'art*, pour *l'observation*. Peut-estre qu'on a dit, *l'observance de la regle du Monastere*, *l'observance des commandemens de Dieu*, parce que la regle, en matiere de Religion, a esté appellée *observance*; & que les preceptes, les pratiques & les ceremonies de la Loy ancienne se nomment *les observances de la Loy*. La regle, qui est elle-même *l'observance*, a conduit insensiblement à

442 *Remarques Nouvelles*
l'observance de la regle ; & les obser-
vances de la Loy à l'observance des
commandemens. Il ne faut pas quel-
quefois plus de fondement que ce-
la, pour introduire une façon de
parler, quelque irreguliere qu'elle
soit.

C E S A R.

CE mot s'écrit en nostre Lan-
gue sans *e*, & je m'étonne d'a-
voir veu *Cesar* dans les Pensées de
M. Pascal: *Cét amusement estoit bon*
à Alexandre ; c'estoit un jeune homme
qu'il estoit difficile d'arrester, mais
Cesar devoit estre plus meur. C'est
peut-estre une faute d'impression,
qu'on a oublié de mettre dans l'*er-*
rata. Quoy-qu'il en soit, ceux qui
écrivent *Cesar* en François, font as-
seurement une faute. On peut dire
en general que nostre Langue n'a
point proprement d'*e*, non plus que
l'Espagnole & l'Italienne ; & je ne
sçay pourquoy le Traducteur de
Xenophon écrit toujourns *Cyropadie*:
Je sçay bien que l'origine du mot

demande un *e* ; mais nous ne sommes pas esclaves des origines , & nous avons secoüé il y a long-temps le joug de la Langue Grecque dans l'ortographe de plusieurs mots. C'est apparemment selon ce principe que M. Pelisson dit dans l'Histoire de l'Academie Françoise , en parlant de M. Charpentier : *Il a traduit toute la Cyropédie. Cyropédie est écrit là comme Cesar.*

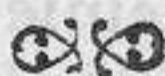
A propos de *Cesar* , j'ay dit dans la Remarque qui a pour titre, *rendez à Cesar ce qui est à Cesar* , que *Cesar* au singulier ne signifioit en nostre Langue que *Iules Cesar*. Je le dis encore, quoy-que M. Godeau ait écrit dans la vie de Saint Paul : *Is l'accuserent d'auoir retiré chez luy des seditieux qui troubloient la tranquillité publique , & offensoient la majesté imperiale de Cesar , disant qu'un certain Iesus-Christ estoit Roy.*

J'ajoûte seulement que ce que j'ay dit , regarde la prose ; car en vers *Cesar* se dit bien pour *Empereur* ; & M. Racine l'a employé souvent dans son *Britannicus* :

La mere de Cesar veille seule à sa porte.



Et ce sont des secrets entre Cesar & vous.



Allez avec Cesar vous éclaircir du moins.

Outre que *Cesar* est plus commode qu'*Empereur*, pour la mesure du vers; il semble avoir quelque chose de plus noble & de plus Poëtique.

DISCIPLINE.

ON dit; *la discipline de l'Eglise*; ou *la discipline Ecclesiastique*; *la discipline de la guerre*, ou *la discipline militaire*; *la discipline des mœurs*, *la discipline du Palais*, *la discipline réguliere*, *la discipline Monastique*. Mais on ne dit point *la discipline civile*, pour dire *la police*.

Discipline sans adjectif s'applique à tout cela, & prend diverses significations

fications suivant la matiere dont il s'agit. M. Fléchier dit dans l'Oraison funebre de Madame la Duchesse de Montausier, en parlant du Roy: *Il meditoit ces glorieux desseins, qu'il a depuis executez, de reprimer l'injustice, de rétablir la discipline, de corriger les abus qui s'étoient glissez dans les loix mêmes.* M. Sarasin dit, que Valstein estant jeune, au lieu de s'étudier, ne s'occupoit qu'à faire des ligues contre ses compagnons, & à les soulever contre l'obeissance & la discipline. Nous lisons dans la Morale du Sage: *La victoire se remporte bien moins par la multitude & par la vaillance des combattans, que par l'ordre & la discipline; & dans la vie de Socrate: Il a vécu dans la République, quand elle commençoit à perdre de son ancienne discipline.* Tous nos bons Auteurs parlent de la sorte.

PURIFICATION.

CE mot ne se dit qu'en deux rencontres: premierement, pour signifier une Feste de la Vierge;

V

& en second lieu , pour exprimer une ceremonie des Juifs. Nous disons, *la Purification de nôtre Dame, le jour de la Purification.* Nous disons aussi , *les purifications legales.* M. Godeau parle de la sorte dans la vie de S. Paul : *Il pratiqua les purifications prescrites par la Loy aux Nazaréens; & le traducteur des Homelies de S. Chrysostome sur S. Matthieu dit en propres termes : Il ne veut pas nous rengager à toutes ces purifications legales.* Il avoit dit auparavant : *C'est cét orgueil qui les a portez à détruire toute la veritable vertu, & à renfermer toute leur religion dans quelques purifications exterieures, qui ne regardoient que le corps, sans se mettre en peine de la pureté de l'ame.*

Tout cela est françois ; mais je doute que *la purification de la conscience*, comme parle un Auteur celebre ; je doute, dis-je, que cette phrase soit françoise. Le mot de *purification* est consacré dans le propre à ce que faisoient les Juifs, quand ils se purifioient en lavant leur corps ; & il n'est pas permis de

sur la Langue Françoise. 447
transporter ce mot ailleurs, en luy
donnant une signification figurée.

STOÏCIEN, STOÏQUE.

Plusieurs disent indifferemment
ces deux mots. *Pensez-vous*, dit
l'Auteur du Discours sur les Refle-
xions morales, en parlant de Sene-
que, *que ce Stoïcien, qui contrefai-
soit si bien le maistre de ses passions, eût
d'autres vertus que celles de bien cacher
ses vices?* Et M. Godeau dans la Vie
de Saint Paul : *Les Philosophes Epi-
curiens & les Stoïques disputoient sou-
vent contre luy.*

Il me semble neanmoins que le
fin usage distingue *Stoïcien* & *stoïque*.
Stoïcien signifie, à mon avis, un
Sçavant qui s'attache à la Philoso-
phie de Zenon ; & *Stoïque*, un hom-
me qui est insensible à tout, quoy-
qu'il ne soit ni Philosophe, ni sça-
vant. *Stoïcien* va proprement à l'es-
prit & à la doctrine ; *Stoïque* à l'hu-
meur & à la conduite. Suivant cette
distinction, il faut dire, *les Stoïciens
sont de ce sentiment. Les Stoïciens*, dit

M. de Saint Réal dans l'Usage de l'Histoire , prouvoient que tous les méchans estoient fous ; mais l'expérience fait encore mieux voir que la pluspart des fous sont méchans. Il faut dire au contraire d'un particulier qui se moque de la faveur des grands, qui se met au dessus de la calomnie & des injures , c'est un Stoïque , c'est un *vray Stoïque*.

L'Auteur des Satires a dit en ce dernier sens dans le Discours sur la Satire : *Aussi oseray je dire que j'ay regardé avec des yeux assez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moy.*

Enfin , pour m'expliquer plus clairement , & en peu de mots , *Stoïcien* ne se dit gueres que dans le propre ; quand il s'agit effectivement de Zenon & de ses disciples , *la Philosophie Stoïcienne. Stoïcienne. Stoïque* se dit presque toujours dans le figuré. *Je viens de voir dans ma Philosophie Stoïque* , dit M. de Balzac , *que le sage doit avoir un amy , afin d'avoir quelqu'un pour qu'il puisse mourir.* Car ce qu'il ajoûte de Zenon n'est

sur la Langue Françoise. 449
point serieux, & n'est dit que par
métaphore. Voila ce que c'est d'estre
Ecolier de Zenon, & d'avoir commerce
avec ces ames hautaines de l'Antiqui-
té, dont les extravagances mêmes sont
nobles.

PEUPLE.

CE mot se dit quelquefois dans
une signification élégante. Il
faut estre bien peuple, pour se laisser
ébloüir par l'éclat qui environne les
grands, c'est à dire, il faut avoir l'ame
bien basse, il faut avoir tous les senti-
mens du peuple. Mademoiselle de
Scudery a employé ce mot dans
un endroit où il a tres-bonne gra-
ce. Car après avoir dit que ceux en
qui on se fie le plus, sont ceux
dont on est le plus trompé, & que
pour estre sage, il faut toujours se
défier des autres & de soy-même ;
elle ajoûte : Tout le monde est peuple
une fois en sa vie, tout le monde fait de
fautes, & tout le monde a tort en quel-
que rencontre.

Au reste, peuple pris dans un sens

V iij

450 *Remarques Nouvelles*
extraordinaire n'est pas de nos jours;
& M. de Balzac rapporte dans l'é-
loge du Duc de Guise Chef des Li-
gucurs, un bon mot, qu'on attri-
buoit à Madame la Mareschale de
Retz : *Ils avoient si bonne mine ces*
Princes Lorrains, qu'auprez d'eux,
les autres Princes paroissent peuple.

» Cette façon de parler est un peu
» hardie, ajoute-t-il, & un Grammai-
» rien scrupuleux diroit, *paroissent*
» *bourgeois* : Mais la Cour est audessus
» de l'Ecole, & ne reconnoît point,
» non plus que l'Eglise, la juridiction
» de la Grammaire.

Après tout, quoy que ces locu-
tions soient belles, il faut s'en servir
avec retenuë; ou plutôt il ne faut
pas les employer si souvent, parce
qu'elles ont quelque chose de trop
beau. Il faut prendre garde princi-
palement où l'on les place, & se
souvenir toujours que les locutions
brillantes, & un peu pretieuses, res-
semblent aux pistolles & aux loüis
d'or, qui ne sont pas tant d'usage
dans le commerce ordinaire, que
les autres pieces de monnoye.

ENTENDRE RAILLERIE ,
Entendre la Raillerie.

C E sont deux choses différentes. *Entendre raillerie*, c'est prendre bien ce que l'on nous dit; c'est ne se fâcher de rien; c'est non seulement sçavoir souffrir les railleries; mais aussi les détourner avec adresse, & les repousser avec esprit. *Entendre la raillerie*, c'est entendre l'art de railler; comme *entendre la Poësie*, c'est entendre l'art des vers. Neanmoins on ne dit gueres, *entendre la raillerie* tout seul: On adjoute d'ordinaire une epithete à *la raillerie*. *Il entend la fine raillerie*; il y a peu de personnes qui *entendent l'agreable & l'innocente raillerie*.

Cette Remarque fait voir ce que peuvent les articles en nostre Langue; puisque les phrases changent quelquefois de signification, suivant que l'on met, ou que l'on retranche un article.

RECONDUIRE.

L'Auteur des Observations sur la Langue Françoisse trouve ce mot tout-à-fait bourgeois, & ne veut pas qu'on le dise, tant il aime la politesse. La pluspart des gens de la Ville, dit-il, se servent mal de ce mot *reconduire*. Pour faire entendre que quelqu'un les a receus civilement, ils disent, *il m'est venu reconduire jusqu'au bas du degré, il m'est venu reconduire jusqu'à mon carrosse.* Il faut dire, comme on dit à la Cour, *il m'est venu conduire.*

Comme M. Ménage a veu toute sa vie le grand monde, ainsi qu'il nous en assure luy-même; je m'en tiendrois à sa décision; si des personnes de la Cour que j'ay consultées, n'étoient d'un avis contraire. Je ne parle point de nos Maîtres, qui croient tous que *reconduire* est le mot propre, & que *conduire* en ce sens-là, n'est point François. *Il m'est venu voir, & comme c'est un homme formaliste, je n'ay pas*

sur la Langue Françoise. 453
manqué de le reconduire; ce n'est plus
la mode de reconduire. Qui diroit,
je n'ay pas manqué de le reconduire, ce
n'est plus la mode de conduire, parleroit
mal, & ne se feroit pas entendre.
Conduire ne suppose pas une visite
comme reconduire. Je dirois bien
d'un homme que j'aurois rencon-
tré au Tuilleries, ou ailleurs,
après m'estre promené quelque - temps
avec luy, je l'ay conduit à son carosse,
cela signifie seulement que je l'ay
accompagné jusques à son carosse.
Reconduire ne vaudroit rien en cét
endroit; mais il est bon en fait de
visite; & je ne sçachè que M. Bé-
rain Avocat au Parlement de Pa-
ris, qui dans ses nouvelles Re-
marques sur la Langue, favorise
le sentiment de l'Auteur des Ob-
servations: *R'oublier*, dit l'Avocat,
est la même faute que reconduire. Ce
M. Bérain a beaucoup du genie de
M. Ménage, ou M. Ménage a beau-
coup du genie de ce M. Bérain.
Outre qu'ils ont l'un & l'autre
la même ortographe, *segond*, *segret*,
a u, pour *a eu*, ils ont à peu près

454 *Remarques Nouvelles*

les mêmes veües, & font les mêmes questions dans leurs Remarques. Par exemple, M. Ménage demande s'il faut dire, *pimpinelle*, *pimpenelle*, *pimpernelle*, ou *pimprenelle*; *araigne*, *areigne*, *areignée*, *aragnée*, *arignée*, *iragnée*, ou *iranteigne*; *mithridat*, ou *methridat*: Et M. Bérain demande de son costé s'il faut dire, *sycomere*, *cycamore*, *chycomore*, ou *chycamore*; *châtaigne*, *châtagne*, ou *châtigne*; *oxycrat*, ou *obsecrat*. M. Ménage est en peine si l'on dit *aiguille*, ou *aigule*; *aiguillon*, ou *aigulon*; *Suisses*, ou *Souïsses*: Et M. Bérain, si l'on dit, *lequel*, *laquelle*, ou *lequeul*, *laqueule*; *effigie*, ou *effugie*, &c.

M. Ménage se cite tres-souvent luy-même; & M. Bérain ne cite gueres que M. Ménage, qu'il copie presque tout entier. M. Ménage & M. Bérain se fondent sur l'autorité des vieux Dictionnaires, pour terminer les differents de la Langue, ils disent plus d'une fois l'un & l'autre: *Je ne suis pas de l'avis de M. de Vaugelas; ce mot se dit & s'écrit incontestablement.* Voilà une

sur la Langue Françoise. 455
grande sympathie. Deux esprits auf-
si conformes que ceux-là devroient
estre toujourns d'accord : Et nean-
moins ils ne s'accordent pas tou-
jours ; & M. Bérain commence pres-
que ses Remarques pour faire un
procez à M. Ménage sur *benistier*. M.
Ménage, dit-il, *pretend à la fin de la*
neuvième de ses Observations, qu'il faut
dire benaistier. Je ne suis pas de son
avis ; il faut dire & écrire benîtier.
Et pour battre M. Ménage de ses
propres armes , il ajoute , *on ne*
trouve que benîtier dans plusieurs Di-
ctionnaires.

Après tout , M. Bérain a raison.
Aussi, M. Ménage semble avoir pro-
fité de la Remarque du nouvel Au-
teur ; car quoy qu'il soit toujourns
pour *benaistier* , & que selon luy il
faille parler de la sorte , en pro-
nonçant doucement la seconde syl-
labe ; bien loin de condamner ab-
solument *benîtier* , il l'approuve en
quelque sorte dans les *additions &*
changemens de son édition nouvel-
le , en disant que *M. Pavillon Evê-*
que d'Alet, dans son Rituel, &

M. Des-Preaux dans son *Lutrin*, se sont servis du mot de *benêtier*. Ces deux autoritez jointes ensemble en valent mille autres. A la verité *M. Des-Préaux* n'a point mis *benêtier* dans son *Lutrin*, mais il l'a mis ailleurs, & cela suffit. *M. Ménage* a peut-estre crû que le Rituel de *M. d'Alet* & le *Lutrin* de *M. Des-Préaux* feroient une opposition agréable; peut-estre aussi qu'il l'a fait innocemment, & que ce n'est qu'une simple brèveüe. Il est sujet à se méprendre en ces sortes de choses; soit qu'il ne fasse pas beaucoup de reflexion sur ce qu'il lit, soit que ceux qui lisent pour luy le servent mal. Et c'est sans doute pour cela qu'il cite l'Entretien *des Medailles* d'*Ariste* & d'*Eugene* au lieu de l'Entretien *des Devises*; & qu'en citant *Horace*, il luy fait dire *procudere verbum*, au lieu de *producere nomen*. Encore passe pour *procudere*, qu'un Commentateur d'*Horace* aime mieux que *producere*, qui est néanmoins dans toutes les éditions de ce Poëte; mais *verbum* au lieu de

sur la Langue Françoise. 457
nomen, est de l'invention de M.
Ménage.

Cependant, pour revenir au Ri-
tuel & au Lutrin, s'il eût cité fi-
dellement M. Des-Préaux, la cita-
tion eût esté plus à propos, & plus
heureuse. Car enfin c'est dans l'E-
pistre à M. Arnaud que *benitier* est
employé.

*Et la fièvre demain se rendant la plus
forte,*

*Vn Benitier aux pieds va l'étendre à
la porte.*

L'Epistre à M. Arnaud s'accorde un
peu mieux que Lutrin, avec le Ri-
tuel de M. d'Alet.

SITUATION.

CE mot autrefois ne se disoit que
dans le propre, *la situation de
la Ville, la situation du País;* & on
se servoit toujours du mot d'*assie-
te* dans le figuré, *son esprit n'est ja-
mais dans une même assiette;* les affai-
res demeurèrent pour quelque-temps
en une assiete assez tranquille. Depuis
quelques années *situation* se dit dans

458 Remarques Nouvelles

le figuré plus communément & plus élégamment qu'*assiete*. Son Esprit n'est jamais dans une même situation; dans la situation où sont les affaires, il n'y a nulle apparence de paix. M. de Condom dit dans l'Oraison funebre de Madame, Duchesse d'Orleans: Rien n'a jamais égalé la fermeté de son ame, ni ce courage paisible, qui sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation audessus des accidens les plus redoutables.

NOMS DE NATIONS & de Langues.

IL n'y a peut-estre rien où la bizarrerie de l'usage soit plus visible que dans les noms de quelques Nations & de quelques Langues.

Hebreu, Hebraïque. Nous disons les *Hebreux*, pour marquer le peuple, un *Hebreu*, & ce mot n'a point de féminin. De sorte qu'il faut dire, la femme d'un *Hebreu*, la fille d'un *Hebreu*; les femmes & les filles des *Hebreux*. Nous disons l'*Hebreu*, pour marquer la Langue, des manuscrits

Hebreux, mais nous disons la *Langue Hebraïque*, les *caracteres Hebraïques*.

Iuifs, Judaïque. Nous disons, un *Iuif*, une *Iuifve*, quand on confidere le peuple de Dieu, depuis que le Sceptre fut tombé dans la Tribu de Juda. On dit, *vivre à la Iuifve*, pour le regard des mœurs, & à la *Judaïque*, pour le regard des ceremonies. Aussi dit-on, *les ceremonies Judaïques*: On dit néanmoins une *méchanceté Judaïque*.

Chaldéen, Chaldaïque. *Chaldéen* se dit des personnes, & du langage; *les Chaldéens*, le *Chaldéen*. On dit aussi, le *Chaldaïque*.

Syrien, Syriaque. On dit pour le peuple, *les Syriens*, un *Syrien*, une *Syrienne*; & pour la Langue, le *Syriaque*, la *Langue Syriaque*.

Arabe, Arabesque. *Arabe* se dit des hommes & des femmes; *les Arabes*, un *Arabe*, une *femme Arabe*. On dit l'*Arabe*, pour la Langue; un *mot Arabes*, des *manuscrits Arabes*, des *caracteres Arabe*. On dit quelquefois des *caracteres Arabesques*;

460 *Remarques Nouvelles*
par exemple, il y avoit sur ce marbre
des caracteres Arabesque.

Perse, Persan, Persien, Persique.
L'Auteur des Observations sur la
Langue Françoise prétend qu'on dit
les Perses, en parlant des anciens
Perses; & *les Persiens*, en parlant des
modernes. Je doute un peu de sa
decision pour le regard de *Persiens*;
& il me semble que les Perses mo-
dernes s'appellent plutôt parmi
nous *Persans* que *Persiens*. Ce n'est
pas que le mot de *Persan* ne se dise
aussi des anciens Perses. On dit
communément, *les Perses, l'armée*
des Perses, Cyrus Roy des Perses: mais
on dit d'ordinaire, *un Persan*, & non
pas *un Perse*. M. de Vaugelas parle
de la sorte dans son *Quinte-Curce*:
Il y avoit en l'armée du Roy un Persan
nommé Sisenes. On dit même quel-
quefois, *les Persans* pour *les Perses*;
& M. Pellisson a employé ce mot en
faisant le caractere d'un esprit uni-
versel, qui prend toutes sortes de
formes & de stiles, selon les diffé-
rentes matieres qu'il traite: *Il imi-
tera*, dit-il, *la souplesse d'Alchiade*;

sur la Langue Françoise. 461
qui estoit à Sparte plus laborieux & plus
austere qu'un Lacedomonien ; en Ionie,
plus voluptueux que les Ioniens ; en Per-
se, plus pompeux & plus magnifique
que les Persans.

Pour *Persien*, on ne le dit gueres
que des habillemens, *une Persienne*,
une belle Persienne ; ce n'est pas à di-
re, *une femme Persanne*, mais l'ha-
billement que l'on porte en Perse, ou
l'étoffe dont est fait l'habillement ;
encore ne sçay-je si pour signifier
l'étoffe, il ne vaudroit point
mieux dire *une étoffe de Perse*
qu'*une étoffe Persienne*, comme nous
disons *une étoffe de la Chine* plutôt
qu'*une étoffe Chinoise*. On diroit
bien, *la Langue Persienne* & *le Per-
sien*, pour l'ancienne Langue : Et
M. de Vaugelas le dit, *Mithrenes*
qui sçavoit la Langue Persienne. On
dit *la Langue Persane*, & *le Persan*,
pour la Langue nouvelle ; & c'est
ainsi que parle toujours le Pere Bes-
nier dans son projet de la Reünion
des Langues : Ces matrices, dans
la pensée des Sçavans, sont la Romai-
ne & la Grecque ; la Teutonnie &

462 *Remarques Nouvelles*
l'Esclavonne ; l'Hebraïque, la Scythi-
que, & la Persane.

On dit toujours à la *Persienne*,
pour dire, à la maniere des *Perfes*; &
M. de Vaugelas ne parle point au-
trement; *vestu à la Persienne*; son cy-
meterre fait à la *Persienne*.

Persique, ne se dit que du Gol-
phe, qui separe la Perse de l'Arabie.
Le Golphe Persique.

Au reste, quoy-que nous disions,
en parlant de Cyrus & de Darius,
qu'ils estoient *Rois des Perfes*, nous
disons aussi qu'ils estoient *Rois de*
Perse; & M. de Vaugelas, M. Pa-
tru, M. Charpentier parlent de la
sorte. Mais nous ne disons pas de
même du Sophy de Perse, qu'il est
Roy de Perse & Roy des Perfes: On
dit seulement le *Roy de Perse*, en
parlant de luy; & qui diroit que le
Grand Seigneur fait la guerre au Roy
des Perfes, ne parleroit pas Fran-
çois.

Turc, Turquesque. On dit *une fem-*
me Turque, *un cheval Turc*; la *Lan-*
gue Turque, le *Turc*; mais on dit,
l'armée Turquesque; c'est agir à la

sur la Langue Françoise. 463
Turquesque. On dit aussi à la Turque,
il vit à la Turque.

More, Moresque. On dit un *More*, une *Moresque*. On ne dit gueres une *Mère*, mais on dit bien, une femme *More*. On dit le *More* pour la Langue. Le petit *More*, ou le *Moresque* est un langage particulier & différent de ce qu'on appelle simplement le *eMore*.

Ionien, Ionique; Dorien, Dorique. On dit du peuple, les *Ioniens*, les *Doriens*; une *Ionienne*, une *Dorienne*; mais on dit *Dialecte Ionique*; *Dialecte Dorique*, en fait de Grammaire; comme *ordre Ionique*, *ordre Dorique*, en matiere d'Architecture.

Teuto, Teutonique, Teudesque. On dit les *Teutons* pour les peuples, & le *Teuton* pour la Langue. Mais on dit, l'*Ordre Teutonique*; les Chevaliers de l'*Ordre Teutonique*; les *Freres Teutoniques*. *Teudesque* ne se dit parmi nous, que pour signifier le langage des anciens Allemands; quoy que les Italiens disent, *la Lingua Tudesca*, pour marquer l'Allemand moderne.

Cophite, Egyptien. On dit l'un & l'autre, pour exprimer le langage des Egyptiens.

Voilà les noms irreguliers que j'ay trouvez pour les Nations & pour les Langues. Les autres noms se disent également du peuple & de la Langue. *Les Etiopiens, l'Etiopien, les Tartares, le Tartare, les Moscovites, le Moscovite, les Grecs, le Grec, les Latins, le Latin, &c.*

Avant que de finir cette Remarque, il faut que j'ajoute deux ou trois bizarreries qui regardent les noms. Nous disons *les Hongrois, un un Hongrois*, quand il s'agit des hommes de Hongrie; mais quand il s'agit des chevaux qui ne sont pas entiers, nous disons, *un Hongre, un cheval Hongre.*

Nous ne disons gueres *les Bohemes, ni les Bohemiens*, pour dire les peuples qui habitent la Boheme. Ces mots sont attachez à ces coureurs de profession, qui disent la bonne aventure. On dit, *les peuples de Boheme*; & si on veut parler d'un homme, ou d'une femme en parti-

culier, il faut dire, *un homme de Boheme, une femme de Boheme, & non pas un Bohemien, une Bohemienne.*

Nous n'avons point de nom pour exprimer les Parthes; nous n'en avons point aussi pour exprimer les peuples de Barbarie. Nous disons, *les Parthes, le pays des Parthes, la Barbarie, les peuples de Barbarie.* Car le mot de *Barbe* ne convient qu'aux chevaux de Barbarie; & en cela nostre Langue a eu plus d'égard pour les chevaux que pour les hommes. Aussi sont-ce des chevaux extraordinaires que les Barbares; on fait leur genealogie en ce pais-là, comme nous faisons celle des gens de qualité; & quand on veut vendre bien cher un cheval, on produit ses titres de noblesse, jusqu'à le faire descendre quelquefois en droite ligne de l'illustre cheval du Grand Valid.

ACHEVE' adjectif.

Quand ce mot se dit des choses, il se prend toujours en bonne

466 *Remarques Nouvelles*
part, & signifie *accompli, excellent;*
c'est un ouvrage achevé; je n'ay rien
veu de plus achevé. Mais quand *achevé*
se dit des personnes, il se prend en
bonne ou mauvaise part. Nous di-
sons, *un Auteur achevé;* & M. Des-
Préaux s'exprime ainsi au sujet de
Lyfias: *Accusant Platon d'être tom-*
bé en plusieurs endroits, il parle de
l'autre comme d'un Auteur achevé, &
qui n'a point de défauts. Nous di-
sons en mauvaise part dans le dis-
cours familier, *c'est un fou achevé;*
& le Traducteur des Homelies de
S. Chrysofome sur S. Matthieu,
dit dans le stile sublime: *Je ne par-*
le point à ces pecheurs achevez, qui de-
sesperant d'eux-mêmes, se sont plongez
dans le vice.

BIENFACTEUR.

IE n'ay jamais veu les opinions
plus partagées en fait de langage
que sur les mots de *bienfaiteur*, de
bienfaicteur, & de *bienfacteur*. Non-
seulement nos Maîtres ne s'accor-
dent pas les uns avec les autres, mais

ils nes'accordent pas avec eux-mêmes. M. de Vaugelas a décidé que *bienfaiteur* estoit le meilleur ; que c'est comme il faut prononcer. M. de Voiture estant consulté là dessus par M. Costar de la part des Gentilshommes de Poitu, répondit que *bienfaiteur* n'estoit pas bon, & qu'il falloit dire *bienfaicteur*. M. de Balzac dit de son chef *bienfaicteur*, & par complaisance *bienfaiteur*. *Vous donnez, & je reçois, benit soit mon bienfaicteur, ou mon bienfaiteur, puisque M. de Vaugelas le veut ainsi, & que pour si peu de chose il ne faut pas se mettre mal avec ses amis.*

M. d'Ablancourt dit *bienfaiteur* comme M. de Vaugelas; M. Pelisson dit *bienfaicteur* comme M. de Voiture ; M. Maucroix dit *bienfaicteur* & *bienfaicteur*, tantost l'un, tantost l'autre, selon l'humeur où il est. M. Ménage se declare pour *bienfaicteur* contre *bienfaiteur* & *bienfaicteur*. Chacun suit, ce semble, le parti qui luy plaît le plus, & il n'y a rien de fixe à cét égard parmi nous.

Pour moy, si j'ose declarer mon

inclination, j'avoüe que *bienfauteur* me plaît davantage. J'ay oüi dire ce mot toute ma vie à des gens qui parlent bien; & je l'ay toujors dit comme eux, nonobstant les decisions de M. de Vaugelas & de M. de Voiture, pour lesquels j'ay d'ailleurs une veneration particuliere. Aussi M. de Vaugelas, en condamnant *bienfauteur*, confesse luy-même que plusieurs disent *bienfauteur*; & M. de Voiture se trompe asseurement, en disant que ce mot ne se dit gueres. M. Ménage se pourroit bien tromper de même, quand il decide que *bienfauteur* n'est en usage qu'au Prône. Pour *bienfauteur*, dit-il, il n'est plus usité que par les Curez, qui disent dans leurs Prônes: *Priez Dieu pour les bienfauteurs de cette Eglise*. Car enfin M. de la Rochefoucault & M. Patru ne sont point Curez; & ce n'est point dans les Prônes que l'un & l'autre a dit *bienfauteur*. Le premier a employé ce mot dans ses *Reflexions nouvelles*, & le second dans ses *Plaidoyers*. On ne scauroit conserver long-temps les sentimens qu'on doit

doit avoir pour ses amis & pour ses bien-
facteurs, si on se laisse la liberté de par-
ler souvent de leurs défauts.

Autre chose est quand il s'agit de
l'injure, disons plutôt de la mort d'un
homme qui est en effet, ou que la loy con-
sidere comme nostre bienfacteur.

Ploidyer
pour le
Proc. du
Roy de
Chasteau
Gontier.

On peut ajoûter à M. de la Ro-
chefoucault & à M. Patru, une infi-
nité de personnes qui n'ont point
charge d'ames, sans parler de M. de
Balzac & de M. Maucroix. Ce der-
nier est Chanoine à la verité, mais
il n'est point Curé, & ne fait point
de Profes, que je sçache. Ainsi je
croy que M. Ménage s'est un peu
trop avancé sur le mot de bienfacteur:
il aime le ton affirmatif, mais il le
prend quelquefois à faux; & nous
avons vû cela clairement sur le mot
de grieveté. Car il ne se contente
pas de dire: *Je mets en fait que depuis
l'établissement de l'Academie aucun
Ecrivain poli n'a employé ce mot, à la
reserve de nostre Gentilhomme; il ajoû-
te avec la derniere assurance: Il
faut estre Bas-Breton, ou haut Alle-
mand pour parler de la sorte.* Il s'ex-

plique, dis-je en ces termes, quoy-
que M. Regnier, qui est Parisien, &
Academicien, use souvent de *grieveté*
dans la traduction de Rodriguez.
Cela me fait juger qu'il faut estre
Curé pour dire *bien-facteur*, comme
il faut estre Bas-Breton, ou haut
Allemand, pour dire *grieveté*.

Après tout, ce que dit M. Mé-
nage des Curez à l'égard de *bienfa-
cteur*, seroit d'un grand poids pour
l'établissement de ce mot, si tous
les Curez du Royaume avoient la
politesse de M. le Curé de S. Bar-
thelemy; car comme la nation des
Curez est une grande nation, il y
auroit beaucoup de suffrages pour
bienfacteur, & ces suffrages ren-
droient au moins l'usage douteux
entre ce mot & les deux autres.

Au reste en me declarant un peu
pour *bien-facteur*, je ne prétens pas
condamner *bien-faicteur*, ni *bienfa-
cteur*, dont les partisans ont une
grande autorité en nostre Langue.
Je prétens seulement que *bienfacteur*
n'est pas un si méchant mot que M.
de Vaugelas, M. de Voiture, & M.

Ménage s'imaginent; & qu'on peut le dire après M. de Balzac, M. de la Rochefoucault, M. Patru, & M. Maucroix.

C O N S T R U C T I O N
irreguliere autorisée par l'usage.

EXemple. *Le Soleil que les Mathématiciens disent estre bien plus grand que la terre.* Cela se dit tous les jours, & se dit bien; quoyqu'on ne dise pas, *les Mathématiciens disent le Soleil estre plus grand que la terre, & qu'il faille dire, les Mathématiciens disent que le Soleil est plus grand que toute la terre.* Car dire regit que après foy.

Si on parloit selon la regle, on diroit, *le Soleil que les Mathématiciens disent qu'il est plus grand que la terre.* Mais cette construction seroit bien choquante, quelque reguliere qu'elle fût. Pour éviter une regle Françoise, qui en ce cas a quelque chose de fort rude, nous prenons un tour purement Latin, en disant, *le Soleil que les Mathématiciens di-*

sent estre plus grand que la terre. C'est ainsi que l'usage, qui est le plus souvent tres-bizarre, s'affranchit quelquefois avec raison des regles de la Grammaire.

RELIGIEUX.

CE mot a divers usages en nôtre Langue. Il se prend dans son origine pour ce qui appartient à la Religion; *un culte religieux*, c'est à dire le culte qu'on rend à Dieu & aux Saints. *Des sentimens religieux*; *un Prince Religieux*, pour dire qui a de la religion & de la pieté. Aussi M. de Segrais dit fort bien que le Heros de Virgile *estoit vaillant, civil, populaire, éloquent, politique, & Religieux.*

Comme ceux qui quittent le monde pour se consacrer à Dieu, & qui vivent dans la retraite, en observant les conseils Evangeliques, font paroître qu'ils sont plus attachés à la Religion que les autres, on a donné par excellence le nom de *Religieux* à leurs personnes & aux

choses qui les regardent. *Les Religieux, la vie Religieuse, les Maisons Religieuses.*

Mais *Religieux* se dit quelquefois dans le figuré, en des occasions profanes, où il ne s'agit point de religion. Nous disons qu'un homme garde religieusement sa parole; & M. Charpentier dit dans l'Eloge d'Agésiläus: *Il estoit si Religieux en toutes ses actions, que les ennemis se tenoient plus assurez de la verité de ses paroles, que de la foy de leurs propres alliez.* M. de Vaugelas parle à peu près de la sorte dans son *Quintecurce*. *Mais Darius, comme il estoit Religieux, & plein de douceur, répondit qu'il ne feroit jamais cette méchanceté, de traiter ainsi ceux qui estoient à sa solde, & qui l'avoient suivy sur sa foy.*

Religieux en ces endroits signifie exact, regulier, fidelle, mais d'une exactitude, d'une regularité, & d'une fidelité, dont on se fait une espece de religion. Cela s'étend encore plus loin; & l'Auteur de l'Entretien sur ses Tragedies dit *Religieux*

464 *Remarques Nouvelles*
en un endroit où il ne s'agit point
de garder la parole : *Sophocle n'est pas*
moins religieux qu'Euripide en de pa-
reilles occasions. Il parle du soin que
ces deux Poëtes avoient de ne rien
mettre sur le Theatre qui pût blesser
la pudeur, & *religieux* exprime bien
ce qu'il veut dire.

LE SÇAVOIR-FAIRE.

CE substantif a quelque chose
de monstrueux, étant composé
de deux verbes contre le genie de
nostre Langue, qui n'a point de
substantifs de cette espece. Aussi
l'on peut dire qu'il a eu le destin
des monstres ; il ne vécut pas long-
temps ; & à peine fut-il né, qu'il
passa. On y prit plaisir d'abord,
comme on en prend aux choses nou-
velles & surprenantes ; on n'enten-
doit par tout que *le sçavoir-faire ; c'est*
un homme qui a un grand sçavoir-faire ;
il en viendra à bout par son sçavoir-fai-
re. Quelques-uns même disent, *le*
sçavoir vivre, à l'imitation du *sça-*
voir faire : Ce qu'il y a de bizarre,

c'est que le sçavoir faire semble vouloir renaître, suivant la parole du Poëte :

Multa renascentur, quæ jam cecidere.
Plusieurs personnes du beau monde recommencent à le dire ; mais on ne l'écrit point encore, & peut-être qu'on ne le dira plus dans quelques mois. Ces sortes de locutions, qui ne sont point dans le génie de nostre Langue, & qui ne dépendent que d'un pur caprice, ne durent pas plus d'ordinaire que certaines modes extravagantes, qui n'ont rien de l'air François.

IMPATIENT avec le genitif.

L'Auteur des Doutes a eu un scrupule sur une phrase de M. de Balzac ; & voicy comme il parle à Messieurs de l'Academie, en les consultant. M. de Balzac dit dans l'avant propos du Socrate Chrétien : *Ils connoissoient la noblesse de leur naturel, qui est impatient du joug & de la contrainte.* Impatient n'est-il pas de ces mots qui n'ont pas

466 Remarques Nouvelles
de suite, & qui vont tout seuls ? Un
homme impatient, une humeur impa-
tiente. M. Ménage a eu la bonté de
parler là-dessus pour l'instruction
du Public. *Impatient du joug & de la*
contrainte ; cela est tres-bien dit, n'en
déplaît à l'Auteur des Doutes, qui
a repris cette phrase. Les Latins ont
dit avec le même regime, *servitutis*
impatiens.

Voyez un peu comme les esprits
raisonnent diversement. M. Ménage
croit cette phrase bonne, parce que
les Latins disent, *servitutis impatiens* ;
& moy je la croirois presque mau-
vaise pour la même raison. C'est ce
servitutis impatiens, qui me fait pen-
ser qu'*impatient du joug* est plus Latin
que François ; & que le Bas-Breton
a eu sujet de consulter sur cela Mes-
sieurs de l'Academie. Mais je ne
m'étonne pas qu'une phrase toute
Latine soit au gré de M. Ménage : Il
parle volontiers Latin en François,
tant il aime la Langue Latine ;
témoin *calvitie*, *obscenité*, *bien meri-*
ter de nostre Langue, *il n'est pas donné*
à tout le monde, &c.

Mais quand cette phrase, *impatient de joug*, ne seroit pas si naturelle, ajoute-t-il, l'autorité seule de M. de Balzac la pourroit défendre.

Je ne m'y oppose pas, & je demeure d'accord avec M. Ménage que, suivant le passage de Quintilien qu'il cite si à propos, le jugement des grands hommes qui excellent dans l'éloquence, peut tenir lieu de raison, & que l'égarement même est glorieux quand on s'égare en suivant des guides celebres. Mais si cela est, pourquoy M. Ménage rejette-t-il des façons de parler dont se sert M. de Balzac, & entre autres celle-cy; *j'accuse la reception de vôtre Lettre*; car M. de Balzac écrit en ces termes à M. Chapclain: *Ce mot n'est que pour accuser la reception de vôtre Lettre*; & cependant l'Auteur des Observations dit que cette phrase n'est pas un bel usage. Il a sans doute raison, & je n'ay garde de blâmer une decision si juste. Je veux dire seulement que M. Ménage ne devoit se dementir; & qu'ayant soutenu *impatient du joug*, par la seule

ce
ce
ce

Summorum in eloquentia virorum judicium pro ratione & vel error honestus est magnos duces sequentibus

468 *Remarques Nouvelles*
autorité de M. de Balzac, le bon
sens voudroit qu'il défendit par la
même autorité, *j'accuse la reception*
de vôtre Lettre.

DE L'USAGE DES PARTICIPES
Passifs, dans les Preterits.

Comme il n'y a rien en toute la
Grammaire Françoisse de plus
important, ny de plus ignoré, si
nous en croyons M. de Vaugelas;
& qu'on ne sçauroit démeler une
matiere si embarrassée, j'ose dire là-
dessus ce que je pense, en atten-
dant que M. Patru éclaircisse par-
faitement ce mystere de nôtre Lan-
gue dans les Reflexions qu'il doit
nous donner sur les Remarques de
M. de Vaugelas. Voicy ce que j'ay
imaginé.

Nous avons deux sortes de ver-
bes auxiliaires, le verbe *estre* & le
verbe *avoir*. Le participe se joint
avec l'un & l'autre, mais d'une ma-
niere differente. Avec le verbe *estre*,
il a regulierement deux genres, &
deux nombres de même qu'en La-

tin, il est aimé, elle est aimée; ils sont aimez, elles sont aimées. Avec le verbe *avoir* il est naturellement indeclinable, n'ayant ny genre, ny nombre. *J'ay receu vos Lettres; j'ay receu vos Livres*, parce que c'est plutôt le supin des Latins, que le participe; & que c'est comme si on disoit, *habeo acceptum Litteras, habeo acceptum libros.*

La construction du verbe *estre* passe jusqu'aux verbes reciproques, lesquels tenant plus du passif que de l'actif, se servent aussi de l'auxiliaire *estre*; *ils se sont tueez, elle s'est guerie.* La construction du verbe *avoir*, passe aussi jusqu'aux verbes neutres, lesquels se servent du verbe *avoir* pour auxiliaire; *elle a passé, ils ont passé, elles ont passé par là.* Voila ce qui se fait regulierement & naturellement selon la pure raison de la Gramaire. Mais il y a une autre raison qui oblige de parler d'une autre maniere; & c'est lors que la prononcia-tion ne seroit pas assez soutenue. Car en ces rencontres on donne des nombres & des genres aux

participes, afin de soutenir le discours. On dit pour cela, *la Lettre que j'ay receüe, la liberté que j'ay prise, les vivres que j'ay acheptez.* Cela est si vray, que lors qu'on ajoute quelque chose après, le participe redevient indeclinable, étant suffisamment soutenu par ce qui suit, comme il paroît dans les exemples de M. de Vaugelas. *Le commerce, parlant d'une Ville, l'a rendu puissante; je l'ay veu partir, parlant d'une femme; c'est une fortification que j'ay appris à faire.* A quoy on peut ajouter, *la peine qu'il a pris de faire cela, la peine que m'a donné cette affaire.*

Il arrive tout le contraire à l'égard du verbe *estre*; car son participe redevient indeclinable au milieu d'un sens, pour empescher la prononciation de languir, & de traîner trop. C'est la raison pourquoy on dit, *elle s'est venu asseoir, elle s'est fait peindre, ils se sont fait peindre, elle s'est fait admirer, elle s'est fait belle; la liberté que je me suis donné de vous écrire: Quoy-qu'on dise, la liberté que je me suis donnée, quand on n'a-*

joûte point de vous écrire ; vous excuserez la liberté que je me suis donnée.

C'est suivant ces principes que nos bons Auteurs disent : Cette ignorance m'a épargné la peine qu'il dit qu'il a eu à se déterminer sur le choix des trois copies.

Pratique
de la Per-
fection
Chrétien-
ne.

L'intention que David a eû de bâtir un Temple au Seigneur fut si agréable à Dieu.

Ces approbations m'ont confirmé dans l'estime & dans la veneration que j'ay toujours eu pour les ouvrages qui nous restent de l'Antiquité.

Iphige-
nia, Pré-
face.

S'ils se fussent senti coupables , il ne leur eût pas esté difficile de se tenir sur leurs gardes.

Commen-
taires de
Cesar.

S'il sçavoit qu'ils se fussent venu plaindre , il seroit mourir cruellement leurs ostages.

Pendant qu'elles en estoient allé acheter , l'époux vint.

Nouveaux
Testa-
ment.

Voila des exemples pour les deux verbes auxiliaires ; & ces autorités peuvent enhardir ceux qui font scrupule de s'éloigner quelquefois des regles communes de la Grammaire, sans considerer ce qu'a

472 *Remarques Nouvelles*
dit Quintillien, & ce que M. de
Vaugelas repete souvent: *Aliud est*
Latinè, aliud Grammaticè loqui.

Mots qui commencent par IN.

L'Auteur des Observations sur
la Langue Françoise a pris une
telle amitié pour les mots qui com-
mencent par *in*, qu'à la reserve
d'*immortifié* & d'*inallié*, qui luy dé-
plaisent, tous les autres sont deve-
nus ses favoris. Il se declare haute-
ment là-dessus, & il trouve que ce
sont de jolis mots, qu'*intolerance, in-*
sidiateur, insidieux, impecuniosité, im-
pecunieux, injudicieux, inexperimen-
té, invaincu, indisputable, impardon-
nable, incorrompu, inconvertible,
inexplicablement, insoutenablement.
Comme les inclinations sont libres
en matiere de mots, aussi-bien qu'en
autres choses, on auroit tort de
condamner l'inclination de M. Mé-
nage; mais il auroit tort à son tour
de trouver mauvais qu'on ne soit
pas de son gout. Pour moy, je con-
fesse qu'*immortifié* ne me déplait pas

sur la Langue Françoise. 473
tant qu'à luy ; c'est un mot usité
dans tous les livres spirituels, & les
Predicateurs qui parlent le mieux,
s'en servent ; *un esprit immortifié ;*
des affections immortifiées : De sorte
que M. Ménage devoit, à mon avis,
blâmer l'Auteur des Entretiens d'A-
riste & d'Eugene, de n'avoir pas ap-
prouvé *immortifié* dans les écrits de
Messieurs du Port-Royal, au lieu de
l'en louer comme il fait. Il le loue
plus justement d'avoir repris *inallié* ;
mais je ne sçay pourquoy il le blâ-
me d'avoir mis dans le même rang
incorrompu, *inconvertible*, *inexpe-*
rimenté, *insidiateur*, qui ne valent
pas mieux qu'*inallié*. Pour *irreligieux*
& *indevotion*, il n'a pas tort de se
plaindre qu'on ait voulu les bannir ;
car ces mots ne sont pas mauvais,
non plus qu'*irreligion* & *indevot*. On
pourroit y ajouter *inapplication* &
même *inattention*, qu'assez de gens
disent. M. Ménage a bien remar-
qué qu'*inobservation* se trouve dans
les Manifestes des Princes, *l'inobser-*
vation des Traitez ? mais il n'a pas
dit ce qu'il devoit dire pour instruire

474 *Remarques Nouvelles*
re le public, qu'*inobservation* est pres-
que consacré en cét endroit, &
qu'on diroit mal, *l'inobservation des*
commandemens de Dieu, l'inobservation
des regles de l'art.

Pour *intolerance, impecuniosité, im-*
pecunieux, insidieux, invaincu, in-
disputable, impardonnable, inexplica-
blement, insoutenablement, que M.
Ménage ne feroit pas difficulté
d'employer, je les croy aussi bons
qu'*insidiateur, incorrompu, inconvert-*
ible; & l'autorité de Nicod ne me
fera pas changer d'avis.

J'admire en verité M. Ménage
avec ses citations de Nicod. Pour
,, prouver qu'*inexplicablement* est un
,, bon mot, il dit: Vous trouverez
dans Nicod *inexplicable*; & il ajoûte,
,, pour faire valoir *insidiateur, incor-*
,, *rompu, inconvertible*: Vous trouverez
dans Nicod un nombre infini de ces
mots beaucoup plus étranges, *indi-*
sert, ineffaçable, inexecuté, inforçable;
infrangible; inguerdonné, insciemment,
inscrutable, insoluble, intemperature, inter-
miné. Cela prouve admirablement,
comme si Nicod estoit la regle de

sur la Langue Françoise. 475
nôtre langage ; comme si les plus
méchants mots du monde ne se
trouvoient pas dans un vieux Di-
ctionnaire. mais quand Nicod seroit
le Dictionnaire de l'Academie Fran-
çoise ; seroit-ce bien raisonner que
de dire , *inexplicable & insôûtenable*,
se trouvent dans le Dictionnaire de
l'Academie ; donc *inexplicablement*
& *insôûtenablement* sont de bons
mots ? Combien avons-nous d'ad-
jectifs de cette espece , dont nous
n'avons point les adverbes ? Et en
bonne foy M. Ménage voudroit-il
dire *ineffaçablement* , *inforçablement*,
inscrutablement , parce qu'*ineffaçable* ,
inforçable & *inscrutable* sont dans
Nicod ? Il dira peut-estre qu'il n'en
feroit nulle difficulté ; & il le doit
dire selon ses principes.

Quoy-qu'il en soit , je m'éton-
ne encore une fois de la déference
qu'il a pour Nicod. Car enfin, Ni-
cod est par tout dans ses Observa-
tions , & il y est comme un Au-
teur Classique. *M. de Vaugelas* veut
qu'on dise , l'Isle de Cypre ; je ne
suis pas de son avis , vous trouverez

476 *Remarques Nouvelles*
l'Isle de Cypre dans *Nicod*. *Nicod* dans son *Dictionnaire*, & *M. de Moliere* dans sa *Comedie du Bourgeois Gentilhomme* ont dit haute contre. Les *Parisiens* disent bigle, *Nicod* le dit aussi; on ne peut donc manquer en disant bigle. Quoy-que nous disions arbaleste, nous disons néanmoins arbalestier: ainsi plaît à l'usage; & c'est aussi comme *Nicod* a écrit ces mots dans son *Dictionnaire*. J'ajoute à l'autorité de *M. Chapelain* celle de *Nicod*, qui a toujours dit le point du jour, & jamais la pointe du jour. *Rabelais* a dit court pendu, pomme de court pendu: mais *Nicod* a dit capendu; il faut dire, capendu. Nous disons, bignets dans les *Provinces*; *Nicod* le dit aussi. *M. Ménage* oublie en cet endroit qu'il n'est point provincial, & qu'il y a quarante-trois ans qu'il demeure à Paris. Car c'est parler en Provincial, que de dire, nous disons dans les *Provinces*, ou nous disons en *Anjou*, comme il dit ailleurs methridat, mithridat, tous les deux se trouvent dans *Nicod*. Enfin il n'y a presque point de page où il ne soit fait men-

sur la Langue Françoise. 477
tion de ce Dictionnaire ; & il faut
avoüer que si le Provincial ne sçait
pas mal son Vaugelas, M. Ménage
sçait bien son Nicod. Ainsi les Ob-
servations sur la Langue Françoise
sont tres-bonnes pour apprendre cõ-
ment on parloit du temps de Nicod,
ou avant Nicod ; car toutes locutions
de nos vieux Auteurs, bonnes &
mauvaises, sont fidellemēt ramassées
dans ce beau Tresor de la Langue.

Mais pour revenir aux mots qui
commencent par *in*, c'est à l'occa-
sion de ces mots que M. Ménage
fait un grand procez au Gentil-
homme Provincial : *L'invaincu* de
M. Corneille a conduit l'Auteur
des Observations au mot d'*offenseur* :
il fait un chapitre exprés pour le
défendre, & dans l'*addition* qu'il
met ensuite, il parle de cette sorte.

Ce que j'ay dit du mot d'*offenseur*,
qu'on pouvoit l'employer à l'exem-
ple de M. Corneille, m'oblige de
répondre à l'Auteur des Doutes, qui
parle de ce mot comme d'un mot de
rebut. *Le public*, dit-il, *est si jaloux*
de son autorité, qu'il ne veut la par-

478 *Remarques Nouvelles*
rager avec personne; & c'est peut-estre
pour cela qu'il rebute d'ordinaire les mots
dont un mot particulier se declare l'inven-
teur, ou le patron, témoin l'esclavitude
& l'infidieux de M. Malherbe, le
plumeux de M. des Marets, l'im-
pardonnable de M. de Segrais, l'in-
vaincu & l'offenseur de M. Corneille.

Ce que M. Ménage dit après,
est remarquable, & je le rapporte
tout au long, parce qu'il ne faut
que cela pour justifier l'Auteur des
Doutes, Voicy donc comme M.
Ménage pourfuit.

Il y a plusieurs fautes en ces qua-
tre ou cinq lignes de nostre Criti-
que. Premièrement il blasme un
mot qui a esté approuvé par Mes-
sieurs de l'Academie, qu'il appelle
ses Oracles, & auxquels il dédie
son ouvrage. Car voicy comme ces
Messieurs ont parlé de ce mot dans
leurs sentimens sur le Cid. L'obser-
vateur, c'est M. de Scudery, a quelque
fondement en sa reprehension, de dire que
ce mot offenseur n'est pas en usage tou-
tefois estant à souhaiter quil y fut, pour
opposer à offensé, cette hardiesse n'est
pas condamnable.

Je demande si Messieurs de l'Academie ayant déclaré positivement qu'*offenseur* n'estoit point en usage, & ce mot n'ayant point esté receu ensuite, quoy-que Messieurs de l'Academie l'eussent regardé comme une hardiesse qui n'étoit pas condamnable: Je demande, dis-je, si l'Auteur des Doutes a offensé l'Academie, en disant que le public avoit rebuté le mot d'*offenseur*.

En second lieu, continuë M. Ménage, il n'est point vray que M. Corneille ait fait ce mot, ni celui d'*invaincu*. J'ay bonne memoire d'avoir lû le premier dans l'*Astrée*; & pour le second, il est dans *Nicod*. Il n'est point vray aussi que Malherbe ait fait *insidieux*. Le premier est aussi dans *Nicod*, & le second, comme je l'ay autrefois remarqué, est dans le *Baron de Feneste*. Il n'est point vray non plus que Malherbe ait fait *esclavitude*.

Si M. Ménage, qui a tant de memoire, se souvenoit de ce qu'il vient de citer luy-même du livre des

*Doutes
sur la Lan-
gue Frã-
çoise pag.
50.*

Doutes, il ne parleroit pas de la forte. Car enfin le Provincial dit en termes exprez: *Et c'est peut-estre pour cela que le public rebute d'ordinaire les mots dont un particulier se declare l'inventeur, ou le patron; témoin l'esclavitude & l'infidieux de M. de Malherbe, le plumeux de M. des Marets, l'impardonnable de M. Segrais, l'invaincu & l'offenseur de M. Corneille. Ce stile-là n'est pas stile affirmatif de M. Ménage. Comme le Provincial fait profession de douter, il n'asseure rien; il met des *peut-estre* presque par tout; & en cét endroit la preposition disjonctive avec laquelle il s'explique, *l'inventeur ou le patron,* & qui tombe sur les mots suivans, donne à entendre qu'il ne croit pas absolument que les Ecrivains qu'il cite ayent fait ces mots; mais qu'il croit seulement qu'ils les ont inventez ou adoptez, qu'ils en sont les peres ou les patrons; c'est à dire, qu'ils les ont faits tout de nouveau, ou qu'ils les ont fait revivre, en les employant dans leurs ouvrages, & en prenant leur party contre les*

ennemis des vieux mots.

M. Ménage fait à peu près la même chicane à l'Auteur des Doutes sur les mots d'intrepide, de disculper, & de bravoure, en disant : *Il croit que le Cardinal Mazarin a introduit en nostre Langue les mots d'intrepide, de bravoure ; tout cela est dit sans preuve.* Voicy comme parle le Provincial, & on peut juger par ses paroles si M. Ménage a raison. *Nous avons fait de cette maniere intrepide d'intrepidus Latin, ou d'intrepido Italien ; bravoure de bravura, disculper de discolpare, & nous devons peut-estre ces mots à M. le Cardinal Mazarin. Quand on parle avec cette retenue, & qu'on se sert d'un peut-estre, on n'a que faire de rien prouver.*

Mais ce qui passe l'imagination, c'est que M. Ménage ajoute d'un air triomphant : *Quand tous ces particuliers auroient fait tous ces mots, il est tres faux qu'aucun d'eux se soit déclaré l'inventeur, ou le patron d'aucun de ces mots.*

Il est vray qu'ils n'ont pas dit hautement : *J'ay fait insidieux ; j'ay fait plumeux ; j'ay fait invaincu, j'ay fait*

offenseur ; mais ils ont usé de ces mots, lors que personne ne s'en ser-voit ; ils les ont soutenus contre ceux qui y trouvoient quelque chose à dire ; & c'est au moins s'en déclarer les protecteurs & les patrons.

M. Ménage ajoute pour accabler le Provincial : *Mais ce qui est véritable, c'est que M. de Vaugelas, le heros de nostre homme, s'est déclaré hautement pour insidieux. A la verité M. de Vaugelas dit, au fujet d'insidieux : C'est un mot purement Latin, que M. Malherbe a tasché de faire françois ; car il est le premier, que je sçache, qui en ait usé. Je voudrois bien qu'il fut suivy, parce que nous n'avons point de mot qui signifie celui-là ; outre qu'il est beau & doux à l'oreille, ce qui me fait juger qu'il se pourra établir.* Le témoignage de M. de Vaugelas prouve clairement que l'Auteur des Doutes a pû dire que M. de Malherbe estoit le pere, ou le patron d'insidieux ; mais cela ne prouve pas tout-à-fait ce que pretend Mr. Ménage. Si Mr. de Vaugelas avoit employé ce mot, ou dans ses Re-

marques

marques , ou dans son Quinte-Curce , il se seroit declaré pour *insidieux* ; ce n'est pas se declarer hautement pour un mot , que de dire qu'il est purement Latin , qu'on voudroit bien qu'il fut François , & qu'on juge qu'il le deviendra, parce qu'on se trouve doux à l'oreille , & qu'on le croit même necessaire dans la Langue.

Mais quand M. de Vaugelas auroit eû pour *insidieux* autant de zele qu'en avoit M. de Malherbe; comme ce mot n'a pas reüssi , & que la prediction de M. de Vaugelas s'est trouvé fausse ; l'Auteur des Doutes, qui a encore plus de deference pour l'usage que pour M. de Vaugelas, comme les vrais Philosophes en ont plus pour la verité que pour Aristote , auroit touûjours esté en droit de mettre *insidieux* au rang des mots rebutez par le public.

Mais que veut dire M. Ménage, en appellant d'un air goguenard M. de Vaugelas , le heros du Provincial ? *M. de Vaugelas , le heros*

Y

484 *Remarques Nouvelles*
de nostre homme s'est declaré hautement
pour infidieux.

Je croy que l'Auteur des Doutes n'a
attribué ces mots au Cardinal Maza-
rin, que pour avoir occasion de dire en-
suite conformement à la doctrine de son
heros M. de Vaugelas, &c.

A l'exemple de Ciceron, ou plutôt
à l'exemple de son heros M. de Vauge-
las, il est tombé luy-même dans la faute
qu'il a tant blâmé.

J'aymeroïis autant reprocher à un
homme d'épée que M. le Prince, ou
M. de Turenne est son heros. Et à
qui le Centil-homme Bas-Breton
pouvoit-il plus raisonnablement
s'attacher qu'à celuy qui a esté l'o-
racle de la France durant sa vie, qui
l'est encore après sa mort, & qui le
sera tandis que les François seront
jaloux de la pureté & de la gloire de
leur Langue? M. de Vaugelas n'a-
t-il pas tout ce qu'il faut, pour estre
le heros de ceux qui veulent appren-
dre à bien parler, & à bien écrire?

Outre qu'il avoit un genie mer-
veilleux pour nostre Langue, il a été
élevé à la Cour; & comme il y vint

extremement jeune, il ne s'est point senti de mauvais air des Provinces. Il fit une longue étude du langage, avant que de songer à composer des Remarques ; & quand il eut pris le dessein d'écrire ses lumieres & ses reflexions , il ne se precipita point pour faire un livre. Qu'y a-t'il de plus judicieux , de plus élégant , & de plus modeste, que ces belles Remarques qu'il a travaillées avec tant de soin, & où il a mis tant d'années ? Il choisit bien les Auteurs qu'il cite ; il ne confond pas les modernes avec les anciens , ni les bons avec les mauvais. Les raisonnemens qu'il fait, ne sont ni vagues, ni faux ; il ne s'amuse point à des questions inutiles ; il ne remplit point son livre de fatras, & de je ne sçay quelle erudition qui ne sert à rien , ou qui ne sert qu'à fatiguer les lecteurs. S'il cite quelquefois du Latin , c'est avec reserve , & quand il ne peut se faire entendre autrement. Quelque sombre que soit sa matiere , il trouve le secret de l'égayer par des reflexions subtiles , mais sensées ,

& par des traits de louange ou de satire fort délicats. De sorte que les Remarques de M. de Vaugelas ont un agrément & une fleur que n'ont pas beaucoup de livres, dont la matiere n'est ni seche, ni épineuse. Mais ce que j'estime infiniment, il parle toujourns en honneste homme; il ne dit rien qui blesse la pudeur, ou la bienséance; il ne se loüe point; il ne fait point le docteur; il ne dit jamais, *selon moy ce mot est bon, selon moy ce mot ne vaut rien, dites sur ma parole, &c.* Enfin, il ne se propose point pour modele; & je suis asseuré que si la Traduction de *Quinte-Curce* avoit paru avant les Remarques sur la Langue Françoise, il n'y auroit pas renvoyé les lecteurs, en disant par tout, *Voyez mon Quinte-Curce, je me suis servy de ce mot dans mon Quinte-Curce, j'ay employé cette phrase dans mon Quinte-Curce.*

Pour moy, je ne m'étonne pas après cela que le Bas-Breton, tout campagnard & tout Bas-Breton, qu'il est, ait choisi M. de Vaugelas pour son heros: mais ce qui m'éton-

ne extrêmement ; c'est que M. Ménage, qui a un si grand usage du monde, ait quelquefois si peu de considération pour M. de Vaugelas, que de luy preterer Nicod & Duplex. Ce qui m'épouvante, c'est qu'il le ménage si peu, qu'on diroit qu'il ait entrepris de l'offenser. *Je ne suis pas, dit-il, de l'avis de M. de Vaugelas ; & selon moy, c'est estre dégouté, plutôt que délicat, de ne pouvoir souffrir ces petites negligences. C'est la véritable raison de ce mot, dit-il ailleurs ; celles dont M. de Vaugelas fait mention, sont seulement fausses, mais ridicules.* Quand l'Auteur des Observations en use de la sorte, il oublie ce qu'il dit luy-même en quelques endroits ; que M. Vaugelas est le *maistre juré de la Langue.*

Au reste, en défendant le Provincial & son heros, je ne pretends pas défendre tout ce que M. de Vaugelas a décidé dans ses Remarques. Je sçay bien que depuis la mort de ce grand homme, quelques locutions qu'il a approuvées ont vieilli ; & que quelques autres, qu'il a con-

488 *Remarques Nouvelles*
damnées, se sont introduites, suivant le destin des Langues vivantes: mais excepté les locutions, qui sont en petit nombre, comme je feray voir à la fin de mes Remarques, tout le reste subsiste, & nous peut servir de regle, pour bien parler, & pour bien écrire.

INDOLENCE, INCLEMENCE,

INDELEBILE, IMMANCABLE.

ON n'a parlé dans la Remarque precedente que des mots dont M. Ménage parle dans le chapitre 150. de ses Observations: En voicy d'autres qui commencent par *in*, & sur lesquels l'Auteur des Doutes n'a point consulté messieurs de l'Academie. *Indolence* est un mot consacré en quelque façon, pour signifier l'humeur des Stoïciens, & M. d'Abblancourt s'en est servy dans le Dialogue de Lucien intitulé *Nigrinus*, ou *les mœurs des Philosophes*. Il n'approuvoit pas ce que quelques uns prennent pour un grand exercice de vertu,

de se fouëter, ou déchiqueter la peau, pour s'accoûtümer à la douleur; & disoit que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence. Ce mot s'applique à d'autres qu'aux Stoïciens; & nous l'employons élegamment pour marquer le caractere de certaines gens qui n'ont nulle sensibilité, qui ne prennent aucun interest à tout ce qui se passe dans le monde, que rien ne réjoüit, & que rien n'afflige. On use même quelquefois d'*indolent*; & un de nos meilleurs Poëtes l'a mis dans un lieu où ce mot fait une image tres-agreable & tres-naturelle.

Quatre-bœufs attelés d'un pas tranquille & lent.

Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Inclemence n'est pas si établi qu'*indolence*. M. de Balzac l'a employé dans le propre; *l'inclemence de l'air, l'inclemence du temps*. On commence à s'en servir dans le figuré, & M. Racine fait dire à Ulysse.

*Tandis que pour fléchir l'inclemence
des Dieux,*

*Il faut du sang peut-estre, & du
plus précieux.*

Il auroit pû mettre *la colere des Dieux*, mais il a crû sans doute que *l'inclemence des Dieux* estoit plus beau & plus Poëtique. Je croy que M. Racine a raison, & je croy même qu'avec le temps *inclemence* pourra passer de la prose.

Indelebile est un mot fait contre l'analogie de la Langue, qui oste régulièrement l'*i* après le *b* en ces sortes de verbaux, *invisible, insensible, inflexible, irreprehensible, &c.* Cependant *indelebile* se dit en matiere de Sacremens, *le caractere du Bap-tême est un caractere indelebile.* Hors de là *indelebile* ne vaut rien; & qui diroit, ou dans le propre, ou dans le figuré, *des traits indelebiles*, pour des traits qui ne se peuvent effacer, parleroit tres-mal. Ce seroit encore pis, si on disoit *des traits indelebiles* ou *inesfaçables*, cōme disent quelques-uns.

Immançable est un des mots que nous avons veu naître, & qui font

nez sous une constellation heureuse. Tout le monde le dit, *cela est immancable*, *c'est une affaire immancable*; on dit même *immancablement*; je m'y trouveray à telle heure *immancablement*. Je sçay bien que ce mot paroît barbare à un de nos Maistres; mais je sçay bien aussi que quand il plaît à l'usage les termes les plus barbares deviennent François: Et quand il plaira à cét usage si bizarre & si imperieux, *incharitable*, *infaisable*, *insurprenable*, *irramenable*, ne seroit plus de méchants mots.

VISION.

CE mot est élégant dans le figuré. Il se prend d'ordinaire en mauvaise part, quand on n'y ajoute point d'epithete qui le rectifie. Par exemple, pour condamner le dessein de quelqu'un, nous disons *quelle vision!* Nous disons d'un homme qui se met des chimeres dans l'esprit, & qui forme des projets extravagants, *il a des visions*. Un Ecrivain fort poli a usé de ce mot

Y y

bien à propos : *Garde-vous bien de croire vos Lettres aussi bonnes que les Lettres Provinciales ; ce seroit une étrange vision que cela. Vision s'applique aux ouvrages d'esprit ; M. de Balzac dit à Chapelain : Est-il possible qu'avec une goutte de sens commun on puisse preferer les Poëtes Espagnols aux Italiens, & prendre les visions d'un certain Lope de Vega pour de raisonnables compositions ?*

Quand on donne une épithete à *visions*, il se prend en bien, ou en mal, selon la nature de l'épithete qu'on luy donne. Nous disons d'une personne qui imagine de plaisantes choses dans la conversation; elle a des *visions agreables*; mais si elle n'imaginoit que des sottises, nous dirions bien, elle a de *sotes visions*. A propos de *visions*, il ne sera pas inutile de remarquer en passant que *folies* a quelquefois un bon sens parmi nous, aussi bien que *visions*. Exemple: *Quand on a feu dans l'imagination, & de l'agrement dans l'esprit, on dit cent folies qui animent, & qui égayent les conversations les plus*

Sur la Langue Françoise. 493
serieses. *M. de Voiture* disoit toujours
quelques folies ingenieuses dans les com-
pagnies où il plaisoit. Il faut estre
bien raisonnable & bien sage pour
estre fou de la sorte. C'est un de-
fordre & un crime en nostre Lan-
gue que de faire de folies ; mais
ce n'est pas un que de dire des folies,
j'entens de ces folies, qui bien-
loin de blesser la beauféance & la
raison, partent d'un esprit poli &
délicat, d'une intelligence vive &
lumineuse ; car je sçay bien que
dire des folies a quelquefois un mau-
vais sens.

AME, ESPRIT.

IL faut prendre garde à ne pas
mettre un pronom après ces
mots, quand ils sont pris person-
nellement. Par exemple, ce seroit
mal dit, en parlant à une Devote,
ou à un bel Esprit, *les Ames devotes*
n'ont pas tant d'ardeur pour les riches-
ses que la vostre en a ; les Beaux Es-
prits ne sont pas si sombres, ni si tristes
que le vostre. Il faut dire, *les Ames*

494 *Remarques Nouvelles*
devotes n'ont pas tant d'ardeur pour les richesses que vous en avez ; les Beaux Esprits ne sont pas si sombres , ni si tristes que vous estes : Et je ne doute que M. de Voiture parle juste, quand il dit à M. de Schomberg ; *En verité ç'a esté une bonne fortune pour nous autres qui faisons des Beaux Esprits , que le vostre ait esté employé jusqu'à cette heure à commander des armées , & à conduire des Provinces.* Je dis le même de teste , de plume , d'épée , quand ils tiennent lieu de la personne. *C'est une bonne teste ; c'est une bonne plume ; c'est une bonne épée. Il n'y a pas dans le Parlement une meilleure teste que Monsieur *** ; il n'y n'y a pas dans l'Academie une meilleure plume que Monsieur *** ; il n'y a pas au monde une meilleure épée que Monsieur *** , & non pas que celle de Monsieur *** , qui feroit un autre sens. Car il n'y a pas au monde une meilleure épée que celle de Monsieur *** , signifie proprement que l'épée qu'il porte , & dont il se sert, est d'une trempe excellente.*

REGLE, REGULIER,

DEREGLE', IRREGULIER.

Reglé & régulier n'ont pas tout-à-fait les mêmes usages. L'un & l'autre se dit des personnes & des choses, mais avec des significations assez différentes.

On dit, *un homme réglé dans ses études & dans sa conduite*, pour dire un homme qui n'agit point par caprice, & qui ne suit point sa passion. On dit dans le même sens, *un esprit réglé*.

Nous disons *des mœurs réglées*, pour de bonnes mœurs; *une vie réglée*, pour une vie pure & innocente; c'est un homme qui mène une vie réglée.

Le mot de *réglé* s'étend à mille choses, qui se font dans les formes. *Une dispute réglée*; c'est une dispute qui se fait à dessein, & dont on convient auparavant. Elle est opposée à une dispute que le hazard fait naître.

Un repas réglé, un festin réglé;

c'est un repas & un festin de ceremonie, opposez aux repas ordinaires qui se font sans façon.

On dit dans un autre sens, un commerce réglé; il y a entre eux un commerce réglé, c'est à-dire, un commerce établi. On dit, des heures réglées, c'est-à-dire, à de certaines heures, aux mêmes heures.

On dit, un geste réglé, en parlant d'un Orateur. Il a de la voix, il a du feu, mais son geste n'est point réglé.

On dit, un ouvrage réglé, en parlant d'un Ecrivain. J'ay veu le livre que vous m'avez envoyé; c'est un ouvrage réglé; tout y est raisonnable, & methodique. Les manieres d'agir d'un Poëte, dit un bon Auteur, doivent sans doute s'élever audessus des manieres d'agir ordinaires; mais il faut qu'il y ait quelque difference entre une invention réglée & les visions de la fièvre chaude.

Regulier; outre qu'il se dit dans le propre, les Clercs Reguliers, la discipline reguliere, il se dit dans le figuré, d'un ami qui s'aquite exactement de tous les devoirs de l'ami-

sur la Langue Françoise. 497
tié ; c'est un amy regulier.

Nous disons *une femme reguliere*, pour dire une honneste femme, qui ne fait rien contre son devoir, & qui garde toutes les bienséances que demande la vertu. Où il faut remarquer qu'*une femme reguliere* n'est pas *une femme devote* ; *reguliere* dit moins que *devote* ; & la pluspart des femmes que nous appellons *regulieres*, ne sont que de vertueuses payennes ; elles ont beaucoup de vertu, & tres-peu de devotion.

On dit *regulier*, des choses qui sont faites dans les formes, ou selon les regles de l'art ; *une procedure reguliere*, un *bastiment regulier*, une *fortification reguliere*, un *discours regulier*, une *construction reguliere*.

Nous disons *des traits reguliers*, *une beauté reguliere*. Ce n'est pas, dit-on, parlant d'une femme, *une beauté reguliere*.

Nous disons aussi un *mouvement regulier*, pour un *mouvement égal & uniforme* ; la Lune n'a pas un *mouvement regulier*.

Tous ces exemples font voir que

reglé & regulier ne se disent pas indifferemment, & qu'il y a une grande distinction entre ces deux mots. On dit néanmoins dans le même sens, *écrire reglement, écrire regulierement toutes les semaines.*

Dereglé se dit par opposition à *reglé*, quand il s'agit de la morale; *un homme dereglé, un esprit dereglé, des mœurs dereglées, une vie dereglée.*

Hors de-là il ne se dit point, du moins je ne vois pas d'occasions où il se dise; car on ne dit point, *dispute dereglée, repas dereglé, &c.* dans un sens opposé à *dispute reglée, repas reglé, &c.*

Pour *irregulier*, il ne se dit gueres des personnes qu'en matiere Ecclesiastique; *un Prestre irregulier.* On ne dit point *un ami irregulier, une femme irreguliere*; mais ce qui ne se dit point des personnes, se dit bien des choses. *Une procedure irreguliere, un bastiment irregulier, une fortification irreguliere, un discours irregulier, une construction irreguliere, &c.*

DESENTESTER.

C E mot est assez nouveau, mais il plaît à beaucoup de gens; & je ne doute pas qu'il ne s'établisse un jour, pour le moins autant qu'entester: Comme on dit, *s'entester de quelqu'un, s'entester de quelque chose, estre entesté d'une personne, estre entesté de sa noblesse, de sa grandeur, &c.* On dit, *se desentester de quelqu'un, se desentester de quelque chose; être desentesté d'une personne, estre desentesté de sa noblesse, de sa grandeur, &c.* Quoy que ces mots expriment bien, ils ne sont pas des plus nobles; & ceux qui ont le plus de goût pour nôtre Langue, ne croient pas qu'il faille les employer dans le stile sublime. Ce sont des mots propres pour la conversion, & pour le stile mediocre.

Au reste *desentester* est plus heureux que *desaveugler, desappliquer, desoccuper*, qui n'ont pas le bonheur de plaire à nos Maistres, & qui ne reüssissent point dans le monde,

500 *Remarques Nouvelles*
quoy-qu'ils ayent des peres & des
patrons considerables. Nous avons
plusieurs verbes de cette espece,
desabuser, desavoüer, desalterer, des-
sarmer, détromper, &c. mais il n'est
pas permis d'en faire à la fantaisie,
à moins qu'on ne les fasse en riant,
comme Malherbe qui se vantoit
d'avoir *dégasconné* la Cour.

F E U pour D E F U N T.

ON demande si *feu* se dit d'une
femme comme d'un homme,
& s'il faut dire, *la feu Reine Mere,*
ou *la feuë Reine Mere.* Les Esprits
sont partagez là-dessus. La plus sai-
ne opinion, à mon avis, est celle
qui fait *feu* indeclinable. M. Ména-
ge la combat de toute sa force, par-
ce qu'au lieu de faire venir *feu* de
fuit, il le fait venir par la vertu de
son esprit étymologique de *felix*, en
cette maniere : *Felix, felici, felice,*
felce, feu. Neanmoins, en voulant
détruire *la feuë Reine*, il l'établit sans
y penser. Car il avoüe que les Ita-
liens disent, *la fù Madame*, comme

sur la Langue Françoise. 501
il fût Grand Duca, & que plusieurs
disent *la feu Reine*. Il cite entre au-
tres M. de Gombaud, qui a dit,
Elegie sur la mort de feu Madame
d'Orleans; & il auroit pû citer M.
Chapelain, qui estoit pour *la feu*
Reine, contre *la feuë Reine*. M. Pa-
tru, M. de Segrais, & d'autres Ecri-
vains celebres, sont dans le même
sentiment.

D O N N E R L A M A I N .

Q U E L Q U E S - u n s de nos Poëtes
dramatiques usent de cette
phrase pour signifier le mariage.

*O cœur vrayment Romain,
Et digne d'un Heros qui vous donna la
main !*



*Ma main de se donner n'est pas encor
pressée.*



Ils prennent quelquefois *la main*
pour le mariage même. Car après
avoir dit :

*Helas, suis-je en état de vous donner
la main !*

Ils disent :

*Et moy sans cette main, Seigneur,
suis-je maîtresse,*

*De ce que ma daigné confier la
Princesse.*

Quelque mérite & quelque réputation qu'ayent ces Poètes, je ne puis m'empêcher de dire que *donner la main* en ce sens-là, n'est pas une phrase bien françoise. *Donner la main à une Dame*, c'est luy ayder à marcher, ou à monter en carosse. Ainsi toutes les antitheses qui roulent sur le cœur & sur la main me paroissent fausses ; mais comme ces Poètes se sont persuadés que *la main* signifioit le mariage, ils ne se contentent pas de dire *donner la main*, en voulant parler d'un mariage apparent.

Prestez-moy votre main, je vous donne l'Empire. On dit à un homme, dont le secours nous est nécessaire pour nous venger par la plume, ou par l'épée, *prestez-moy votre main, prestez-moy votre bras*; mais sans cela

Sur la Langue Françoise. 503
je ne sçay ce que signifie en nostre
Langue *prestez-moy vôtre main, &*
j'aurois autant dire, prestez-moy
vostre pié.

PROVERBES, QUOLIBETS.

LEs proverbes estoient autrefois
en usage parmi nous, & faisoient
même une partie des richesses de nô-
tre Langue. Henri Estienne dans son
livre de la precellence du langage
Français, fait pour cela une longue
liste de nos vieux proverbes, & il
prétend que rien ne contribuë da-
vantage à l'ornement du discours.
Par exemple, *de jeune angelot, vieux*
diable; à bon vin ne faut point d'enseig-
ne; le fol se coupe de son coûteau, &c.
C'est aussi pour cette raison qu'à la
fin du Dictionnaire de Nicod, on a
mis tous les Proverbes Français,
comme pour ajoûter de nouvelles
richesses à ce Tresor de la Langue.

Cela estoit bon pour le temps
passé. On seroit ridicule d'user au-
jourd'huy de ces sortes de prover-
bes dans un discours serieux, &

504 *Remarques Nouvelles*
dans les compositions relevées. On ne peut gueres les employer qu'en riant, & dans la conversation, encore le faut-il faire sobrement, de peur qu'on ne nous accuse de parler par proverbe. M. de Vaugelas ne les aimoit point; & l'Auteur de la Guerre des Auteurs l'a fait parler dans son genie, en luy faisant dire à un Bel Esprit fanfaron & grand-diseur de méchantes choses : *N'est-ce pas assez de vos équivoques ? Voulez-vous encore nous assassiner de vos proverbes ?* Ce bel Esprit avoit dit auparavant, *si vous estes glorieux comme un Barbier, je vous apprens que je suis fantasque comme la mule du Pape, & vaillant comme mon épée.* Mr. d'Ablancourt, qui estoit si intelligent en nostre Langue, avoit le même goût que M. de Vaugelas ; & il dit dans l'Épître dedicatoire de son Lucien, que pour rendre sa traduction plus agreable, il n'a pas traduit tous les proverbes dont cét Auteur Grec s'est servi. Et en effet, rien n'a moins de grace dans un ouvrage raisonnable que des locutions proverbiales

entassées les unes sur les autres; rien n'est moins propre à divertir les personnes de bon sens; & si la Comedie des Proverbes du Comte de Cramail estoit jouée à l'Hostel de Bourgongne, je doute qu'elle fit autant rire que l'Iphigenie de Mr. Racine a fait pleurer. Ainsi toutes ces richesses, que Henri Estienne fait valoir, & qui augmentent le Dictionnaire de Nicod, sont presque comptées pour rien aujourd'huy. Elles ressemblent à ces vieilles armes, & à ces habits antiques qui sont dans les gardes-meubles des grandes maisons, & qui ne servent jamais, ou qui ne servent, tout au plus, qu'à des mascarades, & à des ballets. Car enfin un proverbe peut trouver sa place dans une piece Comique, & dans un ouvrage burlesque.

Ce n'est pas que certains proverbes ne puissent entrer quelquefois dans des Lettres ingenieuses, & dans des discours delicats; mais il faut un grand art pour les mettre bien en œuvre, & c'est en quoy M. de Voiture

a excellé. Jamais personne n'a mieux sceu que luy ôter aux proverbes ce qu'ils ont de bas & de proverbial. Il se sert des plus communs d'une façon extraordinaire, par le tour qu'il leur donne, & par l'application qu'il en fait; & c'est entre ses mains, pour me servir des termes de M. Costar, que cette boüe & cette ordure se change en or & en diamans. Cela paroît non-seulement dans la lettre de la Carpe; mais aussi dans d'autres Lettres, qui ne sont ni allegoriques, ny burlesques. Il n'appartient qu'à M. de Voiture de commencer une Lettre sur la prise de Dumkerque, par dire au grand Prince qu'il veut louer d'une si grande action: *Monseigneur, je croy que vous prendriez la Lune avec les dents, si vous l'aviez entrepris.*

Il n'y a pas jusqu'aux proverbes Latins qu'il ne sçache faire valoir en François, témoin sa Lettre à M. le
 „ Mareschal de Schomberg. est-ce que
 „ vous aviez peur que ce que vous
 „ m'écriviez sentit l'huile, que vous
 „ m'avez envoyé la vostre sans me
 faire

faire l'honneur de m'écrire? Vostre
lettre pourtant, qui m'est venuë de-
puis, a fait, je vous assure, la
meilleure partie de vostre present:
sans elle, *operam & oleum perdid-
eris*; & vous m'eussiez pû envoyer
tous les oliviers de Languedoc, que
vous n'eussiez pas fait vostre paix
avec moy.

Un des artifices de M. de Voi-
ture pour assaisonner les proverbes
les plus fades, & pour leur donner
je ne sçay quoy de piquant, c'est de
les renverser quelquefois, ou de les
détourner de leur signification ordi-
naire. Par exemple, dans la Let-
tre de la Carpe, il relève admira-
blement ce proverbe, *jeune chair &
vieux poisson*, en disant: Vous faites
bien mentir le proverbe, qui dit,
jeune chair, & vieux poisson; car n'e-
stant qu'un jeune brochet, comme
vous estes, vous avez une fermeté
que les vieux esturgeons n'ont pas.
Et dans la Lettre à l'Abbesse, pour
la remercier du chat qu'elle luy
avoit envoyé: Je l'aimeray tant pour
l'amour de vous, dit-il, que je feray.

changer le proverbe, & que l'on dira dorenavant, *qui m'aime, aime mon chat.*

Il est dangereux de vouloir copier ces originaux, à moins que l'on n'ait l'esprit de M. de Voiture; car il n'y a rien de plus aisé que de tomber dans une bassesse indigne de nôtre Langue, en voulant dire des proverbes; & ne sçachant pas le secret de les relever. Les Espagnols & les Italiens n'y entendent pas tant de finesse que nous. Les premiers ont leurs *Refranes*, dont ils se servent communement; & les autres ont une infinité de sentences ou de façons de parler proverbiales, dont ils embellissent leurs discours. Par exemple, *dal detto al' fatto è un gran tratto; chi si loda s'inbroda; i rispetti, li dispetti, li sospetti guastano il mondo, &c.*

Mais ce qui est assez bizarre, c'est que ne nous servant pas volontiers de nos proverbes, nous empruntons quelquefois ceux des Etrangers, pour orner nôtre discours; & ce qui est encore plus plaisant, un proverbe françois que nous aurions honte de

citer, & dont tout le monde se moqueroit, ne déplaîra pas, si nous le citons en Italien, ou en Espagnol; comme si un langage étranger ostoit à un vieux proverbe ce qu'il a d'antique, de même à peu-près qu'un habit neuf & une nouvelle perruque semblent rajeunir un vieillard.

Pour les quolibets, depuis que nostre Langue est devenuë raisonnable, elle les hait encore plus que les proverbes. Car enfin les proverbes sont des sentences où le vray se trouve, & qui ont quelque chose de simple & de naturel; mais les quolibets ne sont, à proprement parler, que de miserables pointes, qui ne portent d'ordinaire sur rien, & où il y a du faux presque toujourns. Ce sont des allusions grossieres, froides, insipides, qui déplaissent, & qui fatiguent d'autant plus que celuy qui les fait, à dessein de plaire & de réjouir. Je ne parle pas seulement des vieux quolibets qui sont dans la bouche du petit peuple, & qui se communiquent de pere en fils. *Où est Mon*

sieur ? Il est sur ses pieds. Où avez-vous disné ? sous le nez. Brûlez votre chemise, & vous n'aurez plus mal-dedans, en parlant à une personne qui a mal aux dents. *La fortune luy a tourné le dos*, en parlant d'une personne contre-faite, &c. Je parle des quolibets qui se font tout de nouveau, en écrivant ou en parlant; & dont, ceux qui écrivent ou qui parlent, se sçavent quelquefois bon gré.

Un Ecrivain qui aura l'esprit tourné au quolibet, pensera estre fort agreable, en disant, pour se moquer d'une exclamation que son adverfaire aura faite, *son grand O n'est qu'un o en chiffre*. Il pensera dire un bon mot, en l'avertissant de ne pas suivre le grand nombre, de peur d'estre un Docteur à la douzaine. Un homme à quolibet ne manquera pas de joüer sur un nom dans des écrits injurieux, Il intitulera un libelle, *la Sausse au Verjus*; & dira en suite, *les raisins qui ne peuvent jamais meûrir, sont bons à faire du verjus*. *La France approuve ces desseins par son Ministre à la Cour de Brandebourg, & la sausse*

court risque de n'estre pas des meilleures, puis qu'on y met trop de verjus.

Il faut avoir le goust bien méchant, pour trouver bon un mot de cuisine. Rien ne fait plus mal au cœur que ces allusions fades, qui n'ont ni sel, ni grace; & je ne sçay si je n'aimerois point autant la plaisanterie de ce Prédicateur si fameux, qui preschant devant un grand Prince, & ayant pris pour son texte, *omnis caro fœnum*, commença par dire: *Monseigneur, foin de vous, foin de moy, foin de tous les hommes, omnis caro fœnum.* Mais à parler sérieusement, la turlupinade du Ministre de Vienne, & celle du Prédicateur de Paris, se valent bien; l'un offense la majesté de l'Empire par un mot grossier & redicule, en voulant la soutenir; l'autre deshonne la sainteté de la parole divine par une expression basse & bouffonne. L'un & l'autre blesse la dignité de nostre Langue, qui ne peut souffrir qu'on plaisante mal à propos & grossièrement.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des occa-

sions où un quolibet ne puisse absolument trouver sa place ; mais ces occasions sont rares , & il faut que le quolibet soit spirituel & delicat, s'il peut y avoir de l'esprit & de la délicatesse en quolibet. M. de Voiture ne reüssit pas moins en quolibets qu'en proverbes. Estant en Afrique, il mande à Mademoiselle Paulet : *L'air de ce país m'a donné je ne scay quoy de felon, qui fait que je vous crains moins ; & quand je traitteray desormais avec vous, faites estat que c'est de Turc à More, Il dit à M. de Cerifantes Resident pour le Roy près la Reine de Suède : I'admire que les Muses vous ayent pû suivre jusques-là. Vous pouvez vous vanter que vous les avez menées plus loin que ne fit Ovide, & que jamais personne ne leur a fait voir plus de país que vous. Toute la lettre de la Carpe est pleine d'allusions semblables, & c'est là que la sausse n'a rien qui dégouste. Quoy-que vous ayez esté excellent jusques icy à toutes les sausses. où l'on vous a mis, il faut avoüer que la sausse d'Allemagne vous donne un grand goust,*

& que les Lauriers qui y entrent, vous relevent merueilleusement. Les gens de l'Empereur qui vous pensoient frire, & vous manger avec un grain de sel, en sont venus à bout, comme j'ay le dos, &c.

Tout cela est fin, tout cela est heureux, & préparé par l'allegorie du Brochet, sans laquelle M. de Voiture n'auroit eû garde de pousser les choses si loin.

Nous avons l'exemple d'un autre quolibet délicat dans une petite pièce de M. Patris. C'est ce M. Patris Auteur de la plainte des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neufgermain, laquelle se trouve parmi les Poësies de M. de Voiture, & à laquelle il fit une réponse si ingenieuse. Pour juger du quolibet, il faut voir la pièce où il est enchassé. La voicy.

Je songeois cette nuit que de mal con-
sumé,

Coste à coste d'un pauvre on m'avoit
inhumé;

Et que n'en pouvant pas souffrir le
voisinage.

En mort de qualité je luy tins ce langage.

Retire-toy, coquin : va pourrir loin d'icy,

Il ne t'appartient pas de t'approcher ainsi.

Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême ;

Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toy même.

Icy tous sont égaux, je ne te dois plus rien :

Je suis sur mon fumier, comme toy sur le tien.

Le quolibet est au dernier vers, comme on voit. *Je suis sur mon fumier, &c.* a quelque chose de noble en cét endroit ; & si on a dit de Virgile qu'il tiroit des perles du fumier d'Ennius, ne peut-on pas dire que M. Patris qui a changé le fumier met quelque chose de précieux ?

Comme il est difficile de rencontrer toujours si heureusement ; à parler en general, le bon sens veut que dans les ouvrages d'esprit on évite toutes sortes de quolibets, de peur que, sans y penser, on ne tombe dans ce stile froid, qui déplaît tant à Lon-

gin & au Traducteur du Longin.

Il faut même s'abstenir dans la conversation la plus enjouée, & la plus libre de tout ce qui a l'air de turlupinade & de quolibet; & s'il échape quelque plaisanterie de cette nature, il ne faut pas manquer de faire entendre, ou de laisser entrevoir que c'est une méchante plaisanterie, qu'on dit exprez; il est bon de s'en mocquer le premier; car, si au sentiment de Monsieur Paschal, un diseur de bons mots est un mauvais caractère, que sera-ce d'un diseur de méchans mots? Tout cela n'empesche pas neanmoins qu'on ne puisse quelque fois user d'un jeu de paroles pour s'expliquer finement: Et c'est ainsi que quand on parla du mariage de Catherine sœur de Henry IV. avec le Duc de Bar, la Princesse, qui aimoit ailleurs, si on en croit la chronique scandaleuse, dit de bonne foy qu'elle ne trouvoit pas son comte dans cette alliance, faisant allusion à la qualité de celuy qu'elle aimoit. Quoy-que la Cour soit plus polie qu'elle n'étoit alors,

un quolibet comme celuy-là ne blef-feroit pas peut-estre les oreilles de nos courtifans ; mais pour le dire encore une fois , le plus seur est de ne point donner dans ce qui s'appelle quolibet. Toutes ces sortes d'allusions marquent un petit esprit, & ont je ne sçay quoy de rampant , qui s'accorde mal avec la noblesse de nostre Langue.

EN QUOY IL NE FAUT
point suivre les Remarques
de M. de Vaugelas.

BIEN que les Remarques de M. de Vaugelas soient sans doute les plus seures regles de nostre Langue, on pourroit quelquefois s'égarer en les suivant, si on ne sçavoit les changemens qui se sont faits depuis qu'elles sont écrites. Car comme les choses vivantes ne demeurent jamais dans le même estat, quelque parfaites qu'elles soient ; il ne se peut faire que la Langue Françoisë ne souffre quelques petites alterations de temps en temps nonobstant la perfection où elle est parvenuë après

Sur la Langue Françoise. 117
plusieurs siècles de barbarie. C'est même l'idée que nous avons de la perfection qui rend nôtre Langue changeante, non pas dans l'essentiel, mais dans des choses assez legeres, & de petite consequence ; car enfin nous n'y changeons rien que pour la perfectionner davantage. Voicy les changemens que j'ay remarquez à l'égard des locutions dont M. de Vaugelas a parlé, ou plûtost que j'ay appris des maistres de la Langue, & des personnes qui parlent le mieux.

Pour que.

M. de Vaugelas condamne *pour que* en trois ou quatre sens qu'on peut voir dans ses Remarques; mais en le condamnant, il dit que cette façon de parler estant courte & commode, il y a grande apparence qu'elle s'établira tout-à-fait.

Les choses ne sont pas arrivées comme M. de Vaugelas l'a crû. *Pour que* ne s'est point établi entierement. A la verité plusieurs femmes & quelques hommes du monde disent dans la conversation, *il en use trop bien* :

pour qu'on se plaigne de luy; sa reputation est trop bonne; pour qu'on croye les discours de ses ennemis; ils sont trop de gens, pour qu'un seul homme les attaque, &c. mais aucun bons Auteurs n'écrit de la sorte, & les plus grands maistres de la Langue font dans le sentiment où estoit M. de Vaugelas: Que si l'on avoit à dire pour que, il faudroit que ce ne fut qu'en cette façon; qu'il est bon cependant de s'en abstenir, jusques à ce que l'usage l'ait établey tout-à-fait.

Rencontre.

M. de Vaugelas dit qu'en matiere de querelle, plusieurs font *rencontre* masculin; *ce n'est pas un duel, ce n'est qu'un rencontre*; mais que le meilleur est de le faire féminin. Tous les gens qui parlent bien, disent maintenant *une rencontre; ce n'est pas un duel, ce n'est qu'une rencontre*. Le féminin a prévalu.

Quasi.

Ce terme, qui estoit vieux du temps de M. de Vaugelas, l'est en-

core davantage presentement ; plusieurs même le croyent mort , & ne voudroient pas s'en servir dans l'endroit où M. de Vaugelas croit qu'il se peut dire. *Il n'arrive presque jamais*, leur semble le plus élégant que *quasi jamais* : néanmoins je ne voudrois pas le proscrire tout-à fait ; & quand ce ne seroit qu'afin d'éviter la rencontre des deux *que*, *il n'arrive presque jamais que*, &c. Je serois du sentiment de M. de Vaugelas , qu'il y a des endroits où *quasi* peut trouver sa place.

Je vais , je va.

On ne dit plus *je va*, comme on le disoit à la Cour, lors que M. de Vaugelas écrivoit ses Remarques sur la Langue. On dit, *je vais*, ou *je vas*. Il y a de grands suffrages pour l'un & pour l'autre.

La pour le.

M. de Vaugelas a décidé qu'un homme ayant dit , *quand je suis malade*, *j'ayme à voir compagnie*, une femme doit répondre, *Et moy quand je le suis*, *je suis bien aise de ne voir*

520 *Remarques Nouvelles*
personne. Il veut même que ce soit
une faute de dire, *quand je la suis.* M.
Patru n'est pas tout-à-fait de ce senti-
ment, & il en a de bonnes raisons,
qu'il nous expliquera luy - même
dans les *Remarques* qu'il prépare ;
mais en attendant, je croy qu'on s'en
peut tenir à la décision de M. de
Vaugelas.

Reproche.

On ne dit plus *de sanglantes re-
proches*, on dit *de sanglans reproches* ;
& ce mot est toujours masculin, tant
au pluriel qu'au singulier.

Voire même.

M. de Vaugelas dit qu'il ne voudroit
pas servir de cette façon de parler ;
mais qu'il ne la condamne point aux
autres ; Elle a fort vieilli depuis, &
ceux qui écrivent purement, n'en
usent jamais.

Securité.

'Je prévoi, dit M. de Vaugelas,
que ce mot sera un jour fort en usage, à
cause qu'il exprime bien cette confiance

assurée que nous ne sçaurions exprimer en un mot que par celui-là. Je l'ay déjà oüy dire, même à des femmes de la Cour. Nos Maistres approuvent securité, & plusieurs bons Ecrivains de nostre temps l'ont employé dans leurs Livres. M. de la Chambre dit: Il y a trois sortes d'animaux qui marchent avec grande securité, le Lion entre les bestes de charge, le Coq entre les Poules, & le Bouc qui va devant les Chèvres. Mais les femmes ne s'en servent gueres, parce qu'elles ne sçavent pas bien ce qu'il signifie: De sorte qu'il n'est pas encore fort en usage; il y sera bien-tost apparemment, & nous verrons à cet égard la prediction de M. de Vaugelas entierement accomplie.

Parce que, & Pource que.

Tous deux estoient bons, lors que M. de Vaugelas écrivoit; mais pource que ne vaut rien presentement; parce que l'a emporté sur pource que,

Si est-ce que.

C'estoit une façon de parler fort

522 *Remarques Nouvelles*
bonne & fort élégante au temps de
M. de Vaugelas, mais elle ne l'est
gueres maintenant; & ceux qui écri-
vent avec le plus de politesse, font
scrupule de s'en servir.

Noms propres.

Selon M. de Vaugelas, on dit
Brutus, & non *Brute*. Nos Poètes
modernes disent; *Brute*, & ce beau
vers de M. Corneille.

*Il est des assassins, mais il n'est plus
de Brutes*, semble avoir autorisé ce
mot, qui est d'ailleurs, fort cho-
quant.

On ne dit plus que *Livie*, *Octa-
vie*; on dit même *Poppée*, au lieu de
Poppea.

Le onzième.

M. de Vaugelas condamne *le on-
zième*, & pretend qu'il faut dire &
écrire *l'onzième*. Je croy qu'il a rai-
son; mais comme depuis ses Remar-
ques plusieurs disent & écrivent *le
onzième*, je ne voudrois pas le con-
damner. Ceux qui sont pour *le onziè-
me* défendent leur opinion par l'usa-
ge, qui fait dire *du onze*, j'ay recen des

sur la Langue Françoise. 523
lettres du onze, & non pas de l'onze.

Liberal arbitre.

M. de Vaugelas parle de *liberal arbitre* comme d'une ancienne phrase, qui n'est défenduë que par un fort long usage. Il prefere *franc arbitre* à *libre arbitre*; car voicy comme il parle de *libre arbitre*: On le dit, & on l'écrit encore aujourd'huy; mais le plus sûr & le meilleur est de dire & d'écrire *franc arbitre*. Des gens qui parlent, & qui écrivent tres-bien, aiment mieux *libre arbitre* que *franc arbitre*. Les disputes de la Grace, où l'on a cité souvent S. Augustin & S. Bernard de *Gratia & libero arbitrio*, ont fait valoir en nostre temps *libre arbitre*. Et c'est ainsi que M. Godeau a parlé au sujet de Cassien; dans le dessein qu'il avoit d'accorder la grace avec le *libre arbitre*, il blessa l'honneur de celle-là, & flatta l'orgueil de celui cy. Pour *liberal arbitre*, il n'est plus en usage que parmi le peuple.

Quatre pour quatriéme, &
autres semblables.

On dit communement aujourd-

524 *Remarques Nouvelles*
d'huy *Henri Quatre, Henri Trois,*
Charles Six, Charles Sept, Charles
Huit, Charles Neuf, Louis Onze,
Louis Treize, Louis Quatorze. On
ne dit pas néanmoins *Henri Deux,*
ni Henri Deuxième; on dit toujours
Henri Second, comme l'Auteur des
Observations a bien remarqué dans
un chapitre qui contieat plusieurs
remarques curieuses touchant les
mots de nombre. *Henri Quatrième,*
Henri Troisième, &c. est plus selon la
Grammaire; mais *Henri Quatre, Hen-*
ri Trois, &c. est plus selon l'usage.

Incendie.

Incendie est maintenant aussi usité
qu'*embrasement.* *Incendie* se met d'or-
dinaire sans régime; il y a eû cette
nuit un incendie vers le Louvre; on n'a
jamais veû un plus grand incendie.
Embrasement a d'ordinaire un régi-
me, l'*embrasement de Troye, l'embra-*
sement du Palais. La difference tirée
du cas fortuit que M. de Vaugelas
rapporte d'un des oracles de nostre
Langue, ne subsiste plus; car on dit
incendie & embrasement, d'un feu qui
a esté mis à dessein, ou par hazard.

Pour l'heure.

Pour l'heure, au lieu de pour lors, ne s'employe maintenant dans aucun stile. Je ne sçay même si pour lors est bon; le plus seur est de dire alors.

Quant à moy.

Outre *quant à moy*, que M. de Vaugelas condamne, on ne dit plus *quant à luy, quant à vous, quant à nous*, qui se disoient de son temps. On commence même à bannir du Palais, *quant aux Procureurs*, qui s'est toujourn dit dans les ouvertures du Parlement; & un celebre Magistrat, qui a beaucoup de politesse avec beaucoup de sçavoir, dit l'année passée dans sa harangue, *pour les Procureurs*, au lieu de *quant aux Procureurs*.

Il en est des hommes comme des animaux.

M. de Vaugelas prétend qu'il faut dire, *il est des hommes comme des animaux*, &c. Comme depuis la mort de M. de Vaugelas nostre Langue s'est fort perfectionnée, particulièrement en ce qui regarde la clarté &

la netteté du stile, ceux qui ont le plus travaillé à retrancher les ambiguïtez & les équivoques, en ont trouvé une visible dans l'exemple de M. de Vaugelas. *Il est des hommes comme des animaux*, fait un faux sens, ou plutôt un double sens, qui embarrasse l'esprit d'abord; car il semble que cela veuille dire, *il y a des hommes au monde comme il y a des animaux*; & néanmoins ce n'est pas là ce qu'on entend; le vray sens est que *les hommes ressemblent aux animaux*. Ainsi, pour ôter toute équivoque, nos Maîtres sont d'avis qu'on dise, *il en est des hommes comme des animaux*; & c'est dans cette veüe sans doute que le Traducteur de Longin a dit: *Il en est de même des discours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale excellence à l'assemblage & à la juste proportion de ses membres*. Cependant quand il auroit dit, *il est de même des discours que des corps*, la netteté ne seroit pas blessée comme dans l'autre exemple, *il est des hommes comme des animaux*.

A present.

Cette façon de parler, que les courtisans ne pouvoient souffrir autrefois, est devenuë bonne & elegante avec le temps. Nous disons à *present* comme à *cette heure, maintenant, aujourd'huy, en ce temps, present.*

Nonchalamment.

Ce mot se dit en quelques endroits avec plus de grace que *négligemment*, il estoit couché *nonchalamment.*

Dépendre, Dépenser.

On ne dit plus que *dépenser.*

Serge.

Ceux qui parlent bien, disent *serge*; & les gens de la Cour s'accordent en cela avec les Bourgeois & les Marchands.

A l'encontre.

Cela ne se dit plus, pas même au Palais, que par de vieux Avocats, qui aiment de vieilles phrases, & qui disent encore, *il a son recours à l'encontre d'un tel.* Les autres disent, *il a son recours contre un tel.*

Fors.

Ce mot est banni aujourd'huy; des

528 *Remarques Nouvelles*
vers comme de la prose; & ceux qui
excellent en poésie parmi nous, bien-
loin de le trouver noble, & meilleur
que *hors*, le trouvent bas & méchant.

Sériorité.

M. de Vaugelas avoit bonne opi-
nion de ce mot : *Si l'on faisoit l'ho-
roscope des mots*, dit-il, *on pourroit,*
ce me semble, prédire de celuy-cy qu'un
jour il s'établira, puisque nous n'en
avons point d'autre qui exprime ce que
nous luy faisons signifier.

Il ne s'est point établi, quoy-que
M. de Balzac l'ait employé dans ses
Lettres; & *sérieux* substantif, qui dé-
plaisoit à beaucoup d'oreilles délica-
tes, lors que M. de Vaugelas faisoit
ses Remarques, est au gré de tout le
monde, presentement. *Il est dans un*
sérieux; je n'ay jamais veû un plus
grand sérieux; son sérieux me glace.

Il m'a dit de faire.

Quoy-que cette façon de parler
soit gasconne, & qu'elle ne vaille
rien dans le fonds, elle s'est intro-
duite à Paris & à la Cour. Mille gens
parlent de la sorte dans le discours

sur la Langue Françoise. 529
familier, qui abrege tout. *Il m'a dit d'aller, il m'a dit de faire* est plus court, & va plus vite; *il m'a dit que je fisse, il m'a dit que j'allasse* traîne d'avantage. Ainsi dans la conversation, je croy qu'on peut user de ce gasconisme; mais je ne voudrois pas l'employer en écrivant comme fait un Auteur celebre.

Accueillir.

Ce verbe est presque passé; on ne le dit plus en mauvaise part; *accueilli de la tempeste, accueilli de toutes sortes de malheurs.* On ne s'en sert gueres même en bonne part; *il a esté accueilli favorablement;* on dit, *il a esté bien receû, on luy a fait un accueil favorable.*

Se condouloir.

Cette façon de parler n'est plus en usage. On dit *s'affliger avec quelqu'un, ou faire compliment à quelqu'un sur,* &c. M. de Vaugelas s'est corrigé luy-même dans une addition qu'il a mise à la fin de sa préface. *Condoléance* n'est point si étrange maintenant qu'il paroïssoit à M. de Vaugelas; on dit, *faire des complimens de condoléance.*

Nagueres.

De nagueres ; & presentement on ne dit ny l'un ni l'autre.

*Bienfaiteur, Bien-facteur,
Bienfacteur*

Je n'ay rien à dire sur cela que ce que j'ay dit dans la Remarque de *Bienfacteur*.

Cupidité.

Ce mot peut passer dans un sens Theologique, & n'est pas mauvais pour la Chaire. Comme Saint Augustin dit souvent *cupiditas*, & qu'il l'oppose à *charitas*, on a mis *cupidité* fort en œuvre dans les contestations passées, & on s'y est accoutumé insensiblement. Les Ecrivains qui l'employent ne le prennent gueres que pour la concupiscence dont parle Saint Paul. Hors de là je ne voudrois pas m'en servir, ni dire, par exemple, *la cupidité de regner, la cupidité des richesses.*

Ambitionner.

Il n'a point reüssi à la Cour, &
ceux

ceux qui y prêchent, ne devroient jamais le dire. M. de Vaugelas a esté meilleur prophete à l'égard de ce mot qu'à l'égard de quelques autres.

Cy joint aux Substantifs.

On dit *dans ce temps-cy*, & non pas *dans ce temps icy*; & on doit se servir quelquefois de cette expression, pour bien marquer ce qu'on veut dire. *Ce temps-cy* est opposé à *ce temps-là* de la même maniere que *cecy* est opposé à *cela*.

Pacte, Paction.

Paction, qui estoit autrefois le meilleur, ne vaut plus rien *Pacte* a prévalu, soit qu'il s'agisse des sorciers qui font un pacte avec le diable, soit qu'il s'agisse d'autres gens. *Paction* n'est plus qu'un terme de Palais.

Expedition.

Nous le disons d'un voyage de guerre, fans y ajoûter; *militaire*; & tout le monde l'entend, pourveu que la matiere determine ce mot à la guerre. Par exemple, *César partit pour cette grande expedition*; il ne

532 *Remarques Nouvelles*
s'est jamais veu d'expeditions plus bar-
dies, ni plus heureuses que celles d'A-
lexandre.

Accoutumance.

Ce mot, qui commençoit à vieillir du temps de M. de Vaugelas, s'est rétabli peu à peu ; on le dit, & on l'écrit tous les jours. Le Traducteur de l'Imitation de IESUS-CHRIST, & d'autres bons Ecrivains s'en servent souvent.

Sur les armes, & sous les armes.

On ne dit plus gueres que *sous les*
armes.

L'Armée demoura toute la nuit sous
les Armes.

Commencer.

J'ay fait une Remarque sur ce verbe, à laquelle je n'ay rien à ajoûter.

De façon que, de maniere que.

M. de Vaugelas dit, que ces deux locutions sont Françoises, mais si peu élégantes, qu'il n'y a pas un bon Auteur qui s'en serve. Elles sont aujourd'huy dans la bouche de

sur la Langue Françoise. 533
plusieurs personnes ; & quelques-uns de nos bons Auteurs les employent , quand il n'y auroit que le nouveau Traducteur de Rodriguez, qui dit souvent , *de maniere que.*

Le préterit du verbe *Sortir.*

Toutes les femmes presque disent, *il y a huit jours que je n'ay sorty ; je n'ay sorti qu'une fois cette semaine,* pour dire , *il y a huit jours que je n'ay fait de visites , que je n'ay été me promener , &c.* Cependant celles qui parlent de la sorte, si on leur demande , *un tel, qui demeure avec vous, est il au logis ?* Elles répondent, *il est sorty.* Selon les principes de Monsieur de Vaugelas, & selon l'ancien usage, il est certain qu'il faut dire , *il est sorty de sa chambre, il est sorty du logis, il est sorty de la Ville ;* mais peut-estre que pour le regard des visites, ou des autres affaires, le nouvel usage établira , *j'ay sorty, elle a sorty,* s'il ne l'a déjà établey. Celles qui disent , *je n'ay sorty qu'une fois,* n'ajoutent point *du logis* : Elles disent absolument , *je n'ay sorty qu'une*

534 *Remarques Nouvelles*
fois ; il y a huit jours que je n'ay sorty.

Fortuné.

Il ne se dit plus en mauvaise part ; & à peine se dit il en bonne part dans la prose , que pour signifier les Isles de l'Océan Atlantique , si renommées parmy les Anciens , *les Isles Fortunées.*

Futur.

Ce mot est bon en prose & dans le beau stile. Il y a plusieurs endroits où l'on peut mettre *futur*. *Les presages de sa grandeur future ; les biens de la vie future* , par opposition *aux biens de la vie presente*. Nos bons Ecrivains parlent de la sorte. Il faut éviter seulement de donner dans le stile de Notaire , *futur époux, future épouse.*

Pluriel.

On dit aussi *plurier* ; & peut-estre que *plurier* s'éloigne moins de l'analogie ordinaire , si on en croit nos plus habiles Grammairiens. Car enfin puisque *plurier* & *pluriel* se prononcent de la même maniere , au sentiment même de M. de Vaug-

las , l'usage semble ne decider rien en faveur de *pluriel*; & la raison semble luy estre contraire; car il n'y a point de mots en nostre Langue, qui ayant une *l* finale dans l'écriture, l'ayent muete dans la prononcia-tion , comme il paroît dans *miel, fiel, ciel, arc-en-ciel, essentiel, formel, ori-ginel, mortel, veniel, &c.*

Découverte, ou découverte.

On ne dit plus que *la découverte du nouveau monde, la découverte d'un país.* *Découverte* est devenu tout-à fait barbare.

Discord pour Discorde.

Presentement il ne vaut gueres mieux en vers qu'en prose, & nos meilleurs Poëtes ne s'en servent point.

Perdre le respect à quelqu'un.

Cette phrase, qui estoit si fort de la Cour autre-fois, & dont le Duc de Guise use souvent dans ses mémoires, a beaucoup perdu de sa faveur; je ne sçache point de bon Auteur qui l'employe.

S'il faut dire

Cueillera, & Recueillera.

OU

Cueillira & Recueillira.

On dit aujourd'huy plus communement *cueillera, recueillera*; après cette saison de larmes, dit M. Maucroix, il en viendra une de joye; & de tant de maux nous recueillerons une grande moisson de gloire. Et si M. Regnier a dit, l'on recueilliroit moins de fruit qu'on ne semeroit de scandale, il s'est retracté dans l'errata de son livre, où il a mis qu'il falloit lire *recueilleroit*, au lieu de *recueilliroit*. M. Patru, & d'autres personnes intelligentes, sans parler de M. Ménage, sont pour *cueillera* contre *cueillira*.

Convent.

On prononce & on écrit aujourd'huy *Convent*.

Aronnelle, hirondelle, herondelle.

Hirondelle a gagné le dessus, & c'est ainsi que tout le monde parle maintenant.

Gracieux.

Il ne se dit point en prose serieusement, que quand il s'agit de peinture ; *un tableau qui a quelque chose de gracieux, une figure qui a l'air gracieux.* On peut l'employer en vers, & M. Menage s'en est servy fort à propos dans son Eglogue pour la Reine de Suede.

Pour moy de qu'il le chant n'a rien de Gratieux.

HORS ces changemens, qui ne sont pas fort considerables, comme on voit, les Remarques de M. de Vaugelas ont aujourd'huy la même autorité qu'elles avoient il y a trente ans. C'est le sentiment de nos Maistres; il n'y a que Dupleix, M. de la Mothe le Vayer, M. Ménage, & M. Bérain, qui soient d'une autre opinion.

FIN.

A a iiiij



TABLE.

A.

A L'aveugle,	228
A A la ville, en ville,	87
A l'encontre,	527
A l'honneur, en l'honneur,	112
A Paris, dans Paris,	397
A present,	527
Au même temps, en même temps,	
336	
Abstrait,	437
Accommodement,	193
Accoutumance,	532
Accueillir,	529
Achevé, adjectif,	465
Acteur, Comedien,	125
Adjectifs sans regime,	181
Adultere,	362
Affectionner,	27
S'affectionner,	28
Affectionné,	92
Il en agit mal; il en a mal agi,	172
Aimer mieux; aimer plus,	49
AIR. Grand air; air grand, Prendre l'air,	168

TABLE.

Airrhés , arrhés ,	413
Aliéne ,	26
Aller à la Chine , au Japon ,	9
Ambitionner ,	530
Ame , esprit ,	493
Amphore ,	78
Ancien , vieux ,	217
Antique ,	234
Antiquité , ancienneté ,	378
Apprendre ,	279
ARMES. Sur les armes , & sous les armes ,	532
Arabe , arabesque ,	460
Mauvais arrangement ,	208
Aronnelle , hirondelle , herondelle , 536.	
Article indefini ,	117. 122
Artisan , ouvrier ,	87
Assiété ,	467
Attachement , attache ,	32
Attiedissement ,	326
Deux <i>avec</i> de suite ,	268
Audace , audacieux ,	354
B.	
B ARAGOÛÏN ,	344
B arbe , cheval de Barbarie ,	465
Bellissime ,	296
Bienfaiteur , bien-faïcteur , bienfa-	

A a v

TABLE.

éteur,	466. 530
Bohème, Bohémien,	465
Bon Seigneur,	82
Brave, C.	277
C AMBIZES, Epaminondas,	194
C aptif, captivité,	210
CAS. Au cas, en cas,	326
Cavalier, cavalièrement,	204
Cent, mille,	142. 239
Certain,	333
César,	442
Rendez à César, ce qui est à César,	114.
114.	
Chaldéen, chaldaïque,	459
Chaste, chasteté,	129
Choix, élection,	162
Circonspectissime,	298
COEUR. Avoir du cœur,	78
Donner cœur, donner du cœur,	377
Comédie,	93
Comédien,	125
Commander,	138
Plusieurs <i>comme</i> qui ne sont pas dans le même ordre,	424
Commencer,	369
Comporter,	266
CONFIANCE. Prendre cōfiance,	220
CONDITION. Homme de condition,	

TABLE.

homme de qualité ,	121
Se condouloir ,	129
CONSTRUCTION. Construction irréguliere ,	60
Mauvaise construction ,	142
Construction irreguliere , autorisée par l'usage ,	461
Convent ,	536
Cophite , Egyptien ,	464
Dans le corps , <i>pour</i> au corps ,	109
Courtois , courtoisie ,	48
Couster ,	223
Cueillera , <i>ou</i> cueillira ,	536
Cupidité ,	530
Cy joint aux substantifs ,	531

D.

D ANS Paris , à Paris ,	397
Deux Datifs de suite ,	261
DECADENCE. Tomber en décadence ,	268
Denué , denuëment ,	180
Defagrément ,	47
De qui ,	381
DE , DES. S'il faut dire , <i>une lettre pleine de marques de son amitié , ou des marques de son amitié ,</i>	407
De façon que , de maniere que ,	532

TABLE.

Découverte , découverte ,	535
Dépendre , dépenser ,	527
Déreglé ,	495
Desappliquer ,	599
Desaveugler ,	<i>ibid.</i>
Desentester ,	<i>ibid.</i>
Desoccuper ,	<i>ibid.</i>
Détail , détails ,	31
Diminutifs ,	188
DIRE. Il m'a dit de faire ,	528
Discipline ,	444
Discord , <i>pour</i> discorde	535
Disgraces , disgracié ,	301
Dorien , dorique ,	463
Doucement ,	253
Droiture ,	119. 120

E.

E CLAIRCIR, éclaircissement,	38
E fficacité ,	351
Election , choix ,	162
Elevation , hauteur , sublimité ,	105
Elevation ,	108
Elever , exhausser ; relever , rehausser ,	202
Eleve ,	300
Elle , aux cas obliques ,	365
Embellir	324
Emportement ,	427

TABLE.

En , dans ,	62
En & dont ,	252
Il <i>en</i> est , des hommes , comme des animaux ,	525
En l'honneur , à l'honneur ,	112
En même temps , au même temps ,	336
En ville , à la ville ,	87
Enchanté ,	7
Endroit ,	179
Enterrer , déterrer ,	433
Entre-acte ,	248
Envier , porter envie ,	416
Epineux ,	299
ESPRIT. Saint Esprit, Esprit Saint,	431
Malin esprit , esprit malin ,	<i>ibid.</i>
Etourderie , étourdimement ,	335
S'étourdir ,	58
Exalter , exaltation ,	205
Excuse. Demander excuse ,	42
Faire excuse ,	<i>ibid.</i>
Expedition ,	531
Exterieur ,	166
Extrêmement de l'esprit ; extreme- ment d'esprit ,	1

F.

F A R O U C H E ,	402
Femme sage , sage-femme ,	9

TABLE.

Feu, <i>pour</i> défunt,	500
Fier,	52
Fierté,	55. 56. 57
Finesse,	39
Fléchir,	175
Fleuri,	281
FOLIES. Faire des folies,	493
Dire des folies,	<i>ibid.</i>
Fors,	527
Fortuné,	534
Foudroyer,	258
Futur,	534
G.	
G EN S,	79
Gentil, gentillesse,	20
Glorieux,	264
GRACES. Mauvaises graces,	137
Rendre graces; rendre des actions de graces,	324
Gracieux,	537
Grand, petit,	230
Grand air,	296
Griéveté,	328, 321
Grossièreté,	40
H.	
H ABILISSIME,	296
Hardiesse, audace; hardi, au- dacieux,	354
Hautesse,	109

TABLE.

Hauteur ,	106. 17
Hebreu , hebraïque ,	468
Hongrois , hongre ,	464
En l'honneur , à l'honneur ,	112
Estre d'humeur, estre en humeur,	238
Hydrie ,	77

I.

I ARGON ,	344
Jeux séculaires ,	174
S'imaginer , imaginer ,	328
Imiter l'exemple ,	151
Immancable ,	191
Immancablement ,	<i>ibid.</i>
Immoderation ,	219
Immortifié ,	472
Impardonnable ,	472
Impatient , avec le génitif ,	465
Impecunieux ,	472
Impécuniosité ,	<i>ibid.</i>
Improbation ,	219
Impropre ,	223
Inallié ,	473
Inapplication ,	473
Inattention ,	<i>ibid.</i>
Incendie ,	524
Inclemence ,	489
Incharitable ,	491
Inconvertible ,	472

TABLE.

Incorrompu ,	<i>ibid</i>
Indélebile ,	409
Indéleble ,	<i>ibid.</i>
Indévot ,	473
Indevotion ,	<i>ibid.</i>
Indisputable ,	472
Indolence ,	488
Ineffaçable ;	490
Inévident ,	223
Inexperimenté ,	472
Inexplicablement ,	<i>ibid.</i>
Infaisable ,	491
Infatuation ,	219
Infiniment de l'esprit ; infiniment d'esprit ,	4
Injudicieux ,	452
Inobservation ,	474
Insidiateur, insidiatrice , 110.	472
Insidieux ,	422
Insoutenablement ,	<i>ibid.</i>
Insurprenable ,	491
Intermede, entre-acte ,	244
Intolerance ,	472
Invaincu ,	<i>ibid.</i>
Ioli ,	144
Ionien , ionique ,	463
Irramenable ,	491
Irrégulier ,	395

T A B L E.

Irreligieux ,	473
Irreligion ,	<i>ibid.</i>
Iuif, Judaïque ,	469

L.

L A pour le ,	519
Se laver d'un crime , d'un soupçon ,	97
LE. Si on peut mettre , <i>le</i> , après un mot qui n'a point d'article ,	122
Lettre , Epistre ,	248
Liberal arbitre ,	523
Libertin ,	368
Livres , francs ,	101
Logis , maison ,	258
Luy , foy ,	273
Luy-même , foy-même ,	<i>ibid.</i>

M.

M A G N A N I M E ,	249
MAIN. Donner la main ,	501
Prester la main ,	502
Maison , famille ,	291
Maison , logis ,	258
Malheureux , miserable ,	84
Malin esprit ,	341
Maneige ,	101
Méchanceté ,	298
Mécontent , mal-content ,	257
MENSONGE. Dire un mensonge ;	

TABLE.

faire un mensonge,	315
Mérite,	375
Mestier,	132
Mignard, mignardise,	362
Mignon,	306
Mil, mille,	272
Mille, nombre indeterminé,	239
Monter à cheval, monter un cheval,	359
More, Moresque,	473
Il est mort, il a esté tué,	154
Mots consacrez,	241
Mots qui commencent par <i>in</i> ,	472
Mouvement,	536

N.

N A G U E R E S,	530
Né natif,	133
Net,	82
Ni. Je ne l'aime, ni ne l'estime,	83
Noms de Nations, & de Langues,	458
Noms de Villes; noms de Royau- mes,	9
Noms propres,	522
Noms propres mis diversement,	169
Nonchalamment,	527
NOUVELLES. Avoir nouvelles; avoir des nouvelles,	434

T A B L E.

O.

A VOIR obligation de faire ;	
d'estre ,	303. 304
Observance ,	439
Offenseur ,	477
Parole oisive ,	215
ON. Deux <i>on</i> dans la même période avec divers rapports ,	229
Le <i>onzième</i> ,	522
Opera ,	165
Original ,	117
Oublier , s'oublier ,	22
Ouir , entendre ,	221
Ouvrage de l'esprit , ouvrage d'es- prit ,	422
Ouvrir ,	87

P.

P A C T E , paction ,	531
Parce que & pource que ,	521
Parens ,	411
Parler avec un accusatif ,	225
Parler doucement ,	253
Passer , se passer ,	183
Il a passé , il est passé ,	384
PARTICIPES. Deux Participes, dont l'un commence , & l'autre finit la période ,	302
De l'usage des participes passifs dans	

TABLE.

les Preterits ,	468
Passionné ,	437
Passionner ,	449
Perse, Persan, Persien, Persique,	460
Personne ,	4
Petit , grand ,	230
Peuple ,	449
Pluriel ,	534
Plus , davantage ,	322
Pour l'heure ,	425
Pour que ,	517
POURQUOY. Et c'est pourquoy,	240
Prepositions repetées ,	399
Primitif ,	410
Le Prince des Philosophes , le Prin- ce des Orateurs ,	130
PRONONCIATION. Comment il faut prononcer la syllabe des noms terminez en <i>eur</i> ,	75
Comment il faut prononcer <i>re</i> , au commencement des mots,	97
Comment il faut prononcer l' <i>e</i> devant <i>ment</i> en quelques adver- bes ,	187
Comment il faut prononcer <i>de</i> au commencement des mots ,	283
Propre ,	413
Profateur ,	376

T A B L E.

Proverbes ,	503
Purification ,	445

Q.

QUALITE'. Homme de qualité,

121

Quant à moy 525

QUARTIER. Nostre quartier, mon quartier, 186

Quasi , 518

Quatre *pour* quatriéme, & autres semblables , 523

Quiétude , 233

Quolibets, 503

Quotidien, journalier, 262

R.

RAILLERIE. Entendre raillerie; entendre la raillerie , 451

Rapport à une chose , rapport avec une chose , 333

Rapport vitieux , 103

Rarissime, 296

Recherche, 127

Reconduire, 452

Recueillera *ou* recueillira, 536

Reflechir, 162

Refuser, 408

Regle, modele, 142

Reglé, regulier, dereglé, irregulier,

TABLE.

Relever ; rehausser ,	202
Religieux ,	462
REMARQUE. En quoy il ne faut pas suivre les Remarques de M. de Vaugelas ,	516
Rencontre ,	518
Renaissance ,	408
Répétitions élégantes ,	249
Répétitions nécessaires ,	14
Reproche ,	520
RESPECT. Perdre le respect à quel- qu'un ,	535
Ressentiment ,	267
Ressentir , se ressentir ,	212
Richesse ,	418
Rompement ,	216
S.	
S ACRILEGE ,	362
Sagacité ,	136
Sage femme , femme sage ,	9
Saint Esprit , Esprit Saint ,	341
Salut ,	280
Sarge ,	527
Satisfaire ,	338
Sauvage ,	404
Le sçavoir-faire ,	464
Sectaires , sectateurs ,	427
Seculaire ,	174

TABLE.

Seculier ,	<i>ibid.</i>
Securité ,	520
SENS. Faux sens	213
Sentiment ,	157
Sentir ,	404
Seriosité ,	528
Si <i>pour</i> aussi ,	224
Si est-ce que ,	521
Situation ,	457
Son , <i>pour</i> en ,	150
SORTIR. Le preterit de ce verbe,	533
Souffrance , delivrance ,	286
Soy , luy ; foy-même , luy-même ,	
273	
Stoïcien , stoïque ,	447
Sublimité ,	105
Suivant , adverbe ,	329
SUPERLATIFS. Habilissime , gran-	
dissime, bellissime, rarissime,	296
Supplier ,	120
Syrien , Syriaque ,	459
Systeine ,	57

T.

T EMPS. Au même temps , en	
même temps ,	336
Teuton , teutonique , teudesque ,	
463	
Tours irreguliers , elegans ,	288

TABLE.

Tout,	345
Tragédie,	94. 95
Transport, translation,	364
TRAVERS. Au travers, à travers,	159
Trouver à redire, trouver à dire,	91
Trouver mauvais,	409
Turc, turquesque,	462
V.	
V ACATIONS, vacances,	135
Je vais, je va,	518
Valeur,	148
Vehemence, vehement,	136
Venuité,	307
Verdeur, verdure,	173
Vieux,	217
En ville, à la ville,	87
Vifion,	491
Voire même,	520
Urbanité,	343

Fin de la Table.



INSTITUTO
ALFONSO X
EL SABIO
BIBLIOTECA

ESTADO
LIBRO
N.º

ALFONSO

141